

LETTRES JUIVES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voyageur à Paris, & ses Correspondans en divers endroits.

TOME SIXIEME,

Depuis la CL, jusqu'à la CLXXX.

NOUVELLE EDITION.



A LAUSANNE & à GENEVE,
Chez MARC-MICHEL BOUSQUET & Compagnie.

MDCCXXXVIII.



A
MAITRE NICOLAS,
BARBIER DE L'ILLUSTRE
DOM QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

JE ne saurois Vous exprimer, MAITRE NICOLAS, *combien je suis sensible au Plaisir de pouvoir Vous dédier un Volume de* Lettres Juives. *Vous tenez un Rang si distingué dans l'inimitable Roman de Michel de Cervantes, qu'après avoir assuré de mon Attachement & de mon Respect Vos illustres Amis les Seigneurs Dom Quichotte & Sancho Pança, je ne pouvois guère me dispenser de Vous donner les mêmes Marques de mon Estime & de mon Amitié. Il y avoit déja*

si long-tems que j'en cherchois une Occasion favorable, que je désespérois presque de jamais la rencontrer : mais, certain Médecin Empirique est venu me l'offrir depuis peu, le plus heureusement du Monde ; & j'ai d'abord remarqué entre Vous & lui une si merveilleuse Ressemblance, que je me suis fait un vrai Plaisir de ne vous la point laisser ignorer.

EN *effet, Vous n'étiés qu'un pauvre Barbier de Village, assez raisonnablement mal-adroit : & il n'étoit d'abord qu'un de ces infortunez Charlatans, que leurs petits Paquets de Poudre, & leurs petites Bouteilles d'Essence, ne font que fort maigrement subsister.*

VOUS *Vous élevâtes ensuite à la Condition de* Frater, *à la vérité suffisamment ignorant : & il se mit au Nombre de ces Assassins ambulans, que les Parques irritées, laissent vivre pour le Malheur du Genre-Humain, & qui, à la faveur de quelques misérables Certificats & Patentes, en imposent impudemment à la Crédulité des Sots, & tuent impunément la plûpart de ceux qui ont*

ont la Bétise de se remettre entre leurs Mains.

VOTRE *Beaume de Fierabras faisoit mortellement rendre Gorge à Votre Ami Sancho : & les Médicamens de Votre digne Imitateur ne manquent guere de faire rendre l'Ame à la plupart des Patiens qu'il extorque, ou qui se livrent imprudemment à lui.*

LAS *de raser des Villageois & de leur appliquer de tems en tems quelques Emplâtres, Vous Vous livrâtes sans réserve à la noble Fureur d'aller courir les Champs ; & , ayant courageusement entrepris de juger les Griefs & de redresser les Torts, il Vous en coûta si cher, que vous fûtes rudement culbuté par Terre dès Vôtre prémier Combat : & Votre fidéle Copie, le Saltimbanque-Médecin, ennuié de tuer les Gens, ou, plûtôt, désolé de n'en plus trouver qui le voulussent être de sa Façon, s'est avisé de se revêtir de la Qualité d'Auteur, & pour ses Péchés y réüssit tout aussi mal, que Vous dans Votre Chevalerie Errante. Il essuye tous les jours maints Oreil-*

lons & maints Camouflets; &, selon toutes les Apparences, le pauvre Garçon achevera bientôt de Vous imiter entiérement. Las de se voir étrillé & berné, il abandonnera les Belles-Lettres, pour remonter sur ses Treteaux; & si cela ne suffit point pour le tirer d'Affaire, il se fera Parasite, & se rencoignera dans le Fond de quelque bonne Cuisine, d'où il sera pour le moins aussi difficile de le déloger, qu'il auroit autrefois été de dénicher Sancho Pança *de celle du riche Gamache.*

Je suis,

MAITRE NICOLAS.

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,

Le Traducteur des
LETTRES JUIVES.

PRE-

PREFACE
DU
TRADUCTEUR.



'Avois bien prédit à la Fin de la Préface de mon V. Volume, que *je verrois éclorre au prémier jour quelques mauvaises Copies de mon Ouvrage.* Il vient en effet d'en paroitre deux tout-à-la fois; &, pour ne point fatiguer inutilement mes Lecteurs, je ne dirai que deux Mots de chacune d'elles.

I. La prémiere est intitulée, *Anecdotes Historiques, Galantes, & Littéraires*; & n'a proprement que ce Titre d'intéressant & de curieux. Ce n'est autre chose, qu'un assez mauvais Recueil de Contes usez & rebattus, d'Avantures ridicules & imaginaires, & de Personalitez souvent aussi fausses qu'injurieuses; le tout si pitoyablement écrit, qu'entre autres Expressions ridicules, on y fait *décrotter* les Gens pour *se présenter à la Cour* *: & je me serois bien

* Anecdotes, *Tome I. pag.* 154.

gardé de faire ici la moindre Mention d'un si méprisable Ouvrage, si des Lecteurs de très peu de Discernement, mais de très mauvais Gout, ne m'avoient fait le Deshonneur de me l'attribuer; & si l'on n'y voyoit malheureusement un Eloge de mes *Lettres*, incomparablement plus propre à m'avilir, qu'à me recommander.

II. La seconde est intitulée, *Correspondance Historique, Philosophique, & Critique, entre Ariste, Lisandre, & quelques autres Amis, pour servir de Réponse aux Lettres Juives*; & composée, dit-on, par une Caballe d'Ecrivains affamez & mercenaires, que certain Libraire de la Haie entretient pour cet Effet à ses Gages. Quoiqu'il en soit, c'est un Ouvrage Périodique de la Nature du mien: &, comme si les Auteurs ne savoient où prendre de la Matiere pour le remplir, ils s'emparent chaque Ordinaire de deux ou trois Textes de quelqu'une de mes *Lettres*, & les paraphrasent à-peu-près aussi sensément, que les Interprêtes d'Aristote,

ou

ou que les Commentateurs de l'Apocalypse. C'est ce que je me contenterai de faire voir par deux ou trois Exemples remarquables; sans me donner la Peine de suivre plus au long ces Messieurs dans leurs Egaremens Critiques, & sans fatiguer ainsi les Lecteurs par des Répétitions inutiles.

I. Ils paroissent si novices dans les Manieres établies, qu'ils me font un Crime effectif d'une simple Plaisanterie, généralement reçue de quiconque sait parler, & qu'ils se récrient fort sur ce que j'ai tâché *de deshonorer en vain des Jurisconsultes du Nom de Maris débonaires* *. Peut-on faire un aussi pitoyable Raisonnement! Est-ce vouloir deshonorer Cujas, Barthole, & du Moulin, que de soutenir, que les Privileges, & les Droits, qu'on a attribuez aux Femmes qui se séparent de leur Epoux, sont trop vastes & trop étendus? Si j'ai des-honoré les Jurisconsultes en les appellant *Maris débonaires*, l'illustre Des-Préaux a donc

 flétri

* Correspondance I.

flétri la Réputation de tous les Parisiens ; car, je trouve dans sa X. Satire la même Pensée exprimée en Termes incomparablement plus forts que les miens. Les voici.

As-tu donc oublié, qu'il faut qu'elle y consente?
Et crois-tu, qu'aisément elle puisse quitter.
Le savoureux Plaisir de t'y persécuter.
Bientôt son Procureur, pour elle usant sa Plume,
De ses Prétentions va t'offrir un Volume.
Car, GRACE AU DROIT REÇU CHEZ LES PARISIENS,
Gens de douce Nature & MARIS BONS CHRETIENS,
Dans ses Prétensions une Femme est sans Bornes.

Voilà donc Des-Préaux plus coupable que moi. C'est dommage, en vérité, que les Cottins & les Pradons, dans les Critiques qu'ils ont faites des Ouvrages de ce Grand-Homme, n'ayent pas prévenu à cet Egard Maitre Nicolas & ses Collégues, & ne leur ayent point fourni une Remarque aussi judicieuse & aussi sensée.

II. La seconde Chose, que ces judicieux Censeurs me reprochent, est d'avoir nommé les Chrétiens NAZARE'ENS. *C'est le Titre,* disent-ils, *qu'il nous donne, croyant vivement nous offenser. Mais, Jesus-Christ l'ayant porté, nous ne pouvons que nous en faire Gloire* *. Le beau Raisonnement! En vérité, je serois tenté

* Correspondance I.

té de croire, que ces Gens-là n'ont jamais lû que le *Pédagogue Chrétien*, ou le *Paradis ouvert à Philagie.* S'ils avoient la moindre Connoissance des Livres, ils sauroient, que, dans tous les Ouvrages écrits, ou supposez écrits, par des Auteurs Levantins, on donne presque toujours aux Chrétiens le Nom des *Nazaréens.* Entre dix mille Exemples que j'en pourois citer, je me contenterai de celui que me fournit actuellement l'*Espion dans les Cours des Princes Chrétiens.* Il pourra servir de bonne Leçon à Maitre Nicolas & à ses Confréres. *Je ne suis pas pour les Libelles*, dit le feint Musulman *, *& je n'aime pas à parler avec Irrévérence des Têtes couronnées ; mais, les* NAZARE'ENS *sont si stupides, qu'ils m'obligent de dire ce que je dis : je n'ai jamais vû de Gens si fous.* Que les Critiques réfléchissent sur ce Passage, afin que s'ils lisent jamais quelque Livre où le Terme de *Nazaréen* se rencontre, ils évitent le Ridicule d'étaler si mal-à-propos des Réfléxions Monacales & Pédantesques. Je veux bien encor leur apprendre, que, loin qu'on regarde dans le Levant le Nom de *Nazaréen* comme une Injure, il y est, au contraire, considéré comme plus noble que celui de *Chrétien*; & que, dans les Traités que la Porte fait avec la France, il n'en est aucun, où le Roi ne soit titré *de prémier Roi des Souverains de la Croyan-*

* *Tome II. Lettre* XC. *pag.* 300.

Croyance de NAZARET. Maitre Nicolas & ses Collégues diront-ils, que la Porte Ottomane *croit offenser vivement* la France, en s'exprimant ainsi? S'ils tenoient un Discours aussi impertinent, je ne doute pas qu'il ne se trouvât bientôt quelque imbécille Capucin, qui croiroit répondre bien spirituellement, en disant que *Jésus-Christ ayant porté le Nom de* Nazaréen, *les François ne peuvent que s'en faire Gloire.*

III. Je ne sai si quelque Conformité de Fanatisme avec *Marie Alacoque* porteroit mes Censeurs à s'intéresser pour elle; mais, voici la Maniere également fausse & ridicule dont ils prennent la Défense de l'Auteur de son Histoire. *L'Auteur de la* Vie Mistique de Marie Alacoque *a fait une Faute indigne de lui & de son Caractère. Il l'a reconnue. C'est beaucoup de trouver tant d'humilité dans un Prélat. Il n'obtiendra pas le Chapeau de Cardinal. N'en sera-t-il pas assez puni? Il auroit Tort de se vanter d'être l'Auteur d'un tel Livre. S'il pensoit ainsi, quel besoin d'en enlever tous les Exemplaires, comme on a fait, de crainte qu'il n'en restât dans le Public?* En lisant ce Passage, il n'y a personne qui ne crût bonnement, que Mr. de Sens a taché lui-même de supprimer les Exemplaires de son Livre. Mais, c'est-là une Fausseté, qui ne mérite point d'autre Réfutation, que le *mentiris impudentissimè* du bon Pere Valérien; & qui n'est pas mieux appuyée,

puyée, que la Critique qu'on me fait cinq ou six Lignes après, de *juger les Procès sur l'Etiquete du Sac*, & de *faire valoir la Sotise d'un Prélat, pour condamner les autres.* Ce second Mensonge est encor plus impudent que le prémier; vu que, dans tout cet Endroit, il n'est non plus fait mention des Prélats, que des Imans de la Meque. Le Lecteur peut aisément s'éclaircir de cette Vérité: & j'ôse à cet égard lui faire un Serment bien terrible; c'est que, si je lui en impose, je consens de passer dans son Esprit, pour aussi imbécille, & aussi menteur, que mes Critiques.

IV. Ils se récrient sur ce que j'ai dit, que les *grands Sujets sont deffendus aux François*, & *qu'il faut qu'un Métaphysicien accommode sa Philosophie à la Politique de l'Etat & aux Réveries des Moines.* „ Un Philosophe, répondent mes Censeurs, ne peut accommoder sa Philosophie aux Maximes de l'Etat, „ qu'il ne l'ait auparavant accordée à la Raison. En suivant ses Principes, nous n'écrirons jamais rien, qui nous attire l'Excommunication ou les Peines inflictives du „ Magistrat „. Je vais dans l'instant convaincre mes prétendus Critiques d'être, non seulement les plus ignorans des Hommes, mais encore les plus impudens. Je leur demande, si Galilée étoit un Grand-Homme, en suivant les Principes de la Raison? Ils n'ôseroient le nier. Cependant, que ne lui

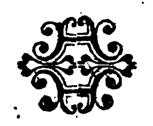
lui arriva-t-il point? Perſonne n'ignore, ſi ce n'eſt peut-être mes Cenſeurs, qu'il fut mis extrêmement âgé dans les Priſons de l'Inquiſition, où il gémit pendant très longtems; & cela, pour avoir démontré une Vérité dont tout le Monde eſt aujourd'hui convaincu. En l'Année 1624. le Parlement de Paris ne bannit-il pas à perpétuïté de ſon Reſſort trois Savans, pour avoir ôſé ſoutenir des Théſes contraires aux Opinions d'Ariſtote? Et même ſous le Règne de Louïs XIV. ce Règne ſi éclairé, & dont on vante ſi exceſſivement les grandes Lumiéres, ce même Parlement ne donna-t-il pas, ſur les Remontrances de la Sorbonne, un Arrèt portant, *qu'on ne pouvoit choquer les Principes de la Philoſophie d'Ariſtote, ſans choquer ceux de la Doctrine de l'Egliſe?* Et n'eſt-ce pas-là *attirer* ſur les Gens *l'Excommunication & les Peines inflictives du Magiſtrat?* Si mes Cenſeurs avoient pris la Peine de lire ces Faits dans une Lettre de mon cinquiéme Volume, ils les auroient peut-être empèchés d'avancer cette inſipide & ridicule Maxime, qu'en *ſuivant les Principes de la vraie Métaphiſique, on n'écrit jamais rien qui attire l'Excommunication ou les Peines inflictives.* Mais, ſans aller chercher des Exemples éloignés, ils en avoient un ſous leurs Yeux, dans cette même *Lettre Juive* qu'ils ont prétendu critiquer. Je ne doute pas même, qu'ils n'en ayent ſenti tout

le

le Poids; que ce ne ſoit à deſſein qu'ils l'ont paſſé ſous ſilence; & qu'ils ne ſe ſoient rendus par-là auſſi coupables de Mauvaiſe-Foi que d'Ignorance. Voici cet Exemple: il eſt déciſif dans la Queſtion dont il s'agit. „ Ce „ fameux Des-Cartes, dont tu as lû la Philoſophie avec tant de Plaiſir, fut obligé „ de ſe retirer dans le Fond du Nord. L'Ignorance & la Haine Monacale l'y pourſuivirent. Tout mort qu'il eſt, elles l'attaquent journellement „. D'où vient mes Cenſeurs n'ont-ils fait aucune Mention de ce Trait? A cet Exemple de Des-Cartes joignons celui de tous les grands Philoſophes que la France a produits. Quelle Perſécution n'a point eſſuyée Gaſſendi? Il n'a pas tenu aux Eccléſiaſtiques, qu'on ne l'ait fait bruler vingt fois; & ſes *Diſſertations contre Ariſtote* ſoulevérent contre lui toute la Nation Théologique. Bernier, Diſciple de ce Grand-Homme, fut traité comme un Hérétique; & ce ne fut qu'après bien des Soins, qu'il vint à bout de ſe juſtifier des Accuſations qu'on avoit formées contre lui. Locke n'a pas été perſécuté perſonellement en France. La Raiſon en eſt naturelle: il demeuroit à Londres. Mais, preſque tous ſes Ouvrages n'ont-ils pas été ſévérement défendus dans tout le Royaume, & ne le ſont-ils pas encore? Un Libraire ôſeroit-il préſenter à l'Examen ſon *Eſſai ſur l'Entendement Humain*, Livre admirable, & dont

mes Critiques ne connoiſſent probablement que le Titre & la Couverture ? Tel étant le Sort de la Philoſophie en France, j'ai donc eu raiſon de ſoutenir, que *les grands Sujets ſont défendus aux François ; & qu'il faut qu'un Métaphyſicien accommode ſa Philoſophie à la Politique de l'Etat, & aux Réveries des Moines.*

Je ne pouſſerai pas plus loin ces Remarques. Elles ſuffiſent, non ſeulement pour faire voir l'Injuſtice & la Mauvaiſe-Foi de mes prétendus Critiques, mais même pour me juſtifier dans l'Eſprit des Perſonnes éclairées & équitables ; & c'eſt tout ce que je me ſuis propoſé dans cette Préface.



LET-



LETTRES JUIVES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE;

Entre un Juif Voyageur à Paris & ses Correspondans en divers Endroits.

LETTRE CENT-CINQUANTE-ET-UNIEME.

AARON MONCECA, à ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*



Il vient de paroitre, mon cher Isaac, un Livre nouveau †, qui contient d'excellentes Choses. L'Auteur combat vivement les Effets surprenans que l'on attribue à la For-

† *Intitulé* Dissertation Phisique sur la Force de l'Imagination des Femmes enceintes sur le Fétus, par Jaques Blondel, Docteur en Médecine, & Membre du College des Médecins de Londres, *&c.*

ce de l'Imagination des Femmes enceintes. Il montre, par des Raiſons fortes & convaincantes, que le Fétus, dans tous ſes divers Etats, & différentes Configurations, aïant en ſoi une Circulation de Sang diſtincte & ſéparée, faiſant de lui-même toutes les Fonctions néceſſaires à la Vie, ne ſe trouvant uni à la Matrice que comme les Plantes à la Terre, étant enfin un Individu diſtinct & qui ne fait point Partie de la Mere, ne peut recevoir aucun Dommage par la ſimple Imagination, puiſqu'il ſubſiſte hors de la Sphere de cette Paſſion. Cet habile Phiſicien a prévû combien la Nouveauté de ſes Sentimens paroitra étonnante à des Gens qui donnent autant de Pouvoir aux Fantaiſies des Femmes enceintes, qu'à la Divinité même. Il n'eſt rien de ſi ridicule, que de ſe figurer, que ces Fantaiſies créent des Têtes de Cochon, des Pieds de Veau, des Queues de Singe, des Marques de pluſieurs Fruits, &c. Si cela étoit, que deviendroient les Hommes? Dans l'Eſpace de cinq ou ſix Générations, on ne verroit plus que des Figures contrefaites; car, il eſt peu de Femmes, qui, pendant leurs Groſſeſſes, n'appliquent quelquefois avec attention leur Eſprit à certains Objets. Malheur aux Enfans, dont les Meres regarderoient des Singes, des Anes, des Cocs-d'Inde, &c. Les uns apporteroient en naiſſant de longs Morceaux de Chair pendus au

Bout

Bout de leur Nez ; & les autres auroient des Queues de Sapajou, ou des Oreilles semblables à celles de Midas. L'Auteur, dont je te parle, fait bien sentir tout le Poids de cette Objection, en prouvant la Nécessité de la Stabilité qu'il doit y avoir dans les Semences des différentes Especes d'Animaux. Il prouve clairement, que les Corps défigurez, ausquels on donne le Nom de Monstre, ne sont ainsi mutilez, ou contrefaits, que par des Causes naturelles, qu'on doit attribuer aux Loix ordinaires du Mouvement, & non point à l'Effet de l'Imagination. Pour justifier ce Sentiment, il éxamine l'Origine & le Progrès de la Production des Animaux, & parcourt les différens Sistêmes des Grands-Hommes sur cette Opération de la Nature. Il commence par celui de Harvey. *Ce Philosophe*, dit-il, *qui a rendu son Nom immortel par la Découverte de la Circulation du Sang, est le prémier qui ait observé le propre Endroit où se forme le Poussin dans le Germe de l'Oeuf. . . . C'est lui qui a aussi trouvé, que tous les Animaux sans exception sortent d'un Oeuf, & que par conséquent toute Génération par la Pourriture,* ex putri, *est une Opinion erronée. Reignier de Graaf perfectionna par beaucoup d'Expériences le Sistême de Harvey. Non seulement, il a prouvé que les Oeufs sont la prémiere & la véritable Source de tous les Animaux tant ovipares que vivipares, mais aussi qu'ils existent réellement dans*

les Testicules de la Femme avant la Conception, & qu'ils deviennent féconds dans la Trompe de Fallope, d'où ils descendent au Fond de la Matrice. Leeuvenhoeck a expliqué différemment ce Mistere de la Nature. Il a découvert un grand Nombre d'Animalcules dans le Sperme de Homme, où il est fort étonnant de voir Nombre de Vermisseaux, qui ressemblent à de petits Crapaux, nager de toutes Parts. Ils sont si petits, que plusieurs milliers de millions ne sont pas égaux à un Grain de Sable dont le Diametre n'est que la centieme Partie d'un Pouce . . . . Il est évident, que ces Animalcules sont absolument nécessaires à la Formation du Fétus : *car, on a observé qu'un Homme, dont la Semence est sans ces petits Crapaux, n'est point du tout propre à la Génération, quoiqu'il semble néanmoins robuste & sans Défaut. Leeuvenhoeck a démontré cette Vérité si clairement, qu'elle est à présent incontestable. . . . Cette Découverte paroit d'abord renverser l'Hypotese de Reignier de Graaf. . . . ; mais, on peut les concilier, comme l'a fait le Docteur Gardener, affirmant que l'Oeuf est proprement le Nid dans lequel se loge l'Animalcule, & où il se nourrit pour quelque Tems. . . . Voilà les trois Sistêmes de la Génération les plus raisonnables qu'on ait publiés. . . . . Ils conviennent, que les Parties du Fétus existent toutes en quelque Endroit avant la Conception. Surquoi je propose ces Questions : I. Par quels Moïens l'Imagination de la Mere peut-elle subitement, sans sa Connoissance*

ſance ou ſans ſon Conſentement, & contre ſon Inclination, effacer les Linéamens ou Traits du Fétus, qui pré-éxiſtoient à la Conception, . . . & produire dans un Inſtant de nouveaux Membres avec des nouvelles Articulations & des Veines, de nouvelles Glandes avec les Vaiſſeaux, limphatiques, &c; comme nous voïons ſouvent à la Naiſſance d'un Monſtre, dont la Forme ou Structure du Corps eſt tout-à-fait inconnue à la Mere ? II. En ſecond lieu, ſi l'Opinion de Leeuvenhock ou de Gardener eſt bien fondée, par quel Droit l'Imagination de la Mere a-t-elle Influence ſur le Fétus, qui dérive du Sperme de l'Homme, & qui, par conſéquent, eſt un Individu diſtinct ou ſéparé du ſien. * ?

Un des principaux Motifs, qui détermine bien des Philoſophes à rejetter un Siſtême, ſont les Changemens qu'on y fait, ſelon qu'il eſt beſoin de pouvoir obvier aux Défauts qu'on y apperçoit. Ces fréquentes Corrections ſont des Preuves du Vice interne qui eſt inhérent au Sujet principal. Or, il n'eſt point d'Opinion qui ait plus varié, que celle qui accorde un Pouvoir immenſe à l'Imagination des Femmes enceintes. *Le Siſtême des Imaginationiſtes*, dit l'Auteur †, *a de tems à autre varié ſi conſidérablement dans des Points fort eſſentiels, qu'il eſt impoſſible que la même Expérience puiſſe favoriſer des Aſſertions ſi contradictoires, & ſi oppoſées les unes aux autres. Les*

* Diſſertation de Blondel, *pag.* 576 -- 4.
† *Chap.* III. *pag.* 9. -- 13.

principaux Changemens sont : 1. que les Imaginationistes ne conviennent pas de la Personne sur laquelle agit l'Imagination; 2. qu'ils ne sauroient dire dans quel Tems l'Imagination est en force; 3. qu'ils disputent touchant l'Etendue de son Pouvoir : en un mot, leur Opinion ressemble à un Hidre, qui a une seule Queue & plusieurs Têtes. J'avoue, que, dans le Siécle où nous sommes, on place le seul & despotique Pouvoir de l'Imagination dans le Cerveau de la Mere; & je m'étonne que les Femmes aïent la Foiblesse d'en convenir, & s'accuser par-là injustement d'une Faute, qui ne laisse pas de faire beaucoup de Tort à leur Sexe. Toutes-fois, plusieurs célèbres Auteurs ont prétendu, que l'Imagination du Mâle, parmi les Animaux en général, contribue aussi bien que celle de la Femelle au Coloris du Fétus. On croit, *dit Pline*, que la Pensée ou l'Imagination du Mâle & de la Femelle, passant subitement par l'Esprit, en confond la Ressemblance *. *Quelques-uns ont fait entrer l'Enfant dans le Complot; & l'ont mis à la tête des Conspirateurs; prétendant, que les Circonstances, dans lesquelles le Fétus se trouve, sont des Causes fortuïtes de la Mere, & comme une Regle qui lui apprend ce qui est bon & convenable pour l'Embrion. . . . . D'autres poussent leur Crédulité si loin, qu'ils croïent que les Hommes peuvent, par la Force de leur Imagination, influër sur des Personnes fort*

† *Cogitatio utriusque Animum subitò transvolans effingere Similitudinem aut miscere existimatur.* Plinius, Hist. Nat. *Libr. VII. Cap. XII.*

fort éloignées d'eux ; en les incommodant par des Maladies, ou en les en guérissant ; en changeant leur Tempéremment, & leur Forme ; enfin, les rendre heureuses, ou malheureuses. Ils comparent l'Imagination à un Aimant trés-puissant, qui a la Sphére de son Activité fort étendue, & qui peut par conséquent attirer, remuer, & tourner sens dessus dessous toutes les Choses animées & inanimées qui se trouvent dans le Circuit de sa Sphere. . . . . Quelque bizarre & ridicule que soit cette Opinion, elle a cependant été défendue par Paracelse, Crollius, Pomponace, & plusieurs autres. . . . Je ne la crois pas mieux fondée, que l'Opinion qui sontient le Sortilege, & l'Astrologie judiciaire. Les Sentimens des Imaginationistes ont été aussi fort differens à l'égard du Tems que l'Imagination travaille. Les Anciens l'ont fixé au Moment même de la Conception. Ils entendoient celui du Coït ou Receptio Seminis. *Pline est mon Auteur.* On croit, *dit-il*, que tout ce que l'on a vû, entendu, ou dont on s'est souvenu, & à quoi l'on a pensé, au tems de la Conception, contribue beaucoup à la Ressemblance * . . . . *Un Auteur moderne est d'Opinion, que l'Imagination ne commence à être en Force, qu'aprés la Vivification du Fétus, c'est-à-dire lorsqu'il commence à se faire sentir à la*

 Mere

* *Similitudinem quidem in Mente Reputatio est & in quâ creduntur multa fortuita pollere, Visus, Auditus, Memoria, haustæque Imagines, sub ipso Conceptu.* Plinius, *ibidem.*

Mere par ses Mouvemens †. . . . *Mais, enfin, la plûpart des Auteurs modernes conviennent, que l'Imagination peut agir sur le Fétus, depuis le Moment de la Conception, jusqu'à celui de l'Accouchement; sans qu'ils se donnent pour cela la moindre Peine de nous apprendre ce que deviennent ces gros Morceaux de Chair & d'Os, que l'Imagination arrache du Fétus, lors qu'il est déjà parvenu à une Grosseur considérable.*

Cette Objection, mon cher Isaac, par laquelle l'Auteur finit l'Examen du Siftême des *Imaginationistes*, renverse toutes les Subtilitez de ces Philosophes toujours empressés à trouver du Mistérieux dans les Choses où il n'y a rien que de naturel. Car, si l'Imagination peut priver un Enfant prêt à naitre d'un de ses Membres, que devient la Matiere qui composoit ce Membre? Une Difficulté encor plus grande que celle-là, c'est lorsque l'Imagination fournit & crée subitement quelque Corps étranger. Où prent-elle cette Matiere dans l'instant? A-t-elle, comme Dieu, le Pouvoir de la créer de rien? Les Philosophes, qui ont soutenu si fortement l'Opinion, que de rien on ne pouvoit rien faire, *ex nihilo fit nihil*, auront-ils la Complaisance d'accorder à l'Imagination d'une Femme, qui a envie de manger d'un Jaret de Veau, de produire sur le champ, sur l'Estomac d'un Enfant formé & parfait, un Morceau de Chair ressemblant à un Jaret

† *De Turner's Défence of the XII. Chapter of the I. Part. of a Treatise* de Morbis cutanéis, *pag.* 142.

Jaret de Veau? C'est-là un des Miracles fort ordinaires des Fantaisies des Femmes, si l'on en croit ceux qui leur attribuent ce Pouvoir. Ils racontent des Faits bien plus surprenans. En voici un, dont l'Auteur fait une Critique très enjouée *.

Philippe Meurs, *Protonotaire Apostolique, avoit une Sœur bien formée dans toutes les Parties de son Corps, mais malheureusement sans Tête, au lieu de laquelle elle avoit une Coquille de Poisson de Mer sur son Cou, semblable à une Moule, qui s'ouvroit & se fermoit, & par laquelle on nourrissoit cette Fille-Moule, avec une Cuilliere. La Cause de ce Prodige fut, que sa Mere, étant enceinte, eut une grande Envie de Moules, qu'elle vit à la Poissonnerie, mais qu'elle ne put avoir dans le Moment. La Sœur de Philippe Meurs, Mademoiselle Moule, vécut jusqu'à l'Age d'onze Ans dans cette monstrueuse Condition; mais, un matin, ouvrant ses Coquilles pour recevoir sa Nourriture, elle les referma tout à coup d'une si grande Force, qu'elle les brisa contre la Cuilliere, & mourut d'abord. . . . . . Qui a jamais oüi une pareille Chose? Une Moule nourrie avec une Cuilliere!* Credat Judæus appella, non ego . . . . *Le Docteur Turner, afin de convaincre le Lecteur de la Possibilité de ce Conte, . . . dit qu'il a vu un Enfant né avec une Excrescence charnue, ou plûtôt cartilagineuse, sur la Tête, en Forme de Bonnet de Grenadier . . .*

* Pag. 42. &c.

dier. . . . Ce Monstre vint au Monde en vie; mais mourut aussi-tôt. . . . Je pourrois, si je voulois, continue-t-il, vous informer de la Déposition de la Mere; mais, je ne juge pas-à-propos de le faire. Quel étrange & bisarre Argument est celui-là? Un Enfant est né avec un Bonnet de Grenadier, & la prétendue Cause nous est adroitement célée. L'Enfant n'eut pas le Tems de recevoir la moindre Nourriture: il mourut d'abord. Ergo, *il n'y a point d'Absurdité à dire, qu'une Moule fut nourrie avec une Cuilliere pendant onze Ans, & que malheureusement cette Cuilliere tua la Vierge-Moule, en lui brisant les Machoires. Mais, sans tenir le Lecteur d'avantage en suspens touchant le Prodige de Mademoiselle Moule. . . . Fienus, qui est le seul qui l'aïe publié, . . . ne reconnoit-il pas positivement, que Meurs disoit fort rarement la Vérité* * ?

Il en est, mon cher Isaac, d'une Partie des Histoires qu'on débite touchant les Monstres & les Créatures imparfaites, ainsi que de celle dont l'Auteur se moque avec juste Raison. Elles ont le Sort de tous les Faits qui sont contez par différentes Personnes, & deviennent plus merveilleuses à chaque Instant: tous ceux, qui les répétent, en embellissent la Narration. Un Morceau de Chair, gros comme une

* *Dico me non credere, quia enim ipse erat senex & Historiæ vetusta, ob cujus Vetustatem non poterat facile ab aliquo redargui, adeo tum in illa in aliis quas aliquando commemorabat, sæpe erat valde infelix, conjiciendo Veritatem. Deus sit Animæ ejus propitius.* Fienus. Quæst. XXII.

une Noix, eſt bien-tôt métamorphoſé en Bonnet de Grenadier. C'eſt-là l'Equivalent de la Fable de l'Homme qui feignit de pondre un Oeuf. Avant la Fin de la Journée, on aſſûroit au Bout de ſa Rue, qu'il en faiſoit cent par Jour. Ce n'eſt pas qu'ils ne naiſſent véritablement des Enfans difformes & monſtrueux: l'Expérience ne démontre que trop cette Verité. Mais, ils ſont très rares, & ſont produits par des Cauſes differentes de l'Imagination des Femmes, qui ne peut agir directement ſur le Fétus. Car, quelque Pouvoir qu'on lui accorde, il faut qu'elle emploïe une Force corporelle, pour produire le moindre Effet ſur la Chair d'un Enfant. La ſeule Matiere peut agir ſur la Matiere, d'une Maniere à y cauſer des Fractures & des Dislocations, & à y produire un Changement total. Les Gens, qui ſont dans le Délire, penſent qu'ils ont une Tête faite de Verre, & craignent de ſe la voir briſer par quelque Coup dangereux. Mais, cela ne fait aucun Changement dans la Conſtruction de leurs Corps. Or, n'eſt-il pas abſurde de ſoutenir, qu'une Femme, qui n'a pas la Force de pouvoir, par ſon Imagination, cauſer le moindre Changement ſur ſon Corps, puiſſe produire cet Effet ſur celui de ſon Enfant?

L'Auteur refute parfaitement bien les Objections qu'on oppoſe à ces Raiſons. Il détruit tous les faux Principes, que le P. Mallebranche

† *Pag.* 38.

che avoit indiscrétement fondez sur une Histoire, qui quoiqu'extraordinaire, pouvoit néanmoins être aisément expliquée par le Moïen des Causes ordinaires, & des Loix du Mouvement. *Je vien*, dit-il, *à l'Histoire du Pere Mallebranche*. . . . „ Il y a sept ou huit Ans „ passez „ *dit ce Pére* †, „ qu'on vit un jeune „ Homme, à l'Hôpital des Incurables, né „ idiot, dont le Corps étoit rompu aux mê- „ mes Endroits où l'on rompt les Criminels. Il „ a vécu vingt Ans dans cet Etat, & a été vû „ de plusieurs Personnes. . . . La Cause d'un „ Malheur si terrible fut que sa Mere, appre- „ nant qu'on devoit rouër un Criminel, vou- „ lut en voir l'Exécution. Les Enfans voïent „ ce que leurs Meres voïent, entendent les „ mêmes Cris: ils reçoivent les mêmes Impres- „ sions des Objets, & sont émus par les mê- „ mes Passions. Les Coups, qu'on donna au „ Malfaiteur, frappérent violemment l'Imagi- „ nation de la Mere, & par contre coup le „ tendre Cerveau de l'Enfant, dont les Fibres, „ ne pouvant résister au Torrent des Esprits, „ furent rompus. C'est par cette Raison, qu'il „ vint au Monde idiot. Le Mouvement Im- „ pétueux des Esprits animaux de la Mere, dila- „ ta avec force son Cerveau, & se communiqua „ aux diverses Parties de son Corps, qui ré- „ pondoient à celles du Criminel. Mais, com- „ me les Os de la Mere pûrent résister à l'Im-

„ pétuo-

† Recherche de la Vérité, *Livr. II. Chap. VII, cité par* Blondel, *pag. 38. & 39.*

„ petuosité des Esprits, ils ne furent point
„ blessés. Peut-être qu'elle n'en sentit pas la
„ moindre Douleur: mais, ce Cours rapide
„ des Esprits a été capable d'emporter ou de
„ briser cette tendre Partie des Os de l'Enfant.
„ Et il faut observer, que si cette Mere eut
„ déterminé le Mouvement de ses Esprits vers
„ quelqu'autre Partie de son Corps, en se cha-
„ touillant avec force le Derriere, son Enfant
„ n'auroit point eu les Os rompus. „ *Voilà un excellent Recipé, que le bon Pere Mallebranche recommande aux Femmes grosses, pour préserver leurs Enfans des funestes Accidens de l'Imagination !*

A cette Réfléxion de l'Auteur, mon cher Isaac, j'en ajouterai une autre. Si Aristote se fut avisé de conseiller aux Femmes de se grater le Cul, pour arrêter les Effets de l'Imagination, avec quelle Hauteur les Philosophes modernes, & sur-tout le Pere Mallebranche, n'eussent-ils pas relevé une pareille Puérilité? *Aristote*, auroient-ils dit, *qui, non seulement veut développer tous les Secrets de la Nature, mais encore prescrire des Régles pour tous les Cas dangereux qui peuvent arriver, ordonne aux Femmes de se chatouiller les Fesses, pour garantir le Fétus des Atteintes de l'Imagination. Peut-on pousser l'Extravagance plus loin, que de prescrire un pareil Remede: & le Philosophe Grec ne mériteroit-il pas mieux le Titre de* Prince des Patineurs, *que celui de* Prince des Philosophes? C'est un Philosophe moderne, qui ordonne un

si

si plaisant *Recipé*; & personne n'en dit mot, & n'en montre le Ridicule: on se contente d'en nier le Pouvoir & l'Utilité. Au reste, mon cher Isaac, je suis surpris que le Pere Mallebranche ait ainsi donné la Préference à cette Partie. S'il eut été Jésuite, son Choix me paroitroit beaucoup moins extraordinaire. Plaisanterie à part, mon cher Isaac, l'Auteur Anglois n'a-t-il pas Raison de dire: *Qui a jamais vû une Fracture, & particulierement plusieurs, continuer pendant vingt Ans, sans Formation de Calus? . . . Je ne prétens pas nier, qu'on n'ait vû un Enfans aux Incurables, qui put avoir assez de Singularité & de Difformité dans ses Membres, pour donner lieu à ce Raport: . . . mais, il est trés probable, que cet Enfant vint au jour avec une Luxation ou Déboitement des Os du* Carpus *& du* Tarsus; *ce qui pouvoit aisément passer parmi les Ignorans pour les Fractures qu'on fait aux Criminels . . . & donner occasion à la Mere de forger cette impertinente Fable, pour émouvoir la Compassion & la Charité des Gens . . . . D'ailleurs, il a été remarqué par des Auteurs accreditez, qu'il se trouve de tems en tems des Os, qui n'ont jamais eu de Solidité, ou qu'après l'avoir euë ils l'ont perduë* †.

Après que le Phisicien Anglois a réfuté vivement & d'une Maniere convaincante, l'Impossibilité des Effets qu'on attribuë à l'Imagination des Femmes, & démontré qu'ils sont contraires

† Dissertation Phisique de Blondel, *pag*.40.&c.

traires à l'Anatomie, les Nerfs de la Mere & ceux de l'Enfant n'aïant point de Communication, il fait voir que les Passions du Corps, n'étant que des Mouvemens du Sang & des Esprits, dont la Vitesse est diminuée ou accélérée, la Surprise n'est à l'égard de l'Esprit qu'une sorte de Comparaison subite, faite avec ou sans peine entre un Objet avec lequel nous sommes familiers, & un autre qui nous est inconnu. . . . Or, dit-il †, *les Enfans sont-ils capables de faire toutes ces Réfléxions, dans le tems qu'ils ne sont qu'une Masse sensitive de Chair? Les Pensées de la Mere sont étendues à la Vérité, mais elle ne sont pas à la Portée de l'Entendement de l'Enfant, qui n'est point encore formé par la Connoissance des Objects extérieurs, qui touchent ou inquietent la Mere: qui a peur d'une Epée, parce qu'elle craint ou se méfie de la Main, qui la tient; qui s'inquiete à la vûe d'un Chien, parce qu'elle sait qu'elle peut en être mordue . . . Ceux, qui prétendent avec le Pere Mallebranche, que l'Enfant voit ce que la Mere voit, qu'il entend les mêmes Sons, veulent dire* alio modo, *que les Enfans peuvent voir sans Lumiere, & oüir lorsque leurs Oreilles sont bouchées. . . . Et comment est-ce que la Mere pourroit communiquer ses Pensées à l'Enfant dans sa Matrice, quand son Ame est absolument séparée de celles du Fétus?*

Les Raisons Phisiques, que l'Auteur donne des

† *Pag.* 53. & 54.

des Marques & des Difformitez des Enfans, sont aussi sensées & aussi naturelles, que celles qu'il aporte pour réfuter les Effets de l'Imagination. Il attribue la Naissance des Créatures monstrueuses aux Indispositions & aux Infirmitez des Animaux dans la Matrice, à l'Interruption de l'Accroissement de quelques Parties du Fétus, à quelque Violence ou Force sur son Corps, aux malheureuses Indispositions des Parens, & au Changement de Place des Oeufs. *On ne sauroit douter*, dit-il †, *que les Enfans dans la Matrice ne soient aussi bien exposés aux Maladies, que s'ils étoient nez. Ils ne sont pas exemts de la Cataracte, de la Goute, &c.... Ne seroit-il donc pas fort étrange, & même prodigieux, qu'un Corps tendre & propre à recevoir la moindre Impression, comme celui du Fétus, vint toujours au Monde sans découvrir les tristes Effets de ce grand Nombre d'Infirmitez par quelque Marque ou Difformité? . . . Les Parties du Fétus sont toutes ébauchées dans l'Oeuf; mais, elles ne croissent pas toutes également. Quelques-unes se font voir en peu de tems, au lieu que d'autres ne paroissent que long-tems après, ou peut-être jamais, si elles rencontrent quelques Obstacles qui les empêche. Car, si le Fétus est incommodé, les Obstructions des Vaisseaux peuvent priver quelque Partie de leur Nourriture, lesquelles restent ensuite dans leur prémiere Condition, sans se perfectionner en aucune maniere, dans le tems que les*

† *Pag.* 89. *& suiv.*

*les autres deviennent parfaites. Dans ce Cas, ce Phénomene paroit si étrange, qu'on ne fait pas difficulté de crier d'abord, au Monstre, & d'attribuer la Qualité monstrueuse de l'Enfant à l'Imagination de la Mere, quoiqu'il n'y ait rien de plus dans ce Fait, que ce qui est suivant le Cours de la Nature. . . . Par exemple, le Cerveau, & le Cervelet, ressemblent d'abord à deux Vessies aqueuses; mais, ensuite, cette Eau très claire se condense ou se coagule, & se couvre seulement d'une Membrane assés mince † ? C'est pourquoi on a vû naitre des Enfans sans qu'il parut aucune Cervelle. Nous trouvons ce Fait dans les Journaux de Blegny. Il rapporte, qu'une Fille étoit née sans Cerveau, & vécut néanmoins cinq Jours *. Sans doute que le Cerveau de cette Fille demeura dans son premier Etat, à cause de quelques Obstructions, & parut par conséquent aqueux. . . . Si quelques Enfans viennent au Monde avec une Ressemblance de Singe, de Grenouille, ou de quelque chose de pire, on doit l'attribuer à la même Cause, c'est-à-dire, que les Levres & les Joues n'étant pas arrivées à leur Perfection, & la Bou-*

† *In Capite circumcrescente Membrana, ex Aquâ limpidissimâ Cerebrum concinnatur, . . . Cerebrum & Cerebellum ex limpidissimâ Aquâ in coagulum calosum densantur.* Harvæus, Exercitat. LXIX.

* *Puella sine Cerebro nata in tota Cranii Capacitate nihil præter Aquam liquidam deprehendere licuit, omnino adimplentem Membranam, nullo præsente Cerebro, aut Substantiâ solidâ.* Blegny Zodiacus Medico Gallicus, *April. 1681. Observat. III.*

che étant ouverte jusqu'aux Oreilles †, *lesquelles sont alors imperceptibles, les Enfans ainsi imparfaits paroissent horribles aux Spectateurs, & donnent lieu à bien des Fables. . . . Il n'est pas difficile de découvrir l'Origine des Marques rouges. Elles procedent fort souvent de ce que la Peau n'a pas dans cet Endroit l'Epaisseur qu'elle devroit avoir: ce qui l'a fait paroitre comme si elle étoit écorchée ou pelée; parce que les Veines, étant toutes contre la Surface de la Peau, tombent aisément sous la Vûe. Quelquefois ce Défaut ne vient pas tant de la Peau, que de l'Arrangement des Arteres & des Veines; les Branches capillaires des prémieres étant très nombreuses & plus dilatées qu'à l'ordinaire, & celles des autres Vaisseaux en petit nombre & étroites, & déchargeant le Sang lentement. . . . Le Corps du Fétus, étant fort tendre, est encore sujet à se meurtrir & à se briser par les fortes Convulsions des Trompes, & par celles de la Matrice, aussi bien que par la violente Contraction des Muscles de l'Abdomen qui pressent sur lui avec force. La méchante Configuration de la Matrice peut être, selon Hipocrate* *, *la Cause des Difformitez. L'Enfant dans la Matrice,* dit-il, *sera estropié, s'il n'a pas assez d'Espace pour y demeurer à son Aise. Il ressemble en cela à un Végétable, lequel trouvant une Pierre,* ou

† *Oris Rictus ad utramque Aurem protensus cernitur.* Harvæus. Exercitat. LXIX.

* De Genitur. *Art. IX.*

où quelqu'autre Chose, qui le géne dans son Accroissement, croit peu-à-peu tortu & de travers, mince d'un Coté, & épais de l'autre.

Est-il possible, mon cher Isaac, que le Bon-Sens, instruit & guidé par l'Anatomie, offrant autant de Moïens naturels à l'Esprit pour expliquer la Formation imparfaite des Animaux, plusieurs Philosophes aïent cherché à justifier & à soutenir les Préjugés du Vulgaire & des Ignorans, & qu'ils aïent attribué à l'Imagination des Femmes les Causes de certains Effets que la Nature leur présentoit avec tant de Clarté? *Mais*, disent les Mallebranchistes, qui ne sauroient voir anéantir le Remede de leur Instituteur, *si l'Imagination des Femmes ne peut produire aucun Effet sur le Fétus, d'où vient a-t'on vû des Femmes se blesser, à cause des Fraïeurs qu'elles avoient euës? Le Fétus étant insensible à ce qui se passe dans l'Imagination de la Mere, qu'elle part peut-il prendre à sa Peur?* Je répons à cela, mon cher Isaac, qu'il ne prend réellement aucune Part à la Peur; mais, qu'il se ressent beaucoup des Impressions corporelles que cette Peur de sa Mere lui occasionne, par les Mouvemens du Diaphragme & des Muscles de l'Abdomen, qui, comprimant avec force les Intestins, font cause que la Matrice foule le Fétus, & le prive même quelque-fois de la Vie. Les grandes Passions dérangent le Corps Humain. La Surprise, la Terreur, la Colere, font sur la Machine Humaine le même Effet qu'une rude Secousse à une Pendule. Seroit-

on étonné, si un Homme, en tombant par terre, dérangeoit les Ressorts de sa Montre? Seroit-il fort nécessaire de chercher dans l'Imagination de cet Homme la Cause de ce Dérangement? Et, pour le prévenir, auroit-il dû se chatouiller le Derriere en tombant? Si quelques-uns des Philosophes anciens revenoient à la Vie, il faut avouër, qu'ils trouveroient dans les Ecrits de certains modernes de quoi se venger amplement des Plaisanteries qu'on a faites, & quelque-fois outrées, sur quelques-unes de leurs Opinions.

Porte-toi bien, mon cher Isaac: & vis content & heureux.

De Londres, ce . . .



LETTRE CENT-CINQUANTE-DEUXIEME.

JACOB BRITO à AARON MONCECA.

JE te parlai, mon cher Monceca, dans ma derniere Lettre, de la Conformité qui se trouve entre les Tripolitains & les anciens Lacédémoniens. Ils ont encore imité quelques Usages des Romains. Ils confient, pendant la Nuit, la Garde de leur Ville à des Dogues, qu'ils renferment pendant le Jour dans un

Bastion du Rempart. Ces Chiens s'acquittent de leur Emploi avec beaucoup d'Exactitude. Ils parcourent les Ruës de la Ville: & si, par hazard, ils rencontrent quelqu'un, ils le déchirent, & le mettent en Pieces. Dès que l'Aurore paroit, ils se rendent eux-mêmes à la Porte de leur Prison. Il est vrai, qu'ils y sont moins tranquilles que ne l'étoient les Chiens destinez à la Garde du Capitole. Ils aboïent, dès qu'ils sentent quelqu'un approcher de leur Demeure, & font entendre leurs Japements dans tout le Quartier, au lieu que les autres étoient obligés, sous Peine de la Vie, de garder le Silence pendant le Jour. Les Tripolitains sont à cet Egard plus sensez que les Romains: ils ne demandent à des Bêtes, que des Actions animales; & ne sont point assez fous, pour vouloir éxiger d'elles un Raisonnement suivi.

Je ne sçai, mon cher Monceca, si tu as jamais fait attention à l'éxacte Discipline que les Chiens du Capitole étoient obligés de garder. Il semble que la Superstition des Romains leur persuadât, que la Divinité devoit inspirer ces Animaux. *On les nourrit*, dit Ciceron, *pour faire du Bruit, en cas qu'il survienne des Voleurs. C'est pourquoi, l'on ne trouve point étrange qu'ils aboïent pendant la Nuit, qui que ce soit qu'ils entendent venir, fussent même des Gens de Bien: l'Heure induë excuse leur Méprise & autorise leur Soupçon. Mais, si, en plein Jour, ils aboïent de même contre les Personnes qui se rendent dans le*

Temple pour y offrir leurs Vœux aux Dieux immortels, on leur casse les Jambes †.

Ne voilà-t-il pas une belle Régle, & où le Bon-Sens a beaucoup de Part! N'est-ce pas quelque chose de bien sage, que d'éxiger qu'un Chien oublie d'être Chien pendant le Jour, & qu'il ne s'en souvienne que durant la Nuit, *sous Peine à lui d'être pendu & étranglé jusqu'à-ce que Mort naturelle s'ensuive?* En vérité, mon cher Monceca, lorsqu'on refléchit aux Puérilitez absurdes, qui étoient fortement établies, & qu'on regardoit comme des Loix essentielles, chez la plûpart des anciens Peuples, on est étonné, que des Hommes, qui ont fait des Choses aussi éclatantes, & donné tant de Preuves de la Grandeur de leur Génie, aïent pû suivre & approuver des Usages, dont les Nations les plus barbares sentent aujourd'hui le Faux & le Ridicule. C'est-là un Sujet de Mortification pour la Vanité humaine. Il semble que les misérables Mortels ne puissent jamais parvenir à instituer dans un Etat

† *Anseribus Cibaria publicè locantur, & Canes aluntur in Capitolis, ut significent si Fures veniant. At Fures internoscere non possunt. Significant tamen, si qui noctu in Capitolium venerint: & quia id est suspiciosum, tametsi Bestiæ sunt, tamen in eam partem potius peccant quæ est cautior. Quod si Luce quoque Canes latrent, quum Deos salutatum aliqui venerint, opinor iis Crura suffringantur, quod acres sint etiam tunc quum Suspicio nulla sit.* Cicero pro Roscio Amerino, *Cap.XX.*

Etat un Corps de Loix également sages & sensées, & qu'ils soient obligés de méler toujours quelques Grains de Folie & de Superstition aux Réfléxions les plus raisonnées. Cela me feroit croire volontiers, mon cher Monceca, que tous les Peuples ont quelque Ressemblance marquée, dans bien des Points, avec ceux, qui, du prémier Coup d'Oeuil, leur paroissent le plus opposez. Ce que je te dis-là paroit d'abord extraordinaire, & l'on a peine à se figurer que les Italiens, Gens doux, souples, voluptueux, haïssant la Guerre, aimant les Arts & les Belles-Lettres, aïent aucune Conformité avec des Indiens féroces, impolis, ignorans, crasseux, & endurcis au Travail & à la Fatigue, Cependant, quelque Différence qu'on croïe appercevoir entre la Façon de penser des uns & des autres, lorsqu'on approfondit les Choses, on y trouve une grande Ressemblance, même dans les plus essentielles.

Les Italiens ont pour leur Souverain-Pontife un Respect aveugle, qui va jusqu'à l'Idolatrie. Ils l'élevent sur un Autel, ils lui offrent de l'Encens, ils se prosternent devant lui, ils baisent humblement le Bout de ses Pieds. Voïons quels sont les Honneurs que les Indiens rendent à leurs Princes. Ils sont devant eux dans la Posture la plus humiliée, & ne leur parlent qu'en des Termes qui ne sont dûs qu'à l'Etre Suprême, & qui sont aussi pompeux que les Titres fastueux de *Sainteté*, & de *Vicaire de Dieu en Terre*. Lors que les Chinois paroissent

devant leur Empereur, il se prosternent neuf fois. Cela ne vaut ils pas bien l'humble Baiser de la sacro-sainte Pantoufle?

Dans *les Indes*, dit un Auteur moderne †, *toutes les Pagodes sont renommées par quelques Miracles, ou par des Guerisons extraordinaires, dont les Légendes font l'Histoire, pour la Consolation & pour l'Edification des Dévots. . . . . L'un a de la Dévotion pour* Jarganat, *l'autre pour* Vistnou. *Un Bramin prend les Mouchoirs de ces Dévots, ou telle autre Chose qu'ils lui présentent, frotte ces Choses au Dieu, dont il est le Prêtre, & les rend ensuite aux Personnes à qui elles appartiennent.* Ne voilà-t-il pas, mon cher Monceca, une Copie parfaite de ce qui se passe en Europe? *Ignace de Loyola* y tient lieu de *Jagarnat*, & *François d'Assise* de *Vistnou*. Les Jésuites, & les Franciscains, valent bien des Bramins, pour frotter avec des Mouchoirs les Chasses de leurs Patriarches: &, quelque chose de plus étonnant encore, les Religieux de Ste. Genevieve frottent de même, à l'Etui de la Chasse de cette Sainte, des Linges attachés au Bout d'une Perche, & qu'il vaudroit autant frotter au Bas de son Piedestal, ou au Sueil de la Porte de son Eglise. Les uns & les autres savent aussi adroitement profiter de la Superstition des Peuples, que les Bramins de la Foiblesse & de l'Ignorance des Indiens. L'Auteur,

† Cérémonies & Coutumes Religieuses des Peuples Idolatres, *Tom. II. Part. I. pag.* 11.

teur, qui rapporte cette Fourbe de leurs Prêtres; n'a-t'il pas raison de dire, *les choses se passent ici tout comme ailleurs*?

Ce n'est pas dans ce seul Point, que la Croïance des Romains est conforme avec celle des Habitans de l'Inde Orientale. Ces deux Peuples font également faire des Processions à leurs Pagodes. Le Premier proméne ses Saints par les Rues: & le dernier fait aussi la même Chose de ses faux Dieux. L'Ecrivain, que je viens de citer, me fournit encor cette seconde Circonstance. *Dans les Processions*, dit-il †, *que les Indiens font faire à leurs Dieux, ils observent des Usages, qui sont assez connus en Europe. Tel est, par exemple, celui du Brancard sur lequel ils portent le Dieu qu'on proméne, l'Autel portatif dont ils se servent à ces Processions, les Fleurs semées sur la Route de l'Idole, les Parfums & les Odeurs qui brulent à son Honneur, &c. Nous ne disons rien des Cris des Dévots, des Prieres jaculatoires, des Mouvemens qu'excite la Présence de ce Dieu, de leurs gémissemens & de leurs Transports; Effets trop ordinaires de la coutume & de l'Education.* Ne diroit-on pas, mon cher Monceca, que c'est-là la Description d'une de ces Processions Nazaréenes, où l'on porte la Chasse de quelque Saint qui doit faire cesser une longue Stérilité, ou envoïer une Pluïe abondante?

Au reste, ce n'est pas aux seules Images, que les

† *Là-même.*

les Romains rendent un Culte superstitieux. J'ai vû plusieurs fois, lorsque j'étois à Rome, une Foule de Peuple prosterné dans les Ruës où le Pontife passoit, escorté d'une superbe Cavalcade. On entendoit *ces Gémissemens & ces Transports, que la Vûe de leurs Dieux inspire aux Indiens.* Quel Spectacle pour un Philosophe de voir tous les Habitans d'une Ville tomber aux Pieds d'un Homme, & s'écrier d'une Voix tremblante, *Saint Pere, absolvés-nous de nos crimes, donnez nous des Indulgences qui nous servent à l'Article de la Mort!* J'aimerois autant qu'il dissent, *Expediés nous un Passe-port pour n'être point saisis par la Maréchaussée d'Enfer.* Je t'avouë, mon cher Monceca, que je rougissois de la Foiblesse humaine, toutes les fois que j'ai été le Témoin de pareilles Scenes. Qu'auroit dit Socrate, ce sage Athénien, s'il en avoit eu Connoissance? Je doute qu'il eut pû se contraindre. Il eut parlé de la Folie des Italiens, comme il fit de celle des Grecs; &, à coup sûr, il eut eu le même Sort. Les Inquisiteurs n'auroient point été plus raisonnables, que les Tirans qui le condamnérent. Dans tous les Païs où régne la Superstition, il est dangereux de vouloir éclairer l'Esprit des Hommes, mais sur-tout dans ceux où *le Sceptre & l'Encensoir sont dans les mêmes Mains.* Une Personne qui blesse les bonnes Mœurs, qui porte Préjudice à la Societé, obtient aisément à Rome le Pardon de sa Faute; mais, Malheur à lui, s'il a touché à quelque Chose qui tende

à

diminuer l'Autorité Ecclésiastique : il est perdu sans Ressource, & condamné aux plus rudes Peines.

Je reviens, mon cher Monceca, à la Ressemblance des Indiens & des Italiens. Dans le Roïaume de Décan, les *Nairos* ont le droit d'éxiger les dernieres Faveurs des Filles & des Femmes dont la Beauté les a charmez. Les Maris se font un Honneur d'être cocufiés par des Gens d'un Rang aussi élevé. A Rome, les Cardinaux, & les Prélats, & dans le Reste de l'Italie, les Moines & les Prêtres n'ont point encore réduit en Forme de Loi le Pouvoir qu'ils ont sur le Beau-Sexe : mais, ils jouïssent autentiquement des mêmes Privileges que les *Nairos*; & il n'est point de Romain, qui ne s'estime fort heureux qu'une Eminence veuille bien l'honnorer de quelque Visite où l'Epoux a toujours beaucoup moins de Part que l'Epouse.

Le Grand Bramin, chés les Banians, a les mêmes Droits & les mêmes Prérogatives, que le Pontife Romain. C'est lui, qui donne les Dispenses pour les Mariages. C'est aussi lui, qui fait le Divorce. Et tout cela est païé.

Voici encor une autre Conformité entre la Croiance des Italiens & des Indiens, qui emporte avec elle plusieurs des principaux Points de la Religion de ces Peuples. Je la trouve dans le même Auteur où j'ai puisé les autres. *Les Indiens*, dit-il †, *sur le Retour de l'Age, font*

† *Pag.* 27.

font faire des Pénitences & autres semblables Oeuvres estimées méritoires, afin qu'au sortir de cette Vie leur Ame aille loger dans un Corps bien disposé, ou dans celui d'un grand Seigneur. C'est à ce Motif, qu'il faut attribuer toutes leurs Oeuvres pies, Aumones, Retraites, Fondations, &c. Ceux, qui ne se sentent point assez de Courage pour supporter des Austeritez, se déterminent à ces dernieres Pratiques, font de grandes Aumones aux Bramins, & chargent leurs Héritiers de faire prier Dieu pour eux. Il en est aussi, qui amassent des Trésors, pendant leur Vie, pour pouvoir s'en servir à se racheter après leur Mort, lorsque leur Ame a le Malheur d'entrer dans le Corps d'un Miserable.

La Métempsicose produit chez les Indiens les mêmes Effets que le Purgatoire chés les Nazaréens. Je crois voir dans les Banians, qui font des Charitez extraordinaires, afin qu'au Sortir de cette Vie leur Ame aille loger dans un Corps bien disposé, de riches Fermiers Généraux ordonner en mourant, qu'on donne à des Moines une Partie des Trésors qu'ils ont volez.

Je trouve encor beaucoup de Ressemblance entre les riches Dévots Italiens & les Indiens, *qui, ne se sentant point assez de courage pour supporter des Austeritez, achetent, moïenant une certaine Somme, le Droit d'en être exemts. C'est ainsi qu'en use un Superstitieux, mais voluptueux Romain.* Il obtient, pour dix Pistoles, la Permission de manger de la Viande le Carême, &

les

les jours ausquels elle est prohibée par les Ordres du Pontife. Il se munit aussi d'un bon Nombre d'Indulgences, qu'il paie fort chérement, & qu'il croit lui être d'une grande Utilité après la Mort.

Je pense avec raison, mon cher Monceca qu'il y a beaucoup de Conformité entre les Usages & les Moeurs des deux Peuples dont je viens de parcourir les Superstitions; & ce n'est pas seulement dans les Choses qui regardent les Cérémonies & le Culte extérieur, que leur Maniere d'agir est à peu près la même. Ils ont les mêmes Idées sur ce qui concerne la Dévotion mistique, & les Macérations outrées & ridicules, que pratiquent quelques Moines Nazaréens. Les Indiens ont leurs *Capucins*, leurs *Peres de la Trape*, leurs *Camaldules*, & leurs *Chartreux*, &c. Voici une Relation exacte de leur Façon de vivre: elle semble être copiée sur quelqu'une qui contiendroit l'Histoire extravagante des Pénitences Monastiques. † *Sita est l'Inventeur des Pelerinages, & le Patriarche des Hermites Indiens connus sous le Nom de Faquirs. . . . Quand le Sommeil les surprend, ils se laissent tomber à terre sur de la Cendre de Bouze de Vaches, & des Ordures. Ils poudrent même quelquefois de ces Cendres leurs longs & sales Cheveux. . . . . Quelques-uns se retirent tour à tour dans une Fosse, où ils ne reçoivent de*

la

† Cérémonies & Coutumes Religieuses des Peuples Idolatres. *Tome II. Part. I. pag 7.*

la clarté que par un fort petit trou. Ils y demeurent jusqu'à neuf ou dix jours, sans jamais changer de posture, & sans manger ni boire. A ce qu'on assûrè; d'autres passent des Années sans se coucher. Lorsqu'ils ne peuvent résister au Sommeil, ils s'appuient sur une corde attachée des deux bouts aux branches d'un Arbre. . . . D'autres Pénitens se tiennent dix ou douze heures du jour un Pied en l'Air, les yeux tournez vers le Soleil, aïant à la Main un Rechaud plein de feu, dans lequel ils jettent de l'Encens à l'honneur de quelque Idole. D'autres sont toujours assis, ou, pour mieux dire, accroupis sur leur Derriere, &, dans cette Situation, ils tiennent sans cesse les Mains levées sur leur Tête en plusieurs Façons differentes.

Les Austéritez de ces Faquirs sont bien un juste Equivalent des Folies de quelques Moines Nazaréens. Ignace, le grand Patriarche des Jésuites, voïagea pendant long tems un Pied chaussé & l'autre nud: & il se laissa manger de Poux pendant long-tems, s'étant renfermé avec une Troupe d'autres Gueux dans un Hôpital. François d'Assise se vautroit dans la Neige comme un Cheval de Houssard dans la Paille. Ses Disciples aujourdhui se piquent le Corps avec des Pointes de Fer, vont à demi-nuds, & sont aussi sales & aussi crasseux que les Faquirs, aussi inutiles à la Societé, aussi ignorans, aussi fous, & aussi révérez du bas Peuple. Peut-on trouver de Ressemblance plus parfaite? En voici un autre qui l'est autant.

tant. Elle eſt entre ces mêmes Faquirs, & les Miſtiques Diſciples de Molinos. *A tout ce qu'on a écrit de ces Hermites Indiens*, dit l'Auteur que j'ai déja cité plufieurs fois †, *nous ajouterons, qu'on voit des Femmes dévotes leur venir baiſer les Parties du Corps les plus cachées, ſans que pour cela ils détournent les yeux, ſans que leur Modeſtie s'en dérange, & ſans la moindre Senſibilité de part & d'autre. Ils affectent même, en recevant ces Marques d'un Reſpect extravagant, une eſpece d'Extaſe, une Quietude d'Eſprit.*

Ai-je tort, mon cher Monceca, de ſoutenir, qu'on retrouve dans les Indes ce Quiétiſme, que Molinos prêcha au milieu de Rome, & que tant de Prêtres Nazaréens ont adopté? Lorſque je penſe à ces Béates allant baiſer *les Parties les plus cachées du Faquir*, je crois voir le Jéſuite Girard, l'Eſprit attaché au Ciel, coler ſes Levres ſur la Plaie du Téton de la Cadiere; &, peu après cette Expédition, être lui-même baiſé par la fameuſe Batarelle, une autre de ſes Pénitentes. Combien n'y a-t'il pas en Italie de Moines, qui changent en Reliques, ainſi que les Faquirs, les Parties les plus peccantes de leurs Corps? Si leurs Dévotes penſoient comme Rabelais, il faudroit qu'ils ſe contentaſſent d'être baiſés au Viſage, & nullement ailleurs. Ce François ne voulut jamais accompagner à l'Audience du Souverain Pontife l'Am-

† *Là-même.*

l'Ambaſſadeur à la ſuite duquel il étoit venu à Rome. On lui en demanda la Raiſon. *Je crains*, dit-il, *les mauvaiſes Odeurs : & puiſque mon Maitre, qui repréſente un grand Roi, va baiſer les Pieds du Pape, ſans doute que moi, qui ne ſuis qu'un pauvre Médecin, je ne ſerois admis qu'à lui baiſer le Derriere.*

Le Courier va partir : le Tems me preſſe ; & je ſuis forcé de finir ma Lettre. Regarde toujours les Mœurs & les Coutumes de tous les Peuples avec un Oeüil Philoſophe ; & tu t'appercevras aiſément, que ceux, qui paroiſſent avoir quelquefois les Maximes les plus éloignées, ont cependant bien des Choſes qui leur ſont également communes.

Porte-toi bien, mon cher Monceca ; vis content & heureux, & cherche toujours ton Bonheur dans l'Amour des Sciences & de la Philoſophie.

De Tripoli, ce . . . .

LETTRE CENT-CINQUANTE-TROISIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

IL eſt des Difficultez, mon cher Iſaac, dans la Connoiſſance de l'Ame des Bêtes, que le Génie Humain ne pourra jamais ſurmonter. Quelque Hipotheſe que les Philoſophes inventent

ventent pour en développer les Secrets, ils ne feront que donner ſujet à de nouveaux Doutes. Ils montreront le Foible des Siſtêmes qu'ils combattront: mais, en les détruiſant, ils n'établiront point le leur, qui, n'aïant pas tous les Défauts des autres, en aura néanmoins d'auſſi conſidérables. De quelque Côté qu'un Philoſophe, défait de Préjugés, tourne les Yeux, il apperçoit des Barrieres, qui arrêtent toutes ſes Réfléxions, qui les rendent inutiles, & qui s'oppoſent à ſes recherches.

Si l'on conſidere l'Ame des Bêtes comme une ſimple Modification de la Matiere, on court riſque de conclure ſur ce Principe, en éxaminant l'Ame des Hommes, qu'elle eſt matérielle ainſi que celle des Brutes. Car, ſi la Matiere peut être inveſtie de la Force motrice, ſi elle peut recevoir la Faculté de penſer, de concevoir, de réfléchir, de quelque Maniere groſſiere & imparfaite qu'elle ait ces Qualitez, en la ſubtiliſant davantage, en la faiſant agir ſur des Organes plus déliés, je l'éleverai aiſément juſqu'au Point de Perfection que j'apperçois dans l'Ame Humaine la plus parfaite & la plus éclairée. Je n'aurai pas même grand peine à l'y conduire, en la faiſant monter par Gradation. Je trouverai peu de différence entre un Eléphant & un Lourdaut de Païſan Laponois, dont je n'entendrai point le Langage. Je verrai que les deux Animaux agiſſent également en conſéquence de ce qui peut leur être utile; qu'ils articulent des Sons que je n'entens

point; qu'ils ſont ſuſceptibles de Pitié, de Colere, de Crainte, d'Amitié; qu'ils ont de la Mémoire, & évitent ce qui leur nuit quelquesfois. Dès que je trouve une parfaite Reſſemblance dans les Principes intellectuels de ces deux Animaux, j'ai une certitude de la poſſibilité de la commune Matérialité de leur Eſſence. Alors, il m'eſt aiſé de m'élever graduellement de l'Ame de l'Animal Lapon à celle du Philoſophe Des-Cartes; la raiſon me démontrant évidemment, que les Ames d'une même eſpéce d'Animaux ne peuvent être de pluſieurs Genres différens. Il n'y auroit rien de ſi abſurde & de ſi inſenſé, que de prétendre que l'Intelligence chés quelques Hommes eut un principe ſpirituel, & chés quelques autres un principe matériel.

Lorſque, pour obvier aux Difficultez qui ſe préſentent en foule dans le ſiſtême de ceux qui accordent aux Bêtes une Ame matérielle, on veut recevoir celui de Des-Cartes, la raiſon ſe révolte contre une hipotheſe dont la lumiere naturelle montre évidemment la fauſſeté, & que les Animaux démentent tous les jours d'une maniere convaincante. Comment pouvoir ſe figurer qu'un Chien, en qui l'on voit toutes les marques de la Mémoire, de la conception, du raiſonnement; qui eſt ſenſible, non ſeulement aux paſſions qui agiſſent directement ſur les Sens, comme la Faim, la Soif, la Douleur, mais encore à celles dont les principales Opérations ſe font dans l'Eſprit, au nombre deſ-

quelles

quelles sont l'Amitié, la Pitié, la Tendresse, la Reconnoissance, l'Affliction : comment, dis-je, peut-on se figurer, que ce Chien n'est qu'une machine, qui, selon le Pere Mallebranche, crie sans douleur, mange sans plaisir, croit sans le savoir, ne désire rien, & ne craint rien †? En vérité, il faut avoir une Foi bien vive, pour croire pareilles choses : & je suis fermement persuadé, mon cher Isaac, que ceux qui les ont soutenues si vivement, en étoient moins persuadez qu'ils ne vouloient le faire accroire à leurs Lecteurs.

Quelques Philosophes ont inventé un troisiéme Sistême, pour éviter les embarras de ces deux prémiers. Ils ont dit, que l'Ame des Bêtes n'étoit, ni matérielle, ni spirituelle, mais un Etre mitoïen entre l'Esprit & la Matiere. Ce raisonnement est pitoïable. Car, cette substance mitoïenne est étendue, ou non étendue. Si elle est étendue, elle est par-conséquent matérielle; parce que tout ce qui est étendu est matériel. Si elle n'est pas étendue, elle est donc spirituelle; parce que ce qui n'a point d'Extension, & qui éxiste, est nécessairement spirituel. Si l'Ame des Bêtes n'est, ni spirituelle, ni matérielle, c'est donc un Etre chimérique, ainsi que le Vuide des Epicuriens une pure Négation.

Cela est aussi ridicule que ce que disent les Péri-

† *Mallebranche, Recherche de la Vérité*, Livr. IV. Chap. VII. *pag.* 432.

Péripatéticiens, lorſqu'ils prétendent prouver, que l'Ame des Brutes n'eſt qu'une Forme matérielle; parce qu'elle différe infiniment de celle des Hommes dans la connoiſſance du Bien honnête, & de pluſieurs autres choſes. Si la différence de l'Eſſence & du Genre des Ames venoit du différent Dégré de Perception, il faudroit donc ſoutenir que celles des Enfans ne ſont pas de la même eſpéce que celles des Hommes qui ont atteint l'âge de raiſon. Les Péripatéticiens, & les Scolaſtiques, répondent à cela, que l'Ame d'un Enfant, & celle d'un Homme, ne ſont point d'un Genre & d'un Ordre différent; mais, que les Organes, qui ne ſont point encor perfectionnez, ſont la cauſe du peu de Perception que paroit avoir celle de l'Enfant.

On détruit cette foible reſſource, par une objection inſurmontable. *Puiſqu'il n'y a*, peut-on dire à ces Philoſophes, *que les Organes qui déterminent le Dégré de l'Intelligence & de la Conception des Ames, qui peut vous aſſûrer, que ſi celle d'un Cheval ſe fût trouvée placée dans le Corps d'Ariſtote ou de Scot, elle n'eut pas acquis les Qualitez qu'ont eu celles de ces Philoſophes? De même, ſi les leurs euſſent animé le Corps d'un Baudet, toutes les marques de raiſonnement qu'elles euſſent données ſe fuſſent bornées à choiſir dans un Pré les meilleurs Chardons. Les Organes, ſelon vous, étant la ſeule choſe à laquelle on doive attribuer la différence étonnante qu'on apperçoit entre les Opérations de l'Ame des Enfans & les Concep-*

Conceptions de celles des Hommes, vous ne devez point trouver étonnant, que le même Etre intellectuel placé dans un Corps Humain bien organisé, tel que celui d'Aristote, fasse un Philosophe, & ne produise que des actions lourdes, simples, & uniformes, dans le Corps d'un Ane cent fois peut-être moins bien organisé que celui d'un Enfant.

Dès que les Philosophes, qui soutiennent les Formes matérielles, ne recourront point à la Révélation, il leur sera impossible de pouvoir démontrer qu'il soit nécessaire, pour expliquer le différent Dégré d'Intelligence qui paroit entre l'Ame des Bêtes & celles des Hommes, d'admettre une différence entre leur Essence. On sera toujours en droit de leur objecter, que cette différence est inutile, puis qu'elle peut être formée par les seuls Organes. Ainsi, loin qu'il soit nécessaire par leur sistême, que l'Ame des Bêtes soit une substance mitoïenne entre la Matiere & l'Esprit, comme l'ont prétendu certains Philosophes, celle des Hommes pourra être matérielle; puisqu'elle sera de la même espéce que celle des Bêtes, que les Péripatéticiens assûrent n'être qu'une Forme matérielle.

Les difficultez, qui se rencontrent dans toutes ces différentes Hipotheses sur l'Ame des Bêtes, ont fait naitre dans ces derniers tems une nouvelle opinion assez singuliere, mais qui n'est, ni plus vrai-semblable, ni moins sujette que les autres à de grands Embarras. Elle

admet dans les Bêtes un principe immatériel & intellectuel. Ce n'est pas d'aujourd'hui que bien des Philosophes ont soutenu, que les Brutes raisonnoient aussi sagement que les Hommes. Straton, Parménide, Empedocle, Démocrite, Anaxagoras, ont enseigné qu'elles étoient douées d'Intelligence. Philon & Galien ont aussi été du même sentiment. Mais, aucun de ces Philosophes ne s'étoit avisé de vouloir leur accorder une Ame spirituelle. Il étoit assez difficile qu'il se pût faire, ne concevant celles des Hommes que comme une substance matérielle. Mais, dans ces derniers tems, quelques Savans ont admis dans les Brutes un principe spirituel. Pour soutenir cette Opinion, un nouveau Auteur vient de publier un Livre rempli d'Observations curieuses, & de Réfléxions singulieres †. *L'Ame des Bêtes*, selon lui, *est une Substance immatérielle & intelligente, . . . un principe actif, qui a des Sensations, & qui n'a que cela . . . L'Ame Humaine*, dit il, *renferme dans elle-même, outre son Activité essentielle, deux facultés qui fournissent à cette Activité la Matiere sur laquelle elle s'exerce. L'une, c'est la faculté de former des Idées claires & distinctes . . . . . L'autre, c'est la faculté de sentir. . . . . Qui nous empêcheroit de*

† *Il est intitulé* Essai Philosophique sur l'Ame des Bêtes, où l'on trouve diverses Réflexions sur la Nature de la Liberté, sur celle de nos Sensations, sur l'Union de l'Ame & du Corps, & sur l'Immortalité de l'Ame, &c.

de supposer . . . . . un Esprit, qui n'auroit que la seconde de ces Qualités sans avoir la prémiere, qui ne seroit capable que d'Idées indistinctes, ou de Perceptions confuses?' Cet Esprit, aïant des Bornes beaucoup plus étroites que l'Ame Humaine, en sera essentiellement ou specifiquement distinct.

Ce Sistême, mon cher Isaac, n'est pas moins exposé que les autres à des Objections insurmontables. Car, en supposant qu'il se pût faire, qu'il y ait un Principe spirituel, qui n'ait que la faculté de sentir, on ne résout pas mille difficultez qui se présentent à l'Esprit. Comment est-ce, qu'une chose spirituelle peut périr & être détruite? N'aïant point de Parties, elle n'est point sujette, par-conséquent, à la Division. Il est contraire aux Notions les plus claires, de supposer qu'un Etre spirituel ait besoin pour subsister d'être enfermé dans un Corps matériel. L'Esprit, étant parfaitement distinct de la Matiere, ne reçoit aucune Atteinte par les divers changemens qui arrivent dans cette Matiere. *L'Ame*, dit Mallebranche †, *étant une Substance spirituelle, doit être immortelle; parce qu'il n'est pas concevable qu'une Substance puisse devenir rien. Il faut recourrir à une Puissance de Dieu toute extraordinaire, pour concevoir que cela soit possible.* Je sçai, mon cher Isaac, qu'on peut répondre à Mallebranche, qu'il ne faut pas une plus grande puissan-

† Recherche de la Vérité, *Livr. IV. Chap. VIII. pag.* 428.

ce pour créer une Substance, que pour l'anéantir; & que si Dieu, en formant l'Ame des Bêtes spirituelle, a voulu qu'elle fût détruite par la Mort, elle le sera. Mais, cela ne prouve point qu'il y ait dans les Bêtes un principe spirituel. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est que, s'il y étoit, Dieu pourroit l'anéantir. Cependant, comme il agit toujours par les voies les plus simples, & que le sistême, qui admet l'Ame des Bêtes matérielle, est beaucoup plus conforme aux idées que nous avons de l'Ordre & des Substances matérielles & spirituelles, que celui qui la suppose incorporelle, on doit croire, qu'il l'a créée matérielle. Car, pourquoi supposer un principe spirituel dans les Animaux, lorsque toutes les Fonctions qu'on lui attribue peuvent être faites par un principe matériel? D'ailleurs, on ne peut comprendre, qu'une chose soit spirituelle, & qu'elle soit privée de la faculté de former des idées distinctes. Cela répugne aux Notions les plus sensées sur l'Essence de l'Esprit. La pensée est le propre d'une chose spirituelle, comme l'étendue l'est de la Matiere. Ainsi, de même qu'il ne peut y avoir d'être matériel qui ne soit étendu, il ne peut y en avoir de spirituel privé de la perception. Lorsque certains Philosophes veulent qu'on suppose une Substance incorporelle, qui ne soit capable que d'*Idées indistinctes*, ils demandent qu'on admette une Matiere, qui n'auroit que de l'étendue, sans avoir de la profondeur. Ces for-

tes de suppositions autoriseroient les plus grandes Erreurs. Après avoir admis un Principe Spirituel dans les Bêtes, qui n'auroit jamais que des Notions confuses; qui empêcheroit d'en admettre un d'une autre espéce, qui n'auroit que des Sensations? On multiplieroit les différentes Essences de l'Esprit à l'infini : &, dès qu'il peut y avoir de deux sortes de Spiritualité, il peut y en avoir de trente sortes. Ces sentimens répugnent, non seulement à la bonne Philosophie, mais encore aux connoissances les plus simples.

Si l'on veut placer un Principe spirituel dans les Brutes, il faut que ce Principe soit le même que celui qui est dans les Hommes, qu'il ait la même Essence, & que les différences que l'on apperçoit dans ses Opérations, ne procédent que de la diverse Structure des Organes. Alors, dans quel embarras ne tombe-t'on point? Il faut supposer les Ames des Bêtes immortelles, ou bien soutenir que celles des Hommes ne le sont pas. Si l'on dit qu'elles le sont également, on demendera ce que deviennent celles des Bêtes après la destruction de leur Corps? Y aura-t'il un Paradis, un Enfer, & un Purgatoire, pour elles? Personne n'est encore assez fou, pour soutenir cette Opinion. Passeront-elles dans d'autres Modifications de la Matiere? Il faut admettre alors la Métempsicose, & toutes les ridicules absurditez qu'entraine ce Sistême. Si, pour éviter ces difficultez, on dit qu'elles finiront, & seront réduites dans le Néant,

Néant, cet anéantissement suppose celui de l'Ame des Hommes, puisqu'elle a la même Essence que celle des Animaux; qu'il n'y a pas deux différentes sortes de Spiritualité; & que la supposition d'un Etre moins spirituel qu'un autre, implique autant contradiction, que celle d'une Matiere, qui, aïant l'étendue, n'auroit point de largeur ni de profondeur. Or, dès qu'on admet la Spiritualité de l'Ame Humaine, non seulement il est contraire au Sentiment reçu dans toutes les Religions, mais encore à la Lumiere Naturelle, de la priver de l'Immortalité. Les raisons, qu'on apporte pour prouver la destruction de l'Ame, sont prises dans l'Essence matérielle qu'on lui suppose; & son anéantissement n'est que le dérangement total des Parties qui la composoient. Mais, dès qu'elle est spirituelle, le dérangement ne peut plus avoir lieu: ce qui est incorporel n'étant point sujet à la Division. Il est impossible de concévoir, qu'une Substance spirituelle ne subsiste qu'en conséquence de l'éxistence d'une Substance corporelle. L'Essence de ces deux Substances étant parfaitement distincte, la destruction de l'une ne doit point entrainer celle de l'autre. Le Pere Mallebranche a raison de supposer, qu'il faut pour cela un pouvoir extraordinaire de la Divinité: au lieu que son Argument n'a aucune force contre ceux qui supposent l'Ame matérielle; parce que, Dieu aïant accordé la Pensée à certains Corpuscules de Matiere, tandis qu'il

seront

feront une Modification particuliere, lorſque ces Atomes ſe délient & ceſſent de former cette Modification, ils peuvent perdre naturellement leurs facultés, ſans qu'il ſoit beſoin pour cela de recourir qu'à l'Ordre général des choſes, & à leur prémiere Création.

Dès que l'on convient que le Principe intellectuel des Bêtes eſt ſpirituel, qu'il eſt indiviſible, qu'il ne peut ſouffrir aucune atteinte par les Impulſions de la Matiere, il faut, pour ne pas être forcé d'avouër qu'il eſt immortel, ainſi que l'eſt celui des Hommes, avoir recours à une Opinion extraordinaire, & ſoutenir qu'à chaque Inſtant Dieu crée & anéantit des millions de Subſtances de la ſeconde Claſſe de la Spiritualité : *Eſt-ce que Dieu*, dira-t'on, *ne peut pas le faire, s'il le veut ?* Je conviens qu'il le peut : mais, il eſt abſurde d'établir un Siſtême qui n'a aucune preuve que la ſeule Puiſſance extraordinaire de la Divinité, & d'adopter un Sentiment qui répugne à l'idée que nous avons de l'Eſſence de la Spiritualité, & admet des Principes cent fois plus embaraſſans que ceux qu'on veut détruire. Car, indépendemment des difficultez qui naiſſent du fond même du Siſtême, combien n'y en a-t'il pas dans l'Opinion qui admet la Spiritualité de l'Ame Humaine ? Si la Révélation, & nos Livres Sacrés, ne nous en aſſûroient, dans quels doutes ne ſerions-nous pas quelques-fois ? Eſt-il facile de comprendre comment une Subſtance, qui n'a point d'étendue, peut agir ſur une étendue ?

due? Comment une Subſtance étenduë peut à ſon tour agir ſur une choſe qui n'a point de parties? N'eſt-il pas auſſi aiſé de concevoir que Dieu peut accorder l'Intelligence à certains Corpuſcules par ſa Toute-Puiſſance? Ce ſont là, mon cher Iſaac, des Matieres à fournir d'éternelles Diſputes.

Porte-toi bien, & vis content & heureux.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT-CINQUANTE-QUATRIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

IL y a en Angleterre, mon cher Iſaac, deux Univerſités célébres. L'une eſt à Oxford, & l'autre à Cambrige. La Philoſophie Péripatéticienne en eſt entiérement bannie, & l'on y lit & explique aux jeunes Gens les Ouvrages du ſage Locke & du ſavant Nevvton. Ces Hommes illuſtres tiennent aujourdhui la place d'Ariſtote, & de ſes plus célébres Commentateurs; les Anglois aïant entiérement ſecoué le Joug des Philoſophes Scholaſtiques. Ils ont eu beaucoup moins de peine à ſe défaire de leurs Préjugés, que la plûpart de leur Voiſins, qui ont voulu pendant un tems ſoutenir les Sentimens d'Ariſtote, par le ſecours des Magiſtrats, & par l'autorité du Prince. Rien

Rien ne marque plus évidemment jusqu'où peut aller la prévention chés les Hommes, que les disputes qui sont nées dans le Siécle passé en faveur de la Philosophie Péripatéticienne. Les Prêtres Nazaréens ont voulu qu'elle fût regardée avec autant de respect, que les principaux Articles de Foi de leur Religion. Cependant, ces mêmes Ouvrages d'Aristote qu'ils protégent, ont été autrefois condamnez au Feu par une Assemblées de Pontifes Nazaréens †: & le Crédit du Philosophe Grec a été sujet de tems en tems aux funestes Revers de la Fortune. Un Moine Nazaréen *, dont la passion dominante étoit de passer pour Prophéte, se declara hautement dans le XII. Siécle contre la Métaphisique d'Aristote. Il écrivit des Lettres Circulaires à plusieurs Pontifes, pour les engager à joindre leur Zéle au sien: *afin de prévenir*, disoit-il, *le mal que pouvoient causer des Opinions très-dangereuses*. Tous ses soins furent inutiles. Peu-à-peu, la Secte Péripatéticienne engloutit toutes les autres, & devint la Maitresse souveraine de toutes les Ecoles. Alors, il n'y eut aucune ridiculité, aucune chimere, qui ne fût avancée par les Commentateurs d'Aristote. Ils forgérent des Chaines, qui servirent à lier les Esprits, & à les retenir sous le dur esclavage des Préjugés. Les Mahométans mêmes semblérent vouloir

† Un Concile tenu en France sous Philippe Auguste.
* St. Bernard.

loir diſputer aux Nazaréens la Gloire d'en écrire des Eloges outrez ; & il ne fut plus permis d'éxaminer, dans quelque Religion qu'on fût né, ſi un Homme, qui n'avoit ainſi que les autres qu'une Ame & un Corps, avoit pû ſe tromper. Les Mouftis, & les Interprétes de l'Alcoran, donnérent la torture aux Ouvrages de Mahomet, pour les faire cadrer avec ceux d'Ariſtote : & les Moines ne travaillérent pas moins, pour accorder la Doctrine du Licée avec celle des prémiers Docteurs Nazaréens. Je trouve, mon cher Iſaac, dans un Auteur François †, qu'Averroès diſoit, *qu'avant qu'Ariſtote fût né, la Nature n'étoit pas entiérement achevée ; qu'elle a reçu en lui ſon dernier accompliſſement, & la perfection de ſon Etre ; qu'elle ne ſauroit plus paſſer outre ; & que c'eſt l'extremité de ſes forces, & la borne de l'intelligence Humaine.*

Cet Eloge, quelque extravagant qu'il ſoit, l'eſt beaucoup moins, qu'une Théſe que ſoutinrent les Théologiens de Cologne. Ils prétendirent, qu'Ariſtote avoit été le Précurſeur du Meſſie, que les Nazaréens croient être déja venu, & que nous autres Juifs nous attendons pour notre Délivrance. Il faut avouër, mon cher Iſaac, qu'une pareille folie donne un beau champ aux plaiſanteries des Fidèles Iſraëlites : &, puiſque nos Ennemis trouvent le

† Naudé, Apologie pour les grands Hommes fauſſement accuſés de Magie.

le ſecret d'appliquer à un Philoſophe Payen les Qualités & les Prophéties qui regardent le Précurſeur du Meſſie, il leur doit être très-aiſé de trouver dans les Paſſages de l'Ecriture tout ce, qu'il leur prend fantaiſie de juſtifier par cette même autorité. Tu croiras peut-être, que je plaiſante, lorſque je te dis qu'il s'eſt trouvé des Théologiens Nazaréens aſſez fous, pour changer en Précurſeur de la Divinité un Philoſophe très-ſuſpect d'Athéïſme, mais, voici ce que dit Agrippa: *Les Théologiens de Cologne ont fait un Livre, pour affirmer la Probabilité* du Salut d'Ariſtote; *& ils n'ont pas craint d'avancer, qu'il avoit été le Précurſeur du Meſſie dans les Miſtéres de la Nature, comme St. Jean Baptiſte dans les Miſtéres de la Grace* †.

Doit-on s'étonner après cela, mon cher Iſaac, que certains Pontifes aïent regardé ce Philoſope Grec, comme un des Principaux Apôtres du Nazaréïſme, dont les Ouvrages avoient fourni la Matiere de pluſieurs Articles de Foi. En cela ils ſont ſincéres; &, quelque abſurde qu'il ſoit à des Hommes d'avoir agi d'une

† *Digniſſimus profectò hodie Latinorum Gymnaſiorum Doctor, & quem Colonienſes mei Theologi etiam Divis adnumerarent, Librumque ſub Prælo evulgatum ederent, cui Titutum facerent* de Salute Ariſtotelis, *ſed & alium Verſu & Metro* de Vitâ & Morte Ariſtotelis, *quem Theologicâ inſuper Gloſâ illuſtrarunt, in cujus calce concludunt Ariſtotelem ſic fuiſſe Chriſti Præcurſorem in Naturalibus, quemadmodum Joannes Baptiſta in Gratuitis.* Agrippa de Vanitate Scientiar. *Cap.LIV.pag.95.*

d'une Maniere auſſi peu ſenſée, il eſt évident, qu'Ariſtote a tenu ſouvent ſa place parmi les Peres de l'Egliſe Nazaréene. Fra-Paolo dit fort plaiſamment la même choſe, & fait ſentir à merveille le ridicule d'une pareille Opinion †.

Si nous en croïons un Jéſuite, il y a eu des Nazaréens, qui ne ſe ſont point arrêtez à la ſimple Vénération: ils ont rendu à Ariſtote les honneurs divins, & donné à leurs Enfans les Catégories de ce Philoſophe pour leur ſervir de Catéchiſme. Quelque dangereux que dût paroître un exemple auſſi fort des Préjugés outrez pour la Philoſophie Péripatéticienne, la Societé Ignaciene l'a cependant adoptée; & c'eſt elle aujourdhui, qui la ſoutient, & qui la protége, contre les violentes attaques qu'elle reçoit tous les jours. Il eſt vrai, que les Jéſuites n'ont point dans leurs Temples les Images d'Ariſtote; mais, ils ne ſeroient pas fâchés de pouvoir l'inſtaller au nombre des Peres de l'Egliſe, & de lui donner la Place d'Auguſtin, dont les Ecrits leur ſont devenus très à charge dépuis longtems. Il ſemble même, qu'ils aïent travaillé pendant quelque tems à faire réüſſir ce Projet. Ils ont tenté d'abord, pour ne point révolter certains Eſprits faciles à s'allarmer,

† *In che haveva una gran Parte Ariſtotele coll'haver diſtinto eſſattamente tutti Generi di Cauſe, a cui ſe egli non ſe foſſe adoperato, noi mancaremo di molti Articoli di Fede.* Fra-Paolo, Hiſtor. del Concilio Tridentino, *Libr. II. pag. 234.*

larmer, & toujours prêts à crier au feu, de rendre douteuse la damnation d'Aristote. Ensuite, ils ont été un peu plus loin, & ont aprouvé ceux qui croïoient qu'il y avoit apparence que ce Philosophe étoit au nombre des Bienheureux †. Tout alloit à merveilles jusques-là: mais, malheureusement pour la Société, les choses changérent subitement; & le Bandeau, qui aveugloit les Hommes a été arraché en partie par les Grands-Hommes qui ont vécu dans ces derniers tems. Il a donc fallu se désister entiérement de la Canonisation d'Aristote; & tout ce qu'on a pu faire a été de soutenir la bonté de ses opinions, d'élever la Philosophie Péripatéticienne jusqu'aux Cieux, & d'en laisser l'Auteur aux Enfers.

Malgré les soins, que se donnoient les Théologiens pour empècher les progrès de la nouvelle Philosophie, comme sa gloire augmentoit tous les jours, la Sorbonne s'avisa, il y a environ cent Ans, d'un plaisant expédient pour en arrêter le cours. Elle s'addressa au Parlement de Paris; &, sur les remontrances qu'elle lui fit, il intervint un Arrêt contre les Chimistes, qui portoit *qu'on ne pouvoit attaquer les Sentimens d'Aristote, sans attaquer la Théologie Scholastique reçue dans l'Eglise* *. La belle Décision! mon cher Isaac. J'aimerois autant dire, qu'il est défendu à tout François, de quelque Rang & de quelque Condition qu'il soit,

† Gretserus de variis eccl. Luth. *Cap* XIII.

* Rapin, Comparaison de Platon & d'Aristote, p. 413.

de faire usage de sa raison ; n'étant pas juste, qu'un Particulier soit sage, puisque tous les Scolastiques sont fous. Cet Arrêt ridicule, dicté par l'ignorance & par les préjugés, n'est pas le plus fort qu'on ait rendu en France contre le bon-sens. Parmi un nombre d'autres, en voici un, qui paroîtra toujours singulier à la Postérité. *L'An mille six cens vingt-six, le Parlement de Paris bannit de son Ressort trois Hommes, qui avoient voulu soutenir publiquement des Thèses contre la Doctrine d'Aristote : & défendit à toutes Personnes de publier, vendre, & débiter, les Propositions contenues dans ces Thèses, à peine de punition Corporelle ; & d'enseigner aucunes Maximes contre les anciens Auteurs & approuvez, à peine de la Vie* †. Après un Arrêt semblable, mon cher Isaac, que ne doit-on point attendre des Préjugés des Hommes ? Un célébre Poëte de ces derniers tems, n'a-t'il pas eu raison de dire, *que le moindre éloignement pour les Sentimens des Anciens est regardé comme un attentat inoüi, & souleve contre un Moderne inconsideré toute cette Région idolatre, où il ne manque plus au Culte qu'on y rend aux Anciens, que des Prêtres & des Victimes* *. N'est-il pas plaisant, que les Conseillers du Parlement de Paris s'érigent en Inquisiteurs en faveur d'Aristote, & qu'ils rendent à ses Opinions le même Service que les Dominicains rendent en Espagne à celles de Thomas d'Aquin ? Lorsqu'on a vû

† Mercure François, *Tom. X. pag.* 504.
* Crébillon, Préface *de la Tragédie* d'Electre.

vû le prémier Tribunal d'un grand Royaume condamner à la Mort quiconque ôseroit trouver une Erreur dans les Auteurs anciens, peut-on trouver étrange, que les Turcs emploïent le Sabre & le Fusil, pour augmenter les Partisans de l'Alcoran? Le fameux & illustre Bacon, qui ôsa le prémier, dans les Ténébres de la Philosophie Scolastique, chercher à s'éclairer du Flambeau de la Vérité, étoit persuadé de la Conformité entre les Péripatéticiens & les Mahométans. Il croïoit, que les uns & les autres avoient également établi leurs opinions par la force & par le préjugé †.

Tu seras peut-être curieux, mon cher Isaac, de connoitre ce qui peut avoir disposé aussi fortement les Esprits de la plûpart des Théologiens, sur-tout des Scolastiques, en faveur d'Aristote: & comme l'entêtement de ses Docteurs dure encore aujourdhui que la Vérité a percé le nuage qui la cachoit, tu ne seras pas faché que je te découvre une des principales raisons qui donne tant de crédit à la Philosophie Péripatéticienne, & qui la rend si chere aux Jésuites. Les Chefs de la Religion Réformée écrivirent vivement contre l'Autorité qu'Aristote s'étoit acquise: ils lui attribuérent une partie des opinions erronées qu'ils combattoient; & ils se plaignirent, qu'on se laissât préoccuper par de vaines subtilitez, qui ne servoient qu'à égarer l'Esprit,

† *Aristoteles, More Ottomanorum, regnare se haud tuto posse putabat, nisi Fratres suos omnes contrucidasset.* Bacon. de Augmentis Scientiar. *Libr. III. Cap. IV.*

prit, & l'empêcher d'appercevoir la Vérité. Dès lors, c'en fut assez pour rendre sacrée la Philosophie Scolastique à tous leurs Adversaires, qui publiérent, qu'on n'attaquoit Aristote, que parce que ses Ouvrages fournissoient des Argumens invincibles pour convaincre les Nouvateurs, & les réduire au silence. Cette opinion a toujours subsisté depuis : & il y a grande apparence, que la haine la perpétuera; puisque, dans ces derniers tems, les Savantes découvertes des Des-Cartes, des Gassendi, & d'autres, n'ont pû empêcher que des Gens, qui s'étoient acquis la réputation de Beaux-Esprits, n'aïent publié un long ramas d'impertinences. Parmi ces gens-là, on peut, & même on doit, donner un rang distingué au Pere Rapin, qui, sous le Titre de *Reflexions sur la Philosophie*, a donné au Public un des plus absurdes Ouvrages qu'on ait écrit sur des Matieres de Philosophie. Ce bon Homme a bien voulu, dans cette occasion, se surpasser lui-même, & avancer un nombre de pauvretez beaucoup plus considérables que celles qu'il dit dans un autre endroit, où, après avoir loué excessivement le plus mauvais des Poëtes François, il cite pour un exemple du stile sublime un des plus détestables Passages de ce même Poëte.

Les éloges outrez, mon cher Isaac, qu'on a donnez à la Philosophie Scolastique & Péripatéticienne, la rendent encor plus méprisable aux yeux des Grands-Hommes, qui font usage de leurs Lumieres, & jugent toutes les choses

sans

ſans partialité. Car, ſi les Théologiens qui la ſoutiennent ſe contentoient de dire ſimplement, qu'Ariſtote fut un grand génie, on leur accorderoit une vérité dont tous les véritables Savans conviennent. En effet, ce Philoſophe Grec approfondit certaines Queſtions avec beaucoup de netteté, & en grand Maitre. Sa *Poëtique* & ſa *Rhétorique*, coutiennent d'excellentes choſes. Mais, ſa *Philoſophie* en général a de très grands défauts: & lorſqu'on veut en adopter toutes les Erreurs, & les donner pour des véritez utiles & néceſſaires, on fait gouter les invectives qu'on a écrit contre elle, & l'on ne peut s'empêcher de dire avec un célébre Théologien Allemand: *doit-on appeller* Philoſophie *un ramas de Préceptes, qui n'enſeignent qu'à diſcourir vaguement, & ſans connoiſſance des choſes dont on parle: qui n'apprénent qu'à prononcer avec beaucoup d'emphaſe les mots de* vuide, *de* lieu, *de* tems, *de* mouvement, *&* *d'*infini, *qui n'ont aucune utilité, & ne ſervent qu'à faire naitre des diſputes, après leſquelles on eſt beaucoup moins éclairci qu'auparavant* † ?

 On

† *Non mihi perſuadebitis*, inquit Lutherus, *Philoſophiam eſſe Garrulitatem illam de* Materia, Motu, Infinito, Loco, Vacuo, Tempore, *quæ ferè in Ariſtotele ſola diſcimus: talia, quæ nec Intellectum, nec Affectum, nec communes Hominum Mores quidquam juvent, tantum Contentionibus ſerendis ſeminandiſque idonea. Quod ſi maximè quid valerent, tot tamen opinionibus confuſa ſunt, ut, quo qui certiùs aliquod ſequi propoſuerit, hoc incertiùs feratur, & ſerò tamen, cum Proteo ſibi fuiſſe negotium, pœniteat.* Gretſeri Inaugurat. Doct. *pag.* 43.

On est forcé, mon cher Isaac, de reconnoître la vérité de cette Critique. Toutes les plaintes & tous les éloges du Pere Rapin ne trouvent guére plus de Partisans parmi les Gens sensez, que les *Mémoires de Trévoux* de Lecteurs parmi les personnes de gout, & qui chérissent la vérité. C'est envain, que ce Jésuite s'écrie, que *rien ne fit plus d'honneur à la Doctrine d'Aristote, ce grand Philosophe, que les invectives atroces de Luther, de Melanchton, de Bucer, &c.* †
„ Ne vous tuez point „, peut-on lui dire, à „ déclamer contre ces Théologiens. Nous vous „ accorderons, si vous voulez, qu'ils sont mal-„ fondez dans les opinions qui regardent les „ disputes de Controverse : mais comme, dans „ ce qui concerne la Philosophie Péripatéti-„ cienne, le Concile de Trente n'a point dé-„ cidé qu'Aristote eut été infaillible, vous „ nous permettrez de condamner ses Erreurs, „ & de ne pas les approuver, uniquement par-„ ce que vos Adversaires les condamnent; „ dûssiez-vous nous déclarer Hérétiques, &, „ qui pis est, Jansénistes. Le bon-sens, la rai-„ son, la lumiere naturelle, tout concourt à „ nous faire recevoir avec empressement les „ nouvelles découvertes que nous devons aux „ Philosophes de ces derniers tems. Vous pou-„ vez, si vous voulez, continuer à vous oc-„ cuper de toutes les chimeres Scolastiques, „ vous nourrir l'Esprit de *Formes substantielles*, d'*Etres*

† Rapin, Comparaison de Platon & d'Aristote, *pag*. 412.

„ d'*Etres de raiſon*, de *Catégories* ; & inventer „ des termes Barbares, qui achevent de jetter „ la confuſion & le déſordre dans les Matie- „ res ; où l'on apperçoit encor un reſte de clar- „ té : mais, nous nous garderons bien de ſui- „ vre votre exemple. Nous tacherons, au „ contraire, de prendre une route toute diffé- „ rente de la vôtre, & nous ſoutiendrons mê- „ me, que Des-Cartes & Nevvron ont fait „ autant de bien aux Hommes, que les Sco- „ laſtiques leur ont fait de mal.

Il ſeroit à ſouhaiter, mon cher Iſaac, que tous les Nazaréens tinſſent un pareil diſcours à leurs Théologiens. Ils les forceroient peut-être à revenir de leurs Préjugés : & l'on verroit enfin le bon-ſens délivré entiérement de l'oppreſſion ſous laquelle il gémit depuis ſi long tems.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & vis content & heureux.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT - CINQUANTE - CINQUIEME.

JACOB BRITO à AARON MONCECA.

DAns ma derniere Lettre, mon cher Monceca, je te parlai de la Reſſemblance qu'on trouvoit quelquefois parmi les

Nations dont les mœurs paroiſſent d'abord les plus éloignées & les coutumes les plus différentes. Je te communiquerai aujourdhui une autre opinion que je crois auſſi probable que la prémiere. Je penſe qu'on peut comparer dans bien des choſes les Hommes les plus vicieux, non pas aux plus vertueux, mais à ceux qui ont acquis la plus grande réputation. C'eſt-là une preuve évidente que le vrai mérite n'a pas uniquement décidé des loüanges qu'on a prodiguées à beaucoups de Gens ſouvent nez pour le malheur du Genre humain, & auſquels on a accordé le nom de Héros. Si l'on veut trouver quelque reſſemblance entre Socrate & Néron, c'eſt envain que l'on travaillera pour en venir à bout. Si, au contraire, on compare ce même Néron aux Princes qui ont eu le plus d'éclat dans le Monde, & qui ſont regardez comme les plus illuſtres & les plus grands des Monarques, on trouvera qu'il avoit pluſieurs mauvaiſes quaiitez, qui ont été communes à ces Princes, mais qui n'ont point éclaté, ou contre leſquelles on ne s'eſt point révolté, parce qu'elles étoient réparées par un grand nombre de vertus. Auguſte, au commencement de ſon régne, commit autant de Meurtres, que Néron ſur la fin du ſien. Jules Céſar, & Silla, ne firent point mourir leurs Meres; mais, il percérent le Sein à leur Patrie. Ils lui ravirent la liberté, ils ſaccagérent les Biens de leurs Concitoïens, & en maſſa-

massacrérent un grand nombre. La seule Bataille de Pharsale fut bien plus funeste aux Romains, que toutes les cruautez de Néron. Au reste, mon cher Monceca, ce n'est pas seulement chez les Princes Païens, qu'on peut retrouver bien des qualitez de Néron. Les Héros les plus illustres du Nazaréisme ont tous eu quelque chose de commun avec les Princes les plus vicieux.

Henri IV. l'Amour du Genre Humain, le Modelle des Souverains, Monarque véritablement né pour le bonheur des Peuples, avoit une jalousie intérieure contre la Gloire qu'acqueroient les Généraux qui servoient sous lui. Il étoit même quelque-fois très fâché de leurs succès, & n'étoit pas moins piqué des loüanges qu'on leur donnoit, que Tibere étoit outré de celles qu'obtenoient à son préjudice les gens qui se distinguoient dans l'administration des affaires. La seule différence qu'il y a eu entre la jalousie de ces deux Princes, c'est que l'un étoit trop vertueux pour la laisser paroitre ouvertement, & que l'autre suivoit sans se géner les mouvemens cruels qu'elle lui inspiroit. Toutes les grandes qualitez de Henri IV. n'empêchoient pas cependant que sa vanité ne rompit de tems en tems la chaine dont il vouloit la lier. Ce Prince souffroit impatiemment que le Maréchal de Biron fit sonner trop haut ses Victoires. *Il m'a bien servi*, disoit-il: *mais, il ne peut dire, que je ne lui*

aïe

aïe ſauvé la vie trois fois. Je le tirai des mains de l'Ennemi à Fontaine-Françoiſe, ſi bleſſé, & ſi étourdi de coups, que comme j'avois fait le Soldat pour le ſauver, je fis encor le Maréchal pour la Retraite; car, il me dit, qu'il n'étoit pas en état d'y penſer & de me ſervir.

L'Auteur, mon cher Monceca, de qui j'emprunte ce Paſſage, raconte un autre Fait, qui marque encor plus la jalouſie de Henri IV. contre ce Maréchal, & qui fait conjecturer, que la vanité eut plus de part, que la véritable amitié, au péril qu'il courut pour lui ſauver la vie. „ Au Combat de Fontaine-Fran„ çoiſe „, dit cet Ecrivain, „ le Roi dégagea „ le Maréchal de Biron du millieu des Arque„ buſades. Un des Serviteurs de Sa Majeſté „ lui dit, qu'il y avoit trop de hazard à ſe jet„ ter aveuglément ainſi, au millieu de ſes En„ nemis. *Il eſt vrai*, dit le Roi: *mais, ſi je „ ne le fais, & que je ne m'avance, le Maréchal „ de Biron s'en prévaudra toute ſa vie* *. „ La véritable grandeur d'Ame ne penſe point, mon cher Monceca, à ce que diront de nos démarches ceux pour qui nous agiſſons. Elle ne ſe conſulte qu'elle-même, & ne fait une choſe, que parce qu'elle croit devoir la faire.

Henri IV. n'eſt pas le ſeul Héros Nazaréen, qui ait eu certains défauts, parfaitement

* Matthieu, Hiſtoire de la Paix, *Livr. IV. pag. m.* 286.

ment ressemblans à quelques-uns de ceux de Néron. Louis XIV. ce grand Prince, que ses Ennemis mêmes sont forcés de louër, qui fut toujours avare du Sang de ses Sujets, & qui pendant un Régne aussi long que le sien, n'a fait mourir qu'un seul Criminel de distinction †, avoit des foiblesses encor plus conformes que celles de Henri IV. aux vices de l'Empereur Romain. Il aimoit à se montrer & figurer comme lui dans des spectacles publics, & souffroit qu'on lui rendit des honneurs Divins. La flatterie des Romains n'alla jamais plus loin pour leurs Empereurs, que celle des François pour lui. En effet, l'on ne peut lire, sans une espéce de surprise mélée d'indignation, les Prologues des Opéra, chantez aux yeux de ce Prince même, & si souvent répétez à la face de l'Univers entier. Qu'à pû dire de plus fort l'Idolatrie Païenne, pour flatter les Princes qu'elle mettoit au rang des Dieux, que ces expressions outrées, si communes dans les Oeuvres de Quinaut? *Il est digne de nos Autels, ... Son Tonnerre inspire l'effroi dans le tems même qu'il repose*, &c. Je sçai, mon cher Monceca, qu'à divers égards Louis XIV. mérita de justes loüanges: mais, je sçais aussi, qu'il ne dut point être égalé à la Divinité, & que la passion qu'il eut d'être applaudi fut poussée à l'extrême. Un Seigneur de sa Cour ôsa

† Le Chevalier de Rohan.

ôsa ne lui point cacher ce qu'il pensoit d'une foiblesse si condamnable. Car, ce Prince lui aïant un jour demandé comment il trouvoit certain Opéra nouveau: *Sire*, lui répondit ce Courtisan, *je pense que Votre Majesté mérite les éloges qu'on lui donne; mais, je ne puis comprendre comment elle peut souffrir qu'ils soient chantez par une Troupe de Faquins; & qu'on ne parle à ses Peuples de ses Vertus, que dans le Temple du vice & de la débauche.* Peut-être auras-tu peine à le croire, mon cher Monceca, & cependant rien n'est plus certain: ces misérables Prologues, remplis de loüanges si outrées & si condamnables, ont été dans la suite de justes Sujets de Mortification pour Louis XIV. & pour toute la Nation Françoise. Après la Bataille de Hocstett, un Prince Allemand ne put s'empêcher de dire malignement à un Prisonnier François: *Monsieur, fait-on maintenant encore des Prologues d'Opera en France?*

Puisqu'on trouve chez Henri IV. & chez Louis XIV. des endroits par lesquels ils peuvent être comparez à Tibere, dont la politique fut la seule vertu, juge s'il est mal aisé d'appercevoir chez tous les autres Souverains, quelque réputation qu'ils aïent aquise, certains défauts qui ont entré dans le caractere des mauvais Princes. Il faut donc convenir, que les seuls Sages, & les seuls Philosophes, sont véritablement à l'épreuve de la plus severe critique. Qu'on parcourre la Vie de Socrate,

crate. Si l'on trouve, que ce Grand-Homme a eu quelques défauts, ils seront si légers, qu'on ne sauroit en faire aucune comparaison avec ceux des Personnes dont les vices ont étonné l'Univers. Plus j'éxamine les Caractéres de Socrate, de Platon, d'Epicure, d'Epictete, &c., & plus je les trouve entiérement opposez, même dans les plus petites choses, à celui de Tibere. Quelle gloire, mon cher Monceca, pour la Philosophie! Elle arrache jusqu'aux moindres racines du crime: elle lave & nettoie l'Ame, & la rend digne d'elle. Elle fait ce que l'amour de la gloire, la vanité, le désir des loüanges, ne sauroient produire. Elle forme, enfin, des Héros parfaits, au lieu que l'ambition d'être estimé des Hommes n'éleve l'Esprit que jusqu'à un certain point, & ne détruit pas entiérement les foiblesses de l'Humanité. La preuve de cette vérité est sensible. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à considérer que l'amour d'acquerir une grande réputation a fait les Henris IV. les Louis XIV. les Guillaumes III. les Sixtes V. & que l'étude de la sagesse a produit les Socrates, les Lockes, & les Gassendis.

Si les Hommes connoissoient, mon cher Monceca, l'utilité qu'ils retireroient en faisant des Réfléxions suivies sur leur conduite, on les verroit presque tous attachez à la Philosophie; l'amour du bonheur & de la tranquilité, si naturel à tous les Humains,

les

les détermineroit à prendre ce parti ; &, dès qu'ils voudroient devenir ſages, ils accompliroient aiſément leurs déſirs : du moins n'auroient-ils aucune peine à diſtinguer quels ſont les défauts qu'ils doivent éviter, & les vertus qu'ils doivent ſuivre. *La Nature a donné à tous les Peuples, quelque barbares qu'ils ſoïent, la faculté & le moïen de diſtinguer l'honnête & l'utile du honteux & du nuiſible* †. S'ils ne ſe ſervent point de cet avantage, & qu'ils paroiſſent même n'en avoir aucune idée, c'eſt que les préjugés & les paſſions offuſquent leur eſprit, & l'empêchent d'agir librement. On trouve même des traces de ces Notions de Juſtice dans les Perſonnes les plus cruelles, & élevées dans les Païs les plus barbares. On m'a rapporté pluſieurs Traits, lorſque j'étois à Tunis, d'un Bei, qui régnoit il n'y a pas long-tems dans cette Ville. Ce Prince paroiſſoit d'abord n'avoir aucune vertu, & ignorer entiérement les qualitez eſſentielles à l'Humanité. Cependant, on découvroit, au travers de ſes plus grandes folies, des traces d'amitié, de liberalité, & même de grandeur d'Ame. Tu pourras en juger toi-même par

† *At qui nos Legem bonam à malâ, nullâ aliâ niſi Naturæ Normâ, dividere poſſumus. Nec ſolum Jus & Injuria à Natura disjudicatur, ſed omnino omnia Honeſta ac Turpia. Nam & communis Intelligentia nobis notas Res efficit, eaſque in Animis noſtris inchoavit, ut Honeſta in Virtute ponantur, in Vitiis Turpia.* Cicero de Legibus, *Libr. I. fol* 331.

par quelques particuliaritez que je vais te rapporter.

Ce Bei s'appelloit Amurat, & parvint au Trône par le Meurtre de son Oncle. Il étoit excessivement cruel ; mais, ses débauches surpassoient encore ses cruautez. Il imitoit la conduite de certains Nazaréens, qui cherchent sans cesse dans leur esprit quelques nouveaux moïens, pour donner un gout de singularité à leurs Crapules. Une nuit, après avoir bû copieusement, il alla dans une des Prisons ou *Bagnes* des Esclaves Nazaréens. Ces pauvres malheureux furent très surpris de voir leur Souverain venir leur rendre visite, & sur-tout à une pareille heure. Comme ils connurent qu'il étoit ivre, ils crurent qu'il vouloit se divertir à couper quelques Têtes ; mais, ils en furent quittes pour la peur. Loin qu'Amurat songeât à faire mourir aucun Esclave, il voulut boire & manger dans leur Prison. Il leur ordonna de lui préparer un Repas ; & comme il ne trouvoit pas leur Vin assez bon, il envoia deux de ses Hôtes en chercher chez le Consul de France, qui fournit sa part au Festin dont les Esclaves régalérent leur Prince. Amurat resta à table jusqu'au jour. Alors, le Vin aïant augmenté sa bonne humeur, il voulut se divertir aux dépens de quelques Renegats de sa Suite, qui avoient fait la débauche avec lui. *Vous êtes des Coquins*, leur dit-il, *qui avez renié votre Dieu : & j'estime beaucoup plus que vous ces pauvres Esclaves, qui lui sont fidelles,*

delles, malgré les tourmens qu'ils souffrent. Mais, il faut que je vous racommode avec votre prémier Maitre, & que vous m'aïés cette obligation. Alors, il prit une Croix, & les obligea tous de la baiser un genoux en terre. Son Zéle ne s'arrêta pas à cette simple reconciliation : car, après avoir fait l'Office de Pontife, il fit aussi celui de Sacrificateur, & en envoia quelques uns en l'autre Monde, en leur coupant la Tête. Il fit ensuite le personnage d'Aumonier ou de Chapelain, aïant ordonné a ces pauvres Esclaves de se mettre à genoux devant un Autel élevé dans un des coins de leur Prison, & d'y faire leurs Prieres ordinaires. Ils obéïrent à ses Ordres: & un d'entre eux ne paroissant point à Amurat aussi dévot qu'il le falloit, il lui donna un soufflet, en lui disant: *maraut, lorsqu'on est devant un Autel, c'est pour y prier Dieu avec respect.*

Voilà, mon cher Monceca, beaucoup de folies & d'extravagances : & l'on ne s'attend pas, qu'après avoir montré si peu de raison, Amurat ait été capable de faire ce qu'il fit en sortant de cette Prison. *Il n'est pas juste*, dit-il, *que je me sois diverti aux dépens de ces pauvres Esclaves, qui ne sont déjà que trop malheureux, par les rigueurs dont la fortune les accable. Je leur donne cent Piastres pour le païement du Vin qu'ils m'ont fait boire, & cent autres pour la Reparation de la Chapelle devant laquelle je les ai fait prier Dieu.*

Ai je

Ai-je tort, mon cher Monceca, & suis-je mal fondé de soutenir, que, chez les Hommes les plus barbares, on apperçoit toujours quelque lueur de la connoissance que tous les Hommes ont naturellement des vertus Morales dès qu'ils ont atteint l'âge de raison? Ces idées ne sont point innées avec eux, comme le prétendent certains Philosophes; mais, elles se présentent comme d'elles mêmes, & sont fournies par les moindres réfléxions que l'esprit fait sur ce qui se passe dans lui-même.

Ce même Amurat, dont je viens de te parler, me fournit encore un exemple pour appuïer mon sentiment. Ce Prince barbare avoit forcé un jeune Napolitain le Pistolet à la gorge de renoncer au Nazaréïsme: il l'avoit fait ensuite son Casnadar, & l'avoit comblé de biens. Tout cela ne fut point capable de gagner le cœur de cet Italien, qui n'avoit changé de Religion, que par la crainte de la mort. Aussi se sauva-t'il quelque tems après. Amurat fut au desespoir en apprenant sa fuite: &, appréhendant que son Favori, qui étoit Dépositaire & Gardien de tous ses Trésors, ne les eut emportez, il courut visiter ses Coffres, qu'il trouva tous en bon état. La bonne-foi de l'Italien le frappa, & la vertu de ce Nazaréen excita en lui des mouvemens qui lui étoient inconnus. Il passa de la colere à la douleur: &, ne voulant pas se laisser vaincre en générosité & en grandeur d'Ame, il renvoïa en Europe l'Esclave qui servoit son Fa-

vori fugitif, & il lui rendit la liberté, à condition qu'il meneroit à ſon ancien Maitre deux Chevaux magnifiques, qu'il fit prendre dans ſon Ecurie, & qu'il lui envoia, pour lui marquer par ce Préſent ſon amitié & ſon eſtime.

A ces traits généreux & louables, il en joignit bientôt pluſieurs autres extravagans & ridicules, & il ne tarda pas à revenir à ſon prémier naturel. Il voulut un jour faire donner la Baſtonade à tous les Marchands Nazaréens, & particuliérement à un Orfévre Italien, parce qu'un de ſes Mignons avoit diſparu. Il prétendoit que les Francs le lui avoient débauché, & l'avoient fait embarquer. Il ſoupçonnoit même le Marchand Italien d'avoir des vûes plus criminelles; & ſi heureuſement *Cidi Hamet* ne ſe fût point retrouvé, le pauvre Orfévre étoit condamné à cinq cens coups de baton, ſans être coupable d'autre crime, que d'être né en Italie. Ce Prince barbare ne pouvoit ſe figurer, qu'on pût être Italien, & voir ſans émotion ſon cher *Cidi Hamet*. C'étoit par cette raiſon, qu'il vouloit faire punir du même Supplice que l'Orfévre, trois Moines Napolitains, qui, ſous la Protection de la France, s'étoient dévoüez au Service des Captifs.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content & heureux; & puiſſes tu ne dépendre jamais du caprice d'un homme cruel & biſarre.

De Tripoli, ce . . . .

LETTRE

LETTRE CENT - CINQUANTE - SIXIEME.

AARON MONCECA, à ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

LE Langage, que parlent aujourd'hui les Anglois, mon cher Isaac, est très différent de celui dont leurs Ancêtres se servoient. Il est arrivé presque autant de changement dans la Langue Angloise, que dans la Françoise: & les Auteurs, qu'on regardoit il y a quelques Siécles comme les modelles du beau Langage, sont aujourdhui totalement méprisés pour ce qui concerne la Diction. Il est vrai que cette différence entre les Ecrivains anciens & les modernes, est plus sensible parmi les François, que parmi les Anglois. Chez les prémiers, certains Auteurs, qui ont vécu sous Louis XIII. sont aujourd'hui regardez comme Gaulois, & leur Langage est entiérement condamné. Il a fallu que les *Essais de Montagne* continssent d'aussi excellentes choses que celles qu'elles renferment, pour qu'on goutât encore sa façon de s'exprimer. Malgré la beauté & la naïveté de son stile, les expressions usées, & les termes anciens, dont ses Ecrits sont remplis, auroient rebutté les Lecteurs.

Je ne sçai, mon cher Isaac, si ces prétendus agrémens, qu'on ajoute continuellement aux Langues vivantes, & qu'on dit servir à leur perfection, ne deviennent point nuisibles aux Belles-Lettres. Il est certain, que le changement de Langage fait tomber dans l'oubli un nombre d'Auteurs excellens, qu'on ne lit plus, ou du moins qu'on ne lit que très rarement. Supposant qu'il arrivât dans deux cens Ans autant de révolution dans la Langue Françoise, qu'il en est arrivé depuis Henri II. que deviendroient álors les Oeuvres de Corneille, de Racine, de Des-Préaux, de Moliere, de la Fontaine, &c. ? Elles auroient le même sort qu'ont eu celles de Ronsard, & de divers autres. Quelques Savans les liroient, & tacheroient, au travers de l'obscurité d'un Langage qui leur seroit presqu'inconnu, de découvrir la beauté des Pensées de ces illustres Ecrivains : mais, quel préjudice l'Univers entier ne recevroit-il pas de ne pouvoir connoitre toutes les beautez des Ouvrages les plus parfaits que l'Esprit Humain ait produit ? Quel malheur pour tous les François, qui vivroient alors, de trouver le Langage de *Mithritate*, & de *Phedre*, aussi dur, & aussi peu harmonieux, que le paroit aujourdhui celui de *Pirame & Thisbé* † ? C'est-là une vérité, mon cher Isaac, que tous les Hommes de Lettres, qui travaillent pour

† Tragédie du Poëte Théophile.

pour le bien du Public, devroient avoir ſans ceſſe devant les yeux; & ils ne pourroient agir plus ſenſément, que de s'oppoſer de toutes leurs forces aux nouveautez qu'on veut introduire. Car, il eſt de l'interêt de la République des Lettres, qu'ils ſe tiennent attachez aux Ecrivains du Regne de Louis XIV. comme aux véritables modelles du beau Langage François.

Tu ſçais, mon cher Iſaac, que quelques petits Auteurs, ou plûtôt quelques miſérables Barbouilleurs de papier, ne pouvant eſpérer de s'acquerir quelque réputation, tandis que le Public aura entre les mains les excellens Ouvrages des Corneilles, des Racines, des Molieres, des la Bruieres, des Patrus, des Des-Préaux, & de divers autres, tachent d'introduire une nouvelle maniere d'écrire, & ſubſtituent aux beautez mâles de ces grands Ecrivains de faux brillants, & une ſtile guindé, digne de ces précieuſes,

Que d'un coup de ſon Art Moliere a diffamées †.

Si les bons Ecrivains ne s'oppoſent au mauvais gout, les François retomberont inſenſiblement dans cette barbarie, dont ils ont eu tant de peine à ſe délivrer. Pluſieurs commencent déja à ſe laiſſer ſéduire par des affecteries ridicules: & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que des Auteurs, qui, d'ailleurs méritent l'eſtime des Connoiſſeurs, ont eu la foibleſſe de don-

† Des-Préaux, Satire X.

ner quelquesfois dans cette nouvelle & mauvaise maniere d'écrire. Pour se mettre à la mode, ils ont deshonoré leurs Ouvrages, & flétri la juste réputation qu'ils s'étoient acquise. L'exemple, qu'ils ont donné, a été si pernicieux, que les habiles Gens en ont été allarmez, & ont senti combien il pouvoit causer de désordre dans la République des Lettres. Un illustre Auteur s'est plaint vivement de ces dangereuses innovations. *Un de nos meilleurs Ecrivains* †, dit-il *, *vient de se briser contre le même écueil, & de nuire considérablement à un de ses Ouvrages, en le remplissant de pareilles singularitez. Personne n'ignore les railleries qu'il s'est attiré, pour avoir appellé un Cadran* un Greffier Solaire, *un Vendeur d'Oiseaux* un Marchand de Ramage, *un Fruit d'une grosseur extraordinaire* un Phenomene de l'Himénée, *&c. Notre Siecle s'est soulevé avec raison contre des expressions si étranges, & les a regardées comme un reste de ce Jargon infortuné, dont une Comédie* ✠ *avoit corrigé la France; & il a cru, qu'on vouloit nous remettre au tems où les deux Héroïnes de Moliere appelloient des Sieges* les Commoditez de la Conversation, *& un Miroir* le Conseiller des Graces.

Une si sage & si vive critique, mon cher Isaac, n'a pu arrêter le cours d'un nouveau Langage,

† Houdart de la Motte *dans ses* Fables.

* Massieu, Préface des Oeuvres de Tourreil, *Tom. I. pag* xl.

✠ *Les* Précieuses ridicules.

Langage, où le bon-gout & la raiſon n'ont aucune part. Quantité de mauvais Auteurs ambitionnent à préſent de remplir leurs Ouvrages de termes alambiqués, & de Phraſes qu'inteſſenciées & guindées, ſi je puis me ſervir de ces expreſſions. On diroit, qu'ils ont formé le deſſein de bouleverſer entiérement le Langage. Car, ils ne ſe contentent pas d'introduire mille nouveautez puériles qui l'affoibliſſent, & mille affecteries qui le rendent ridicule; mais, ils oſent encore décrier ceux qui veulent ſuivre l'ancien uſage. Selon eux, Corneille eſt dur, Racine trop ſimple, Dès-Préaux trop ſec, Vaugelas peu correct, Patru & Bourdaloue trop uniformes. A force de répéter ces impertinens reproches, ils viennent à bout de perſuader un grand nombre de pauvres eſprits, qui ſe laiſſent miſérablement ſéduire par leurs Antitheſes affectées, leurs Phraſes coupées & recherchées, & leurs ſaillies alambiquées, auprès deſquelles le Clinquant & les *Concetti* d'Italie pourroient paſſer pour de véritables beautez. Les Femmes, & les Petits-Maitres, grands amateurs de toute nouveauté, adoptent aiſément les expreſſions peu naturelles & guindées: &, malheureuſement pour les Belles-Lettres, ſelon la moitié des perſonnes qui liſent, il en eſt des Ouvrages d'Eſprit, comme des Robbes & des Coeffures: les plus nouvelles ſont toujours préferées à celles ſur-tout qui ont un air de ſingularité. Si Madame de Villediéu vivoit au-

jourdhui, & qu'elle donnât ſes *Exilez de la Cour d'Auguſte*, Livre charmant & dicté par les Muſes, je ne ſçai s'il ſeroit bien reçu du Public. Peut-être le trouveroit-il trop ſimple; car, depuis quelque tems, on l'accoutume à ne plus ſe plaire aux beautez naturelles: il lui faut des penſées fauſſes, & exprimées d'une maniere preſque intelligible.

Si ce gout biſarre continue à jetter de profondes racines, quel pitoïable Langage les François ne tranſmettront-ils point a leurs Neveux; & quels Auteurs ne leur donneront-ils point pour des modelles de perfection? Au lieu de Racine, ils n'auront qu'un Mouhy; & à la place de Corneille, ils ne liront qu'un Marivaux. Si cela eſt, que je plains leur ſort, & que je déplore celui des Belles Lettres! Je t'ai déja fait un léger portrait de ce Marivaux, mon cher Iſaac †. C'eſt un des Chefs des Novateurs. Il ne manque pas d'eſprit, & paroit même penſer: mais, ſes bonnes qualitez ſont abſolument éteintes par la maniere dont-il s'exprime. Il ne ſauroit ſe réſoudre à dire ſimplement les choſes les plus ſimples. En effet, ſi dans un de ſes Ouvrages, une perſonne *ſouhaite le Bonjour* à une autre, elle emploïera quelque Phraſe recherchée, & affectera de mettre de l'eſprit, & du plus fin, dans ce compliment ordinaire. Pour peindre une fauſſe Dévote, cet

† *Ci-deſſus* Lettre XIII. *Tome I, pag.* 109.

cet Auteur emploïe trois ou quatre Pages; &, après qu'on les a lues, on est tout étonné de n'avoir rien appris, si ce n'est qu'elle cherchoit à cacher par sa maniere de s'habiller le nombre de ses Années. Parmi la grande quantité de Phrases où cette pensée est tournée & retournée de cent Façons différentes, en voici quelques-unes, par lesquelles tu pourras juger de tout son stile. *Cette Femme se mettoit toujours d'une maniere modeste ; d'une maniere pourtant qui n'ôtoit rien à ce qui lui restoit d'agrémens naturels. Une Femme auroit pû se mettre comme cela pour plaire, sans être accusée de songer à plaire. Je dis une Femme intérieurement coquette; car, il falloit l'être, pour tirer parti de cette parure-là. Il y avoit de petits ressorts cachés à y faire jouër, pour la rendre aussi gracieuse que décente, & peut-être plus piquante que l'ajustement le plus déclaré. C'étoient des belles mains, & des beaux bras, sous du linge uni: on les en remarquoit mieux là-dessous; cela les rend plus sensible, &c.* †. Ce stile affecté, mon cher Isaac, & ces Phrases recherchées, ne sont point de véritables beautez. L'Esprit s'explique d'une façon plus aisée, & plus naturelle, lorsqu'il est conduit par le bon gout. Ce n'est pourtant pas-là ce qu'il y a de plus guindé dans ce portrait; & voici un endroit qui l'est encore beaucoup plus.
» Venons à la Phisionomie. Au prémier coup d'œil,

† Marivaux, Païsan Parvenu.

„ d'œuil, on eut dit de la perſonne qui la „ portoit, *voilà une perſonne bien grave, & bien* „ *poſée*: au ſecond coup d'œuil, *voilà une per-* „ *ſonne qui a acquis cet air de ſageſſe & de probi-* „ *té*; *elle ne l'avoit pas*: au troiſieme coup „ d'œuil, on la ſoupçonnoit d'avoir beaucoup „ d'eſprit, & l'on ne ſe trompoit pas. „ Eſt-il rien, mon cher Iſaac, de ſi comique, que ces *prémiers, ſeconds, & troiſiemes coups d'œuil*, qui devienent chacun quelque choſe; & que ces *voilà* auſſi induſtrieuſement qu'inutilement répétez? Ne diroit-on pas qu'un pareil ſtile eſt formé d'après celui d'un Poëte, ſi bien tourné en ridicule dans le *Miſantrope* de Moliere? Et n'eſt-ce pas-là l'équivalent de ces Vers ſi connus des *Femmes ſavantes* de cet Auteur?

Lorſque tu vois ce beau Caroſſe,
Où tant d'Or ſe releve en Boſſe,
. . . .
. . . .
Ne di point qu'il eſt d' Amarante:
Di plû-tôt qu'il eſt de ma Rente.

Quelque condamnable que ſoit le Paſſage que je viens de critiquer, il a cependant, mon cher Iſaac, trouvé de zélez Approbateurs. Certains Journaliſtes l'ont choiſi par préférence, pour le citer comme un morceau des plus parfaits. *Il faut*, diſent-ils, *une grande connoiſſance du Monde, pour avoir approfondi un caractere auſſi impénétrable; & beaucoup*

beaucoup d'Art, pour l'avoir développé & peint si agréablement *. Que penses-tu mon cher Isaac, du gout & de la connoissance de pareilles critiques, qui, voulant faire l'éloge d'un Livre, vont s'attacher à l'endroit le plus foible, & qui, s'érigeant en Juges Souverains des Ouvrages d'esprit, approuvent ridiculement les choses les plus opposées au bon-sens, & les plus capables de le corrompre. Si l'on punissoit dans la République des Lettres les personnes qui rendent des décisions injustes, quelle peine ne mériteroient point ces Journalistes? Elle seroit d'autant plus rigoureuse, qu'ils sont fort sujets à faire des jugemens aussi faux & aussi risibles, que celui-là. Ils louent volontiers tout ce qui vise au galimatias. En voici un second exemple. Dans l'Extrait qu'ils ont donné des *Entretiens Physiques* du Jésuite Regnault, ils ont élevé jusqu'au nûes ce Livre, des absurditez duquel je t'instruirai quelque jour. Ils ne se sont pas contentez de dire que cet Auteur étoit un *génie de la premiere Classe, qui possédoit à fond la Phisique ancienne & moderne*: ils ont même vanté son stile, auprès duquel celui de Marivaux est simple & naturel. Ils ont plus fait: pour que leur éloge fût mieux assorti à l'ouvrage dont ils parloient, ils se sont servi de termes recherchez, & d'expressions à la nouvelle mode. *Il n'est rien de plus mignon*, disent-ils, *& de plus ajusté, que la*

* Journal Littéraire, *Tome XXII. pag.* 463.

la prémiere Lettre †. Ces mots de *mignon*, & d'*ajusté*, ne conviennent-ils pas bien à un Livre, & sur tout à un Livre de Philosophie? On avoit crû jusqu'ici, qu'on disoit *une Perruque bien ajustée*, & *un petit Chien mignon*: mais, on se trompoit lourdement: on doit dire *une Perruque remplie d'excellentes choses*, *un Chien écrit d'un stile leger*, & *un Volume mignon & bien ajusté*.

Mais, voici le Passage du Jésuite Regnault, qui a fait dire de si jolies choses à ces Journalistes. Tu ne seras pas faché de le voir. *Si quelque nuage*, dit-il, *dérobe la nuit à nos yeux, un Ciel d'Azur, & semé d'Etoiles, c'est pour varier nos plaisirs. Alors, l'Atmosphere étale ses Phenomenes. Quelques-fois, vous croiriés que l'aurore s'empresse à paroitre dès le soir. Quelquefois, c'est un Tonnerre qui gronde. Mais, comme le Tonnerre n'est à craindre qu'un instant, & que les Phisiciens savent discerner cet instant redoutable, ce bruit, qui répand la terreur partout, leur cause peu d'allarme.* QUE DIS-JE? *Les bisarreries même de la foudre ont dequoi réjouir l'esprit qui les observe.* Voilà le Passage du Jésuite: & voici la sage réfléxion des Journalistes. *Rohault, Pascal, Kirker, Des-Cartes, Diogene Laerce, Aristote, s'exprimerent ils jamais avec tant d'agrément?* Non. Jamais Des-Cartes, mon cher Isaac, ne donna dans un pareil galimatias. Il avoit trop de bon-sens, pour

† *Là-même, Tome XXIII, pag. 222.*

pour remplir des pages entieres d'une quantité de mots qui ne ſignifient rien, ou du moins qui ſont abſolument inutiles. *Ces Cieux d'Azur, & ſémez d'Etoiles*, images uſées & rebattues depuis mille Ans ; & ces exclamations déplacées, *que dis-je?* lui auroient paru des affecteries & des puérilitez indignes d'un bon Ecrivain, & ſurtout d'un Philoſophe. Ne faut-il pas avoir perdu le jugement, & même toute honte, pour ôſer comparer un ſtile auſſi vicieux que celui-là à celui de Paſcal? Et que ne doit-on pas attendre de gens dont le gout eſt auſſi biſarre & corrompu?

Un judicieux Auteur de ces derniers tems n'a t'il pas eu raiſon de dire : *A quel excès ne ſe porte-t'on pas de nos jours? Non-ſeulement on veut nous arracher de nos mains les grands modelles que l'antiquité nous a laiſſez, mais on tache encor de nous detourner des routes ſûres que d'excellens modelles nous ont tracées depuis cinquante Ans. On commence à trouver que leurs Ouvrages ſont trop négligés : on abandonne les beautez naturelles, qui faiſoient tout l'objet de leurs ſoins ; & l'on ne court qu'après des ornemens recherchez. On s'éloigne de leur ſtile périodique & nombreux, pour ſe jetter dans un ſtile coupé & dépourvu d'harmonie. Aux irrégularitez heureuſes, qu'ils laiſſoient à deſſein dans leurs Ecrits, & qui en effet contribuoient beaucoup à donner de l'énergie & de la vivacité au diſcours, on ſubſtitue une triſte exactitude, qui ne fait qu'énerver la diction ; & que la rendre moins rapide . . . . On ne veut*

plus

plus rien dire qu'avec esprit. Autant de mots, autant de traits. Une Ode n'est aujourd'hui qu'une suite d'Epigrammes rangées métodiquement bout à bout. Une Préface n'est qu'un amas de Réflexions alambiquées †.

Voilà, mon cher Isaac, un Passage, que tous les Ecrivains François devroient avoir sans cesse sous les yeux. Il seroit à souhaiter, qu'ils l'apprissent par cœur; & plus encore, qu'ils en observassent les Leçons. On verroit bientôt tomber ce Stile guindé & ridicule, que certains Auteurs ont taché depuis quelques Années de mettre à la mode. Les Anglois me paroissent fort éloignés de donner jamais dans un pareil défaut; & ils se garderoient bien de comparer le Stile mâle & majesteux de Locke, à celui de quelque Ecrivain semblable au Jésuite Regnault. S'il y avoit chez eux quelque Journaliste assez ignorant, ou assez bisarre, pour donner dans ce ridicule; & l'Auteur loué, & le Panégiriste, seroient également sifflez.

Porte-toi bien, mon cher Isaac: vis content & heureux; & n'applaudis jamais à des sottises.

De Londres, ce . . .

LETTRE

† Massieu, Préface *des* Oeuvres de Tourreil. *Tom.* I. *pag.* xl.

LETTRE CENT-CINQUANTE-SEPTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

JE réfléchis quelquefois, mon cher Iſaac, ſur l'injuſtice des Hommes, qui n'accordent qu'avec peine aux perſonnes illuſtres qui vivent encore, des louanges qu'ils prodiguent à ceux qui ſont morts depuis quelques Siécles. L'envie eſt une maladie, ou plûtôt une peſte, qui ſe communique dans tous les cœurs, & qui paſſe aiſément du Peuple chez les Grands, & des Grands chez le Peuple. Quoiqu'il ſemble ne devoir ſe trouver aucune jalouſie entre des gens éloignez les uns des autres par la naiſſance, par l'état, par la condition, par les emplois, par le caractere, & même par la différence des Nations; cependant, l'amour propre gravé dans tous les cœurs ſuſcite aux Hommes illuſtres des envieux dans tous les Etats, & chez tous les Peuples. On ſouffre à regret, qu'un homme encor vivant veuille exiger par ſes vertus, par ſes talens, & par ſon mérite, une eſpéce de vénération, qui, en l'élevant, abbaiſſe ceux qui ſont forcez de l'honorer. La gloire d'un Héros vivant, bleſſe les yeux de ceux qui en ſont les témoins. Ce Héros eſt-il mort, on ne refuſe plus de lui rendre juſtice:

justice : le jour de son trépas est celui où l'on commence à le louër volontiers. Peut-être même l'envie a-telle encor beaucoup de part aux louanges qu'on lui donne, & qu'on ne vante souvent ses actions & ses grandes qualitez, que pour avoir le plaisir malin de rabaisser celles de quelque autre Héros qui jouit encor de la vie.

Combien de gens n'y a-t'il pas eu, qui n'ont fait l'Eloge de Louis XII. & de Henri IV. Rois de France, que pour l'opposer à celui de Louis XIV. ? Le Chevalier de Maisin m'a assuré, lorsque j'étois en France, qu'il avoit connu un vieux Officier, qui, dans toutes les occasions, affectoit de louer le Vicomte de Turenne, d'une maniere outrée, devant le Maréchal de Villars ; & qui s'arrétoit principalement sur la libéralité & le désintereſſement de ce Vicomte. Ces Louanges étoient plûtôt dictées par l'envie & par la jalousie, que par le désir de rendre justice au mérite de ce grand Général. Cependant, le Maréchal de Villars, quoique moins généreux que quelques autres Généraux, a pourtant égalé la gloire des plus grands & des plus heureux. Il est vrai, que ses vertus ont été quelquefois obscurcies par son amour pour les richesses ; & que, quoiqu'il connût bien lui-même combien cette passion étoit condamnable, il s'y laissoit facilement entrainer par son penchant, qu'il regardoit comme indomtable. Il étoit même quelquefois le prémier à badiner de ce défaut : & voici un

trait

trait assez singulier à cet égard. Lorsqu'il fut se faire recevoir Gouverneur en Provence, les Députez de la Province lui présentérent, selon la coutume, vingt mille Francs dans une Bourse. Comme il les accepta de très-grand cœur, un vieux Gentil-Homme, croïant le picquer de générosité, lui dit avec beaucoup de franchise: *Monseigneur, Mr. de Vendôme, votre Prédécesseur, se contenta de recevoir la Bourse.* Mais, le Maréchal lui répondit avec beaucoup de sang froid: *Je le crois, Monsieur; mais, ce Mr. de Vendome étoit un homme inimitable.*

Je reviens, mon cher Isaac, à l'injustice de ceux qui ne veulent point rendre justice aux habiles gens vivans de leur tems, & qui ne s'attachent qu'à ce qui peut leur fournir le moïen de soulager leur jalousie, ou de contenter leur humeur médisante & envieuse. Si les Hommes illustres, morts depuis plusieurs Années, & qu'ils préférent & mettent si fort au-dessus des vivans, voïoient encor le jour, ils les abaisseroient autant qu'il les élevent. Lorsqu'on veut éxaminer les choses sans passion, on apperçoit aisément, que, dans presque tous les Siécles, il y a toujours quelques Héros, qui peuvent aller de pair avec tous ceux dont les Auteurs anciens nous ont transmis les actions. Je trouve dans ces derniers tems un nombre de Crands Hommes, qu'on peut justement opposer à ceux qu'a produit Rome dans sa plus grande gloire.

Scipion l'Africain, n'est point au-dessus de

Henri IV. Il fallut bien autant de force de génie, de grandeur d'Ame, & d'intrépidité de courage, pour venir à bout de ce que fit le dernier, que pour éxécuter ce qu'acheva le prémier. Scipion, appuïé de bonnes Troupes, chassa Annibal d'Italie, rassura les Romains épouvantez par la perte de la Bataille de Cannes, porta chez les Carthaginois les fureurs d'une Guerre cruelle, dont ils avoient peu auparavant embrasé l'Italie; &, domtant enfin Numance & Carthage, il délivra Rome de cette orgueilleuse & dangereuse Rivale. Henri IV. à la tête de quelques Soldats à demi-nuds, sans argent, sans autre secours que son courage & son bon droit, entreprend de recouvrer sa Couronne. Il fait la Conquête de son Roïaume, usurpé par les Ligueurs, par les Espagnols, par les Moines, & par la Cour de Rome. Il vient à bout de ses desseins: &, après s'être établi sur le Trône de ses Peres, il fait trembler ces mêmes Espagnols, qui, quelques Années auparavant, joignant le mépris à la présomption, ne l'appelloient que le *Béarnois*. Les Affaires de Henri IV. étoient bien plus délabrées, après la mort de son Prédécesseur, que celles des Romains après la Bataille de Cannes. Ils avoient au moins de l'argent, & des moïens de rétablir leur Armée. Loin que le Héros François eut alors les mêmes secours, dans un tems où il étoit deja le maitre des trois quarts de son Roïaume, il écrivoit à un de ses Généraux, que ses Finances étoient dans un si pi-

toia-

toïable état, que, *depuis huit jours, il étoit obligé d'aller manger chez les Officiers de ſon Armée; ſa Marmite étant renverſée, & ſes Pourvoïeurs n'aïant plus un ſol.* Sa Garderobbe n'étoit pas en meilleur état que ſa Cuiſine; car, dans la même Lettre, il ſe plaint, que *ſes Chemiſes commencent à ſe trouër par le Coude, & qu'il n'a pas un ſeul Harnois de Cheval complet, quoiqu'il ſoit à la veille d'en venir aux mains avec les Ennemis.* Il faut donc avouër, que la ſituation de Scipion & celle de Henri IV. étoient bien différentes; & que, cependant, l'un a éxécuté d'auſſi grandes choſes que l'autre.

On peut comparer Guillaume III. à Jules Céſar, avec autant de juſtice & d'équité, que Henri IV. à Scipion. Ce n'eſt pas à l'étenduë des Conquêtes, qu'il faut méſurer les Héros. C'eſt à la grandeur d'Ame, à l'intrépidité, qu'il a fallu, pour faire ces Conquêtes. Céſar ſoumit les Gaules après dix Ans de Guerre. Eſt-ce une choſe bien extraordinaire, qu'un Général, qui commande d'excellentes Troupes, qui a les moïens de les recruter aiſément, qui reçoit en abondance tous les ſecours dont il a beſoin, vienne à bout de conquerir ſix ou ſept Provinces? Si les François entroient en Italie, & que tout le reſte de l'Europe reſtât tranquille, s'étonneroit-on beaucoup qu'ils fiſſent la Conquête du Piémont, du Milanez, du Bolonois, & du Roïaume de Naples, après dix Ans de Guerre? On ſeroit ſurpris, au contraire, qu'ils y euſſent emploïé tant de tems. Voilà, à peu

 près,

près, comme on doit regarder la Guerre de César dans les Gaules. Je conviens, que les Peuples, contre lesquels il combattoit, étoient beaucoup plus valeureux, que des Milanois & des Napolitains. Mais aussi, la puissance de la République Romaine n'étoit-elle pas infiniment plus considérable que ne l'est aujourdhui celle des François? Un Consul Romain voïoit autant de Rois dans son Anti-Chambre, qu'un Ministre d'Etat François voit de Ducs & Pairs dans la sienne. César fut sans doute plus grand dans les Guerres Civiles, que dans celle des Gaules. Lorsqu'il eut Pompée pour Adversaire, & la plus grande partie de la République contre lui, il eut besoin de toute sa prudence; & de toute sa valeur, pour domter ses Ennemis. Je conviens qu'alors l'avantage fut égal des deux côtez, & qu'il ne dut ses Victoires qu'à lui-même. Mais, quelque célébre que soit la Bataille de Pharsale, il est moins difficile de se rendre maitre de l'Univers, quand on est secouru & appuïé par la moitié de cet Univers, que de s'emparer d'un Roïaume aux yeux de l'Europe entiere; & cela, sans autre secours que ceux d'une République, dont l'Etat entier n'est pas aussi grand qu'une seule des Provinces d'un Monarque puissant & victorieux, interessé à s'opposer à cette Conquête. Qu'on examine les choses sans partialité. Qu'on regarde Guillaume III abordant en Angleterre, & s'y faisant reconnoitre Souverain de trois Roïaumes,

qu'on

qu'on l'accompagne ensuite en Irlande, domtant la foudre à la main, les Révoltez; qu'on le considére, conservant malgré ses Ennemis les Etats, dont il s'étoit rendu maitre, & mourant enfin sur le Trône où sa valeur l'avoit conduit, aimé de ses bons Sujets, redouté de ses Ennemis; & admiré de la plûpart des Souverains: & l'on avouera, que ce Prince ne fut point inférieur au Vainqueur des Gaules & de Pompée.

Ce n'est pas seulement, mon cher Isaac, chez les Généraux & chez les Princes, qu'on trouve cette égalité que je crois être parmi les Grands Hommes anciens & modernes. On découvre dans tous les Siécles des Héros de toutes les espéces: & les Romains n'ont eu aucun illustre Personnage, dans quelque état qu'il ait vécu, auquel on ne puisse comparer quelqu'un mort dans ces derniers Siecles. Les Historiens Latins parlent de la clémence, de la probité, de la bonne-foi, de quelques Généraux, qui, aux vertus guerrieres joignoient celles qui font l'essence du sage, & du véritable Philosophe. Bayard, illustre Chevalier François, qui vécut sous Louis XII. & sous François I. égala la probité des Catons, la valeur des Coriolans, l'intrepidité des Coclès, la grandeur d'Ame des Scevolas, & la retenue des Scipions. Je ne te parle point ici, mon cher Isaac, d'aucun des Etats guerriers de ce Héros. Tu les auras sans doute lûs dans les Histoires des Rois qu'il a suivis. Je me contenterai donc de rap-

 porter

porter un ſeul trait, qui regarde ſes vertus Morales. En revenant de l'Armée d'Italie, il s'arrêta quelque tems à Grenoble chez un de ſes Parens; &, voulant ſe délaſſer des fatigues de la Guerre, il ordonna à ſon Valet-de-Chambre de lui chercher quelque Fille complaiſante, avec laquelle il pût paſſer une nuit. Ce Domeſtique, pour s'acquitter des Ordres de ſon Maitre, s'addreſſa à une Femme de Condition, mais pauvre, qui, forcée par la miſére, conſentit de livrer ſa Fille, agée de ſeize ou dix ſept Ans, moïenant une certaine ſomme qu'on lui donneroit. Ce ne fut qu'avec une peine infinie, que cette Mere vint à bout de reſourdre ſa Fille à conſentir au marché qu'elle avoit conclu. Enfin, ſoit par crainte, ſoit par néceſſité, cette jeune Victime ſe rendit à l'entrée de la nuit dans le Logis du Chevalier Bayard, qui fut bien ſurpris de voir une jeune Fille, belle comme l'amour, ſe jetter à ſes pieds, & les arroſer de ſes larmes *Quel chagrin avez-vous, Mademoiſelle?* lui dit-il. *Je comptois de voir une perſonne plus diſpoſée à rire qu'à pleurer. Hélas! Monſieur,* répondit la jeune Fille. *Je n'ignore point pourquoi ma Mere m'envoïe ici. La Miſere la forcée à faire une action indigne d'elle; & je ſuis obligée de lui obéir. Mais, le Ciel m'eſt témoin, que je ſouhaite la mort; & que je m'eſtimerois heureuſe, ſi depuis long-tems, elle avoit fini mes jours.* Bayard, touché des pleurs de cette jeune

jeune personne, l'assûra, qu'elle n'avoit rien à craindre, & qu'elle auroit lieu de se louer de sa façon d'agir. *A Dieu ne plaise,* lui dit-il, *que j'ôte l'honneur à une personne à qui il est aussi cher. Je veux même travailler à le mettre pour toujours à l'abri des attaques de la misere.* Alors, il envoïa chercher la Mere de cette Fille, & la lui présentant, *Voilà*, lui dit-il, *quatre cens écus pour marier votre Fille, & cent que je vous donne encore pour lui acheter des Habits. Le Ciel m'est témoin que je voudrois faire davantage pour elle, si je le pouvois. Songez donc à la marier au plûtôt; & tachez, par son établissement, de reparer le tort que vous vouliez lui faire aujourd'hui.*

Qu'on parcourre, mon cher Isaac, les actions les plus belles & les plus généreuses qu'on loue si fort chez les Anciens: je doute fort, qu'on en trouve beaucoup de plus belles. Combien y a t'il de faits dignes de l'estime de la postérité, qui sont arrivez dans notre Siécle, & qui resteront inconnus, parce qu'ils n'auront point été inférez dans quelques Livres? Si nos Neveux admirent plus les autres Siécles que le nôtre, ce ne sera pas la faute d'un nombre de gens sages & vertueux qui vivent aujourd'hui, mais celle des Historiens, & de tous les differens Auteurs en général, qui aiment mieux farcir leurs Ouvrages de cent Rapsodies inutiles, que de quelques Histoires instructives.

Je finirai ma Lettre, mon cher Isaac, par une pareille avanture, arrivée de nos jours à un illustre Cardinal Allemand, mort depuis peu d'Années. Il demeuroit ordinairement à Rome, & les Pauvres le regardoient comme leur Pere, la plus grande partie de ses revenus étant emploïée pour leur soulagement. Une vieille Femme éprouva particuliérement jusqu'où alloit la générosité de ce respectable Pontife. Elle étoit persécutée par un Bourgeois Romain, auquel elle devoit quinze écus, qu'elle ne pouvoit payer. Ce Créancier la menaçoit souvent de la faire mettre en Prison, & elle demandoit toujours quelque nouveau délai; mais, lorsque le tems étoit échu, elle se trouvoit encore dans l'impuissance de s'acquitter. Un jour, qu'elle alloit chez ce Bourgeois tâcher d'obtenir encore une Semaine, sa Fille, jeune & belle, l'accompagnoit. Aussi tôt, le vicieux Italien jetta les yeux sur ce tendron, se sentit émû, & proposa à la Mere de la tenir quitte de la dette, si elle vouloit qu'il couchat avec sa Fille. La pauvre indigente consentit à conclure ce marché, au cas qu'au bout de huit jours elle n'apportat point l'argent. Pendant ce tems, elle pleura, & gémit; mais, cela ne fit point venir les quinze écus. Enfin, il ne restoit plus qu'un jour, & il falloit, ou aller en Prison, ou livrer sa Fille. Dans cette extrémité, elle

ſe réſolut d'avoir recours au Cardinal, de la généroſité duquel elle entendoit tant de Pauvres ſe louer. Elle alla ſe jetter à ſes pieds, & lui avoua la triſte ſituation dans laquelle elle ſe trouvoit Le Cardinal lui donna un ordre par écrit, pour prendre ſoixante écus chez ſon Tréſorier. La bonne Femme ignoroit ce qu'il y avoit dans le billoit qu'elle portoit. Elle ne ſavoit point lire & fut fort ſurpriſe, lorſqu'on lui compta ſoixante écus. Elle ne voulut jamais les accepter; diſant, qu'il falloit que ſon Eminence ſe fût trompée, & qu'elle n'avoit demandé que quinze écus. Le Tréſorier, qui payoit tous les jours un nombre de pareils billets donnez à des Pauvres, ne voulut point recevoir le billet, que la Femme ne prit la ſomme entiere: mais, il fut impoſſible de l'y obliger. Elle retourna chez le Cardinal, & lui rendant ſon ordre, *Monſeigneur*, lui dit-elle, *votre Eminence s'eſt trompée; elle a écrit ſoixante écus, au lieu de quinze. Votre Tréſorier ne veut recevoir le billet, qu'à condition que je prendrai cet Argent Il n'a jamais voulu me donner ſimplement ce que je vous avois demandé.* Le Cardinal, admirant la probité de cette pau-Femme, la récompenſa liberalement. *Vous avez raiſon*, lui dit-il: *je me ſuis trompé; au lieu de ſoixante, je voulois mettre cinq cens. Allez, ma bonne Femme: ne vous don-*

nez

nez plus la peine de revenir, & employez cet argent à marier votre Fille. Je ne ſçai, mon cher Iſaac, laquelle des deux actions eſt la plus belle, ou celle du Cardinal, ou celle de la Femme. Si cette avanture étoit arrivée chez les anciens Romains, Tite Live, Florus, Tacite, Suetone, Valere-Maxime, l'auroient inſérée dans leurs Ouvrages: & peut-être qu'aucun Hiſtorien moderne n'en dira jamais mot.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, vi content & heureux: & rend toujours juſtice aux actions généreuſes que tu découvriras.

De Londres, ce . . .



LETTRE CENT - CINQUANTE - HUITIEME.

AARON MONCECA à JACOB BRITO.

LEs Cataſtrophes étonnantes, mon cher Brito, qu'on voit ſi ſouvent arriver en Afrique, & les fins Tragiques des Princes Algériens, dont tu m'as parlé dans tes dernieres Lettres, m'ont fait réfléchir au ſort funeſte de pluſieurs Souverains Européens, qui ſembloient, par toutes ſortes de raiſons, devoir être à l'abri de ces cruels revers de la fortune. Leurs malheurs ont été d'autant plus

plus grands, qu'il étoit impossible qu'ils eussent jamais songé à se préparer dans leur constance un secours contre le destin fatal, qui les accabloit tout à coup: &, en cela, ils étoient beaucoup plus malheureux, que les Princes Africains. Lorsqu'un Roi d'Alger est couronné, ordinairement la Mort de son Prédecesseur lui apprend par avance qu'elle sera la sienne; ou du moins lui fournit-elle une vaste matiere à réfléchir sur l'instabilité des Grandeurs Humaines. Mais, un Monarque François, un Souverain Allemand, ne voyent, en montant sur le Trône, que la gloire qui l'environne: ils pensent même que la Foudre ne sauroit les en faire descendre. Cependant, malgré la présomption de ces Rois ennivrez d'orgueil & de vanité, combien ne s'en trouve t'il pas parmi eux, qui, du faite du bonheur & de la gloire, sont enfin tombez dans un abime d'infortunes? Quelques uns d'entre eux ont été traitez avec autant d'ignominie, que les plus grands Scélérats; & le souvenir des maux qu'ils ont soufferts épouvante encore aujourd'hui, ceux qui parcourent les Histoires funestes de la chûte & de la fin tragique de quantité de Souverains.

Sans rappeller les malheurs de tant de Princes & de Grands-Hommes, que l'Histoire ancienne a conservé jusqu'à nous, & en laissant-là les Marius, les Catons, les Regulus,

gulus, & une infinité d'autres; si l'on s'arrête seulement à la déplorable fin de Pompée, quel vaste champ de Réfléxion n'y trouve-t'on point sur l'incertitude du sort des plus grands Hommes, quelque pouvoir & quelque autorité qu'ils aïent? Pour apprendre à ne se point enorgueillir de son état, un Souverain n'a quà considerer Pompée quelque tems avant la Bataille de Pharsale. Il le voit Maitre des Maitres du Monde, plus absolu dans le Sénat, qu'un Roi ne l'est au milieu de son Conseil privé, commandant une Armée nombreuse, & ayant sous ses Ordres une foule de Rois. La gloire d'un Homme ne sauroit être plus brillante. Mais, de quel funeste revers n'est-elle pas suivie; & qu'elle n'est pas la triste situation de cet illustre Romain, en fuyant des Champs de Pharsale? Il est proscrit, il est abandonné de tous ses Alliés, il ne peut trouver un Asile dans les Lieux mêmes où peu de jours auparavant il commandoit, & il est enfin massacré par de lâches Esclaves, par d'infames Egyptiens, qui n'eussent pas ôsé insulter le dernier des Soldats Romains. Dans le tems qu'on lui donne la Mort, les Amis qui lui restent, au lieu de songer à le secourir, ne sont occupez que de leur crainte, ne pensent pas même à le plaindre, & ne sont qu'à se sauver †. Quelle

† *Constabat eos qui occidentem Cn. Pompeium vidissent,*

le funeste fin, mon cher Brito ! Quel terrible éxemple des caprices de la fortune ! Quel est le Mortel qui eut pû croire, lorsque Pompée montoit au Capitole en Triomphe, qu'un jour ce Héros, l'admiration de l'Univers, seroit condamné à la mort par quelques misérables Egiptiens ? Un Homme, qui auroit prédit une pareille chose, n'eut-il pas passé pour insensé ?

Ce n'est pas seulement chez les Anciens, mon cher Brito, qu'on trouve de pareilles Catastrophes. Ces derniers tems n'en fournissent que trop : les Histoires modernes en sont remplies ; & elles ont même quelque chose de plus affreux. Dans la mort de Pompée, il n'y a rien d'infamant : on peut la regarder comme une suite des malheurs de la Guerre. Mais, depuis quelques Siécles, il n'est aucun Royaume en Europe, même les plus policez, qui ne fournissent quelque funeste Tragédie, accompagnée même de circonstances qui étonnent ceux qui sont les plus accoutumez à méditer sur l'inconstance de la fortune.

Avant

dissent, cum in illo ipso accerbissimo miserrimoque Spectaculo sibi timerent, quod se Classe Hostium circumfusos viderent, nihil tum aliud egisse nisi ut Remiges hortarentur, & ut Salutem adipiscerentur Fuga, posteaquam Tyrum venissent tum adflictari lamentarique cœpisse. Cicero, Orat. ad Brutum, *Caput. VII.*

Avant de venir aux Nations les plus civilisées, arrêtons-nous, mon cher Brito, pour quelque tems à Constantinople. Regardons y le malheureux Osman, promené dans toutes les Ruës, attaché sur un Ane, & essuyant les injures les plus atroces d'une Populace effrenée, & d'une Milice insolente. Ces mêmes Janissaires, qui crachoient au visage d'Osman, ne lui parloient deux Jours auparavant, que prosternez à ses pieds, & n'ôsoient lever les yeux vers lui. Qui eut pû se figurer, qu'un Empereur, né du Sang Ottoman, si respectable aux Turcs, si cher à leurs Soldats, souffriroit des affronts, ausquels un Nazaréen, condamné à la mort pour des crimes énormes, ne fut jamais exposé? Je suis certain, mon cher Brito, que ceux, qui outragérent si indignement le Sultan Osman, loin de penser un Mois avant leur Révolte, que cela pût jamais arriver, auroient tué quiconque leur auroit proposé de se porter à ces excès. Que les Janissaires détronent un Empereur, qu'ils sacrifient sa Vie à son Successeur, la chose est ordinaire, & ne doit pas surprendre. Mais, que ces mêmes Janissaires insultent le sang & le nom Ottoman; qu'ils ne rendent pas toutes sortes d'honneurs au Corps du Prince qu'ils viennent de priver de la vie; qu'ils l'exposent à la risée du Peuple avant de le livrer au Muets armez

du

du fatal Cordon: c'eſt-là une des choſes les plus extraordinaires, & qui prouve juſqu'à quel point peuvent aller les caprices de la fortune. Le ſort de Bajazet, quelque cruel qu'il ait été, n'a rien d'auſſi frappant que celui d'Oſman. Ce prémier ſubit les peines que lui impoſa un Ennemi ſuperbe & vainqueur. Quoiqu'il ne dût point s'attendre à être traité auſſi indignement qu'il le fut, rien ne le raſſuroit contre la vengeance de Tamerlan. L'autre, au contraire, avoit pour lui la coutume, les préjugés, la ſuperſtition, la raiſon, & l'équité; & tout cela ne put le garantir.

Il ſeroit à ſouhaiter, mon cher Brito, que les infortunes, qui ſont arrivées à pluſieurs Princes, euſſent produit autant d'effet ſur les Eſprits de leurs Succeſſeurs, que celles de Bajazet en ont fait ſur ceux des Princes Ottomans. Combien d'abus n'y auroit-il pas de moins en Europe? Au lieu que les Empereurs Turcs, par une honte fauſſe & ridicule, ont ceſſé de ſe marier, afin d'éviter que le Sang Ottoman pût jamais recevoir l'affront qu'eſſuya ce Prince, lorſqu'étant enfermé dans une Cage de fer, Tamerlan ſe faiſoit ſervir en ſa préſance par ſes Femmes toutes nues: au lieu, dis-je de vouloir prévenir des choſes qui n'arrivent jamais qu'une ſeule fois, & d'empêcher un mal imaginaire par un réel, les Souverains Européens au-

roient fait des Loix, qui défendroient à leurs Successeurs d'empieter sur les Droits de leurs Sujets, & qui leur ordonneroient de regarder leur Peuple comme un Pere de Famille regarde ses Enfans. Les fins tragiques de plusieurs Monarques Nazaréens leur auroient assez fourni des raisons pour établir ces Régles, également utiles à la sureté des Souverains, & à la tranquilité des Sujets.

Lorsque j'éxamine, mon cher Brito, la mort déplorable de plusieurs Princes Nazaréens, & de quelques Princesses de la même Religion, j'en suis encor plus étonné, que des sorts de Bajazet & d'Osman. Les actions cruelles & barbares peuvent aisément arriver chez des Peuples sujets à de perpétuelles Révolutions, qui ne suivent que leurs caprices & leurs prémiers mouvemens. Mais que, parmi des Nations polies, qui font profession de suivre les régles de la raison, on ait vû tant de Souverains périr d'une maniere ignominieuse, c'est ce que j'ai peine à comprendre, & ce qui doit fournir une ample matiere de Réfléxions à quiconque étudie la conduite des Hommes.

La prémiere mort funeste, qui s'offre dans ce moment à mon esprit, est celle de Brunehaud, Reine de France. Je ne déciderai point si cette Princesse fut véritablement coupable de tous les crimes énormes qu'on lui impute. De grands Ecrivains ont voulu la justifier dans le

Siécle

Siécle passé : & ce qui semble les autoriser dans leur Opinion, ce sont les Eloges qu'un célébre Pontife Romain * a donnez à cette Reine, dont il éléve la Piété jusques au Ciel. Quoiqu'il en soit, quelque condamnable qu'eut été sa Conduite, on devoit, dans la Punition qu'on lui fit souffrir, respecter son Rang, sa Naissance, & considérer dans sa Personne celle des autres Souverains. La Bienséance, la Raison, la Dignité du Trône, exigent qu'on mette une Différence infinie entre la Punition d'une Reine & celle d'un Assassin ou d'un Voleur de grand Chemin. Cependant, on n'a pas traité si cruellement Cartouche & le Jésuite Guignard, que l'infortunée Brunehaud. *Elle fut condamnée*, dit un Historien célébre †, *d'être tourmentée trois Jours de suite à Huis clos, puis conduite sur un Chameau par tout le Camp, non tant afin que son Armée fut Spectatrice de sa Misére, que pour lui servir en sa Misére d'Opprobre, Mocquerie, & Illusion. Et finalement elle fut attachée par les Bras & les Cheveux à la Queue d'un Cheval fougueux, & trainée par les Voiries, jusqu'à la Fin de sa Vie. Ainsi jugé, & aussi-tôt en tout & par tout exécuté : & cette Princesse ainsi liée, au prémier coup d'Eperon donné au Cheval, elle eut la Tête écervelée ; & de-là, sans conduite de Frein, trainée par Haliers, Hayes, Buissons, Broussailles,*

 &

* Grégoire le Grand.

† Pasquier, Recherches de la France, *Livre X. Chap. XIX. pag.* 957.

& Rochers, son Corps déchiré & mis en Piéces, de telle sorte qu'à peine en resta-t-il la Carcasse. Quel Sort, mon cher Brito, pour une Reine de France! Quel Exemple terrible de la Justice du Ciel! Et quelle Leçon pour les Grands, que le Supplice ignominieux de cette Princesse!

Le Destin de Jeanne, Reine de Naples, fut aussi funeste que celui de cette Princesse. Ayant été assiégée dans le Fort de Chateau-neuf par Charles Durazzo, Cousin du Roi de Hongrie, elle se rendit sa Prisonniere, ne doutant pas qu'il n'eut pour elle les Egards qu'on devoit à son Rang & à sa Naissance. Mais, elle fut bien trompée; car, ce Général, *par l'Ordre du Roi Louys, la fit pendre & étrangler dans le même Endroit où elle avoit fait étrangler le Roi André, un des quatre Maris qu'elle avoit épousez. On employa, pour cette cruelle Exécution, un Cordon de Soie, comme elle avoit ordonné qu'on s'en servit pour donner la Mort à son Epoux.* Le Supplice de cette Reine fut une juste Punition de ses Désordres & de sa Cruauté, & doit servir d'Exemple aux Princes, qui, enivrez de leur Grandeur & de leur Pouvoir, s'imaginent que le Trône peut les garantir de la Vengeance Céleste.

Les deux Princesses, mon cher Brito, dont je viens de te rappeller les Malheurs, trouvent aujourd'hui peu de gens qui les plaignent de la Rigueur dont on usa envers elles. Comme on les accuse de s'être souillées de plusieurs Forfaits,

faits, la Honte de leurs Actions diminue de beaucoup l'Horreur que l'on a pour ceux qui ont flétri la Majesté de tous les Souverains, & manqué aux Bienséances les plus essentielles. Mais, que doit-on penser de Gens qui ont fait périr sur un Echaffaut des Princes & des Princesses, dont la Vertu, la Bonté, & la Probité, étoient reconnues de toute l'Europe? Avec quelle Surprise un Philosophe, un Sage, ne considére-t-il point l'infortunée Jeanne Gray, perdant la Tête sur un Echafaut, sans être coupable d'autre Crime, que de la Révolte & de l'Ambition de ses orgueilleux Parens?

Charles I. Roi d'Angleterre, fut aussi malheureux, sans être aussi innocent. Ce Prince, si adoré pendant quelque-tems des Anglois, qu'ils firent couper le Nez & les Oreilles à un Théologien insolent, qui avoit écrit quelque-chose contre le Respect qu'on devoit à sa Personne, périt sur un Echafaut, à la Vûe de ce même Peuple, qui l'adoroit peu de tems auparavant. Il fut conduit sur cet Echaffaut par un Homme de petite Condition, qui, s'étant élevé insensiblement, aux plus grandes Charges, ôsa prendre enfin l'auguste Nom de Protecteur de la Nation Angloise; Titre, selon moi, cent fois plus grand, plus expressif, & plus magnifique, que celui de Roi & d'Empereur.

Quel Exemple, mon cher Brito, des Décrets de la Providence! Et combien les Rois ne devroient-ils point en être touchés. Au lieu des Fables, & des Histoires Galantes, que les Prin-

ces ſont ordinairement peindre dans leurs Galleries, je voudrois qu'ils y fiſſent repréſenter l'Hiſtoire des Malheurs de Charles I. & que ſous ce Tableau, pour leur Inſtruction & celle de leurs Succeſſeurs, ils fiſſent mettre cette utile Inſcription. ROIS DE LA TERRE, APPRENEZ PAR CET EXEMPLE TERRIBLE, QUE VOTRE RANG ET VOTRE GRANDEUR NE VOUS METTENT POINT A L'ABRI DES PLUS CRUELS REVERS. CELUI, QUI VOUS DONNA LE SCEPTRE, PEUT VOUS L'OTER DANS UN INSTANT. SANS LUI, QUE POUVEZ-VOUS? VOUS N'ETES QUE DES VERS DE TERRE, A QUI IL A ACCORDE' QUELQUE POUVOIR SUR D'AUTRES SEMBLABLES VERS. PRIEZ DONC CELUI, PAR LA PUISSANCE DE QUI VOUS EXISTEZ, QU'IL VUEILLE BIEN VOUS DONNER LES MOYENS DE SUIVRE TOUJOURS LES REGLES DE LA JUSTICE, AFIN DE GARANTIR VOS PEUPLES DE L'ESPRIT DE VERTIGE, DE REVOLTE, ET DE PERVERSION. Je crois, mon cher Brito, qu'une pareille Inſcription ſeroit encore plus utile, que celle qu'on voit en France dans tous les Tribunaux de Juſtice: DISCITE JUSTITIAM MONITI, ET NON TEMNERE DIVOS.

Ce n'eſt pas, mon cher Brito, qu'en déſéprouvant la Cruauté des Peuples ſur leurs Souverains, je prétende autoriſer l'Injuſtice & la Tirannie des Souverains ſur leurs Peuples. Dieu me préſerve d'un tel Excès. Je voudrois ſeulement qu'ils ſe rendiſſent mutuellement Juſtice,

tice, & qu'on ne confondit point dans les Rois les Vertus avec les Vices. Quand je lis les grandes Actions d'Aléxandre, je le loue comme le mérite un illustre Conquérant. Mais, quand je jette les Yeux sur le Meurtre de Clitus, je me sens saisi de cette Indignation qu'inspirent les Assassins. Je ne vois plus Aléxandre: je n'apperçois qu'un Furieux. Les grandes Actions des Héros & des Héroïnes ne doivent point faire adopter leurs Défauts & leurs Crimes comme des Vertus & de bonnes Qualitez.

Porte-toi bien, mon cher Brito: vis content & heureux; &, détestant ceux qui fomentent les Meurtres & les Révoltes, crain toujours respectueusement le Dieu d'Israel.

De Londres, ce....

LETTRE CENT-CINQUANTE-ET-NEUVIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

TOujours attentif, mon cher Isaac, à m'instruire le plus qu'il m'est possible des Moeurs & de la façon de penser des Anglois, j'examine avec soin leurs moindres Actions, & j'écoute attentivement tous leurs Discours, quelque indifférens qu'ils paroissent. J'ai fait connoissance avec deux Anglois qui viennent de faire un Voyage en France & en Italie: &

comme ils ſont d'un Caractère bien différent, je compare avec plaiſir les Relations différentes de leurs Avantures, & des choſes qui les ont le plus vivement frappez. Le prémier eſt un Homme ſage, diſcret, regardant tous les Peuples comme Fréres & nez dans la même Patrie, plaignant ceux qui ſont en proye à la Superſtition ſans les mépriſer, & accuſant de leurs Erreurs la force des Préjugés & le Malheur des Situations, plûtôt que la foibleſſe de leur Génie. Le ſecond, au contraire, eſt un véritable Anglois, n'approuvant que ce qu'il voit à Londres, haiſſant toutes les Nations Etrangéres, ne ſe contentant pas des Louanges qui ſont dûes aux Grands-Hommes & aux illuſtres Ecrivains que l'Angleterre a produits; mais, croyant que, hors de ſa Patrie, il ne peut y avoir, ni bons Généraux, ni ſavans Auteurs: comme ſi la Valeur & l'Eſprit étoient uniquement le Partage des Anglois, & que Dieu ne créât les Hommes dans les autres Pays ſeulement qu'avec trois Sens de Nature.

Je demandois l'autre jour à ce *Voyageur*, ſi prévenu en faveur de ſa Patrie, qu'elles étoient les Raiſons qui l'avoient porté à parcourir les Pays Etrangers. „ Qu'êtes-vous allé faire, *lui* „ *dis-je*, en Italie & en France? Pourquoi vous „ être donné la Peine de traverſer tant de Pays „ inutilement, pour ne rien voir qui pût vous „ être utile? Si vous n'aviés envie de conſidé- „ rer des Maiſons, des Forêts, des Montagnes, „ & des Riviéres, vous pouviés trouver tout cela

la en Angleterre, ſans courrir ſi loin. „ *J'ai été en Italie*, me répondit-il, *pour voir l'Opéra à Veniſe, & la Publication du Jubilé à Rome.* „ Comment! *repliquai-je* : „ vous avez fait plus de „ cinq cens Lieues pour entendre chanter une „ Femmelette, & pour être le Témoin de quel- „ ques Cérémonies puériles, que vous tournez „ le prémier en ridicule; & vous n'avez pas dai- „ gné vous informer, ſi, dans tant de Villes „ que vous avez traverſées, il n'y avoit pas quel- „ que Philoſophe, quelque Homme ſenſé, qui „ méritât votre Viſite, & des ſages Entretiens „ duquel vous euſſiés pû profiter? Combien „ n'y a-t-il pas dans cette Italie, où vous n'avez „ vû que des Prêtres habillés groteſquement, gri- „ macer devant des Autels de Marbre, où vous „ n'avez entendu que des Femmes & des Demi- „ Hommes chanter ſur un Théatre; combien „ n'y a-t-il pas d'habiles Mathématiciens, d'illuſ- „ tres Géometres, de grand Phiſiciens, en un „ mot d'excellens Philoſophes, qui auroient pû „ vous tenir des Diſcours bien plus flatteurs pour „ l'Ame & pour l'Eſprit, que les Sons attrayants, „ mais paſſagers, de la Voix de la Fauſtine & de „ la Coſſoni? Je ne m'étonnerois point, qu'un „ Homme qui cherche à s'inſtruire, qu'un Anglois „ paſſionné de cultiver ſon Génie, partit de Lon- „ dres pour aller à la Chine étudier ſa Philoſo- „ phie de Confucius. Mais, qu'on parcourre „ comme un Fou, pendant deux ou trois Ans, „ une partie de l'Europe, pour voir des Porti- „ ques, & des Colones, & pour ouïr des Muſi-

 ciens;

„ciens; & qu'on ignore entiérement les habiles „Gens qui se trouvent dans les Pays où l'on „voyage; que, de retour chés soi, l'on mépri-„se des Hommes illustres qu'on n'a point con-„nu; qu'on juge de la Science d'Algaroli par les „Chants d'une Actrice d'Opéra, du Mérite du „Marquis Maffei par la Façade du Palais de St. „Marc, des vastes Connoissances de quelques „Antiquaires Romains par les Bénédictions du „Souverain Pontife, & par l'Avarice & la Luxu-„re des Prélats de sa Suite: c'est-là une chose „qui me paroit toujours plus extraordinaire, sur-„tout dans un Anglois qui se pique de réflé-„chir.

„Je vous prie, *poursuivis-je*, dites-moi ce „qui vous a conduit en France. Les Motifs, „qui ont déterminé votre Voyage dans ce Pays-„là, sont-ils aussi frivoles, que ceux qui vous „ont fait aller en Italie„? *J'ai été*, me répondit l'Anglois, *voir la France, parce que tous les Gens d'une certaine Distinction font ce Voyage. Il faut bien suivre la Mode. Au reste, quoique je me sois amusé à Paris, je n'y ai rien vû qui m'ait fait concevoir une grande Opinion du Génie des François. Tous ceux, à qui j'entendois dans le Monde accorder de l'Esprit, étoient des Petits Maitres superficiels, qui disoient quelques Plaisanteries, ou plûtôt quelques Polissoneries, assaisonnées de quelques Saillies vives. Ce n'est pas-là ce que nous appellons* Esprit *en Angleterre. Il faut que la Vivacité soit soutenue par la Raison, & par de sages Réfléxions.* „Voilà donc, *repliquai-je*, votre Jugement

„ gement sur la Nation Françoise? Et vous le „ fondés sur les Connoissances que vous ont „ données ceux que vous avez fréquentez à Pa- „ ris? Dites-moi, *poursuivis-je*: connoissez-vous „ Fontenelle, le Président de Montesquiou, Vol- „ taire? Avez-vous vû quelques-fois Rollin, Cas- „ sini, Maupertuis? Ces derniers passent pour „ avoir quelque chose de plus que de l'Esprit „? *Non*, reprit l'Anglois: *vous me parlez-là de Gens, qui me sont entiérement inconnus. Il faut qu'ils n'aillent point à l'Opéra: du moins ne les y ai-je jamais entendu nommer dans l'Amphithéatre, & encor moins dans les Chaufoirs. Je n'en ai ouï faire aucune mention à l'Hôtel de Gevres, ni chés la Marquise de ***, ni chés la Comtesse du ***, ni aux Promenades publiques. Où vouliés-vous donc que je pusse les connoître?* „ Par-tout ail- „ leurs, *répondis-je*, que dans les Endroits que „ vous nommez. Vous les auriés rencontrez „ aisément dans les Assemblées des Gens de Let- „ tres, dans les Académies, chés les Savans il- „ lustres, dans les Maisons Religieuses où l'on „ cultive les Sciences, &c. Que penseriés-vous „ de moi, si, lorsque je serai retourné à Constan- „ tinople, je jugeois du Mérite de la Nation An- „ gloise par les Gens que j'ai vû dans les Caffez, „ par quelques Auteurs du dernier Ordre, & „ par quelques Politiques impertinens, qui fon- „ dent les Projets ridicules qu'ils inventent sur „ la bonne Opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & „ de leurs Compatriotes? Ne croiriés-vous pas, „ que je suis, ou fou, ou stupide, si vous me

„ rencontriés dans la Place de l'Atmeidan *, & „ que vous m'entendissiés parler ainsi à quelque „ Turcs? *Londres, où j'ai resté six Mois, est une „ Ville remplie de Glorieux insensez, dont la prin- „ cipale Manie est de se figurer qu'il n'y a qu'eux „ qui soient de véritables Hommes. L'Occupation „ de ces Gens, attaqués d'une aussi bisarre Mala- „ die que celle-là, est de cabaler contre le Ministé- „ re. Ils parlent, sans cesse, des Gouvernemens de „ l'Ancienne Grece: & tel d'entre eux, qui ne con- „ noit pas ce qui se passe chés lui, dispute incessam- „ ment sur les Loix de Solon & de Licurgue, & „ cite à tort & à travers les Coutumes d'Athene „ & de Lacédémone. Tel autre, qui n'entend pas „ un seul Mot de François, condamne impitoyable- „ ment tous les Auteurs qui ont écrit cette Langue; „ & traite insolemment Moliere de Sot, Racine de „ Rimailleur, & Bourdaloue de vrai Bavard. Quel- „ ques-uns, qui croyent peut-être la Lune dix fois „ plus grande que les Etoiles fixes, donnent à Des- „ Cartes le Titre de Reveur: & il en est même plu- „ sieurs, qui agitent si un François peut penser sen- „ sément. Cependant, ces Gens, si vains, & si „ présomptueux, n'ont eux-mêmes aucun bon Au- „ teur.*

„ Je suis certain, *continuai-je*, que si vous „ m'entendiés tenir un pareil Discours, vous ne „ pouriés vous empêcher de me demander sur „ quel Fondement je fais, de la Nation Angloise „ un Portrait si faux & si ridicule? Seriés-vous „ fort content, lorsque je vous répondrois: *Je „ juge*

* C'est l'ancien Hyppodrome.

„*juge des Anglois, par les Discours que j'ai entendu*
„*faire dans les Caffez, dans les Cabarets, & dans*
„*les Lieux publics. Hé quoi! Monsieur*, repli-
„queriés-vous, *vous n'avez pas pris de meilleurs*
„*Mémoires dans vos Voyages? J'ôse vous dire, que*
„*vous avez perdu vos Peines & vos Soins. Autant*
„*vaudroit-il, que vous eussiés resté chés vous. Lorsque*
„*que vous étiés en Angleterre, Locke & Newton*
„*vivoient-ils encore? Les avez-vous connus? Avez-*
„*vous parlé à tant d'illustres Savans, qui demeu-*
„*rent dans Londres? Connoissez-vous Tindal, Pope,*
„*Gordon, &c. C'est par des Gens de cette Sorte,*
„*qu'il faut juger du Mérite d'une Nation, & non*
„*pas par un Tas de Grimaud, dont tous les Pays*
„*sont également surchargés*„.

Mes Discours, mon cher Isaac, n'ont pû faire changer d'Opinion à cet Anglois entêté: ses Préjugés outrez en faveur de sa Patrie, opposoient une Barriére insurmontable, que les Raisons les plus évidentes ne purent renverser; & tout ce qu'on put obtenir de lui ce fut d'accorder quelque Mérite aux Nations Etrangéres, mais si foible en comparaison de celui dont l'Angloise est abondamment pourvûe, qu'en vérité il y a toujours selon lui plus de Différence en ce Monde entre un François, un Italien, ou un Allemand, & un Anglois, que les Jansénistes n'en mettent dans l'autre entre St. Augustin & le Patriarche des Jésuites.

J'ai parlé plusieurs fois, avec le Voyageur sensé, de la Prévention de son Compatriote. Comme il est sage & prudent, il déplore son Aveu-

Aveuglement, & parle en Homme desintéressé des Défauts & des Vertus des Nations qu'il a connues. „ L'Italie, *m'a-t-il dit*, est un Pays, „ qui n'offre d'abord aux Yeux que le Luxe, „ la Débauche, & la Superstition. Il semble „ qu'un Philosophe ne puisse y rien trouver di- „ gne de son Estime & de son Attention. Ce- „ pendant, lorsqu'il agit d'une maniére pruden- „ te & retenue, quil cherche à faire Connoissan- „ ce avec les Gens de Lettres, il en trouve un „ nombre d'habilles, dont les Noms ne sont point „ aussi connus que ceux de bien d'autres Savans; „ parce qu'ils sont contraints de garder le Si- „ lence, & qu'il ne leur est permis de savoir que „ pour eux. Si l'on abolissoit aujourd'hui l'In- „ quisition en Italie, demain l'on verroit paroi- „ tre un nombre d'Ouvrages excellens, & qui ne „ seroient point inférieurs à ceux qu'ont pro- „ duits les autres Nations. Je regarde un Hom- „ me de Lettres comme un Oranger. Si l'on „ plante cet Arbre dans une Caisse, il sera con- „ traint, & ne produira que des Fruits d'une mé- „ diocre grosseur. S'il est, au contraire, en „ pleine Terre, il en portera d'infiniment plus „ beaux. Il y auroit eu en Italie dix Historiens „ tels que Frà-Paolo, si l'on eut écrit à Rome, à „ Naples, & à Florence, aussi librement qu'à „ Venise. Un Voyageur, qui veut s'instruire, „ doit chercher à déterrer les Savans qui sont „ obligés de cacher une partie de leur Mérite, & „ juger de ce quils pourroient être, par ce qu'il „ leur est permis de paroitre.

„ Quant

„ Quant à la Débauche outrée qu'on repro-
„ che aux Italiens, je conviens, qu'il est difficile
„ de n'en être pas indigné. On voit toujours
„ avec une Surprise nouvelle des Lieux infames,
„ protégés par le Magistrat, dans une Ville qui
„ porte le Nom de *Sainte*; & c'est-là un Préjugé
„ bien grand contre la Vertu & la Pudeur de
„ ces mêmes Magistrats. *Le Peuple*, a dit un
„ Sage Payen, *se conduit toujours d'une manière*
„ *modeste dans les Républiques où ceux qui gouver-*
„ *nent craignent l'Infamie* *. On punit de Mort
„ à Rome un Homme qui dit que la Pantoufle
„ du Pape n'est pas bénite: & on y souffre qu'u-
„ ne Femme se prostitue publiquement, & qu'el-
„ le paye un Tribut qui lui acquiert le Droit de
„ mettre ses Débauches à couvert de l'Autorité
„ du Prince „.

La façon sage & désintéressée, dont me parloit cet Anglois sur les Italiens, me fit naitre, mon cher Isaac, la Curiosité de lui demander ce qu'il pensoit des François. „ Ils ont, *me répon-*
„ *dit-il*, de grandes Qualitez; mais, ils ont aussi
„ de grands Défauts. On les accuse générale-
„ ment en Angleterre de penser superficiellement,
„ & d'avoir plus d'Esprit que de Science. Ce Re-
pro-

* Μάλιστα σωφρονεῖ ὁ δῆμος, ὅπου τὸν λόγον μᾶλλον οἱ πολιτευόμενοι δεδοίκασιν ἢ τὸν νόμον.
Ibi demum Populus modestè se gerit, ubi qui Rempublicam gubernant Infamiam potiùs, quàm Leges, vereantur. Septem Sapientium, & eorum qui iis connumerantur Apophteg. & Praecepta, *pag.* 8.

„ proche a quelque chose de réel. Il est certain, que, parmi le grand nombre d'Auteurs „ dont la France fourmille, la plûpart n'écrivent que des Bagatelles, des Contes, des Romans, des Poësies galantes; & qu'on donne „ trop libéralement à Paris le Nom de *Savant* à „ un Homme qui ne fait que des Comédies. Il „ y a cependant des Génies de la prémiere Volée, qui ne doivent nullement être confondus dans cette Classe. L'Académie des Sciences, infiniment supérieure aux autres Académies Littéraires du Royaume, est généralement composée d'un nombre d'habiles Gens, „ dont les Ouvrages sont des Preuves convaincantes, qu'il se trouve en France, ainsi qu'en Angleterre, des Personnes d'une „ vaste Pénétration. Il est vrai, que, dans „ certains Ouvrages, on apperçoit que le „ Génie Anglois atteint où le François ne pense pas seulement à aller. Il s'éléve jusqu'aux Cieux, rompt la Chaine des Préjugés, & dévoile la Vérité, malgré les Cris „ de la Superstition, & les Ruses du Mensonge. Les François jouïroient, sans doute, du même Avantage, s'ils étoient les „ Maitres de donner l'Essor à leur Génie. „ Mais, malheureusement pour eux, ils sont „ obligés de le tenir captif. Ce n'est pas le „ moyen de réfléchir qui leur manque, mais „ la Liberté de le pouvoir faire. Cette Gêne les accoutume, pour la plûpart, à s'occuper de Bagatelles: & ce qu'il y a de pis, c'est

„ c'est qu'ils se font peu-à-peu une Habi-
„ tude de les regarder comme des Choses
„ sérieuses, importantes, & nécessaires. Ce
„ Défaut leur a acquis chés les Etrangers la
„ Réputation d'être superficiels; les asser-
„ vit despotiquement aux Modes nouvelles,
„ qu'ils regardent comme des Affaires bien
„ essentielles; leur donne un Caractère d'In-
„ constance & de Légéreté fort remarquable;
„ & les remplit d'une bonne Opinion d'eux-
„ mêmes, qui ne peut rendre que ridicules
„ ceux qui ne font point Difficulté de s'y li-
„ vrer „.

Je ne sçai, mon cher Isaac, comment tu trouveras les Sentimens de cet Anglois. Mais, ils m'ont paru aussi raisonnables, que ceux de son Compatriote m'ont semblé ridicules.

Porte-toi bien, mon cher Isaac: vis content & heureux: & garanti-toi toujours soigneusement des Préjugés & de la Prévention.

De Londres, ce ...

LET-

LETTRE CENT-SOIXANTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

LES Pontifes Anglicans, mon cher Isaac, ne sont point engagés au Célibat, ainsi que les Italiens & les François. Depuis qu'ils se sont séparez de la Communion Romaine, ils ont contracté des Mariages comme les séculiers; &, en conservant toutes les Prérogatives de leur Rang, ils ont adouci les rigueurs & les Austéritez qui les accompagnent. Cette conduite, adroite, politique, & intéressée de ne rien changer à l'ancienne Hiérarchie de l'Eglise, a causé un préjudice très considérable à la Cour de Rome: & il est certain, que si, lorsqu'on établit la réforme en Angleterre; ont eut proposé aux Pontifes Anglois de devenir des simples Curéz, & d'établir les usages de l'Eglise Reformée de Geneve, il n'y eut eu aucun d'eux, qui ne se fût revolté contre une innovation, qui leur eut été si desavantageuse. Ils se seroient tous fortement opposez aux nouveaux Dogmes qu'on vouloit introduire: ils eussent excité le Peuple, sur l'Esprit duquel leur Caractère leur donne beaucoup de crédit, à se révolter; & s'ils n'avoient pû entiérement empêcher l'Etablissement

des

des nouveaux Dogmes, du moins en eussent-ils considérablement arrêté lès progrès.

Les Princes, qui secouérent le Joug du Pontife Romain, se servirent d'un excellent expédient pour mettre lès Ecclésiastiques dans leurs Intérèts. Ils les laissérent Maitres des Biens dont ils jouissoient: ils ne touchérent point à leurs Privileges; & ils leur permirent d'avoir des *femmes lestes & fringantes*, pour leur aider à manger gracieusement les revenus de leurs Bénéfices. Si l'on eut agi en France de la même maniere, & qu'au lieu de s'amuser à écrire des invectives contre les Pontifes on leur eut dit, *nous consentons que vous jouissiés de cinquante mille Livres de Rente, nous nous soumettons à vous appeller* Messeigneurs, *vous ne perdrez aucun de vos droits sur votre Clergé: consentez à secouër le Joug sous lequel vous gémissiez, ainsi que le reste de la Nation; &, pour Prix de votre complaisance, il vous sera permis de travailler à la procréation des petits Evêques futurs,*

Et vous pourrez *faire une Amie*
Fringante & *de belle grandeur,*
En son Esprit non endormie,
En son Tetin bonne rondeur,
Douceur
En Cœur,
Langage
Bien sage,
Dansant chantant par bons accords,
Et ferme de Cœur & de Corps *:

* Oeuvres de Marot, *Chanson XXV.*

Si, dis-je, on s'y fut pris ainsi à l'égard des Prélats François, je suis assuré, qu'il n'y en avoit aucun d'entre eux, qui n'eut galamment accepté une pareille proposition. *Hé bien*, auroient-ils dit, *puisqu'il faut que le nombre des Elûs soit accompli, autant vaut-il que des Evêques travaillent à le remplir, que des simples particuliers.* Mais, à moins que d'avoir perdu le Bon-Sens, pouvoit-on se figurer de ne pas révolter tout le Haut Clergé, en voulant le réduire au simple Etat de Prestolets, ou de chétifs Curez de Village? Beze ne l'éprouva que trop au Colloque de Poissi. Interrogé par quelques Prélats desabusez sur ce que deviendroient leurs Bénéfices s'ils se déclaroient ouvertement pour sa Doctrine, & leur aïant franchement répondu, qu'il falloit *en faire un Sacrifice au Pied de la Croix de Christ*, ces Prélats intéressés lui tournérent brusquement le Dos; & faute d'avoir été aussi politique que les Réformateurs Anglois, il perdit une si belle occasion de réformer toute l'Eglise Gallicane. En effet, je ne doute pas, que, dans les commencemens de la réforme, il n'y ait eu beaucoup de Prélats, que la tentation d'avoir femme & Enfans a fait pancher dans le fond du Cœur pour le Protestantisme: &, s'il n'avoit point fallu se reduire à l'Etat de simple Ministre en prenant une Epouse, il eut été aussi facile de faire changer de Sentimens les Evêques en France, qu'il l'a été en Angleterre. Je suppose. par exemple, que le Cardinal de Lorraine eut eu envie de se marier. La

crainte de perdre les biens immenses dont il jouissoit ne pouvoit que l'en detourner; &, pour satisfaire en même tems son ambition & sa volupté, il se fut bien plûtôt déterminé à user de la femme de son Prochain, qu'à en prendre une qui n'eût servi qu'à l'appauvrir. Aussi le faisoit-il bien sans cela: car, on sçait de lui-même qu'il aimoit extrémement le déduit, & qu'il avoit couché avec les plus jolies femmes de la Cour; & il en étoit si peu scrupuleux, qu'il ne fit aucune difficulté de s'en vanter un jour publiquement à la Duchesse de Savoie, dans une de ces occasions où la vivacité des mouvemens ne laisse aucun lieu de douter de la vérité de ce qu'on avance. C'est Brantome qui nous apprend cela avec son Enjoûment ordinaire. *Le Cardinal de Lorraine*, dit-il, *passant une fois par le Piédmont, allant à Rome pour le Service du Roi son Maitre, visita le Duc & la Duchesse. Après avoir assez entretenu Monsieur le Duc, il s'en alla trouver Madame la Duchesse en sa chambre, pour la saluer; &, s'approchant d'elle, elle, qui étoit la même Arrogance du Monde, lui présenta la Main pour la baiser. Monsieur le Cardinal, impatient de cet affront, s'approcha pour la baiser à la Bouche; & elle de se reculer. Lui, perdant patience, & s'approchant de plus près encor d'elle, la baisa deux où trois fois; & quoiqu'elle en fit les cris & Exclamations à la Portugaise & Espagnole, il fallut qu'elle passât par là.* „ *Comment* „, *dit-il*, „ *est-ce à moi à qui* „ *il faut user de cette Mine & façon? Je bai-* „ *se bien la Reine ma Maitresse, qui est la plus*

 gran-

„ *grande Reine du Monde: & vous, je ne vous* „ *baiserai pas, qui n'êtes qu'une petite Duchesse* „ *crotée! Et je veux que vous sachiés, que* j'ai „ couché *avec des Dames aussi belles, & d'aussi* „ *grande Maison, que vous* *. „

Après cela, mon cher Isaac, il est difficile aux plus zélez Nazaréens de soutenir, que le Cardinal de Lorraine ne se fut point marié, s'il avoit pû le faire s'en s'appauvrir. Il faut, ou qu'ils avouent, que ce Pontife, qu'ils considérent comme un des plus fermes soutiens de leur Religion, fut un homme qui regardoit l'adultere comme une Badinerie, & qui ne croioit pas devoir chercher des moïens pour l'éviter: ou qu'ils conviennent, que, s'il eut pû trouver quelque Expédient sans se ruiner totalement, il en eut sans doute profité; car, son Tempéremment étoit si violent à cet Egard, qu'il falloit absolument qu'il optât entre le Concubinage & le Mariage. On sait, qu'il étoit agité d'une espece de fureur amoureuse; & l'on eut dit, que Vénus avoit fait couler dans ses Veines ce funeste Poison qui perdit les Filles de Minos. *J'ai ouï conter*, dit le même Auteur que je viens de citer, *que quand il arrivoit à la Cour quelque Fille ou Dame nouvelle qui fût belle, il la venoit aussi-tôt accoster; & l'arraisonnant, il lui disoit, qu'il la vouloit dresser de sa main. Quel Dresseur! Je crois que la peine n'y étoit pas si grande comme à dresser quelque Poulain sauvage. Aussi pour lors disoit-on, qu'il n'y avoit guére, ou Filles résidentes à la Cour, ou frai-*

* Brantome, Dames Galantes *Tom. II. pag.* 364.

fraichement venues, qui ne fussent débauchées ou attrapées par la Largesse du dit Monsieur le Cardinal ; & peu, ou nulles, sont-elles sorties de cette Cour femmes ou filles de Bien. Aussi voïoit-on pour lors leurs Robes & grandes Garde-robes plus pleines de Robes de Cottes d'Or & d'Argent & de Soie, que ne sont aujourd'hui celles de nos Reines & de nos Princesses. J'en ai fait l'Expérience, pour l'avoir veu deux ou trois fois, en plusieurs qui avoient gagné tout cela ; . . car, leurs Peres, Meres, & Maris, ne leur eussent pû donner en si grande quantité *.

Il est étonnant, mon cher Isaac, qu'un homme tel que le Cardinal de Lorraine, qui sentoit si bien par lui-même la nécessité du Mariage des Ecclésiastiques, & qui étoit un des plus illustres membres de l'Assemblée que les Pontifes Nazaréens tinrent à Trente au Sujet des opinions de Luther & de Calvin, n'ait pas opiné fortement à mettre un Frein à la Débauche des Prêtres, en leur permettant de prendre une femme. Comment est-ce qu'un Prélat, à qui la Cour de France pouvoit à peine fournir assez de Concubines, croïoit qu'un Curé retiré dans son Village avoit assez de force pour ne pas coucher avec sa Servante ? On ne peut douter, qu'il n'y eut dans l'Assemblée de Trente, un nombre de Pontifes, qui connoissoient par eux-même la nécessité de laisser marier les Ecclésiastiques. Cependant, par une fausse délicatesse, & par un Entêtement inexcusable, ils donnérent de nou-

* Brantome, Dames Galantes, *Tom. II. pag.* 362.

velles forces à une coutume qui a depuis occasionné un nombre infini de Crimes, & rendu les Prêtres Nazaréens méprisables aux Yeux de l'Univers.

Les Partisans des nouvelles opinions eurent un beau prétexte pour se récrier contre les ordonnances qui défendoient le Mariage aux Ecclésiastiques. Le Cardinal del Monté, qui depuis fut fait Pape sous le Nom de Jules III, & qui présidoit comme Légat au Concile de trente, avoit encor plus de raison pour prendre une femme légitime, que le Cardinal de Lorraine. Car, quoiqu'il soutint que le Mariage devoit être très rigoureusement prohibé aux Prêtres & aux Evêques, non content de s'amuser par-fois avec les Dames, il usoit du privilege accordé par les Païens aux Divinitez anciennes, & il avoit un petit Ganimede, à la vérité beaucoup moins charmant que celui de Jupiter, mais dont il étoit cependant extrémement amoureux. Il l'avoit mené avec lui au Concile; car il ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Il y fut pourtant une fois forcé, aïant été obligé de l'envoïer faire un Voïage de quelques jours pour le rétablissement de sa Santé. Lorsque ce Bien-aimé revint, le Légat conduisit audevant de lui la plûpart des Peres du Concile, qui furent les Témoins de ses Transports amoureux, sans que les Feux violens & lascifs de leur président pussent leur faire sentir combien le Mariage étoit utile & nécessaire aux Ecclesiastiques. C'est un célébre Histo-

torien Nazaréen Papiste *, qui nous apprend ces affreuses Particularitez. *Lorsque Jules*, dit-il, *n'étoit encor qu'Archevêque de Siponte, & qu'il gouvernoit la Ville de Boulogne, il reçut dans sa Maison un jeune Enfant natif de Plaisance, dont la Naissance n'est jamais venue à la connoissance du Monde. Il le prit en affection, comme si c'eut été le sien propre, & le mena à Trente, où il failit de le perdre par une grande Maladie. Mais, l'aïant envoïé, par l'Avis des Médecins, à Vérone, pour changer d'Air, Innocent, (c'étoit le Nom de ce Mignon,) y recouvra la Santé, & quelque tems après retourna à Trente. Le jour, qu'il devoit y arriver, le Légat sortit de la Ville par Forme de Promenade, accompagné de quantité de Prélats, &, l'aïant rencontré, le reçut avec des Témoignages excessifs de joie & de tendresse; ce qui donna bien à parler, soit que ce fût une rencontre fortuïte, ou une chose faite à dessein pour le prendre en Chemin.*

Considere, mon cher Isaac, jusqu'où va la bisarrerie des hommes. Des gens, qui vont en foule à la Suite de leur Chef recevoir un infame Giton, s'opiniatrent à ne point consentir que de fort honnêtes gens puissent contracter des Mariages légitimes. Pouvoient-il souhaiter quelque-chose de plus fort, pour leur démontrer le Mal que cause le Célibat des Prêtres, que l'Avanture qui leur arrivoit?

Ce Cardinal del Monté avoit des obligations très grandes à un autre Pontife nommé Jules

 II,

* Frà-Paolo, de la Traduction d'Amelot, Livr. III, à l'Ann. 1550, pag. 281.

II, qui étoit encore plus *âpre à la Curée*. Il étoit dangereux, de son Tems, aux jeunes Seigneurs de faire le Voïage de Rome. Ils ne s'en retournoient point comme ils y étoient allez. Si l'on en croit plusieurs Historiens Nazaréens, ce Pontife violoit le Droit d'Hospitalité d'une étrange maniere. *Ils se lit*, disent quelques Auteurs, *en un Ecrit des Théologiens de Paris*, *de deux jeunes Gentilshommes par lui forcés, que la Reine Anne, femme du Rois Louïs XII, avoit recommandez au Cardinal de Nantes, pour les amener en Italie* *. Si le Reproche qu'on fait à ce Pontife est véritable, il eut mieux vallu aller chés les Tartares que chés les Romains. On ne risquoit chés les uns que la Vie: & l'on perdoit l'honneur chés les autres.

On ne court aucun risque semblable à Londres, mon cher Isaac. Les Pontifes Anglois y ont assez d'affaires dans leur Domestique, & ne songent point à s'égaïer ailleurs. Une Eglise à conduire, & une femme à contenter: en voilà plus qu'il n'en faut pour éloigner tous les desirs libertins. Je ne voudrois pourtant pas jurer, que jamais Archevêque de Cantorbéri n'ait eu de Batard; mais, cela est inconnu: & la facilité, que les Ecclésiastiques ont en ce Païs d'avoir des Enfans

* *Legitur in Commentario Magistrorum Parisiensium de Julio Secundo Papâ, quòd duobus nobilissimi Generis Adolescentibus, quos Anna Galliarum Regina Nanetensi Cardinali informandos commiserat, & aliis multis, Diabolicâ Rabie (proh Facinus!) Stuprum intulerit.* Wolfius, Lection. Memorabil. *Tom. II. pag.* 21. Du Plessis, Mistere d'iniquité, *pag.* 581.

ſans légitimes, les empêche d'en ſouhaiter d'autres. Il paroit, qu'ils ont toujours aſſez été dans ce Gout-là: car, lorſque les Pontifes Nazaréens conſentirent à vivre dans le Célibat, pluſieurs de ceux qui étoient en Angleterre ne voulurent point ſe ſoumettre à cette Loi. Un certain Geraldus, qui a vécu dans le XII & le XIII Siécles, aſſure que les Pontifes étoient encore alors mariez dans le Païs de Galles *. Un Auteur plus illuſtre, dit la même choſe des Ecoléſiaſtiques de la Bretagne Armorique †. Une choſe, dont les Nazaréens ne ſauroient douter, & qui eſt atteſtée par un de leurs principaux Docteurs, c'eſt qu'en Irlande huit Pontifes, qui s'étoient ſuccédez les uns au autres, avoient été mariez tous les huit, dans le Tems qu'ils exerçoient leur Pontificat ‡.

Ce ne fut donc qu'à la derniere extrémité, que les Prélats Anglois & Irlandois conſentirent de ſe paſſer de femmes: & dès qu'ils purent trouver l'occaſion d'en avoir une à eux, ils ceſſérent de ſe ſervir de celle de leur Prochain. Lorſque Henri VIII ſe brouilla avec la Cour de Rome, en ſecouant le Joug des Italiens il voulut réformer les Abus qu'il crut y avoir dans

* Voïez le Traité de *Illaudabilibus Walliæ*, inſéré dans l'*Anglia Sacra*, Tom. II. pag. 450.

† Hildebert, Evêque du Mans, Auteur du XII Siécle, cité par *Geraldus Cambrenſis*, *Epiſt.* LXV. *pag.* 151. *du Tom.* XXI. *de la* Bibliotheque des Peres.

‡ *Jam octo extiterunt ante Celſum Viri uxorati, & abſque Ordinibus, Litterati tamen.* Bernardus, in Vit. Mal.

ſon Roïaume: & s'étant fait déclarer Chef de la Religion, il rétablit l'ancienne coutume. Si ce Prince avoit toujours agi auſſi ſenſément, il mériteroit de grandes Louanges. Il n'eſt rien de ſi ſage & de ſi judicieux, que de détruire toutes les Lois pernicieuſes, qui ne ſont autoriſées que par des préjugés ridicules. Puiſque le Mariage a été ſi ſouvent recommandé par les Ecritures, que l'homme eſt naturellement porté au Vice, & qu'il trouve un Remede contre lui dans une Epouſe légitime, par quelle raiſon les Nazaréens, qui croïent ainſi que nous, les mêmes Ecritures, ont-ils établi un Uſage qui entraine autant de Crimes? Leurs Prêtres ſe ſont mariez juſqu'au XII Siecle. D'où vient vouloir abolir une coutume fondée ſur le Bon-Sens? Ou bien, lorſque cette coutume a été abolie, pourquoi, quand on reconnoit l'utilité, ne pas la rétablir, & avouër qu'on a fait une faute, au lieu de faire brûler ceux qui ſoutiennent la néceſſité du Mariage, des Eccléſiaſtiques, comme s'ils avançoient quelque Theſe contre l'Exiſtence de la Divinité? La folie de Nazaréens, mon cher Iſaac, fait notre Gloire. Ainſi, laiſſons-les dans leur Aveuglement.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vi content & heureux.

De Londres, ce . . .

LET-

LETTRE CENT SOIXANTE-ET-UNIEME.

ISAAC ONIS, *Karaïte, autrefois Rabbin de Constantinople à* AARON MONCECA.

J'AI lû avec plaiſir, mon cher Monceca, ta derniere Lettre. Je ſuis perſuadé comme toi de la Néceſſité de permettre le Mariage aux Prêtres, dans quelque Religion que ce ſoit. C'eſt-là le ſeul Moyen pour arrêter les Vices énormes qui s'introduiſent dans les Sociétez de Gens, qui, voulant s'élever au deſſus de l'Humanité, après avoir combattu quelque tems contre les Paſſions, donnent enſuite dans les plus grands Excès, & portent la Débauche d'autant plus loin, qu'ils n'ont aucun Secours pour s'en garantir. L'Exemple des Moines Nazaréens, & les Hiſtoires ſcandaleuſes qu'on écrit tous les jours de leurs Actions lubriques, ſont des Preuves évidentes & inconteſtables de la Néceſſité de ne point impoſer aux Hommes des Règles qui ſont entiérement contraires à la Raiſon, & directement oppoſées à la Nature.

Je loue beaucoup les Pontifes Anglois d'avoir ſecoué un Joug auſſi dur, & auſſi pernicieux, que celui du Célibat: mais, je ne crois point, que l'Envie d'avoir une Femme légitime ait été le principal Motif de la Séparation des Prélats Anglicans d'avec les Pontifes Romains. L'Empire,

pire, que ces derniers avoient pris depuis longtems sur les prémiers, & la façon hautaine avec laquelle il les traittoient, disposa les Esprits, las d'une Domination pesante, à s'affranchir de l'Esclavage: &, dès que les Anglois trouvérent un Prétexte, il s'en servirent avec plaisir, pour briser leurs Chaines.

Je ne sçai, mon cher Aaron, si tu as jamais réfléchi attentivement au Pouvoir immense que les Pontifes Romains s'étoient aquis dans les Siécles passez, non seulement sur les Ecclésiastiques, mais encore sur les Rois & les Empereurs. Il étoit si grand, & parvenu à un si haut Point, qu'il étoit impossible qu'il ne fut ébranlé par sa Hauteur énorme, & qu'il ne croulât enfin sous son propre Poids. Je compare la Puissance des Souverains Pontifes à celle des anciens Romains, & j'y trouve une Ressemblance parfaite. Les Papes ne furent d'abord que de simples Prélats; égaux aux Chefs des autres Eglises Nazaréenes. Les Romains, sous leurs Rois, n'étoient, ni plus riches, ni plus puissans, que les autres Peuples de l'Italie. Dans les tems de la République, ils soumirent peu-à-peu, non seulement leurs Voisins, mais la moitié du Monde entier. Enfin, cette Grandeur s'éclipsa peu-à-peu sous les Empereurs; &, depuis Constantin, elle alla presque toujours en diminuant.

La même chose est arrivée aux Pontifes Romains. Lorsque les Empereurs eurent entiérement abandonné la Ville de Rome, ils commen-

mencérent par cette Absence des Souverains à s'acquérir dans l'Italie un Crédit considérable, qui ne s'augmenta cependant que peu-à-peu: car, pendant très long-tems, l'Election des Papes fut faite ou confirmée par les Empereurs de Constantinople. Mais, quand les Alains, les Bourguignons, les François, les Pictes, les Saxons, les Vandales, & les Visigots, se rendirent Maitres, les uns des Gaules, les autres de la Grande Bretagne, les autres de l'Espagne; les Monarques Grecs, regardant les Provinces d'Occident comme abandonnées au Pillage, n'eurent plus guére d'Attention que pour ce qui concernoit l'Orient: &, quoi qu'ils conservassent encore une grande Partie de l'Italie, les Papes, par toutes ces Révolutions, y avoient déja acquis beaucoup d'Autorité. Elle étoit cependant balancée par celle de plusieurs petits Tirans, qui, sous une Apparence d'Obéissance & de Redevence aux Empereurs de Constantinople, jouissoient effectivement de la Souveraineté.

Les Lombards ayant détruit entiérement les Restes de la Domination des Monarques Grecs, l'Election des Papes ne fut plus faite que par le Peuple. Quelque tems même avant que l'Exarcat de Ravenne eut pris fin, Constantin III. voyant qu'il n'avoit plus qu'une Ombre d'Autorité dans la Ville de Rome, consentit que les Romains pussent choisir un Pontife, sans attendre son Consentement: & c'est ce tems, mon cher Monceca, qu'on doit regarder comme la pré-

par le Pape, pour lever laquelle Sentence d'Interdiction ils le déterrent, & fut son Corps porté à Spire, & mis dans un Cercueil de Pierre hors l'Eglise, comme étant mort excommunié.

Si ce Fait, mon cher Monceca, n'étoit attesté par tous les Historiens de quelques Communions qu'ils soient, auroit-il dû trouver Croyance chés la Postérité? Comment peut-on se persuader, qu'un Empereur qui régna cinquante Ans, qui se trouva dans un grand nombre de Batailles, qui domtâ la plûpart de ses Ennemis, qui s'acquit enfin une très grande Gloire, ait enfin été aussi indignement traitté par ses Sujets, à la Persuasion d'un Prêtre dont la Haine implacable ne pouvoit être éteinte par la Mort de son Adversaire?

Lorsque je parcours, mon cher Monceca, l'Histoire des Pontifes Romains, ce n'est point leur Orgueil, leur Ambition, en un mot toute leur Conduite criminelle, qui m'étonnent. Comme la Faveur, la Caballe, & l'Argent, ont toujours plus eu de Part à leur Choix, que la Probité & le Mérite, il est naturel qu'il y en ait eu beaucoup moins de bons que de mauvais. Mais, je ne puis revenir de ma Surprise, lorsque je vois un nombre de Nations entiéres ne faire aucun usage de la Raison, & suivre aveuglément les Impressions les plus opposées à la Lumiére Naturelle. Qu'un Pontife soit assez ambitieux pour vouloir détroner un Roi: c'est un Homme qui abuse de son Etat, pour couvrir ses Crimes; & la chose est assez ordinaire.

Mais,

Mais, que des Peuples entiers consentent à violer tous leurs Devoirs, la Vertu l'Honneur, la Religion, & cela sans aucun Motif d'Intérêt particulier : c'est à quoi je ne pense jamais, sans fremir d'Horreur, voyant quels Maux peut causer la Superstition.

Pendant que le Pouvoir des Pontifes étoit monté à ce Point excessif, l'Angleterre, mon cher Monceca, étoit un des Royaumes sur lesquels ils avoient le plus d'Autorité : ils le tenoient comme en Esclavage ; & cet infortuné Pays payoit des Tributs immenses à la Cour de Rome. Le retour des Sciences fit ouvrir peu-à-peu les Yeux aux Mortels aveuglez : ils s'apperçurent enfin des Sottises de leurs Péres ; ils reconnurent combien étoit dur le Joug qu'on leur avoit imposé. Ils n'osérent d'abord le sécouer avec vigueur ; parce qu'un reste de Superstition, la Puissance des anciens Préjugés, & le manque d'Occasions favorables, les empêchoient d'agir. Mais, d'heureuses Circonstances s'étant enfin présentées, on vit tout-à-coup la face de l'Europe changée : & les Esprits, qui n'attendoient qu'un moment convenable, ne manquérent point de se saisir de celui qui se présenta. Un simple-Moine * le fit naitre ; &, dans l'espace de quinze à vingt Ans, il frappa un si terrible Coup sur le Papisme, qu'il l'ébranla jusque dans ses Fondemens, & lui enleva une grande partie de ses Domaines. La Suéde, le Danemarc, la Prusse, la Saxe, une bonne partie de l'Allemagne, adoptérent

* Luther, Religieux Augustin à Wittemberg.

ses Sentimens, & brisérent enfin l'Idole, qu'ils avoient si long-tems adoré.

D'un autre côté, Calvin, habile Ecclésiastique François, moins entreprenant que Luther, mais aussi capable que lui d'exécuter des grands Desseins, acheva ce qu'il n'avoit que commencé, & introduisit la Réformation de la Doctrine & des Mœurs, non seulement en France, mais même en Suisse, dans les Pays-Bas, en Ecosse, & en divers autres Endroits. Parmi tant de Révolutions, l'Angleterre ne demeura point tranquille. L'Amour, & le Dépit, achevérent ce que les Livres de Luther & de Calvin n'avoient qu'ébauché. En effet Henri VIII. épris des Charmes d'Anne de Boulen, & ne pouvant obtenir de Rome la Dissolution de son Mariage, rompit ouvertement avec les Papes, & détruisit ainsi le Papisme en Angleterre.

Les Nouvelles Opinions, que tant de Peuples différens avoient embrassées, occasionnérent de vives Disputes entre les Savans; & les Sciences gagnérent infiniment à ces Combats Littéraires. Chacun vouloit être instruit: tout le Monde étudia; & ce fut alors, que l'on vit disparoitre le Langage & le Génie Scholastique. Il fallut que les Papistes opposassent de bons Livres à ceux de leurs Adversaires, où qu'ils se résolussent à les voir triompher de toutes les manieres. Afin d'y réussir, les Théologiens furent obligés de se rendre intelligibles; &, pour cela, ils se virent réduits à abandonner leur ancienne maniere. Cela acheva d'éclairer les Esprits: car, alors,

alors, chaque Particulier put juger clairement de ce qu'il ne voyoit auparavant que par les Yeux des Moines & des Prêtres; & cette Clarté nouvelle porta de nouveaux Préjudices à l'Autorité des Pontifes. En effet, peu s'en fallut, qu'ils ne perdissent totalement la France: & ce ne fut qu'après avoir travaillé bien du tems, qu'ils vinrent à bout d'y conserver leur ancienne Autorité; quoique de tous les Royaumes qui la reconnoissent ce soit celui où leur Pouvoir soit le moins établi.

Les François craignent fort la Politique & les Ruses de la Cour de Rome. Dans tous les tems, & même dans ceux où l'Europe entiére trembloit sous les Pontifes, ils ont toujours été attachés à leurs Rois, & n'ont point souffert qu'on empiétât sur leurs Priviléges. Il est vrai, que, depuis que la Secte des Jésuites s'est établie chés eux, elle a corrompu quantité de Particuliers; parmi lesquels on trouve beaucoup d'Ecclésiastiques, qui ont oublié qu'ils étoient François, & qui sont prêts dans toutes les Occasions de vendre leur Patrie aux Pontifes Romains. Mais, les Parlemens, les Ministres d'Etat, la Noblesse, le Peuple même, n'ont point changé de Sentimens: & si la Cour de Rome vouloit exiger quelque chose qui déplût au Monarque François, toutes ses Menaces & toutes ses Fulminations seroient fort peu redoutables. On en a toujours fait assez peu de cas en France. Quelquefois même on a été jusqu'à y punir sévérement les Fautes que faisoient les Pontifes.

Louïs XIV., quelque peu porté qu'il fut pour les Opinions contraires au Papiſme, fit élever au Milieu de Rome même un Monument qui devoit ſervir à la Honte éternelle des Romains. Cependant, après l'avoir laiſſé ſubſiſter quelque tems, il voulut bien, par un Excès de Clémence, permettre qu'on l'abbatit. Il n'eſt pas ſurprenant, que ce Roi ait agi d'une maniére auſſi forte, dans un tems où l'Autorité des Pontifes, pour ce qui regarde le Temporel, eſt regardée comme une Chimére abſurde. Mais, le Démélé qu'eut le Roi Philippe le Bel avec Boniface VIII, dans un tems où les Pontifes faiſoient trembler tant de Souverains, prouve évidemment le peu d'Autorité que les Papes ont eu de tout tems ſur les Monarques François. Ce Prince, brouillé avec ce Pape au ſujet de la Nomination à quelques Bénéfices, en reçût le Billet ſuivant.

Boniface, Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu, à Philippe Roi des François. Crain Dieu, & obſerve ſes Commandemens. Nous voulons que tu ſaches, que, dans les choſes Spirituelles & Temporelles, tu nous és ſoumis. La Collation des Bénéfices ne te regarde point, &c. & ſi tu en as conféré quelques-uns, nous en revoquons la Donation, & la déclarons nulle; ajoutant, que ceux qui penſent autrement ſont des Fats & des Inſenſez. Donné, &c. *

A

* *Bonifacius, Epiſcopus, Servus Servorum Dei, Philippo Francorum Regi. Deum time, & Mandata ejus obſerva. Scire te volumus quòd in Spiritualibus, & Temporalibus,* no-

A ce Billet doux voici la Réponse de Philippe le Bel.

Philippe, par la Grace de Dieu, Roi de France, au nommé Boniface, qui se fait appeller Souverain Pontife, Salut fort modique, & même aucun. Sache ta grandissime Fatuïté, que pour le Pouvoir Temporel, nous ne reconnoissons Personne. Nous conférons les Prébendes & les Bénéfices auxquels nous avons droit de nommer; & nous en assurerons les Revenus à ceux que nous en aurons pourvûs, croïant, qu'il n'y a que des Fats & des Insensez, qui puissent nous disputer ce Pouvoir †.

A coup sûr, un Prince, qui écrivoit de cette maniére, ne craignoit nullement le Sort de l'Empereur Henri IV.

Porte-toi bien; & vis content & heureux.

Du Caire, ce ...

nobis subes. Beneficiorum & Prabendarum ad te Collatio nulla spectat: & si aliquorum vacantium Custodiam habeas, Usumfructum earum Successoribus reserves; & si qua contulisti, Collationem haberi irritam decrevimus, & quatenus processerit revocamus. Aliud credentes Fatuos reputamus. Datum Laterani, quarto Nonas Decembris, Pontificatus nostri Anno sexto.

Philippus, Dei Gratiâ Francorum Rex, Bonifacio se gerenti pro Summo Pontifice Salutem modicam, sive nullam. Sciat tua maxima Fatuitas, in Temporalibus nos alicui non subesse. Aliquarum Ecclesiarum, & Prabendarum, vacantem Collationem ad Nos Jure Regio pertinere, & percipere Fructus earum contra omnes Possessores utiliter nos tueri. Secus autem credentes Fatuos reputamus atque Dementes. Datum &c.

LETT. CENT-SOIXANTE-&-DEUXIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

JE ne t'ai point encore parlé, mon cher Isaac, du Parlement d'Angleterre. C'est à cette auguste Assemblée, que la Nation est redevable de son Bonheur & de sa Liberté. Sans elle, depuis longtems le Pouvoir despotique se fût introduit dans ce Roiaume, & les Souverains, ne trouvant rien qui s'opposât à leurs Volontez, auroient sans doute usurpé une Autorité absolue. Lorsque je considere les différens Gouvernemens qui sont établis en Europe, je n'en trouve aucun qui me paroisse aussi parfait que celui d'Angleterre. En effet, il réünit toutes les Qualitez qu'il faut pour rendre le Peuple heureux, & le Souverain puissant.

Tous les Législateurs, qui ont voulu fonder une République bien ordonnée, lui donner des Loix qui assurassent la Liberté, ont senti, qu'il étoit nécessaire que l'Autorité du Prince fût tempérée & arrêtée par les Remontrances, & même par le Crédit des Principaux de la Nation, qui servoient de Médiateurs entre le Prince & le Peuple, & qui conservoient les Droits de l'un & protégoient la Liberté de l'autre. C'est-là, mon cher Isaac, le principal Devoir du Parlement d'Angleter-

gleterre. Tandis que le Roi, n'empiete point sur les Privileges de la Nation, il est le Maître absolu: mais, dès qu'il veut les détruire, il trouve ce même Parlement toujours opposé à ses Volontez.

Il paroit d'abord, qu'un Roi n'est point aussi absolu à Londres, qu'à Paris, ou à Madrid: Mais, l'on apperçoit, quand on éxamine les Choses plus attentivement, que dès qu'il est équitable, il est aussi absolu qu'un Sultan. Quel est l'Emploi des Rois? C'est celui de faire observer les Loix, de récompenser les Gens vertueux, de punir les Méchans, & de travailler à la Gloire de son Peuple aussi bien qu'à la sienne. Il n'est point de Monarque dans le Monde, qui pour éxécuter toutes ces Choses, ait plus de Pouvoir qu'un Roi d'Angleterre.

LES Princes n'étant absolus ici, qu'autant qu'ils sont justes & vertueux, leur Autorité dépend des Biens qu'ils répandent sur leurs Sujets. Peut-on rien voir de plus sage, & de plus sensé, qu'un pareil Usage? Les Souverains Anglois ont le même Pouvoir que la Divinité. Puisque les Rois la représentent sur la Terre, on a crû qu'ils devoient, ainsi qu'elle, n'être jamais les Auteurs du Mal. Pour leur donner des Secours efficaces contre la Foiblesse Humaine, on a institué un Parlement, qui leur représente avec un profond Respect, les Erreurs dans lesquelles ils peuvent tomber. Les plus sages Législateurs ont connu la Nécessité de ne point déifier les Caprices des Souverains. Ils savoient, qu'il étoit in-

juſte de faire dépendre de la Fantaiſie d'un ſeul Homme le Bonheur de pluſieurs Milliers d'autres. *De tous les nouveaux Etabliſſemens de Licurgue, qui étoient en fort grand Nombre*, dit Plutarque, *le plus grand & le plus conſidérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la Puiſſance trop abſolue des Rois, & aïant une égale Autorité, fut la principale Cauſe de la Modération & du Salut de cet Etat, qui étoit toujours chancellant, & qui panchoit tantòt du côté des Rois vers la Tirannie, & tantôt vers la Démocratie du côté des Sujets. Car, ce Sénat fut au millieu, comme une ſorte de Leſt, & comme un Contrepoids, qui le maintint dans l'Equilibre, & qui lui donna une Aſſiete ferme & aſſurée; les vingt-huit Sénateurs, qui le compoſoient, ſe rangeant du côté des Rois, quand le Peuple vouloit ſe rendre trop puiſſant; & fortifiant ou contraire le Parti du Peuple, quand les Rois tendoient à la Tirannie* *.

Licurgue n'a pas été le ſeul Sage, qui ait ſenti la Néceſſité de cet Equilibre Politique entre les Sujets & le Souverain. Solon croïoit, qu'un Etat ne pouvoit être heureux, qu'autant que les Magiſtrats étoient auſſi ſoumis aux Loix que les ſimples Particuliers aux Magiſtrats †. Selon

* plutarque, Vies des Hommes illuſtres de la Traduction de Dacire, *Tome I pag.* 214.

† Ἐρωτηθεὶς πῶς ἄν ἄριστα αἱ πόλεις οἰκοιντο; εἶπεν, ἐὰν οἱ μὲν πολῖται τοῖς ἄρχουσι πείθωνται, οἱ δε ἄρχοντες το ς νόμοις. Interrogatus quam demum Rem-

lon lui, les Usages établis devoient tenir l'Equilibre entre le Peuple & le Prince. Ce Sage ne voïoit pas, que les Hommes font souvent le contraire de ce qu'ils doivent faire, & qu'il est absolument nécessaire qu'il y ait une Force supérieure qui les contraigne à ne point s'éloigner de ces Loix qui forment la Liaison qui doit être entre le Souverain & le Sujet. On assure ainsi leur commun Bonheur. Si le Peuple est sûr de ne perdre jamais sa Liberté, le Roi est assûré d'une parfaite Tranquilité, à moins qu'il n'oublie les Devoirs auquels il s'est engagé. Alors, il ne doit se plaindre que de lui-même dans toutes les Infortunes qui peuvent lui arriver, puisqu'il les a occasionées par son Esprit inquiet & remuant.

UN sage Monarque, quand bien même rien ne s'opposeroit à ses Volontez, doit toujours éviter de vouloir augmenter ses Droits par la force, par la violence, & par l'injustice. Quiconque veut joüir d'un Regne heureux, doit soumettre les Cœurs, beaucoup plûtôt par ses Vertus, que pas ses Armes. Il n'est rien de si rare, disoit un Sage de la Grece, que de voir un Tiran vieillir sur le Trône *. En effet, mon cher Isaac,

 si

Rempublicam optimè institutam censeret? *Eam*, inquit, *in quâ Cives Magistratui, Magistratus autem Legibus, constanter obtemperant.* Solon, *inter* Septem Sapientium, & eorum qui iis connumerant, Apophtegmata, Consilia, & Præcepta, &c. *gag.* 13.

* Ἐρωτηθεὶς, τί δύσκολον εἴη τεθεαμένος; γέροντα, ἔφη, τύραννον. Interrogatus quid visus esset rarissimum? *Senex*, inquit, *Tyrannus.* Thales, ibidem, *pag.* 23.

si nous parcourons les Histoires anciennes & modernes, nous trouverons très peu de mauvais Princes à qui il ne soit arrivé quelques Infortunes marquées. Sans nous arrêter aux Nérons, aux Caligulas, aux Domitiens, en éxaminant ces derniers Tems, quel Sort n'ont pas eu Henri III. Roi de France, & Philippe II. Roi d'Espagne? Le prémier, avant d'être assassiné par un Moine, vit la Moitié de son Roïaume révoltée contre lui: & le second perdit par ses Cruautez toutes les Provinces qui forment aujourd'hui la République de Hollande.

Les Loix, qui donnent des Bornes au Pouvoir des Souverains, assûrent sa Puissance. Rarement voit-on qu'il se passe un Siécle, sans qu'il arrive quelque Révolution étonnante dans les Païs où regne le Despotisme. Lorsqu'on croit que l'Autorité arbitraire est assurée par les Précautions, par la Politique, & par un Esclavage auquel les peuples semblent être accoutumez, on est surpris tout-à-coup des Troubles soudains qui s'élevent. Le Pouvoir absolu est comme une Mer vaste & tranquille, qui n'a pas été agitée depuis long-tems: le Calme semble y annoncer un violent Orage; & plus les Vents ont retenu leur Haleine, & plus on doit craindre le Retour de leur Soufle impétueux. Les Séditions, les Troubles, & les Révoltes, naissent du Centre de la Paix, & s'élevent avec la même Force & la même Impétuosité, que les Aquilons sortent de la Caverne d'Eole *. Lors-

* *Quà datà Portà ruunt.* Virgil. Æneid. *Libr.* I.

Lorsque Henri II fit la Paix, & maria sa Fille avec Philippe II, quel est le Mortel, qui eût pû se figurer les Malheurs dont la France fut comme accablée tout aussi tôt, & pendant plus de trente Ans de suite? Si les Loix eussent empéché les Violences de François II, de Charles IX. & de Henri III; qu'une Assemblée de Gens sages & zélez pour le Bien public eussent également réprimé, les Roïalisttes outrez, les Protestans, & les Ligueurs; & que ces trois partis opposez eussent été abbaissés par une Autorité forte & décisive, qui eut protégé le plus raisonnable: ces Princes n'eussent point injustement traitté les Bourbons & les Colignis, ni leurs Partisans; & ceux-ci, de leur côté, n'eussent jamais ôsé manquer à leurs Souverains. Les uns & les autres auroient également été forcés de suivre les Loix: & celui, qui n'eût pas voulu s'y soumettre, eut été légitimement puni par le pouvoir des Protecteurs de la Nation, qui eussent embrassé la Querelle la plus juste & la plus raisonnable. Mais, tout au contraire, rien n'étoit capable d'arrêter la fougue des différens Partis. Les Etats Généraux s'étoient vendus au Duc de Guise: & Henri III. abandonné de ceux qui devoient le soutenir, ne trouva d'autre Ressource, que dans l'Assassinat de ses Ennemis. S'il y eut eu une Puissance médiatrice entre lui & ses Sujets, il n'eut jamais été obligé d'en venir à une pareille extrémité.

On pourroit objecter, que les Etats de Blois, représentant le Parlement d'Angleterre, auroient

dû

dû produire le même effet. Aussi cela fut-il arrivé, si ceux qui composoient ces Etats n'eussent point oublié, non seulement leur Devoir, mais même leurs propres intérêts; & s'ils eussent songé à profiter de leur Autorité, pour pacifier les Troubles au lieu de les augmenter.

Il semble que le Ciel, pour punir les François du mauvais Usage qu'ils faisoient de leurs Etats Généraux, ait permis qu'ils aïent été entiérement supprimez. De la Maniere dont on les avoit corrompus, loin qu'ils continuassent à être de quelque Utilité pour le Bien de la Patrie, ils ne produisoient plus que des Divisions & des Troubles. Au lieu de travailler sincérement à la Gloire du Souverain, & au Bonheur des Peuples, on n'y pensoit qu'a caballer pour obtenir des Charges & des Emplois, au préjudice de ses Adversaires, ou bien à faire établir quelque Réglement qui leur fût très préjudiciable. Tout au contraire, le Parlement de la Grande-Bretagne s'attache à suivre éxactement les Loix de son Institution; &, agissant attentivement pour le Bien général de la Nation, il n'a que très peu d'Egard aux Vûes intéressées des Particuliers. Il est animé de cet Esprit, que Licurgue vouloit donner au Sénat de Sparte. Par-là, il n'a rien à redouter, ni de la Politique des Monarques, ni de la Légéreté des Peuples: & il n'est ainsi, ni la Duppe des prémiers, ni le Jouët des derniers.

Il est vrai, néanmoins, qu'il se forme assez souvent différens Partis dans le Parlement d'Angle-

gleterre. Mais quoique ſes Membres ayent des Sentimens très oppoſez ſur bien des Sujets, ils ſe réuniſſent pourtant preſque toujours en ce qui regarde l'Avantage & la Gloire de la Nation. Jamais aucun Membre de cette illuſtre Aſſemblée ne propoſa de mettre en Délibération, ſi ſa Patrie ſe ſoumettroit ou non à quelque Roi Etranger. Quelque oppoſez que fuſſent les Toris aux Wighs, & quelque bien diſpoſez qu'on les ait vûs pour les François, ils ne furent pourtant point aſſez lâches, pour ſolliciter Louïs XIV. à s'emparer de leur Royaume. Mais, les Ligueurs firent tous ce qu'ils purent, pour livrer le leur à l'Eſpagne, & rendre tous les François Eſclaves de Philippe II.

Les Anglois, mon cher Iſaac, méritent la Liberté dont ils jouiſſent: & ils en ſont d'autant plus dignes, qu'ils la doivent aux Soins qu'ils prennent de la conſerver. Ils ſont tous extrêmement zêlez pour elle; & même les Particuliers d'entre eux ceſſent de penſer à leur Intérêt propre, dès qu'ils croyent appercevoir, que ce qui les favoriſe peut diminuer les Priviléges de la Patrie. Après cela, doit-on s'étonner, qu'un Peuple, qui penſe ſi noblement & ſi généreuſement, ait une forme de Gouvernement beaucoup plus parfaite que celles des autres Nations? Les Loix ſe reſſentent, non ſeulement de l'étendue du Génie des Législateurs qui les ont faites, mais encore du Courage & de la grandeur d'Ame de ceux qui les font obſerver. Si l'on inſtituoit un Parlement en Italie, à qui l'on accordât le

même

même Droit qu'à celui d'Angleterre, les Membres, qui le composeroient, agiteroient peut-être très souvent, dans quel tems de l'Année on devroit faire les Processions, & à quelle Heure de la Journée on chanteroit Matines ou Vêpres. S'il se formoit plusieurs Partis dans cette Assemblée, ils naitroient sans doute des Démêlez particuliers; & l'on ne verroit pas, à coup sur, ce Parlement Italien divisé sur le Dessein glorieux de rendre sa Patrie l'Arbitre des Puissances de l'Europe, ou sur le But utile & nécessaire du Maintien & l'Aggrandissement du Commerce. Depuis trois Ans entiers, tout le Sénat de Génes n'est occupé que d'un Assassinat; & il ne peut en venir à bout. Il a beau mettre à Prix la Tête du Baron de Newhoff, ce prétendu Roi vit toujours, & brave injurieusement leur infructueux Couroux *. Quelle différence, mon cher Isaac, entre ces Italiens & ceux de l'ancien tems! Les Romains vouloient vaincre leurs Ennemis encor plus par grandeur d'Ame, que par force. Quant aux Génois, de quelque façon qu'ils viennent à bout de leur Dessein, tout leur est égal †: & même les moyens, dont se servoit autrefois le Viel de la Montagne, ne leur paroissent point odieux.

Je t'avoûrai, mon cher Isaac, que je trouve affreu-

* *Vivit, imò verò vivit...., non ad deponendam, sed ad confirmandam, Audaciam.* Cicero, Orat. primâ in Catilinam.

† *Dolus, an Virtus, quis in Hoste requirat.* Virgil. Æneid. *Libr. III.*

affreuse la Coutume de mettre à Prix ainsi la Tête d'un Homme qu'on peut attaquer les Armes à la Main. Si cet Abus peut être toléré dans quelques Occasions, c'est lorsqu'un Sujet rebelle soulève tout un Peuple contre son Prince & le réduit à la triste nécessité d'en venir-là. Henri III. par exemple, fut absolument forcé de traiter ainsi les Guises tout prêts à lui ravir son Sceptre, & à s'emparer de sa Couronne. Mais, quand on en use de même envers un Homme qui n'est lié par aucun Serment ni par aucune Obligation, c'est une Infamie que toutes les Subtilitez de la Politique ne sauroient jamais excuser. Je demande, par quel Droit il n'est pas permis au Baron de Newhoff de se déclarer l'Ennemi des Génois? A-t-il avec eux quelque Engagement qui le force à subir leurs Volontez? Est-il attaché par quelque Pacte, par quelque Convention? Point du tout. C'est un Etranger qui leur déclare la Guerre. Qu'ils le fassent repentir de sa Témérité, qu'ils le poursuivent le Fer & la Flamme à la Main: la chose est dans l'Ordre. Mais, qu'ils veuillent le faire assassiner, qu'ils ayent recours à un Moyen aussi honteux: un pareil Procédé ne peut trouver les Approbateurs, que parmi ceux qui pensent que le Crime n'est plus Crime dès qu'il est fait par des raisons de Politique. Soutenir un pareil Sentiment c'est dégrader les Souverains: c'est en faire des Gens, chés qui les Forfaits & les Actions louables sont également les suites de leur Intérêt: c'est bannir & annéantir totalement, le

Cou-

Courage, la Grandeur d'Ame, & la véritable Vertu. Ta Morale est trop pure, mon cher Isaac, pour ne pas condamner une Opinion si pernicieuse & si détestable: & tu penses sans doute, que quiconque commet un Crime, dans quelque Etat qu'il puisse être, manque toujours au Ciel, aux Hommes, & à soi-même.

Porte-toi bien, mon cher Isaac; & vis content & heureux.

De Londres, ce . . .

LET. CENT-SOIXANTE-ET-TROISIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

LA Curiosité, mon cher Monceca, m'a fait faire un Voïage, pendant lequel j'ai eu très souvent l'occasion de réfléchir sur la misere humaine. Je partis il y a quelque tems de Tripoli, pour aller visiter les Ruines de Cirene. Plusieurs Arabes, dont la principale nourriture consiste dans le Laitage de leurs Bestiaux, & dans un peu de Farine d'Orge, se sont campez dans ces Ruïnes. Leurs mœurs sont aussi pures que leurs Mets sont simples & modiques. Ils méprisent les Richesses, éxercent avec soin l'Hospitalité, & n'ont aucune autre occupation que celle de garder leurs Troupeaux. S'ils étoient moins paresseux, on pourroit les regarder comme de véritables Philosophes, qui connoissant

l'inutilité des Trésors que les hommes cherchent avec tant d'avidité, savent borner leurs desirs, & ne souhaiter que ce qui leur est nécessaire. Mais, leur Nonchalance est si grande, qu'ils ne sement jamais que ce qu'ils peuvent manger dans une Année: d'où il arrive quelque-fois, que la Récolte n'étant point aussi abondante qu'ils croïoient, ils se trouvent dans l'Embarras & le besoin, & sont obligés de se défaire d'une partie de leur Bétail, pour avoir le Grain qui leur est nécessaire.

La Religion de ces Arabes est la Mahométane. Ils ont cependant plusieurs usages, qui approchent des nôtres, & beaucoup de leurs coutumes sont probablement tirées de celles des Juifs. Le vendredi, ils allument, dans leurs Tentes, des Lampes semblables à celles qui nous éclairent dans nos Maisons le jour du Sabbat. Ils ne mangent jamais d'aucune Viande ni d'aucun Mets, apprêté par des Gens d'une Religion différente de la leur; au lieu que les Turcs Levantins, & les Africains, ne s'en font aucun Scrupule. Quelques-uns même de ces derniers ne rejettent point les Viandes & les Boissons qui leur sont défendues par la Loi. Ils regardent ce Précepte comme un Conseil, & non pas comme un Ordre. Je croirois volontiers, mon cher Monceca, que les usages de ces Bédouïns tirent leur Origine de ceux des anciens Juifs qui furent répandus dans l'Egipte, & sur les Côtes de l'Afrique, après la destruction de Jérusalem & de Bitter. La Ruine de cette der-

niere Ville disperſa encor plus notre infortunée Nation, que celle de la Capitale de la Judée.

On trouve à quelques Lieues de Cirene des Forêts d'une grande Etendue, dans leſquelles vivent pluſieurs peuples, qui n'ont aucune Religion, & qui, ſemblables aux Bètes des Champs, ſuivent aveuglément les mouvemens de leurs paſſions. On aſſûre, qu'ils ſont réduits au ſeul Inſtinct. *Parmi eux*, dit-on, *les Enfans jouïſſent de leur Mere, les Peres de leurs Filles, & les Freres de leurs Sœurs.* Ils ne connoiſſent, ni Prince, ni Magiſtrat, ni Supérieur. Le plus fort eſt le plus craint, & le plus redouté. Ils vont preſque nuds, & n'ont d'autre habillement pour ſe garantir des injures de l'Air, que les Peaux des Chevres qu'ils tuent, dont ils ſe font une Eſpece de Manteau, ſans autre préparation que de les ſécher au Soleil.

Lorſque l'on conſidere attentivement, mon cher Monceca, la maniere de vivre de ces peuples Barbares, quel Jugement peut-on faire de l'opinion de ces Philoſophes, qui ont voulu ſoutenir, avec tant de confiance pour leur Sentiment, les Idées innées? Je leur demanderois volontiers à quoi ſervent tous leurs beaux diſcours Métaphiſiques, qui ſont évidemment démentis par l'Expérience. N'eſt-il pas ſurprenant, qu'un homme prétende s'inſcrire en faux contre une choſe réelle, uniquement fondé ſur ce que ſa réalité ne quadre point avec le Siſtème qu'il a forgé dans ſon imagination? Les Philoſophes ne devroient-ils pas convenir de bonne foi, que, dès que l'Expérience demontre

quelque chose, il est absurde de vouloir chercher de vaines raisons pour la combattre? Les plus grands Génies donnent quelque-fois dans ce Travers. Il n'est aucun Cartésien, aucun Malebranchiste, qui ne soit fermement persuadé, ou du moins qui n'assure de l'être, que l'Ame a des Idées innées, par le moien desquelles elle peut aisément distinguer le bien du mal, & la vertu du Vice. Lorsqu'on représente à ce Philosophe entêté, que ce qui est regardé comme vicieux dans un Pays, est reçu comme vertueux & louable dans un autre; ou il se contente de nier la vérité de ce fait évident, ou bien il a recours à un Subterfuge pitoiable, & pense répondre d'une maniere invincible, en disant que les hommes étouffent par leur mauvaise Education ces Notions innées, & en empêchent les effets. Sans m'arrêter à démontrer l'inutilité de ces Idées, dont l'Ame ne fait jamais aucun usage, je soutiens, mon cher Monceca, qu'il est absolument impossible, qu'il y ait aucune connoissance innée dans l'entendement humain, qui puisse lui faire distinguer le bien du mal, ou la vertu du Vice. La Divinité s'est contentée d'accorder aux hommes la raison, par le moïen de laquelle ils peuvent s'élever aisément au Degré de perfection que demande leur Etat. La Lumiere naturelle suffit pour leur faire connoitre l'utile & l'honnête: &, lorsqu'ils ne font point cette sage distinction, c'est qu'ils ne réfléchissent point, ou qu'ils sont emportez par la force de leurs préjugés.

S'il y avoit quelque Regle certaine pour distinguer le bien & le mal, qui fût innée avec l'Ame, il seroit impossible, malgré les préjugés, que des Peuples entiers pûssent la violer, sans crainte, sans Trouble, & de Sang froid. Il seroit encor plus étonnant, que l'entendement ne s'apperçût point quelque-fois de ces Idées qu'il auroit en lui même. N'est-il pas absurde de soutenir, que l'Esprit a une parfaite connoissance d'une chose à laquelle il ne réfléchit jamais, & qui ne se présente point à lui?

L'on ne peut nier, à moins qu'on ne veuille se refuser aux choses les plus évidentes, que toutes les Loix, qu'on regarde comme sacrées dans certains Païs, ne soient rejettées dans d'autres, & considerées comme des coutumes vicieuses, quelque-fois même horribles & abominables. Si l'Ame apporte en naissant des Idées innées, je demande, mon cher Monceca, lesquelles de ces Idées on doit regarder comme telles: ou celles qu'apportent les Caraïbes, qui rotissent & mangent un homme comme un Poulet; ou celles des Inquisiteurs Espagnols & Portugais, qui font bruler un Juif pour honorer la Divinité; ou celle des Anglois & des Hollandois, qui laissent à chacun la liberté de suivre les mouvemens de sa conscience, & qui ne punissent que les Crimes qui troublent la Société Civile? Je suis assûré, qu'un Cartésien me répondra d'abord, qu'il ne faut qu'avoir le Sens-commun, pour sentir le monstrueux des coutumes Espagnoles & Caraïbes. Mais, je le prie de me di-

re,

re, à quoi servent les Idées innées, puisqu'il faut recourir à la raison, pour examiner leur réalité, & pour juger de leur validité. La Lumiere naturelle suffit donc, pour éclairer l'Esprit des hommes. Si l'on répond, que la Lumiere naturelle n'agit qu'en conséquence de ces Idées innées, il n'y aura rien de si aisé que de détruire cette Objection; car, les Peuples les plus polis, les plus civils, & les plus spirituels, ont eu les Idées les plus fausses, & mêmes les plus horribles, sur plusieurs pratiques fondamentalles de la Morale. *S'il y a quelque Regle*, dit un illustre Philosophe *, *qu'on puisse regarder comme innée, il n'y en a point ce me semble à qui ce Privilege doive mieux convenir qu'à celle-ci:* Peres & Meres, aimez & conservez vos Enfans. *Si l'on dit, que cette Regle est innée, on doit entendre par-là l'une de ces deux choses; où que c'est un Principe constamment observé de tous les hommes; ou, du moins, que c'est une vérité gravée dans l'Ame de tous les hommes, qui leur est par conséquent connue à tous, & qu'ils reçoivent tous d'un consentement commun. Or, cette Regle n'est innée en aucun de ces deux Sens. Car, prémiérement, ce n'est pas un Principe, que tous les hommes prenent pour Regle de leurs actions, comme il paroit par les Exemples que nous venons de citer: &, sans aller chercher en Mingrelie, & dans le Pérou, des preuves du peu de soin que des peuples entiers ont de leurs Enfans, jusqu'à les faire mourir de leurs propres mains; sans re-*

* Locke, Essai Philosoph. concernant l'Entendement Humain, *Livr. I. Chap. II. pag.* 31.

recourrir à la cruauté de quelques autres Nations Barbares, qui surpasse celles des Bêtes mêmes; qui ne sçait que c'étoit une coutume ordinaire & autorisée parmi les Grecs & les Romains d'exposer impitoïablement, & sans remords de conscience, leurs propres Enfans, lorsqu'ils ne vouloient pas les élever. . . . En second lieu, il est faux que ce soit une vérité innée & connue de tous les hommes . . . . Car, ces Idées, qui doivent être nécessairement innées, s'il en est aucune qui le soit, sont si éloignées d'être naturellement gravées dans l'Esprit de tous les hommes, qu'elles ne paroissent pas même fort claires & fort distinctes dans l'Esprit de plusieurs personnes d'Etude, qui font profession d'éxaminer les choses avec quelque exactitude, tant s'en faut qu'elles soient connues de toute Créature humaine.

Les Partisans des Idées innées ne font pas attention, mon cher Monceca, que non seulement les Principes, qu'ils regardent comme les plus évidens, sont rejettez par des Nations entieres, mais encor par des Savans qui vivent avec eux, & qui sont dans la même Société. Tous les Européens considerent comme une Chose honteuse & infame de connoitre une femme à la vûe du Public. Un Philosophe de mes Amis rejettoit cette Idée comme fausse & ridicule. Soutiendra-t-on, qu'elle étoit innée dans son Ame? *Les hommes*, disoit-il, *choisissent les Lieux les plus deserts & les plus solitaires, pour multiplier leur Espece. Ils cherchent la nuit, lorsqu'ils font leurs semblables: & ils choisissent les jours les plus serains, & les Plaines les plus découvertes, pour les détruire. Un Mari n'ôse approcher de sa femme*

devant ses Amis: & un Soldat tue un fort honnete-homme, dont il n'a jamais reçu aucune offense, à la vûe de cent mille hommes, qui approuvent & louent son meurtre, auquel ils donnent des noms glorieux.

Quelque surprenante que paroisse l'opinion, qu'il n'y a point d'indécence à jouïr des femmes en public, on a vû des Nations entieres, qui avoient cependant de grandes Idées de la vraie Gloire, & qui honoroient & chérissoient la vertu, suivre aveuglement les mouvemens de la nature, & n'user d'aucune reserve dans les actions matrimoniales. *Les Nasamones, grande & populeuse Nation de la Lybie,* dit Hérodote *, *ont ordinairement plusieurs femmes, & en ont connoissance devant le monde, presque de la même façon que les Messagetes, après avoir auparavant fiché devant eux un Baton dans la Terre. Leur coutume est, quand ils se marient, que la prémiere nuit des Nôces, la Mariée va trouver tous ceux du Festin, pour coucher avec eux; & que, quand chacun l'a vûe, il lui donne le présent qu'il a apporté avec lui de sa Maison. Ils jurent par les hommes, qui ont été estimé chés eux les plus justes, & les plus Gens-de-Bien, en mettant la main sur leur Tombeau.* Pour connoitre évidemment la fausseté des Idées innées, on n'a qu'à réflêchir sans prévention sur ce seul passage. On y voit des Nations entieres avoir un respect si grand pour la vertu, qu'elles déïfient ceux qui l'ont le plus chérie: &, cependant, malgré des Idées si pures, quelles absurditez ne suivent-elles pas dans les coutumes de leurs Mariages? Où sont

* Histoire d'Herodote, *Livr. IV. pag.* 310.

donc ces Notions innées, qui servent à tous les hommes pour distinguer l'*honnête* du *honteux*? Qu'on cite tant qu'on voudra l'autorité de Cicéron, pour prouver que l'honnêteté & la vertu sont naturellement connues aux hommes †. Ne sera-t-on pas en droit d'expliquer le sentiment de ce Philosophe Romain, en accordant, qu'ils ont le moïen de connoitre le bien & le mal par la réfléxion, mais non point par un Principe inné avec eux? Si l'on dit que les Nasamones, aïant le moïen de réfléchir comme les autres hommes, ne sortoient point de leur aveuglement; & que par conséquent la réfléxion, que je mets pour la Regle qui dicerne le bien & le mal, est aussi inutile que les Idées innées, je repondrai à cela, que l'Ame peut bien ne pas s'appercevoir de certaines choses, lorsqu'elle n'en a aucune connoissance, mais qu'il est impossible qu'elle ait une Notion parfaite & innée, & qu'elle n'y fasse jamais attention. Lorsqu'un peuple, prévenu par les préjugés, ne fait dans certaines choses aucun Usage de sa raison, il est naturel que l'Esprit ne puisse réfléchir sur un sujet, dont il n'a encore aucune connoissance, & qu'il ne peut approfondir que peu-à-peu. Mais, l'intelligence qu'on doit acquérir par les Idées innées

† *At qui nos Legem bonam à malâ, nullâ aliâ nisi naturæ Normâ dividere possumus. Nec solum jus & Injuria à Natura dijudicatur, sed omninò omnia Honesta & Turpia. Nam & communis Intelligentia nobis notas Res efficit easque in Animis nostris inchoavit, ut Honesta in Virtute ponantur; in vitiis, Turpia.* Cicero de Legibus, *Libr. I. fol.* 331.

nées est bien différente. Elle doit agir avec force, puisqu'elle est gravée par des Caractères ineffaçables dans l'entendement: & tous les préjugés les plus forts ne peuvent & ne doivent point l'offusquer entiérement. Il faut nécessairement qu'elle jette de tems en tems quelques Etincelles, & qu'elle éclaire l'Ame, au travers des Ténébres des coutumes les plus barbares. Or, il n'est rien de si certain, que l'Esprit n'apperçoit aucune de ces Lueurs. Les Nasamones étoient aussi persuadez, que c'étoit une action sage & pieuse de faire coucher une nouvelle Mariée avec tous ceux qui assistoient à ses Nôces, qu'un Espagnol est convaincu qu'il est louable de faire bruler un homme qui refuse de baiser la Pantoufle du Pontife Romain. Dans ces deux différentes coutumes, que font les Idées innées? D'où vient qu'elles n'agissent pas? Si elles existent, à quoi servent-elles? On ne sauroit demander d'où vient que la réfléxion n'agit pas aussi à son tour: & si l'on faisoit cette demande, on répondroit, qu'elle n'agit point, parce qu'elle n'existe pas encore, & qu'on ne l'a pas mise en usage. Il n'en est pas de même des Idées innées. Elles sont dans l'Ame, & néanmoins elles ne se présentent point dans le moment où elles devroient paroitre avec le plus d'Eclat.

En vérité, mon cher Monceca, je ne comprens point comment une opinion aussi chimérique a pû trouver autant de Partisans: & je suis encor plus étonné comment parmi ses Partisans il

y a eu des Philosophes de la prémiere Classe. Je croirois volontiers, que la singularité de ce sentiment les a portez à le soutenir. Il faut avouër, qu'il a un certain brillant, qui plait d'abord. Mais, lorsqu'on vient à l'éxaminer avec attention, on est obligé de reconnoitre, que toutes ces Idées innées ne sont que des visions Métaphisiques, & que la Divinité n'a accordé d'autre moïen aux hommes pour distinguer le bien & le Mal, que la liberté de réfléchir & de faire usage de leur raison. Vainement prétendroit-on, que la Lumiere naturelle leur est aussi inutile que les Idées innées, puisque, malgré ce Don précieux, des Nations entieres semblent être réduites au seul instinct. Il en est de la raison chés les hommes, ainsi que de leur Libre-Arbitre. Ils peuvent en faire usage s'il veulent, sans être nécessitez de s'en servir absolument. C'est de cette liberté, que nait le différent dégré de sagesse, de prudence, & de verru, qui se trouve entre les hommes.

Quelque difficulté que nous appercevions à accorder l'état de certains Peuples avec l'Idée que nous avons de la souveraine Sagesse, nous devons nous soumettre, & penser qu'il est des Secrets dans lesquels il ne nous est pas permis de pénétrer. Si les Carabïes sont assez aveuglez, pour manger leurs Prisonniers, si les Insulaires de Zocotora donnent la Mort à leurs Peres lorsqu'ils sont dangereusement malades, ou qu'ils sont fort âgés : nous devons penser, qu'il n'a tenu qu'à eux de connoitre par la réfléxion combien leurs maximes étoient éloignées de la véritable Equité. *Nous n'avons ja-*

mais

mais sujet, dit un fameux Auteur, *de nous plaindre de nos connoissances, si nous appliquons notre Esprit à ce qui peut nous être utile; car, en ce cas, il peut nous rendre de grands services.* C'est à eux-mêmes, mon cher Monceca, que les hommes plongés dans les plus grands desordres doivent se plaindre de leur aveuglement. L'on ne sauroit presque douter, qu'il n'y ait certains usages, dont les peuples les plus barbares connoissent les défauts. Je suis assûré, que tous les hommes, dès qu'ils ont atteint l'Age de raison, sentent qu'il est mal de faire à autrui ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fit. Cependant, entrainez par leur passions, ou par la force de leurs préjugés, ils ne s'arrêtent point à leurs prémieres réfléxions & agissent conformement aux coutumes introduites dans les Sociétez où ils vivent. Les Nazaréens regardent le meurtre comme un Crime: &, cependant, ne s'égorgent-ils pas tous les jours comme des Bêtes féroces? Jusqu'où n'avoient-ils pas porté la fureur des Duels? La querelle de deux hommes causoit souvent la mort de vint autres, qui n'avoient jamais eu le moindre démélé. Le même aveuglement pour les Sauvages à manger leurs Ennemis. La plus grande cruauté ne consiste pas à servir dans un Festin les membres divisés d'un homme mort. Je trouve que celle de le tuër est tout autrement forte. Cependant, presque tous les Peuples lui ont donné les Noms abusifs de valeur, de courage, & d'intrépidité. Ceux, qui sont les plus civilisés, sont tombez comme les autres dans cette Erreur. Dira-

ra-t-on, qu'ils n'avoient pas les moïens de réfléchir.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: & vi content & heureux.

De Tripoli, ce . . .

LET. CENT-SOIXANTE-ET-QUATRIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

IL est défendu, mon cher Isaac, sous peine de la vie, aux Jésuites de rester en Angleterre. Ils en sont proscrits entiérement. Le Gouvernement a redouté leur Politique, & n'a rien oublié pour se mettre à couvert de leurs Traits.

La haine & l'appréhension, qu'on a des Ignaciens, leur fait autant d'honneur, que celle que les Nazaréens eurent pour Mahomet II en fit à ce Conquérant. *Ils se réjouïrent de sa Mort avec des Excès qui valoient des Panégiriques.* Les précautions, que les Anglois apportent pour éloigner les Jésuites, sont des Eloges perpétuels de leur Génie & de leur vaste connoissance dans les affaires les plus épineuses.

On est étonné, mon cher Isaac, lorsqu'on considere les progrès considérables qu'ils ont faits dans très peu de Tems: & l'on a peine à comprendre comment, dans l'Espace de cinquante à soixante Ans, ils furent assez puissans pour bouleverser une par-

partie de l'Europe. En effet, qui ne seroit pas surpris de voir un Ignorant; & même un Fanatique, aidé de quatre ou cinq autres Gueux tels que lui, fonder la plus puissante République qui ait été établie dans ces derniers Tems. Quelques Eloges que les Jésuites aient donnez à leur Fondateur, & quelque effort qu'ils aïent fait pour le placer parmi les Génies de la prémiere Classe, on n'est point la duppe de leurs Contes fabuleux, & l'étonnement n'est nullement détruit par leurs amplifications chimériques. Il est si certain, que leur Législateur fut toujours un homme très-ignorant, que, dans un Tems où Rome l'avoit déjà mis au nombre des Bienheureux Nazaréens, on ne se contentoit pas de le regarder à Paris comme un visionaire, mais on déclamoit contre lui en plein Sénat. Le Parlement de Paris assemblé ne trouvoit pas mauvais, que l'Avocat, qui portoit la parole au nom de tous les Docteurs François, fit un Portrait fort odieux de ce nouveau Saint Nazaréen. *Ignace*, dit Pasquier plaidant pour l'université de Paris contre les Jésuites *, *fut un Espagnol du Tems de nos Peres, qui, tout le Tems de sa Vie, avoit été un Guerrier. Il advint, qu'il fut navré dans la Ville de Pampelune, lorsque nous y mimes le Siége. Pendant que l'on le pensoit, il s'amusa à lire la Vie des Peres; car pour l'ignorance qui étoit en lui, à plus haut Sujet ne pouvoit-il dresser son Esprit.*

Voilà, mon cher Isaac, un Certificat autentique de l'Ignorance d'Ignace; & les Jésuites en convien-

* Pasquier, Recherches de la France, *Livr. III*, *Chap. XLIII*, *pag.* 319.

viennent eux-mêmes. Ils prétendent seulement, qu'après avoir quitté le monde, & s'étant appliqué aux Sciences, il y fit de grands progrès, & ne devint pas moins éclairé qu'il étoit pieux. En leur accordant ce qu'ils disent, il s'ensuivra toujours, que leur Fondateur fut extrémement ignorant: & c'est ce qui fut prouvé par le Corps de l'Université de Paris devant les prémiers Magistrats du Roïaume. *Ignace*, dit encore Pasquier †, *s'accosta de quelques-uns ... ils firent quelque Voyage à Rome & à Jérusalem, & finalement sonnérent quelque peu de tems après leur Retraite dedans Venise, Ville, qui, pour être exposée à tous les Vents & Flots de la Mer, est par quelques Auteurs Italiens reconnue pour Receptacle de plusieurs indignitez & choses perverses. Là, ils hypocrisent pendant un Tems quelque Austerité superficielle de Vie; &, voïant que leur superstition commençoit à être suivie, ... ils prirent la hardiesse de se transporter à Rome, où ils commencérent de publier leur Secte. Et combien que la plûpart d'entre eux ne sçussent pas, non seulement la Théologie, mais même les premiers Eléments de la Grammaire, ils commencérent de promettre à pleine bouche deux choses; l'une de prêcher aux Mécréans l'Evangile, pour les convertir à la foi; l'autre, d'enseigner les bonnes Lettres à tous sans prendre rien.*

S'il étoit vrai, qu'Ignace eut été aussi pieux que le disent ses Disciples, je ne puis comprendre comment le Parlement auroit toléré qu'on lui eut donné les noms de *Superstitieux* & d'*Hipocrite*, ni comment enfin l'Université en Corps eut pû adopter & ap-

† *La même.*

appuïer les discours de son Avocat. Ne seroit-il pas bien étonnant, que de sages Magistrats eussent souffert que l'on avançât sans Preuve des Faits aussi forts, & aussi infamans? Car, il n'y a point de millieu à choisir entre ces deux Partis. Ou Ignace fut tel que disent les Jésuites : ou il fut hipocrite & faux Dévot. S'il fut vertueux, on devoit empêcher que sa mémoire ne fût flétrie par un Plaidoïer calomnieux. Si, au contraire, il mérite les Invectives de Pasquier, le Silence du Parlement a dû nécessairement s'ensuivre. Or, ce Silence, qui vaut une approbation, existe. Donc, Ignace fut un *Hipocrite.*

La raison confirme cette opinion: & les Regles & Institutions des Jésuites en sont encore des preuves bien fortes. En supposant que le Fondateur de la Société fut un homme simple, doux, pieux, attentif à fuir les Pompes du Monde, on ne peut comprendre comment ses Disciples ont pû, en observant ses Ordres, devenir si grands & si redoutables. Mais, dès que l'on convient de bonne-foi, qu'il fut un fourbe habile, un hipocrite rusé, on n'est plus étonné du grand crédit des Jésuites. Car, quoiqu'Ignace ait été très ignorant dans les Sciences, il peut très bien avoir excellé dans la Politique: & en voilà autant qu'il en faut pour trouver les fondemens du pouvoir subit & immense, que sa Société acquit dès qu'elle se fût établie.

Je ne sçai si je ne me trompe, mon cher Isaac; mais, je crois appercevoir beaucoup de ressemblan-

blance entre *Mahomet*, & *Ignace de Loyola*. Ils ont eu tous les deux de grands défauts. Ils ont également affecté des inſpirations fanatiques; & ils ont tous deux été habiles, ruſez, hardis & audacieux à les faire valoir. Ils furent tous les deux très ignorans; & ils ſurent également par leur hipocriſie ſuppléer à leur défaut de connoiſſance. Ils étoient l'un & l'autre Gens de très petit Etat; & tous deux ils ont établi des Empires, qui ſe ſont extrêmement aggrandis par la Chûte d'un nombre de Princes qui en ont été les Victimes. A cet Egard, l'on ne peut donc refuſer ſans Injuſtice à ces deux Législateurs les Eloges qu'ils méritent. Toutes les déclamations recherchées, & des Nazaréens contre Mahomet, & des Janſéniſtes contre Ignace, n'empêcheront jamais un homme ſincere & impartial d'avouër, que ce furent deux illuſtres fourbes, qui ſe ſervirent très adroitement du Fanatiſme & de l'Hipocriſie pour parvenir à leurs Fins: & plus on leur reprochera leur ignorance, & plus on augmentera leur Gloire. Il falloit une vaſte & profonde Politique, pour réparer un pareil défaut.

Lorſqu'on eſt convenu de bonne-foi, mon cher Iſaac, de la reſſemblance réelle, qu'il y a entre le Chef des Jéſuites & celui des Mahométans, on n'eſt plus ſurpris des progrès ſubits & prodigieux de la Société: on en trouve les raiſons chés les Turcs; &, en parcourant leur Hiſtoire, on voit comment une Religion ridiculement fondée ſur la ſuperſtition & ſur le Fanatiſ-

me,

me, mais habilement soutenue par la ruse & par la Politique, peut s'étendre dans peu de Tems. En effet, si l'on examine attentivement la conduite des Jésuites, on s'appercevra, qu'elle approche beaucoup de celle des Musulmans. Ils emploïent les mêmes moïens que ces derniers pour étendre leur Secte, & tâchent comme eux de séduire les hommes, en flattant leurs passions, ou en les effraïant par la crainte. Si l'Appas séduisant de la pluralité des femmes, & la violence inévitable des Armes Ottomanes, ont rendu l'Asie Mahométane, la Morale relachée des Jesuites, & les persécutions criantes qu'ils ont fait souffrir à ceux qui combattoient leurs opinions, leur ont enfin soumis la plûpart de ceux qui refusoient d'abord de subir les Loix d'Ignace. Il est très aisé débranler les hommes, quand on les prend par leurs plus foibles endroits. On convient tous les jours, qu'il n'est pas étonnant que les opinions relachées & seduisantes de Mahomet aïent trouvé tant de Partisans. Pourquoi donc sera-t-on surpris que celles d'Ignace, prêchées & soutenues de la même maniere, aïent fait de pareils progrès? En admettant le Parallele de la Politique Turque & de la Jésuitique, l'Esprit dévelope aisément un Mistere, qu'il ne sauroit jamais pénétrer en admettant la prétendue Piété d'Ignace. S'il eut été aussi humble, que ses Disciples veulent le faire accroire; étant aussi ignorant qu'il l'étoit, il eut tout au plus fondé un Ordre tel que celui

des Capucins. François d'Affife fut fimplement un vrai Fanatique. Auffi n'a-t-il eu que des difciples auffi imbécilles & auffi infenfez que lui.

Le Crédit, que la Société a acquis fur bien des particuliers, étant fondé fur les motifs dont je viens de parler; lorfqu'on les a enfin découverts, on revient auffi-tôt de l'Etonnement que la rapidité de leurs progrès caufe à ceux qui n'approfondiffent point les chofes. Mais, j'avoue de bonne-foi, que je ne comprens point ce qui a pû attirer aux Jéfuites la protection des Rois, dont ils font, & ont toujours été, les plus cruels Ennemis. Si l'on dit, que la Soupleffe, la complaifance, l'adreffe, la rufe, la fourbe, & la Politique, leur ouvrent le chemin qui conduit à la faveur des Princes : je repondrai, que toutes ces qualitez ne devroient pas naturellement les mettre à couvert de l'indignation que doivent leur attirer les Sentimens de leurs principaux Auteurs, qui font auffi ceux de la Société, & qui fappent l'Autorité des Souverains, & les rendent les Efclaves du Pontife Romain. Un certain Charles Scribani, Recteur de leur Couvent d'Anvers, a foutenu hautement dans fon *Amphitheatrum Honoris* *, que le Pape pouvoit priver les Princes de leurs Etats, lorfqu'il le jugeoit à propos. C'eft l'opinion favorite de la Société, quelque contraire qu'elle

* Où il s'étoit caché fous le Nom fuppofé de *Clarus Bonarfcius*, Anagramme de fon Nom Latin *Carolus Scribanius*.

le soit à la tranquilité des Peuples, & à celle des Souverains. Elle l'est cependant encore moins, qu'un autre soutenue par un nombre infini de Théologiens Jésuites, qui permettent aux Sujets de se revolter contre leurs Rois, & de violer le Serment de fidélité qu'il leur ont prêté, toutes les fois qu'ils pensent avoir quelque raison légitime de s'en plaindre *.

N'est-il pas extraordinaire, mon cher Isaac, que des Gens, qui soutiennent des maximes si pernicieuses aux Princes, trouvent néanmoins un Accès si facile auprès d'eux, & soient leurs Ministres, leurs Directeurs, leurs Amis, & leurs Confidens? Ce sont-là de ces choses qu'on ne peut croire, que lorsque l'Expérience nous en a rendus certains. Car, vainement objecteroit-on, que les Livres, dans lesquels se trouvent ces opinions dangereuses, sont les Ouvrages de quelques particuliers, qui ne peuvent influër sur le Corps. Les sentimens, qu'un Jésuite insere dans les Ecrits qu'il publie, doivent être regardez comme ceux de toute la Société. Ils sont approuvez d'un nombre de Docteurs choisis par le Général de l'Ordre, qui en son Nom, & en celui de toute la Compagnie, adoptent & approuvent tout ce que contient le Livre. Il n'est aucun Ou-

* *Tiranicè gubernant latâ sententiâ potest deponi à populo, etiam qui juravit ei perpetuam Obedientiam, si monitus non vult corrigi.* Emanuelis Sa Summa, de Summo Pontif.. *Cap. LVIII. Rex . . . si non facit Officium suum, cum est aliqua justa causa eligi potest alius à majori Parte Populi.* Eman. Sa, *ibidem.*

vrage, sorti de la Plume d'un Ignacien, quelque monstrueux qui puisse être, qui ne soit muni d'un Certificat autentique, donné aux Noms des Supérieurs. L'éxécrable Traité de Mariana n'est point privé de cet avantage; & voici l'Attestation qu'on voit à sa Tête. *Moi*, ETIENNE HOJEDA, *Visiteur de la Société de Jesus en la Province de Tolede, par le pouvoir spécial que j'ai reçu de notre Pere Général* CLAUDE AQUAVIVA, *je permets de faire imprimer les trois Livres que* JEAN MARIANA, *Pere de la même Société, a composé, & qui sont intitulez*, du Roi, & de son Institution: *ces Ouvrage aïant été déjà approuvé par un nombre de Gens doctes, & d'un mérite distingué de notre même Société. En témoignage de quoi j'ai donné ces Lettres, soussignées de mon Nom, & scellées de mon Sceau. De notre College de Madrid, le cinq Décembre* 1598. Signé, ETIENNE HOJEDA, *Visiteur* *.

La morale de Mariana étant celle du Général des Jésuites, & de tous ceux qu'il charge d'éxaminer les Ouvrages de sa Société, n'est-

* Stephanus Hojeda, *Visitator Societatis Jesu in Provincia Toletana, potestate speciali facta à nostro Patre Generali* Claudio Aquaviva *do facultatem ut imprimantur Libri tres quos* de Rege & Regis Institutione *composuit* P. Joannes Mariana *ejusdem Societatis, quippe approbatos prius à Viris doctis & gravibus ex eodem nostro Ordine. In cujus Rei fidem has Litteras dedi meo Nomine subscriptas, & mei Officii Sigillo munitas. Madriti, in Collegio nostro, quarto Nonas Decembris, M. D. LXXXVIII.*

n'eſt-ce pas une des choſes les plus ſurprenantes, que le Crédit que cette Société a acquis auprès de tant de Souverains? On pourroit ſe figurer, que les Princes, qui reçoivent les Ignaciens dans leurs Cours, agiſſent plûtôt par crainte que par inclination, & qu'ils flattent des Ennemis qu'ils voudroient pouvoir étouffer. Mais, n'a-t-on pas vû des Rois les aimer avec une tendreſſe infinie, & les regarder comme les Appuis de leur Trône, & les ſoutiens de leur Etat? Que les Adverſaires des Jéſuites publient contre eux tout ce qu'ils voudront, qu'ils les accuſent des entrepriſes les plus criminelles; s'ils veulent parler ſincérement, ils avoûront, qu'il faut avoir un Eſprit ſupérieur, pour venir à bout d'éxécuter les deſſeins qu'ils forment. C'eſt pouſſer la Politique bien loin, que de ſe faire aimer de ceux qu'on outrage, & de ſavoir ſi bien porter les Coups dont on les perce, qu'ils ne s'en apperçoivent point. Qu'on éxamine tout ce qu'ont fait de plus difficile les plus grands Machiavelliſtes, qu'on parcourre toutes les Hiſtoires des Négociations les plus épineuſes, trouvera-t-on rien de ſi incompatible à concilier, que le Vœu que font les Jéſuites, par lequel ils s'engagent d'obéir aveuglément à tout ce que leur ordonne le Pontife Romain, qu'ils diſent avoir la puiſſance de détroner les Rois, & le Crédit qu'ils ont auprès de ces mêmes Rois, qu'ils ſoumettent à la Juriſdiction d'un Prêtre? Qu'on éxamine quel effort de Génie

il faut, pour accorder des choses si opposées, ou du moins pour empécher qu'elles ne se portent réciproquement Préjudice: & l'on connoitra alors, quel doit être le Génie de la Société. Il n'est rien de si difficile, dont elle ne vienne tôt ou tard à bout: &, dès qu'elle forme une entreprise, quelque Obstacle qu'elle trouve, elle est assurée de la conduire à sa Fin. Il est vrai, que, lorsque la Politique seule ne suffit point, elle emploïe la force & la violence: mais, enfin, de quelque maniere que ce soit, elle éxécute toujours ses desseins.

A-peine les Jésuites furent-ils établis en France, qu'ils jurérent la ruine des Protestans: & ils sont enfin parvenus à leur But. Quelles traverses n'ont-ils pas essuïées auparavant? Combien de vastes Machines n'ont-il pas mises en usage? Lorsqu'ils virent Henri III. raccommodé avec le Roi de Navarre, par leurs Prédications séditieuses ils armérent un Moine, qui poignarda ce Roi infortuné. Aïant voulu traiter de la même maniere son Successeur, il leur arriva un malheur, qui eut déconcerté les Génies les plus intrépides. Ils surmontérent cet Obstacle: & la Postérité verra toujours avec une nouvelle surprise un Roi puissant rappeller ses plus mortels Ennemis dans son Roiaume, les accabler de bien-faits, & choisir un d'entre eux pour le Directeur de sa conscience. Il n'y a que les Jésuites, dont la vaste Politique puisse montrer aux hommes des Evénemens

mens aussi extraordinaires. Leur retour en France précipita la perte de leurs adversaires. Ils leur portérent les prémiers Coups mortels sous Louïs XIII. & les accablérent enfin sous Louïs XIV. Ils traiteront tôt ou tard de la même maniere les Jansénistes. Ils ont déja attaché la Coignée à l'Arbre: il faut absolument qu'il tombe, & qu'il soit coupé.

Plus je considére, mon cher Isaac, l'Histoire des Jésuites, leurs Maximes, les Règles que leur a prescrites leur Législateur; & plus je loue la sage prudence des Anglois & des Hollandois, de leur avoir défendu l'Entrée de leurs Païs. A des Ennemis dangereux, il est bon d'opposer une forte Barriere; il faut même éviter leur Proximité le plus qu'il est possible. Je regarde les Disciples d'Ignace de Loyola comme des Soldats qui portent sur leurs Bouckiers un Talisman qui les assûre, dès qu'ils ont l'Avantage de combattre de près leurs Ennemis, de les vaincre tôt ou tard. Chaque Jésuite est un habile Négromant, muni de trois Flèches empoisonnées: la *Politique*, l'*Hipocrisie*, & la *Violence*. Dans quelque situation qu'on le place, il trouve toujours le Secret de se servir de quelques-unes de ses Armes. Malheur à ceux qui en sont frappez. Leurs Blessures sont aussi incurables, que l'étoit celle de Philoctete: il faut un secours Divin pour en guérir. Les Anglois sont si persuadez de cette vérité, qu'ils ont fait une Loi, par laquelle tous les Jésuites, qu'on découvre dans leur Païs, doivent être condamnez à la Mort: & l'Angleterre est pour les

Ignaciens ce qu'étoit pour les anciens Grecs l'Isle de Calipſo.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vi content & heureux. Garde-toi, ſur-tout, d'avoir jamais rien à démêler avec les Jéſuites; & ſouvien-toi toujours, que s'ils ſont d'habiles Criminels, leur Science ne doit ſervir qu'à les rendre d'autant plus redoutables.

De Londres, ce ...

LET. CENT-SOIXANTE-&-CINQUIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

Tu te plaindras avec raiſon, mon cher Monceca, de mon Silence; mais, tu dois m'excuſer en faveur des occupations qui m'ont empéché de t'écrire plûtôt. J'ai lû avec beaucoup de plaiſir une partie des Livres nouveaux que tu m'as envoiés. Ceux de Philoſophie m'ont jetté dans une douce Réverie, & je me ſuis livré pendant pluſieurs jours à mille réfléxions qui ne me donnoient pas le Loiſir de me reconnoitre moi-même. J'étois uniquement occupé de certaines Idées dont je cherchois à trouver la Connexion. J'ai travaillé avec ſoin pour en venir à bout. Cependant, il y en a pluſieurs, qu'il m'a été impoſſible d'accorder avec diverſes autres.

Nos

Nos Rabbins, mon cher Monceca, assûrent, que nous ressusciterons un jour, & que chacun reprendra le même Corps qu'il a eu lorsqu'il étoit dans ce Monde. Les Mahométans croïent la même chose; & les Nazaréens soutiennent aussi cette opinion. Ainsi, l'on peut dire, que toutes les Religions, qui adorent une seule Divinité, adoptent ce Sentiment. Elles en prouvent la possibilité par la même raison; & citent la puissance de Dieu, qui, aïant créé le Monde de rien, ne sera pas embarrassé de redonner à un Morceau de Matiere la même forme qu'il a eue autrefois. Tout ce que disent les plus savants & les plus éloquens Docteurs Nazaréens sur ce sujet, n'est pas plus fort, ni plus expressif, que ce que l'on lit dans l'*Alcoran*. Malgré les absurditez, qui se trouvent dans ce Livre, il donne dans bien des endroits, une grande Idée de la Majesté Divine: & celui, où il est fait mention de la Resurrection des Morts, est de ce nombre.
„ Pourquoi, *fait dire Mahomet à l'Etre Suprême*.
„ Pourquoi les hommes ne ressusciteroient-ils
„ point? Ne voïent-ils pas le Ciel au dessus
„ d'eux, comme nous l'avons bâti, comme
„ nous l'avons orné, & comme il n'y a point
„ de défaut? Nous avons étendu la Terre,
„ élevé les Montagnes, & fait produire toutes
„ sortes de Fruits, pour Signe de notre Toute-
„ Puissance. Nous avons envoié la Pluie du
„ Ciel, & nous en avons fait naitre des Jardins.
„ des Grains agréables aux Moissonneurs, des Pal-
„ miers, les uns élevés plus que les autres, pour

 enri-

„ enrichir les Créatures. Nous avons donné la „ Vie à la Terre morte, seche, & aride. Ainsi les „ Morts sortiront des Tombeaux *. C'est-là ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de la Resurrection. Les Théologiens François, Anglois, Allemands, &c. n'en sauroient apporter des raisons plus convaincantes. Pouroit-on donner de meilleures preuves de la possibilité de l'Exécution d'une chose, que de montrer clairement, que celui qu'on dit devoir l'éxécuter en a achevé & perfectionné un nombre d'autres aussi difficiles.

Quelque fortes que paroissent ces raisons, lorsqu'on les éxamine avec attention, on apperçoit qu'elles ont plus de Brillant que de Solide. Il est certain, que le Pouvoir de la Divinité est immense, qu'elle peut détruire & annéantir la matiere ainsi qu'elle la créée, & qu'il ne tient qu'à elle de tirer du Néant un nouvel Univers. Mais il est des choses, qu'elle ne sauroit éxécuter, parce qu'elles sont contraires à sa Sagesse & à sa grandeur. Elle ne peut produire un Etre, qui soit aussi parfait qu'elle: elle ne sauroit être l'Auteur du mal: elle n'est point susceptible de passion, de jalousie, de haine, de fureur. Les plus sages Philosophes conviennent de bonne-foi, qu'elle ne sauroit changer l'Essence des choses; faire, par éxemple, qu'un Bâton soit un Bâton sans avoir deux Bouts; parce que, dès qu'une chose n'aura plus deux Bouts, ce ne sera plus un Bâton. Par la même raison, Dieu ne pourroit faire qu'une cho-

* Alcoran, *Chapitre* de la chose jugée, *pag.* 308.

chose matérielle ne fût point étendue, tout ce qui est matériel aïant nécessairement une Extension. En convenant de ce Principe évident, il est aisé de trouver des raisons très fortes contre l'opinion qui veut qu'à la Resurrection générale tous les hommes reprennent les mêmes Corps qu'ils ont eus pendant leur Vie.

Il faut d'abord considérer, que, dès le commencement du Monde, Dieu créa une certaine quantité de Matiere, qui a suffi dans la suite à la formation de tous les différens Ouvrages qu'il a produits; en sorte que ce qui fait aujourd'hui les Arbres, les Champs, les Montagnes, les hommes, &c. de la Mesopotamie, faisoit, il y a quatre mille Ans, les Arbres, les Chams, les Montagnes, les hommes, &c., de ce même Roiaume. Pour être convaincu de cette vérité, on n'a qu'à jetter les Yeux sur ce qui se passe dans tous les Païs. On y voit croitre le Bled, & les autres Plantes, qui grossissent de la Terre qui les nourrit. Elles augmentent ensuite l'Etendue du Corps des hommes qui les mangent. Ces mêmes hommes meurent enfin, & se changent en Terre, qui sert une seconde fois à produire des Fruits. Ainsi, il y a dans la Nature une transmutation perpétuelle, qui fait qu'une certaine quantité de Matiere suffit à la production de tout ce qui se forme de nouveau tous les jours. Cela étant, je soutiens, qu'il est phisiquement impossible, que les hommes reprennent un jour le même Corps qu'ils ont eu. Car, ce qui a servi à faire les Membres d'un homme a de même été em-

ploïé

ploïé à la Construction de ceux de deux mille autres.

Pour comprendre cela clairement, il faut considérer ce qui arrive dans une Plaine, où, après un Combat sanglant, il reste vint ou trente mille Morts sur le Champ de Bataille. On les enterre dans cette Plaine, qui en est parfaitement fumée & engraissée. L'Année d'après, les Laboureurs y semant leurs Grains, il se trouve dans chaque Epi de Bled plusieurs Parties de la même Matiere qui avoit servi à la Composition du Corps de ces Soldats enterrez: & ces Parties, changées & transmuées en Froment, vont grossir & augmenter les membres d'un grand nombre de Gens. Je suppose que parmi eux, il se trouve quelque jeune Limousin, grand mangeur de Pain, qui, prenant pour sa Part une grande quantité de cette Matiere, laquelle, peu auparavant, appartenoit aux Soldats, s'en substante pendant tout le Cours d'une Année, & grandit de deux Pouces. Je demande à qui appartiendra cette Matiere à la Résurrection génerale? Sera-ce au Militaire? L'Etui de l'Ame du Limousin sera donc trop court de deux Pouces. Si c'est le Limousin qui la garde, le Soldat se trouvera dans le même embarras. Je vais encore plus loin, & je pousse d'un second Dégré la transmutation de la Matiere. Si, par hasard, quelque Cochon a mangé le superflu de la nourriture du Limousin, & s'en est engraissé pendant le Cours d'un Hiver, plusieurs Parties des Soldats se trouvent encore dans cet Animal immonde.

Un

Un avide Nazaréen le tue: il en mange après en grande quantité; &, s'approchant ensuite de sa femme, ou de sa Maitresse, les Particules les plus subtiles de ce Cochon, parmi lesquelles il s'en trouve un grand Nombre de celles des Guerriers, servent à la formation d'un nouvel homme. A qui donc appartiendra cette matiere, lors de la Résurrection?

On peut aussi former la même question touchant les Corps de la plûpart des hommes; vû que, par la grande Transmutation qui sera arrivée dans la Matiere qui les formoit, une Infinité d'entre eux seroient nécessairement mutilez. Il se pourroit, que Jules César vit ses Oreilles à quelque *Monsignor*, & son Nez à quelque Courtisane. Il auroit beau dire, *Je suis le Vainqueur des Gaules & de Pompée, & j'ai soumis l'Univers entier. Quoi! Faut-il qu'un Héros tel que moi paroisse sans Nez & sans Oreilles, tandis que ce petit Pontife* in Partibus, *& cette femme de débauche, se parent de ce qui m'appartient?* Il me semble ouir le Prélat Romain répondre avec Hauteur: *Il convient bien à un Païen de vouloir disputer quelque-chose à un Pontife Nazaréen. Allez, allez, Idolatre, Profane: vos Oreilles ne sont que trop honorées d'être sur ma Tête. Elles ont eu l'Avantage d'être canonisées cent Ans après ma mort. Pendant plus de deux mille, on les a encensées, & on leur a chanté des Himnes. Auroient-elles eu ce Sort, si elles ne m'avoient servi?* Si l'Empereur Romain s'adresse à la Courtisane, il n'en obtiendra rien de plus que du Pontife.

Votre

Votre Servante très humble, lui répondra-t-elle: *Je vous considere fort, Seigneur Jules César. J'ai vû souvent de vos Statues, dans la Vigne Médicis, & dans les autres Maisons de campagne, où j'allois me promener avec mes Galans. Je leur ai bien entendu dire que vous étiés un fort grand homme; mais, je n'irai point, pour vous faire plaisir, paroitre sans Nez aux Yeux de tout l'Univers. Voïez, si, parmi tant de Monde, qu'il y à ici, quelque personne n'en auroit point un de reste.* Voilà donc le pauvre Jules César obligé de se montrer comme un Deserteur. Heureux encore d'en être quitte à si bon marché, & de ne pas avoir l'Affront de voir sa Tète entiere servir à la Construction du derriere d'un Suisse de quelque Cardinal.

Je cherche inutilement un moïen, mon cher Monceca, pour pouvoir terminer l'Embarras & les soins des Ames dont les Membres seront ainsi mutilez. La Philosophie ne m'en fournit aucun. Si l'on dit que Dieu, qui, de rien a créé le Monde, ne sera point embarrassé de donner des Corps à ces Ames, j'accorderai sans balancer cette vérité. Mais, alors, je serai en Droit de conclurre, que ces nouveaux Corps ne seront point les mêmes que ceux que l'on avoit en mourant; & qu'ainsi l'opinion, qui assure que nous ressusciterons avec nos mêmes Corps, est fausse. Si l'on soutient que Dieu étendra la Matiere, & que d'un seul Atome de la Terre qui formoit un Corps, il en fera ce qu'il faut pour le construire en entier, je nierai encore

que

que ce soient-là les mêmes Corps : parce que leur Essence sera changée ; cette nouvelle Matiere n'étant point l'ancienne, & Dieu ne pouvant pas faire qu'une chose qui n'a pas servi ait servi, n'aiant pas le pouvoir de changer l'Essence des choses.

Pour expliquer mon Idée clairement, je suppose qu'il n'y ait dans le Monde que le Corps d'un seul homme. Dans l'Espace de dix mille Ans, Dieu y fait passer successivement trois cens Ames, & ordonne enfin, que toutes ces Ames reprendront le Corps qu'elles ont animé. Alors, ou il faudra qu'il se trouve trois cens Ames dans un seul Corps, ou que Dieu en eut crée deux cent quatre-vint-dix-neuf de nouveaux. C'est-là une vérité évidente, contre laquelle toutes les vaines subtilitez Scolastiques ne peuvent rien : &, quelques raisons qu'on objecte, on ne sauroit obscurcir une chose qui se présente si clairement d'elle-même à l'Esprit.

Je ne doute point, mon cher Monceca, de la Résurrection des Corps. Je suis certain qu'elle arrivera. Mais, je pense qu'on est mal-fondé à vouloir déterminer précisément de qu'elle maniere elle se fera. Pourquoi assurer, que nous reprendrons nos mêmes Corps ? Quelle nécessité y a-t-il de vouloir expliquer un Mistere que nous n'entendons point ? Les Nazaréens, surtout les Papistes, soutiennent avec opiniatreté cette opinion. Je les plains de leur Entêtement. Leurs Livres Saints leur apprenent que les Corps ressusciteront : ils ont raison de recevoir ce Senti-

timent. Mais, d'où vient veulent-ils expliquer précisement de quelque maniere cela arrivera? Pourquoi, non contens de savoir que l'Ame reprendra un jour un Corps, vont-ils fixer la façon dont la Divinité doit alors agir?

Dans toutes les Religions, mon cher Monceca, la Source de toutes les Erreurs est la passion ridicule qu'ont les hommes de vouloir pénétrer dans les Misteres du Tout-Puissant. Dès qu'une chose leur est révélée seulement en partie, ils veulent connoitre de quelles Voies la Divinité se servira pour y parvenir: ils prêtent leurs foiblesses à l'Etre suprême; & ils pensent, qu'il doit emploïer les moïens qui leurs paroissent les meilleurs & les plus naturels. Il arrive de-là, qu'ils deshonorent la Divinité, & qu'ils lui imputent les Actions les plus absurdes, & les plus incompatibles à son Essence. Sous prétexte de donner une grande Idée de son pouvoir immense, ils veulent qu'elle fasse des choses directement contraires à l'Ordre immuable qu'elle a établi elle-même, comme est celle de la *Resurrection générale des mêmes corps*. Ils vont même quelquesfois jusqu'au point de vouloir excuser par la puissance de Dieu les Superstitions les plus folles, & les friponeries les plus visibles.

Un Jésuite d'Anneci, nommé Jean Ferrand, n'a-t-il pas ôsé soutenir dans un fort gros Livre touchant le Culte des Reliques, que, lorsqu'il se trouve plusieurs Corps du même Saint dans dif-

fé-

férentes Eglises, c'est la Divinité, qui les a produits miraculeusement, pour entretenir la Dévotion des Fidelles *.

Pour prouver cette Absurdité, il apporte des Raisons, qui doivent paroitre affreuses à tous les bons Nazaréens: & moi-même, qui suis Juif, je t'avoue que j'ai été indigné de voir jusqu'où ce Moine portoit l'Impudence, & ravalloit les Mistères les plus sacrez de sa Religion. Il fait un Parellele odieux, qui blesse & qui outrage la Divinité; & cela, uniquement pour montrer la Possibilité de la Multiplication des Corps de ces prétendus Bienheureux. Ce Mistère, à coup sur, n'étoit pourtant pas aussi difficile à déveloper que celui de la Résurrection. Il n'avoit qu'à dire naturellement, que l'avidité des Moines étoit la cause efficiente de la Multiplicité de ces Reliques. Il en est d'elles comme d'un Vin accrédité. Chaque Cabaretier veut en avoir dans sa Cave, pour achalander sa Taverne; &, lorsqu'il n'en a point, il en fabrique lui-même.

* *Unum mihi sat erit in præsentiâ dicere, Supremum Numen suam procul dubio explicuisse Potentiam in iis nominatim Reliquiis multiplicandis, seu replicandis, quæ reverà non nisi una secundum Unitatem, & Naturâ suâ singulares existere poterant, ut sunt, verbi gratiâ, Præputium, Sanguis, aliaque id genus, quæ cum ad Corporis Christi Perfectionem faciant, vel quæ cum ipso, vel ab ipso, traxerint Originem, nec multiplices esse, nec diu illibatæ seu integræ servari poterant, nisi Divina Vis mirabilem in Modum accessisset. Idem in aliis permultis singularibus Christi Divorumque Reliquiis videre est.* Joan. Ferrandi Disquisitio Reliquiaria, *pag.* 7.

Ne ſait-on pas que la moitié des Cabaretiers de Paris font leur Vin de Bourgogne à Surena *? La plus grande partie des Reliques ſont priſes au haſard: & les Os d'un Danſeur de Corde, ou d'un Comédien, paſſent ſouvent pour ceux de Saint Pacôme ou de Saint Maturin. Déplorons, mon cher Monceca, l'aveuglement des pauvres Mortels, qui ſont la duppe d'une Infinité de Fourbes & d'Impoſtures, & tâchons de nous élever toujours audeſſus des Préjugés du Vulgaire.

Porte-toi bien, mon cher Monceca; & vis content & heureux.

Du Caire, ce, . .

* *Petit Village auprès de Paris.*

LETTRE CENT-SOIXANTE-ET-SIXIEME.

AARON MONCECA *à* JACOB BRITO.

JE vais bientôt quitter l'Angleterre, mon cher Brito; & j'irai paſſer quelques Jours en Ecoſſe. Je m'embarquerai enſuite pour retourner en France: & je gouterai, j'eſpére, un Plaiſir infini, en arrivant à Paris, de pouvoir y faire un juſte Parallelle des Mœurs, Coutumes, & façon de penſer des François avec celles des Anglois, dont j'aurai des idées encore toutes récentes. Je ſuis certain, que cela me fourni-

ra

ra mille Réfléxions utiles, que j'aurai ſoin de te communiquer. Rien ne forme plus le Génie, & ne cultive mieux l'Entendement, que les Comparaiſons qu'on fait de deux différens Peuples; vû qu'on développe par ce moyen les Replis les plus cachés du Cœur-Humain.

On apperçoit des Foibleſſes chés quelques Hommes, qu'on reconnoit pour telles, parce qu'elles ne ſont point maſquées, & qu'on prend chés pluſieurs autres pour des Vertus, à cauſe des Voiles impoſteurs dont elles ſont couvertes. Lorſqu'on voit un François chercher avec empreſſement tout ce qui peut plaire à ceux avec leſquels il vit, les accabler de Politeſſe & de Marques de Tendreſſe, on croit d'abord, que la véritable & ſolide Amitié eſt le Partage de ſa Nation. Mais, on revient de cette Erreur, quand on a fréquenté les Anglois. On ſent que leurs Maniéres froides, & leurs Airs ſecs & hautains, n'empêchent point qu'ils ne ſoient d'excellens Amis, s'ils ſe donnent pour tels; & l'on s'apperçoit, que ce que l'on regardoit chés les François comme un véritable attachement n'eſt qu'un Cérémonial, un uſage ordinaire, &, ſi j'ôſe me ſervir d'un Proverbe uſé, une *Selle à tous Chevaux*. D'un autre côté, un Homme, qui n'eſt jamais ſorti d'Angleterre ſe figure que c'eſt le ſeul Pays, où l'on trouve de l'Intrépidité. Il penſe, qu'il n'eſt perſonne dans les autres Royaumes, qui brave les Approches de la Mort, parce qu'il n'entend point dire qu'il y ait des Gens, à Paris, à Vienne, à Amſterdam, qui, laſſes de la

Vie, sachent finir avec une Corde ou un Rasoir toutes leurs Inquiétudes. Mais, si cet Homme, prévenu en faveur de sa Patrie, voyage quelques Années dans les différens Etats de l'Europe, il change bien de Sentiment: il reconnoit enfin, que par tout il se trouve des Personnes remplies de Valeur, & qu'il a donné le Nom d'Intrépidité à une Frénésie pernicieuse, non seulement à ceux qui en sont atteints mais encore à la Société civile.

C'est donc par un juste Parallelle des Coutumes & des Mœurs des Peuples, qu'on peut justement apprécier leur véritable Mérite. Celui, qui ne connoit qu'une Nation, approuve cinquante Ridiculitez, qu'il condamne dès qu'il a quelque Notion des autres Pays. Il n'est pas surprenant qu'un Espagnol, nourri dans le fond de la Galice, rende un Culte superstitieux à St. Jacques. Toutes les Personnes qui l'environnent en font autant: il voit ses Parens, ses Amis, ses Compatriotes, se dévouër à ce prétendu Saint, dont ils attendent les plus grands Secours; & il ignore s'il y a d'autres Hommes dans l'Univers, qui pensent d'une maniére différente. Pour vaincre des Préjugés aussi forts que les siens, il faut un Génie supérieur; & encore est-il bien difficile qu'il vienne à bout de connoitre son Egarement. Combien n'y-a-t-il pas eu de Gens, qui auroient été de grands Hommes s'ils fussent nez à Londres ou à Paris, & qui n'ont été que des Personnages médiocres, parce qu'ils n'avoient reçû aucuns Secours étrangers,

gers, & que, placés au milieu de Lisbonne ou de Madrid, ils étoient éternellement renfermez dans le ténébreux Labirinte de l'Ignorance & de la Superstition?

Les Savans du prémier Ordre ont dû une grande partie de leurs Connoissances à celle qu'ils avoient des Mœurs & des Coutumes des Pays Etrangers. Lorsque les Philosophes de ces derniers tems ont entrepris de découvrir la Vérité, ils ont travaillé beaucoup sur les Mémoires que leur avoient fournis les habiles Voyageurs. Locke & Bayle s'en sont très utilement servis; le prémier pour ruiner de fond en comble le spirituel mais chimérique Systême des Idées innées; & le second, pour arracher le Bandeau fatal des Préjugés, & pour détruire la folle & dangereuse Superstition. Dès-Cartes, Gassendi, Newton même, en un mot tous les habiles Phisiciens, ont profité de la Connoissance des Mœurs des Peuples: & elle leur a été utile plus d'une fois, soit dans les Expériences qu'ils ont voulu faire, soit dans l'Examen des différens Tempéremmens & des Causes cachées des Passions des Hommes.

Si l'on examine toutes les Sciences en particulier, on verra qu'il n'en est aucune, où l'Intelligence des Maximes & de la façon de penser des différentes Nations ne serve beaucoup: mais, la Morale & la Politique, sont les deux qui semblent l'exiger le plus. Comment pourra-t-on connoitre jusqu'où la Probité, la Vertu & la Bienséance, étendent leurs

si l'on n'a aucune Notion des Nations Etrangéres? Quelque estimez qu'on voye ses Concitoyens, il est certain, qu'ils ne possédent point toutes les Vertus Morales. Chaque Pays a des Qualitez qui semblent lui être affectées, & qu'il y faut chercher. Dans les autres Endroits, elles ne se trouvent jamais à ce Dégré de Perfection. Si l'on veut savoir jusqu'où peut aller la Politesse, & qu'on reste à Constantinople, on n'apprendra pas dans cent Ans ce qu'on saura dans six Mois à Paris. Pour voir la Franchise & la Sincérité dans tout leur Jour, ne seroit-on pas fou de voyager en Italie? C'est en Suisse, qu'il faut aller. Pour s'accoutumer à penser d'une maniere libre, hardie, mais cependant sensée, & qui apprenne à rendre aux Magistrats & aux Ecclésiastiques ce qu'on leur doit, sans souffrir que les prémiers s'érigent en Tirans & les seconds en Inquisiteurs, est-ce en Portugal qu'il faut vivre? Non; mais en Angleterre. Pour connoitre, enfin, jusqu'où peut aller la Douceur, la Simplicité, la Candeur, l'Humilité, la Charité, & les autres vertus Humaines, est-ce à Rome, ou même en Europe, qu'on doit choisir son Séjour? Non, mon cher Brito. Pour voir ces Vertus dans leur plus haut Dégré, il faut passer les Mers, & les aller chercher dans la Pensilvanie, l'heureuse Colonie des Kouacres, où elles ne se conserveront peut-être pas toujours. Qui peut savoir les Révolutions qui doivent arriver dans le Cœur des Hommes? Il s'en fait tous les

jours

jours de si étonnantes, on y apperçoit des Changemens si surprenans, qu'on n'ôse assûrer que les Sociétez les mieux réglées, & les plus vertueuses, resteront long-tems dans le même Etat. Il en est presque des Royaumes comme des simples Particuliers. Tel Homme, pendant trente Ans, a été sage, prudent, & vertueux, qui perd dans un Instant le Fruit de tant de Probité. De quelle Tranquillité les Cantons Suisses n'avoient-ils pas joui pendant long-tems? Tout-à-coup, ils se livrérent à l'Esprit de Vertige; & on les vit avec surprise s'armer les uns contre les autres, & chercher avec avidité leur Perte mutuelle.

Si la Connoissance des Mœurs des Peuples, mon cher Brito, est nécessaire à ceux qui s'appliquent à l'Etude de la Morale, elle l'est encore plus à ceux qui sont obligés de pénétrer dans les Mistéres cachés de la Politique. Un Prince ne peut jamais entreprendre rien de grand, il ne peut même être tranquille dans ses Etats, s'il ignore quels sont le Caractère, les Maximes, & les Coutumes, des Peuples qui l'environnent. Dès qu'il en est instruit, il sçait quelle est la Conduite qu'il doit tenir à leur Egard. *Je n'ai rien à craindre*, dira-t-il, *d'une telle Nation. Elle aime beaucoup plus la Paix que la Guerre. Elle est livrée aux Prêtres, & divisée en plusieurs Etats, qui ont des Intérêts particuliers. L'autre m'est attachée par la Nécessité où elle est de rechercher mon Alliance. Elle est dépourvüe d'Argent, ses Provin-*

ces sont dépeuplées, leurs Habitans hayssent la Guerre, ou du moins sont trop feinéans pour aimer à prendre le Parti des Armes. Je n'ai donc rien à apprébender de cette Nation, qui ne peut entreprendre quelque chose de considérable, qu'autant que je daignerai l'assister. Il reste encore trois autres Peuples, avec lesquels je puis avoir des Démêlez. Le prémier est nombreux: ses Troupes sont agguéries; mais, il est pauvre. On ne fait point la Guerre sans Argent. Dès la seconde Campagne, s'il n'est point assisté, il est obligé, ou de faire la Paix, ou d'essuyer des Pertes considérables. Le second est riche, & Maitre de la Mer. Une Haine invétérée l'a rendu dans tous les Tems l'Ennemi de mon Etat. Il est valeureux, intrépide, & je devrois le craindre, s'il étoit aussi puissant en Soldats, qu'il l'est en Matelots. Comme sa plus grande Force consiste dans le Nombre de ses Navires, qu'on ne prend point de Places, & qu'on ne pénétre point dans un Pays, monté sur des Vaisseaux, je ne dois point le craindre. Tandis qu'il sera seul, c'est un de mes moindres Ennemis: mais, il peut me causer des Dommages infinis, dès qu'il s'unira avec d'autres: il deviendra alors le plus redoutable. Le troisieme Peuple, sans avoir autant d'Eclat & de Grandeur que le second, pourroit cependant me nuire d'avantage. Il a de grandes Richesses, il est lui seul en état de fournir aux Frais d'une longue Guerre, & de payer l'Armée de tous ses Alliés. Il a des Places voisi-

nes

nes des miennes, & peut en commençant la Guerre, se camper sur mes Frontiéres. Mon Intérêt demande donc, que je sois en Paix avec lui; & je trouverai pour cela de grandes Facilitez. Comme il est uniquement occupé de son Commerce, qu'il ne cherche point à faire d'inutiles Conquêtes, & que content de conserver ce qui lui appartient il n'envie pas d'augmenter ses Provinces, il se prétera toujours à tout ce qui pourra éloigner la Guerre, pourvû que j'agisse de maniere à ne point exciter sa Crainte, & que je n'empiéte point sur ses Droits.

C'est ainsi mon cher Brito, qu'un Prince, versé dans la Connoissance des Sentimens, des Maximes, & des Intérêts des Nations Etrangéres, en tire habilement des Conséquences pour sa Gloire, & pour la Tranquillité de ses Etats. Un Ministre n'est pas moins obligé d'exceller dans cette Science, qu'un Souverain: les mêmes Raisons l'exigent. Un Général d'Armée doit aussi en faire son Etude. Comment pourroit-il prendre certaines Mesures, qui sont quelquesfois si nécessaires à la Réussite d'un Projet Militaire, s'il ne connoit point le Génie des Peuples qu'il a à combattre. Je suppose que le Maréchal de Villars, sortant de commander en Flandres une Armée de vingt-mille Hommes contre Marlbouroug qui auroit eu sous ses Ordres un pareil nombre d'Anglois, allât sur les Frontieres de Portugal commander douze mille François qui

auroient à combattre trente mille Portugais. S'il n'avoit aucune Connoiſſance de ces Peuples, & qu'il en jugeât par l'Idée qu'il auroit des Anglois, ſon prémier ſoin ſeroit ſans doute de chercher quelque Lieu fort & avantageux, pour y poſter ſon Camp : il l'entourroit de bonnes Lignes ; & il apporteroit enfin toutes les Précautions poſſibles pour réparer le Défaut du petit nombre de ſes Troupes. *J'ai trouvé*, diroit-il, *des Ennemis redoutables en Flandre, contre leſquels, à Force égale, il m'a fallu employer tous mes Soins & toute ma Prudence. Que ne dois-je donc pas faire aujourd'hui ?* Penſes-tu, mon cher Brito, qu'il raiſonnât de même, s'il connoiſſoit les Portugais ? Il me ſemble au contraire lui entendre dire : *Allons, François ! Quittons ces Lignes inutiles. Fuſſions-nous la moitié moins, nos Ennemis n'ôſeroient nous attendre. Ce ſont des Peuples plus accoutumez à porter des Chapelets, que des Fuſils. Dans ce Moment, où nous penſons à l'Honneur que nous allons acquérir, ils ſongent à ſe recommander aux Prieres de leurs Aumoniers. Nous ne ſommes occupez que du Soin de ſerrer nos Rangs, & de marcher en bon Ordre : & ils font chanter des Antiennes à St. Antoine de Pade. Non, non, François, ce ne ſont point des Anglois, mais des Moines déguiſés, que vous avez à combattre.* Je ne doute pas, mon cher Brito, qu'une promte Victoire ne ſuivit une pareille Harangue : & elle n'auroit été faite

que

que ſur la Connoiſſance que le Général auroit eue des Mœurs de la Nation qu'il attaquoit.

Si ceux, qui commandent les Armées, ou qui ſont à la Tête des Affaires, ſont obligés, quand ils veulent entreprendre quelque choſe de conſidérable, de connoitre le Génie des différens Peuples, les Hiſtoriens, qui travaillent à immortaliſer les Actions des Héros, doivent exceller dans cette Science. Comment pourroient-ils développer les Intrigues des Cours, les Mouvemens, les Démarches, enfin toutes les Actions des Peuples, s'ils ignorent les Cauſes qui en ont fait agir les différens Reſſorts? Quelle pitoyable Hiſtoire ne compoſeroit pas un Homme, qui écriroit ce qui s'eſt paſſé en France ſous Henri III. & Henri IV. & qui ne connoitroit point le Génie & les Mœurs de la Nation Eſpagnole? Les Tacites, les Salluſtes, les Tites-Lives, ne nous ont donné des Morceaux ſi achevez, que parce qu'ils poſſédoient à fond les Matieres dont ils parloient. Ils s'étoient fait une Etude d'approfondir le Génie des Perſonnes & des Peuples dont ils traçoient les Faits. Quelle connoiſſance Jules Céſar n'avoit-il pas des Coutumes, des Inclinations, & des Mœurs des Gaulois? Pour être convaincu de cette Verité, il ne faut que lire ſes Commentaires. Auſſi cette Connoiſſance lui fut-elle également utile, comme Général, comme Hiſtorien, & comme ſimple Particulier.

Porte-

Porte-toi bien, mon cher Brito : tache toujours de profiter de tes Voyages : vis content & heureux ; & que le Dieu de nos Péres te comble de Prospéritez.

De Londres, ce...

LETTRE CENT-SOIXANTE-&-SEPTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

JE parlois l'autre jour, mon cher Isaac, avec un de mes Amis, du Sort malheureux dont plusieurs Grands-Hommes ont été accablez, quoique la Faveur dans laquelle ils étoient auprès de leur Souverain semblât devoir les assûrer d'une éternelle Tranquillité. A ces prémieres Réfléxions j'en joignis quelques autres ; & je fis remarquer à cet Ami, que la plûpart des Héros, que la Fortune avoit ainsi accablez de ses Rigueurs après les avoir élevez au plus haut Rang, s'étoient signalez par d'importans Services qu'ils avoient rendus à leurs Souverains.

Sans aller chercher des Exemples de cette Vérité dans l'Antiquité la plus éloignée, je ne remonterai que jusqu'au sixiéme Siécle. Là, mon cher Isaac, je trouve, que Justinien dut sa Gloire & sa Grandeur à Bélisaire. Ce Général réünit à l'Empire l'Afrique qui en avoit été

été ſéparée pendant plus de cent Ans, détruiſit la Monarchie des Vandales, battit pluſieurs fois les Perſes, fit la Conquête de l'Italie; & enfin préféra ſon Devoir; & la Fidélité qu'il devoit à ſon Souverain, à l'Avantage d'être déclaré Roi des Gots à la place de Vitiges, qu'il avoit fait priſonnier. Quel fut le Prix & la Récompenſe de tant de Vertus? Elles ne pûrent garantir l'infortuné Béliſaire du Sort le plus cruel. Il fut accuſé fauſſement d'avoir trempé dans une Conjuration contre Juſtinien: & ce Prince, oubliant tous les Services qu'il avoit reçus de ce Grand-Homme, le dépouilla de tous ſes Biens, lui ôta toutes ſes Charges; &, après lui avoir inhumainement fait créver les Yeux, ordonna qu'il fut enfermé dans une Tour, qui porte encore aujourd'hui le Nom de ce Héros, & qui eſt bâtie ſur le Bord de la Mer entre le Chateau des ſept Tours, & le grand Sérail. Tu as vû toi-même pluſieurs fois cette Priſon, avant ton Départ de Conſtantinople.

Quelques Auteurs ont écrit, que Béliſaire, ayant dans les ſuites obtenu la Liberté, s'étoit vû réduit dans une ſi grande Indigence, que, pour avoir de quoi vivre, il étoit obligé de demander l'Aumône dans les Rues. Ce Fait ne s'accorde point avec une ancienne Tradition, qui a ſubſiſté très longtems dans toute la Grece, & qui même n'eſt point encore éteinte. Tu dois avoir ouï raconter à pluſieurs Habitans de Conſtantinople que Béliſaire mourut

dans

dans la Tour où il fut enfermé; & que suspendant à sa Fenêtre un petit Sac, comme font ordinairement les Prisonniers, il crioit aux Passans: *Une Obole au pauvre Bélisaire, à qui l'Envie a crevé les Yeux, & non pas le Crime.* Cette Tradition Grecque est confirmée par quelques Auteurs; & voici les Expressions Latines d'un d'entre eux, telles que ma Mémoire me les rappelle: *Date Eleemosinam Belisario, quem, fortuna non Virtus, dereliquit.* Sans m'arrêter, mon cher Isaac, à examiner lequel de ces deux différents Sentimens on doit recevoir, il suffit pour être étonné des Malheurs qui ont accablé les plus grands Héros, de considérer Bélisaire, ou mandiant dans les Rues de Constantinople, ou barbarement renfermé dans sa cruelle Prison. Ne voilà-t-il pas une belle Récompense des Services qu'il avoit rendus à son Souverain? Et le triste Sort de ce grand Général ne doit-il point servir de Preuve, qu'il n'est rien de si fragile & de si inconstant, que la Faveur des Princes.

Quelle vaste Matiére à Réfléxion pour un Philosophe, que de voir des Hommes sacrifier leur Repos, leur Tranquillité, leur Vie, leurs Biens, & souvent même leur Honneur, pour des Maitres ingrats, qui s'imaginent insensément, que le Bonheur de les servir est une assez digne Récompense des plus grands Services. Si les Courtisans faisoient, pour acquérir la Vertu, le Quart de ce qu'ils font pour obtenir un seul Coup d'Oeuil de leur

Sou-

Souverain, combien de Sages ne verroit-on point dans toutes les Cours? Je ſuis aſſuré, mon cher Iſaac, qu'il couta moins de Peine à Socrate, pour s'élever audeſſus de l'Humanité, qu'il ne coute de Soins & de Travaux à un Courtiſan, pour être mis au nombre de ceux qui plaiſent au Prince. Combien de Baſſeſſes ne faut-il pas qu'il faſſe auparavant? Combien de Mortifications n'eſt-il pas obligé d'eſſuyer? Combien de Couleuvres n'avale-t-il point? Combien de fois, enfin, ne craint-il pas de perdre ſubitement toutes ſes Peines? Que de Gens n'y-a-t-il pas, qui ont ſouffert & rampé toute leur Vie, ſans avoir pû ſeulement obtenir l'Avantage de pouvoir être regardez; & qui, après avoir paſſé les trois Quarts de leurs Jours dans une Anti-Chambre, ont employé leurs derniers Momens à regretter l'Uſage qu'il avoient fait d'un Tems auſſi mal employé? Ainſi, leur Vie s'eſt écoulée, dans une perpétuelle Agitation; & ils ont toujours gémi, ou ſous le Poids de l'Ambition, ou ſous celui des Regrets & du Repentir.

De toutes les Folies, mon cher Iſaac, celle que je regarde comme la plus dangereuſe & la plus incurable, c'eſt la Paſſion de la Cour. Rarement voit-on des Courtiſans aſſez ſages pour reconnoitre leurs Erreurs, quand-ils peuvent encore mettre à profit cette Connoiſſance. Ils ne ceſſent de ſouhaiter les Grandeurs, que lorſqu'ils ont perdu toute Eſpérance de les obtenir.

Une

Une Chose, que je trouve fort étonnante, c'est que la Chûte fréquente des Favoris ne dégoutent point ceux qui recherchent ce Poste avec tant d'Empressement. N'est-il pas surprenant, que les funestes Catastrophes de la plûpart de ceux dont on envie le Rang ne fassent point diminuer le nombre de leurs Compétiteurs? On trouve dans tous les Siécles des Traits de la Fortune aussi frapans que celui qui accabla Bélisaire. La Disgrace de l'Amiral de Bonnivet; la Fin tragique du Duc & du Cardinal de Guise; celles du Comte d'Essex, du Maréchal de Biron, du Marquis d'Ancre; la Prison de Fouquet, & celle de le Blanc; l'Exil de Ripperda, & celui de Chauvelin; le triste Sort, enfin, de tant d'autres Courtisans, qui furent les Victimes de leur Ambition; n'auroient-ils pas dû diminuer le nombre des Idôlatres de la Cour?

Je sçai, mon cher Isaac, que quelques-uns des Favoris & des Ministres, que je viens de nommer, ont excusé par leurs Fautes les Caprices de la Fortune. On peut dire, que le Maréchal de Biron eut toujours été heureux, s'il eut toujours été fidéle; & que le Duc de Guise, & le Comte d'Essex, obligérent leurs Souverains à les faire punir. Mais, en avouant la Réalité des Crimes de ces Favoris, je ne suis pas moins fondé à soutenir, qu'ils avoient rendu à leur Patrie, & à leurs Princes, des Services si considérables, qu'ils sembloient mériter qu'on eut pour eux quelque Indulgence.

Je

Je veux bien excepter, néanmoins le Duc de Guise, parce que sa mort étoit absolument nécessaire à la conservation de Henri III. Quant au Maréchal de Biron, & au Comte d'Essex, si leurs Souverains avoient été susceptibles d'une amitié aussi tendre & aussi reconnoissante que l'est celle des simples Particuliers, je ne doute pas qu'ils n'eussent obtenu leur grace, l'un de Henri IV. & l'autre d'Elisabeth. Ils avoient tous deux rendu des services si considérables, qu'il semble qu'on eut dû épargner leurs jours, & les punir seulement par l'Exil ou par la Prison. Mais, il n'est point de retour chez les Princes, ou du moins ce retour est accompagné de si dures conditions, qu'il est aussi cruel que la haine. On vante beaucoup la Clémence d'Elisabeth envers le Comte d'Essex. Mais, qu'elle étoit donc cette Clémence? Pour la mériter, il falloit qu'un Héros se ravalât, qu'il s'avouât coupable dans le tems qu'il étoit peut-être innocent, & qu'il mandiât par d'indignes Prieres, la continuation d'une vie qu'il auroit flétrie & des-honorée. Et si Elisabeth avoit été susceptible d'une véritable amitié pour son Favori, contente de sa justification, puisqu'elle suffisoit à ce qu'éxigeoit la Majesté du Trône, elle n'eut point demandé un aveu dont elle connoissoit toute la dureté. Mais, elle pensoit en Souveraine, & elle ignoroit entiérement ces tendres retours, & ces accommodemens aisés & faciles, que l'amitié fait

naitre dans le cœur des ſimples Particuliers. Il n'y avoit dans le ſien, que quelques ſentimens de pitié, étouffez par l'orgueil, la vanité, & la préſomption, paſſions inſéparables du Trône.

Henri IV. eut beaucoup plus de Sujet de conſentir à la mort du Maréchal de Biron, qu'Elizabeth à celle du Comte d'Eſſex. Si jamais un Monarque put être ſuſceptible d'une véritable amitié, ce fut cet illuſtre Roi. Cependant, ſi l'on éxamine la choſe à la rigueur, on conviendra, qu'après les ſervices que le Maréchal de Biron lui avoit rendus, il eut ſuffi, pour ſa punition, de l'enfermer le reſte de ſes jours dans la Baſtille, ſans conduire juſques ſur l'Echafaut un Général & un Ami, à qui l'on étoit en partie redevable des avantages que l'on avoit remportez.

Je ne comprens pas, mon cher Iſaac, comment un homme, quelque piqué qu'il ſoit contre un autre, peut ſe réſoudre à le livrer entre les mains d'un Bourreau, lorſqu'il a vécu avec lui pendant toute ſa vie dans une étroite liaiſon, qu'il l'a aſſûré cent fois qu'il l'aimoit véritablement, & qu'il lui a ouvert les ſecrets les plus cachés de ſon cœur. Eſt-ce que, dans les plus grands accès de ſa colere, ſes entrailles ne ſe ſoulevent point? L'Amitié, chez les ſimples Particuliers, forme des liens auſſi forts que ceux du Sang. Je me figure, que ſi tu m'avois offenſé mortellement, mon cher Iſaac, & que je fuſſe le

maitre

maitre de te condamner à la mort, je me dirois à moi-même : *Pourras-tu bien priver de la vie un homme que tu aimas si tendrement ? Il est vrai, Isaac Onis t'a offensé : il a démenti dans un instant tout ce qu'il a fait pendant le cours de sa vie ; mais, enfin, c'est ce même Isaac Onis, qui t'a rendu des services si considérables. C'est à lui, que tu dois une partie des connoissances que tu possedes. C'est lui, que tu te faisois un plaisir d'entretenir, dont la conversation avoit pour toi des charmes si grands, dont les Lettres te causoient tant de plaisir. Oublieras-tu tout cela, suivras-tu les mouvemens de ta colere ; verras-tu périr par ton ordre ce que tu eusses voulu conserver si prétieusement autrefois ? Non : tu ne consentiras point à la perte d'Isaac. S'il t'a offensé, il t'a chéri autrefois. La générosité, ce que je dois à l'amitié, à moi-même ; tout veut qu'en faveur des bienfaits passez, j'oublie les fautes présentes. Qu'il vive ; qu'il reconnoisse, s'il est possible, combien il est peu digne d'avoir eu un ami tel que moi. Je dois cependant me mettre en état de n'avoir rien à craindre de ses pernicieux desseins. J'ignore s'il reviendra jamais de bonne-foi à son devoir, & s'il reconnoitra véritablement son erreur. Jusques à ce que j'en aïe des preuves convaincantes, je lui ordonnerai donc de s'éloigner de moi, & de fuir les lieux que j'habiterai.* Voilà, mon cher Isaac, la maniere dont l'amitié & la reconnoissance doivent faire agir tous ceux qui ne se conduisent que par les mouvemens

qu'inſpirent ces paſſions vertueuſes. Mais, elles ne produiſent pas chez les Princes des Effets auſſi touchans. Leur inclination, & leur tendreſſe, ne vont point juſqu'à leur faire oublier une offenſe uniquement pour gouter le plaiſir & la ſatisfaction de pardonner.

Lorſqu'on veut chercher la véritable amitié, c'eſt loin du Trône & de la Cour, qu'il faut porter ſes pas. Laiſſons aux aveugles Courtiſans, la folie de fonder leurs eſpérances ſur la tranquilité de la Mer la plus orageuſe. Rions, mon cher Iſaac, de leur vains projets, de leurs craintes, de leurs déſirs, de leurs tourmens; & plaignons la fin triſte, & ſouvent funeſte, de tant de ſoins mal employés. Rien n'eſt ſi amuſant pour un Philoſophe, que de conſiderer la vie tumultueuſe de la Cour, mais rien auſſi n'eſt plus touchant pour un homme qui penſe, que de voir juſqu'où l'humanité eſt ravalée chez les Idolâtres de la fortune.

Si l'on m'offroit, mon cher Iſaac, de vivre dans les Forêts les plus écartées, ou de paſſer mes jours auprès des Souverains, j'aimerois mieux avoir des Animaux pour Compagnons, que des Courtiſans. Je pourrois, du moins, vivre au milieu des Bois ſans contrainte. Je ne craindrois point qu'un Ours, pour obtenir le commandement de ma Cahute, m'accuſât auprès d'un Lion d'avoir eu peu de reſpect pour lui. Un Cerf, après avoir brouté les Herbes de mon Jardin, & s'être ain-

si repû de mon Bien, n'iroit pas lâchement décrier ma conduite, critiquer mes démarches, & répandre sur mes actions les plus innocentes, un funeste venin. Combien n'y a-t'il pas de Gens à la Cour, qui mangent tous les jours chez des Personnes qu'ils vont décrier en sortant de leurs tables; & cela, dans la vûe de plaire à quelques autres, dont ils médisent de même à la prémiere occasion? La Calomnie est à la Cour ce que l'étendue est à la matiere: elle en fait l'essence. Qui dit Courtisan, dit un Homme toujours prêt à décrier tous ceux qui visent aux bonnes graces du Prince. Ses louanges sont mêmes des injures; & s'il fait par hazard l'Eloge de quelqu'un, cet Eloge est à coup sûr la Satire de quelque autre.

Le plus grand avantage, mon cher Isaac, que je trouverois, en préférant les Forêts à la Cour, seroit celui de n'être point obligé de rougir à chaque instant, en approuvant des sottises, des folies, des injustices, des véxations, & des cruautez, que je condamnerois dans le fond du cœur. Quel est l'Homme, à qui la vérité soit tant soit peu chere, qui puisse s'accommoder à de pareilles bassesses? Cependant, c'est par elles, que les Courtisans parviennent à leur but. Un Philosophe ne devient sage & savant, qu'à force de méditer & d'étudier. Un Homme attaché à la Cour ne parvient aux Grandeurs, qu'à force de dissimulation, de flate-

rie, de mensonges, de perfidie, & de noirceur d'Ame. Quelles qualitez, & quelles occupations, pour ceux qui sont encore quelque usage de leur raison & de leur équité! De quels remords ne doivent-ils pas être déchirez!

Porte-toi bien, mon cher Isaac: vis content & heureux; & que le désir de t'approcher des Cours ne te prenne jamais.

De Londres, ce ...



LETTRE CENT-SOIXANTE-HUITIEME.

ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople*, à AARON MONCECA.

LEs Docteurs & les Philosophes, mon cher Monceca, soit parmi les Juifs, soit chez les Nazaréens, & chez les Mahométans, sont très divisés sur l'incorporalité des Anges. Un grand nombre de Rabbins veulent qu'ils ayent des Corps composez d'un Feu subtil. Ils appuyent leur sentiment par un Passage du Prophete Roi, qui dit, en parlant des Anges, que *les Serviteurs de Dieu sont un Feu ardent* †. Quelques autres Savans,

† Psalm. CIII.

Savans Iſraëlites, parmi leſquels Philon tient un rang diſtingué, ſoutiennent que *les Anges ſont des Eſprits incorporels, qui ne participent point comme les Hommes d'une nature, moitié raiſonnable, & moitié irraiſonnable; & qu'ils ſont des intelligences & des formes ſéparées de toute matiére, & ſemblables à l'Unité* †.

Les Théologiens Nazaréens ſont auſſi peu d'accord que les Juifs. Origene *a*, Ambroiſe *b*, Baſile *c*, Juſtin *d*, Pſellus *e*, Lactance *f*, & autres, prétendent que les Anges ont un Corps compoſé d'une matiere extrémement fluïde & legere. Auguſtin, ce génie ſi vaſte & ſi reſpecté, non-ſeulement des Nazaréens, mais encor des Philoſophes, penche extrêmement vers cette opinion. *Je n'oſerois*, écrit ce Savant Homme, *décider ſi les Eſprits ſont revêtus d'un Corps conſtruit d'un Air ſubtil g*. Dans un autre endroit, il eſt encor plus favorable à ce ſentiment. *Les Démons*, dit-il, *ont des Corps compoſez d'Air épais, groſſier, & humide, ainſi que des Gens doctes l'ont ſoutenu.* Il y a auſſi des Auteurs célébres, qui prétendent que les Anges ſont des

† Philo Jud. de Mundo, *pag.* 101.
a Origen. Lib. de Princ.
b Ambroſ. de Arcâ Noë, *Cap. IV.*
c Baſil. de Spir. Sancto. *Cap. XVI.*
d Juſtin. Mart. *in* Apol. I.
e Pſellus de Dæmon. *pag.* 173.
f Lactant. de Divin. Inſtit. *Libr. II.*
g Auguſt. de Civit. Dei, *Libr. XI. Cap. XXIII.*

des Etres uniquement spirituels. Denis l'Aréopagite, Athanase *a*, Chrysostome *b*, Albert le Grand, Thomas d'Aquin *c*, & presque tous les Théologiens Nazaréens qui écrivent aujourd'hui, sont de cette opinion.

Les Mahométans ne s'accordent pas mieux sur cette matiere, que les Juifs & les Nazaréens. Plusieurs de leurs Mouftis s'appuient de l'Autorité de l'*Alcoran*, pour prouver la Matérialité du Corps des Anges. Ils citent la Tache que fit à la Lune l'Ange Raphaël, en la touchant d'une de ses Ailes. Mais, quelques Docteurs, dont le nombre à la vérité n'est pas si nombreux, expliquent ce Passage d'une maniere allégorique, & ne veulent pas qu'on le prenne dans le sens ordinaire. Amurath Ben Choucala, dans son Commentaire sur la *Sunnah* [*d*], dit que les Anges *ayant été créez par un Soufle Divin, ainsi que l'Ame des Hommes, il ne doit y avoir rien de matériel en eux, comme il n'y a rien qui le soit dans l'Essence de l'Ame des Hommes.*

Quelques Ecrivains Nazaréens ont voulu trouver un milieu, où l'on pût raporter ces opinions

a Athan. de comment. Essent. Patris, Filii, & Spir. Sancti.

b Chrisost. Homil. II. in Genes.

c Thom. d'Aquin. Summæ I. II. *Dist. XVI.*

d C'est un Livre qui contient les Traditions des Mahométans, & pour lequel ils ont un trés-grand Respect.

opinions opposées, qui partagent les Théologiens des différentes Communions. Gregoire †, & Jean Damascene *, ont écrit, que les Anges sembloient corporels eu égard à Dieu, & incorporels en les comparant aux Hommes. Ce sentiment est ridicule : car, il ne peut se trouver de dissemblance entre l'Esprit & l'Esprit, comme il ne se peut faire non plus qu'une chose matérielle, quelque déliée qu'elle soit, puisse jamais passer pour spirituelle, & n'ait aucune extension. Aussi le sistême de ces bons Docteurs n'a-t'il pas eu grand Cours ; & je ne vois pas que beaucoup de Gens se soient embarrassés de le réfuter, ni de le défendre. C'est pourquoi je me contenterai, d'éxaminer les raisons des deux opinions précédentes, dont l'une fait les Anges corporels, & l'autre uniquement spirituels.

Ceux, qui donnent des Corps matériels aux intelligences celestes, mettent une différence entre ceux des bons Anges, & ceux des mauvais. Ils disent, que ces derniers, avant leur chûte, avoient des Corps composez d'un air simple & impassible, qui, depuis leur Péché, s'est épaissi & condensé par le voisinage contagieux des choses terrestres: ensorte qu'il s'est rendu grossier, épais & capable d'être tourmenté par le feu, qui auparavant

† Gregor. Magnus, Moral. *Libr. II. pag.* 203.
* Joann. Damascen. *Libr. II. pag.* 189.

paravant n'auroit pû agir sur lui, à cause de sa subtilité. Par le moyen de ce Sistême, on explique facilement comment les flammes d'un feu matériel peuvent faire impression sur des Etres célestes, & qui avoient été créez impassibles. Mais, l'on tombe dans un autre inconvenient insurmontable. Car, s'il a fallu, pour que le feu agisse sur les mauvais Anges, que la matiere subtile, dont leur Corps étoient composez, vint à s'épaissir par les vapeurs de la Terre, comment est-ce que l'Ame des Hommes, uniquement spirituelle, pourra souffrir les peines de ce feu matériel ? Il faut pour cela, ou qu'elle soit faite, ainsi que le Corps des Anges, d'un air léger, qui viendra à s'épaissir & à se grossir par les vapeurs de la Terre, ou qu'elle soit d'une matiere terrestre. Mais, dans ces deux partis, l'Ame des Hommes se trouve nécessairement matérielle; & cette opinion est généralement condamnée, non-seulement par tous les Nazaréens, mais même par un grand nombre de Philosophes, de différentes Religions.

La plus grande partie des Docteurs, qui ont soutenu la matérialité des Anges, n'étoient guéres persuadez de la Spiritualité de l'Ame des Hommes. Car, si l'Ame peut subsister, peut gouter de la joie, du plaisir, de la douleur, du bien, du mal, sans le secours de la matiere, quelle nécessité y a-t'il de donner des Corps aux Anges? On répondra

pondra peut-être, que Dieu ayant donné un Corps à toutes les Créatures, il n'a pas voulu en priver les Anges. Mais, cette raison est très foible. La Divinité a accordé un Corps matériel à toutes les Créatures, parce que, excepté les Anges, il n'en étoit aucune qui ne dût vivre & éxister dans la matiere. Or, il falloit nécessairement, qu'elles fussent toutes revetues de cette matiere. Mais, les Anges n'ont d'autre séjour que celui de la Divinité : ils entourent son Trône ; ils sont les Témoins perpetuels de sa gloire, de sa grandeur, de son pouvoir, & de son immensité. Ils n'ont besoin d'aucune nourriture ; & ils ne goutent de bonheur, que dans la contemplation des merveilles de leur Créateur. De quelle utilité peut donc leur être un Corps matériel ? D'aucune : & l'Ame seule fait toutes ses fonctions. Dieu ne faisant jamais rien d'inutile, n'est-il pas visible, qu'il n'a point donné des Corps matériels à des substances celestes, qui ne devoient en faire aucune usage ?

Voilà, mon cher Monceca, des raisons bien fortes contre l'opinion de ceux qui n'admettent pas la totale Spiritualité des Anges. Mais, ils se défendent par des objections qui sont d'un très grand poids. *Vous fondez*, disent-ils, *l'immatérialité des Anges sur celle de l'Ame des Hommes. Nous vous nions qu'elle soit spirituelle, & nous croyons, qu'il n'y a absolument que Dieu qui soit immatériel.*

Quelle

Quelle impossibilité trouvez-vous que Dieu accorde à un certain nombre de particules déliées & matérielles la faculté de penser, & de penser pendant tous les Siécles à venir? Auparavant de nous prouver la nécessité de la Spiritualité des Anges, prouvez-nous celle de l'Ame. Montrez-nous que Dieu n'a pû faire que la matiere pût être investie de la force motrice, & de la connoissance. Jusques à ce que vous nous ayez prouvé cela, nous sommes en droit de vous nier, s'il nous plait, non-seulement que les Anges n'ayent point de Corps, mais même que leur Ame ne soit pas matérielle.

Tu sçais, mon cher Monceca, combien la question, si Dieu a pû accorder la pensée à la matiere, est épineuse. Les plus grands Philosophes ont été partagez sur ce sentiment. Beaucoup des Rabbins croyent encore l'Ame immortelle, & cependant matérielle. Les Docteurs Nazaréens rejettent aujourd'hui unanimement cette opinion; mais, ils ont eu autrefois des Ecrivains & des Théologiens célébres, qui l'ont soutenue vivement *. Il n'est donc pas aussi aisé, qu'il le paroit d'abord, de prouver l'inutilité du Corps matériel des Anges; puisqu'il faut démontrer auparavant, d'une maniere invincible, qu'il y a d'autres Etres que Dieu, qui sont spirituels, & qui même ne sauroient être matériels,

* *Animam nihil esse, si Corpus non sit.* Tertul. de Animâ, *Cap.VII.*

tériels, par le pouvoir de la Divinité. Car, tous les Philoſophes raiſonnables conviennent, que l'Ame peut être immatérielle ſi Dieu la voulu; puiſqu'il ne faut pas plus de puiſſance à un Etre ſpirituel, pour en créer un autre ſpirituel, que pour en former un matériel de rien; &, après l'avoir formé, pour lui communiquer la Senſation & la Perception: mais, ils ſoutiennent, que Dieu peut inveſtir la matiere de l'intelligence, s'il le juge à propos; & qu'il n'eſt pas beſoin d'une plus grande puiſſance pour accorder la penſée à un Etre matériel, que pour faire agir une ſubſtance ſpirituelle ſur une matérielle. Avant donc de prouver, que les Anges ne pourroient abſolument avoir des Corps, & mêmes des Ames matérielles, ſi Dieu l'avoit voulu, il faut démontrer clairement, quelles ſont les cauſes qui bornent ſon pouvoir.

Ce n'eſt pas dans les ſeuls raiſonnemens Philoſophiques, que ceux qui ſoutiennent la matérialité des intelligences céleſtes trouvent un appui. Les Docteurs Juifs & Nazaréens, qui ſuivent cette opinion, ont dans leurs Livres ſacrez de quoi l'autoriſer. Les Rabbins apportent, pour favoriſer leur ſentiment, pluſieurs apparitions corporelles des Anges, comme celles qu'eurent Abraham, Loth, & Tobie; & ils citent l'éxemple de Jacob, avec lequel un Ange lutta toute une nuit. Outre ces autoritez communes aux

Juifs

Juifs & aux Nazaréens, ces derniers en ont plusieurs autres, qu'ils puisent dans les Livres qui leur sont particuliers. Je crois qu'elles sont moins convaincantes qu'ils ne pensent, parce que leurs Adversaires nient que les Corps, dont ces Anges étoient revétus dans le tems de leur apparition, fussent les véritables Corps des intelligences celestes. Ils disent qu'elles les avoient èmpruntez, pour accomplir les ordres de la Divinité. Une raison très forte favorise ce sentiment. Si les Anges avoient toujours un Corps également fort, épais, & aussi pesant que celui des Hommes, comment pouvoient-ils disparoitre dans un instant ? A mesure qu'ils s'élevoient dans la moyenne région de l'Air, ils devoient peu-à-peu se perdre aux yeux de ceux qui les avoient vûs, à moins qu'ils ne s'envelopassent d'un Nuage, auquel cas il reste encore bien des difficultez. Mais, dès qu'on admet qu'ils n'avoient qu'un Corps d'Air ramassé, il leur étoit facile de dilater dans un instant cette matiere fluïde.

Si j'ôse, mon cher Monceca, dire mon sentiment sur une matiere aussi épineuse & aussi impénétrable, je t'avouerai, que je crois que les intelligences céléstes uniquement spirituelles n'ont jamais pris un Corps réel. L'éxemple de Jacob ne détruit point mon ópinion. Car, de même que l'Ame, qui n'est qu'un pur Esprit, agit sur le Corps par la puissance de Dieu, de même aussi un

Ange

Ange ſpirituel peut avoir agi pendant toute une nuit ſur le Corps de Jacob. Quant à la ſubſtance matérielle qui paroiſſoit aux yeux de ce Patriarche, elle n'éxiſtoit que dans ſon imagination, par le pouvoir de la Divinité, qui, dans l'ordre général qu'elle a établi, n'ayant pas jugé à propos que l'Ame pût avoir aucune idée claire & préciſe d'un eſprit, tant qu'elle eſt retenue dans les liens du Corps, le lui préſente toujours ſous l'image d'une Créature, dont elle a des notions diſtinctes.

En rejettant, mon cher Aaron, les formes matérielles, dont on veut que les Anges ſe ſoient ſouvent revêtus, on détruit de fond en comble un grand nombre de chimeres monſtrueuſes, qu'on a conſacrées ſous le nom de *Religion*, non-ſeulement chez les Juifs, mais mêmes chez les Nazaréens. On ruine entiérement le ridicule ſiſtême des incubes & des ſuccubes, ſoutenu par tant de différens Ecrivains. On prouve évidemment, que les Démons, étant des eſprits purs & ſimples, il eſt impoſſible qu'ils puiſſent engendrer des Créatures matérielles, ni avoir aucun commerce criminel avec les Hommes & les Femmes, & l'on fait voir la fauſſeté de toutes les Fables qu'on a écrites ſur les Faunes, les Silvains, les Satires, les Nimphes, les Lamies, les Lémures, les Manes, les Larves, & les Penates, qu'on pré-

tend

tend avoir été des Démons qui prenoient les Corps différens de ces fausses Divinitez.

Dès qu'on nie totalement la possibilité de l'union de la matiere avec l'essence spirituelle des Anges, il ne reste plus, pour excuser les Contes honteux & chimériques des hommes engendrez, par des Démons, qu'une seule objection aussi fausse qu'impie : mais, elle est si ridicule & si absurde, que je ne daigne point m'y arrêter. Je me contenterai seulement d'observer, que Dieu, n'ayant point accordé au Démon le pouvoir de renverser ainsi les Loix les plus constantes de la nature, a par cela même empêché les désordres affreux qui s'en seroient ensuivis. En effet, quelle confusion n'y auroit-il pas dans l'Univers, si les Diables, pour se réjouïr, engrossoient tous les jours trois ou quatre mille Filles en Europe? Si la ridicule opinion, qui leur accorde ce pouvoir, venoit une fois à être reçuë & approuvée par le plus grand nombre des Savans, les Filles galantes seroient charmées d'avoir toujours une excuse prête pour couvrir leur libertinage; & tous les Fils de l'Amour passeroient ainsi pour les Enfans du Diable.

Je finirai ma Lettre, mon cher Aaron, par un Passage que me fournit l'Auteur du *Comte de Gabalis*, qui réfute d'une maniere enjouée, mais néanmoins solide, ce ridicule sentiment. *Nos Théologiens*, [lui dis-je †], *n'ont garde de*

† Le Comte de Gabalis, *IV. Entretien, sur la fin.*

e dire, que le Diable soit Pere de tous ces Hommes qui naissent sans qu'on sache qui les met au Monde. Ils reconnoissent, que le Diable est un Esprit, & qu'ainsi il ne peut engendrer. Grégoire de Nysse [reprit le Comte] *ne dit pas cela; car, il tient que les Démons multiplient entre eux comme les Hommes. Nous ne sommes pas de son avis* [repliquai-je;] *mais, il arrive, disent nos Docteurs, que. . . . Ah! ne dites pas* [interrompit le Comte] *ne dites pas ce qu'ils disent, ou vous diriez comme eux une sottise très sale, & très mal-honnête. Quelle abominable Défaite ont ils trouvé-là! Il est étonnant comme ils ont tous unanimement embrassé cette ordure, & comme ils ont pris plaisir de poster des Farfadets aux embuches, pour profiter de l'oisive brutalité des solitaires, & mettre promptement au Monde des Hommes miraculeux, dont ils noircissent l'illustre Mémoire par une si vilaine origine. Appellent-ils cela philosopher? Est-il digne de Dieu de dire, qu'il ait cette complaisance pour le Demon, de favoriser ces abominations; de leur accorder la grace de la fécondité, qu'il a refusée à de grands Saints; & de recompenser ces saletez, en créant, pour ces embrions d'iniquité, des Ames plus héroïques que pour ceux qui ont été formez dans la chasteté d'un Mariage légitime? Est-il digne de la Religion de dire, comme font vos Docteurs, que le Démon peut, par ce détestable artifice, rendre enceinte une Vierge pendant le sommeil, sans préjudice de sa virginité? Cela est aussi absurde, que l'Histoire que Thomas d'A-*

quin. . . . conte, dans son sixiéme Quodlibet, *d'une Fille couchée avec son Pere, à qui il fait arriver même avanture que quelques Rabbins hérétiques disent qu'il avint à la Fille de Jérémie, à laquelle ils font concevoir le grand Cabaliste ben Syrach, en entrant dans le Bain après le Prophête. . . . . . Si j'osois, Monsieur, interrompre votre déclamation* [lui dis-je,] *je vous avouerois, pour vous appaiser, qu'il seroit à souhaiter, que nos Docteurs eussent imaginé quelque solution dont les oreilles pures s'offensassent moins, ou bien, qu'ils devoient nier tout-à-fait les faits surquoi la question est fondée.*

Je n'ajouterai rien, mon cher Monceca, à ce Passage. Il fait sentir parfaitement l'absurdité des prétendus accouplemens des incubes & des succubes avec les Créatures humaines, & montre évidemment combien il est utile à la pudeur, & à toutes les Religions, d'en nier totalement la possibilité.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble de prospéritez.

Du Caire, ce . . .

LETTRE

LETTRE CENT - SOIXANTE - NEUVIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

LEs Anglois, mon cher Isaac, se récrient avec beaucoup de raison contre une foule de mauvais Auteurs Etrangers, qui se mêlent d'écrire l'Histoire d'Angleterre, & d'y décider impertinemment des Loix & des Coutumes de cet Etat. Un Whig de mes amis me parloit l'autre jour avec beaucoup d'indignation de ces misérables Compilateurs, qui ôsent se donner pour Historiens d'une Nation qui leur est entiérement inconnue, & qui ne travaillant que dans la vûe d'un sordide intérêt, deshonorent tout-à-la fois la Majesté de l'Histoire & la gloire des Grands-Hommes dont ils entreprennent de parler. *Considerez*, me disoit-il, *la maniere indigne, dont Guillaume III. George I. Millord Marlborough, & divers autres personnes illustres, sont ravalez dans la miserable* Continuation de Rapin-Thoyras. *Est-il rien de si affreux, rien de plus propre à revolter les Honnêtes-Gens, que de voir des Héros de la prémiere Classe, en proye à la plume vénale d'un avanturier affamé & grand Dissipateur, & de quelques Prestolets vagabonds & désordonnez, qui seroient morts de faim dans leur*

 Patrie,

Patrie, & qui cherchent à vivre ailleurs des impertinentes Rapſodies qu'ils y font imprimer? Si tous ceux, qui les liſent, avoient aſſez de connoiſſances des affaires de l'Europe, pour ſentir le ridicule & l'abſurde de ces miſérables ouvrages, les Anglois ſeroient moins fachez contre de ſi mépriſables Libelles, auſquels on ôſe proſtituer le nom d'Hiſtoire. Mais, combien n'y a-t'il pas de Gens en France, en Allemagne, en Italie, & ailleurs, qui ne jugent du mérite des Héros Anglois, que par les Ecrits impoſteurs de ces Rapſodiſtes inſolens? Car, quelques mépriſables qu'ils ſoient, ils ne laiſſent pas de trouver des perſonnes aſſez prévenues, ou aſſez imbecilles, pour les adopter comme des Ecrits exacts & judicieux. Si l'on demande à un ſuperſtitieux Italien ce qu'il penſe de Guillaume III. je ſuis aſſûré, qu'il aimera mieux s'en tenir aux différents Portraits qu'en ont fait les Continuateurs de Rapin, quelque odieux qu'ils ſoient, qu'à ce qu'ont dit de ce Prince Rapin lui-même, & pluſieurs autres Hiſtoriens ſages & déſintereſſés. Ce qui nous fâche le plus contre ces odieux Libelles, c'eſt qu'ils ſont, non-ſeulement imprimez chez nos meilleurs & nos plus fidéles Alliez, mais même autoriſez de Privileges *de leur part; & que cette apparence d'Approbation leur donne beaucoup de poids auprès des Etrangers, qui ne ſavent point que ces* Privileges *ne s'accordent uniquement que pour la Fabrique, & nullement pour le ſujet ou la matiere du Livre.*

vre. Nous savons parfaitement bien, qu'il ne faut point opprimer la liberté de la Presse; & nous sommes les prémiers à la protéger. Mais, nous ne croïons pas, qu'on en doive ainsi tolerer les excez; & il nous paroit, que c'est outrer la douceur du gouvernement. Aussi en abuse-t'on sans aucun ménagement tous les jours: témoins les piéces de l'affaire du Comte de Bonneval avec le Marquis de Prié, si expressement deffendues autrefois par les Etats de Hollande, & r'imprimées tout recemment à la Haye même, sous le titre imposteur de Mémoires du Comte de Bonneval, *& à la faveur d'une tête & d'une queue nouvellement ajoutées pour leur servir de Passeport; & c'est ainsi que les Ecrits les moins tolerables se répandent impunement de tous côtez. Les Gens de Lettres sensez critiquent d'ordinaire avec force & mépris les fades suites du* Dom Quichotte, *du* Roman Comique, &c. *Ne vaudroit-il pas beaucoup mieux, qu'ils montrassent le mal que causent ces Histoires monstrueuses & satiriques, & qu'ils vengeassent ainsi la mémoire d'un nombre de Héros infiniment plus dignes d'Apologistes, que Cervantes & que Scarron? Je suis outré de dépit contre les Savans de France, lorsque je pense qu'ils font pour l'Auteur d'un Roman, ce qu'ils refusent de faire pour un Général célébre, & pour un Monarque illustre. Si quelqu'un s'avisoit de faire imprimer à Paris un Ouvrage qui attaquât les Oeuvres de Virgile ou d'Homere, aussi-tôt*

si-tôt trente Ecrivains zélez s'éleveroient contre lui, qui vengeroient la réputation outragée de ces illustres Poëtes: mais, on y vend publiquement tous les jours cinquante impertinens Ouvrages, où tous les Grands-Hommes de ces derniers tems sont insolemment traités; & personne ne s'en plaint, & ne dit un seul mot. Bien loin de-là, beaucoup de gens achetent & lisent ces Livres; & il s'en trouve même d'assez déraisonnables pour les approuver, fondant leur opinion sur le silence des bons Ecrivains. Si ces Ecrits, *disent-ils*, que vous condamnez si hautement étoient aussi mauvais que vous le prétendez, quelqu'un en auroit fait une sanglante critique: mais, puisqu'il ne paroit rien contre eux, les plus habiles gens les approuvent sans doute, & nous n'avons aucune raison pour les rejetter. *Tel est le raisonnement ordinaire de ceux qui ne jugent des choses que superficiellement, & selon les idées des autres; raisonnement faux & mal fondé, & que les véritables Savans seroient obligez de vivement réfuter. Lorsqu'ils negligent de le faire, on ne sauroit trop blamer leur conduite: car, souffrir que des opinions fausses & dangereuses aïent un grand cours, & cela lorsqu'on peut les arrêter, c'est négliger le bien Public, c'est être mauvais Citoïen, & c'est enfin oublier ce que l'on se doit à soi-même & à ses semblables.*

Je ne sçai, mon cher Isaac, ce que tu penseras des plaintes de cet Anglois: mais, je

n'ai pu refuſer de me rendre à ſes raiſons. L'Hiſtoire étant le ſacré dépot des actions des Hommes illuſtres, c'eſt un crime impardonnable, que de violer ce dépot, en y mélant le menſonge avec la vérité: & aucun prétexte ne ſauroit excuſer une action auſſi coupable. Quoiqu'un Ecrivain ſoit d'une nation ennemie de celle dont il écrit l'Hiſtoire, il ne lui en eſt pas moins deffendu d'alterer les faits qu'il raconte. Les Grands-Hommes appartiennent également à tous les Peuples: ils ſont Citoïens de l'Univers entier, parce qu'ils font honneur à l'humanité. Un Allemand a droit d'être indigné contre un François qui ravalle la gloire de Marlborough; & un Eſpagnol contre un Anglois qui refuſe au Maréchal de Villars les Eloges qu'il mérite.

Il ſeroit à ſouhaiter, pour la bonté de l'Hiſtoire, & pour l'utilité de ceux qui s'y appliquent, que les Ecrivains, qui s'y conſacrent, ſe regardaſſent uniquement comme Membres de la République des Lettres; qu'ils oubliaſſent, en cette qualité, leur Patrie; & qu'ils n'euſſent d'autre idée en travaillant, que celle d'inſtruire les Honnêtes-Gens, d'immortaliſer les actions louables, & de rendre le crime odieux & déteſtable. Mais, il eſt bien peu d'Auteurs, qui ſe propoſent un but ſi noble, & ſi digne de louanges: preſque tous n'écrivant que par des vûes d'intérêt. L'un vend ſa plume à l'avide ava-

rice d'un Libraire, qui veut qu'on ne mette dans un Livre que ce qui peut plaire à une Nation chez laquelle il doit le débiter. L'autre adopte la haine d'un parti dont il attend quelque récompense : & il n'écrit que des déclamations remplies d'invectives. Aussi voit on qu'en général les Livres de Controverse sont des Factums trompeurs & illusoires, plûtôt que des Narrations pures & simples de certains faits. Jamais aucun Historien Jésuite n'a pû rendre entiérement justice au mérite de plusieurs Héros Protestans : & ceux mêmes, qui se sont piqués de paroitre les plus désintereffés, n'ont pû s'empêcher de glisser parmi leurs louanges quelques restrictions odieuses. Les Ecrivains Jansénistes, je parle même des plus célébres, n'ont pû se résourdre à louer certains Molinistes dignes de l'estime de l'Univers entier. Les Réformez, enfin, n'ont parmi eux que trop d'Auteurs toujours prêts à condamner sans éxamen la conduite de tous les Partisans du Papisme. Il semble que le talent d'écrire l'Histoire soit une espeçe de Controverse, qu'on aprend dans l'Etude d'un Procureur hargneux & vieilli dans les rubriques de la chicane. Quelques Ecrivains, vils Adulateurs d'un Prince dont ils sont nez les Sujets, composent des Romans qu'ils lui dédient comme le Recueil de ses Faits glorieux : & l'orgueilleux Souverain ne manque guére de donner dans le piége qu'on lui

tend. Sa vanité lui perſuade, qu'il a réellement les vertus qu'on lui prodigue, & qu'il a éxécuté toutes les entrepriſes qu'on lui attribue, quoiqu'il n'y ait pas eu la moindre part. Il paye gaîment & libéralement ces fauſſes louanges ; & cette extravagante liberalité fait naître vingt Hiſtoriens, qui ne prennent la plume, que pour profiter de la vanité d'un homme qui paye ſi chérement les Menſonges dont on le berce.

On ne doit point s'étonner, mon cher Iſaac, ſi l'on trouve dans ces derniers tems ſi peu de bons Hiſtoriens. Outre les rares qualitez qu'il faut pour en former d'excellens, il eſt preſque impoſſible que la vérité puiſſe paroitre impunément. Cette pauvre vérité, dont tout le monde parle, & que chacun proteſte de rechercher, eſt cruellement perſécutée. Dès qu'un Ecrivain veut déveloper les choſes, & les tranſmettre à la poſtérité telles qu'elles ſont, il eſt aſſuré de ſe faire un grand nombre d'Ennemis redoutables. Il faut qu'il ſe reſolve à déguiſer certains faits, s'il veut vivre tranquille : & encore a-t'il bien de la peine à pouvoir ménager les différens eſprits ; chaque Parti éxaminant avec des yeux critiques, s'il panche du côté de ſes Adverſaires. Il arrive quelquefois, que, pour avoir voulu flatter tout le Monde, il eſt généralement m'éſeſtimé & haï. Combien n'y a-t'il pas d'Auteurs dans ce cas, & qui ſont juſtement punis,

non-

non-ſeulement de n'avoir ôſé dire ce qu'ils ſavoient, mais même d'avoir dit préciſement tout le contraire ?

La diviſion des differentes Sectes, qui régnent en Europe, n'eſt pas le plus grand obſtacle que trouvent les Hiſtoriens qui veulent écrire ſincérement. Les Princes, qui croyent devoir prendre la deffenſe de leurs Ancêtres, & qui penſent qu'on les outrage eux-mêmes en attaquant la mémoire de leurs Ayeux, ſont les fleaux les plus redoutables de l'Hiſtoire. Un Ecrivain François n'oſe parler qu'en tremblant de certaines choſes. Un mot équivoque, une expreſſion trop forte, une ſillabe déplacée, le font mettre à la Baſtille pour le reſte de ſes jours. Au lieu qu'un Hiſtorien devroit avoir dans le Cabinet où il travaille, les Portraits de Tacite & de Sallufte pour l'exciter à découvrir, ainſi qu'on fait ces généreux Romains, les Reſſorts les plus cachez de la politique des Régnes, dont il écrit l'Hiſtoire; il y place les Plans des Chateaux deſtinez à ſervir de demeure aux Priſonniers d'Etat, afin de rapeller ſans ceſſe dans ſon eſprit la néceſſité de ménager ſes diſcours. Un Auteur Allemand eſt à cet égard dans le même cas qu'un François; les Princes d'au-de-là du Rhin n'étant pas moins jaloux de leur autorité, que ceux d'en deça. En Italie, en Portugal, en Eſpagne, outre les Souverains, on craint encor l'Inquiſition. En Angleterre,

terre, où il ſemble qu'il eſt moins dangereux de dire ce qu'on penſe, on riſque cependant beaucoup; & rarement y offenſe-t'on impunément un des Partis. Si l'on n'y hazarde, ni la liberté, ni la vie, pour avoir écrit ce que l'on penſe, on perd du moins ſa tranquilité, & l'on ſe fait un grand nombre d'Ennemis, qui ſaiſiſſent avidement toutes les occaſions qu'ils trouvent de vous inquiéter, de vous diffamer, & de vous accabler enfin s'ils peuvent. En Hollande, la faim, la ſoif, & la miſere, opere ſur les Etrangers qui y écrivent, ce que la crainte fait ſur les Auteurs des autres Païs. D'un côté, un Moine défroqué, qui ſe trouve à la Haye, ou à Amſterdam, pour exciter la charité de ſes nouveaux Freres, & pour avoir trente ſols de plus par ſemaine de ſon Conſiſtoire, écrit cent fauſſetez contre les Papiſtes, & adopte aveuglément les menſonges les plus groſſiers qui ſe débitent contre eux. Tout eſt bon pour lui, pourvû que cela groſſiſſe ſon Ouvrage, & puiſſe faire croire qu'il haït mortellement la Religion qu'il a abandonnée. D'autre part, quelque Jéſuite, ou quelque Prêtre Moliniſte, après s'être gliſſé dans ces Provinces ſous un habit de Cavalier, y ſert d'Eſpion à ſes Confréres, y publie leurs Ouvrages violens & calomnieux contre les Reformez, ou bien les déchire impitoïablement lui même dans quelque Rapſodie de pareille eſpéce. Il eſt payé

payé pour cela, & il ne peut avoir dequoi vivre, qu'autant qu'il ſait debiter ſes menſonges. Attendre donc, mon cher Iſaac, qu'il ſe forme jamais parmi de pareils Auteurs quelque bon Hiſtorien, ce feroit que le Meſſie naitra parmi les Japonois. L'un eſt tout auſſi apparent que l'autre. Loin donc qu'on doive ſe flatter d'un pareil Miracle, on ne ſauroit trop craindre que les ouvrages pernicieux de ces gens-là, n'achevent de perdre & de deshonorer totalement la Majeſté de l'Hiſtoire.

Ces mauvais Ecrivains ſemblent avoir perdu toute honte. Comme ils n'écrivent uniquement que par eſprit d'interêt, il n'eſt rien qu'ils n'ayent l'effronterie d'avancer, dès qu'ils penſent qu'ils en retireront quelque profit. S'ils ſe figurent, qu'ils puiſſent attraper quelque modique penſion d'un Souverain, auſſi-tôt ils prennent la plume, louent à tort & à travers les choſes les plus ridicules, approuvent lâchement les plus folles & les plus abſurdes, & condamnent témérairement les plus louables. Si cela ne ſuffit point, après avoir vainement loué le Prince, ils flatteront baſſement ſes Officiers & ſes Miniſtres; & ſi, par malheur pour la République des Lettres, tant de baſſeſſes ne les conduiſent point à leur but, ils n'auront point de honte de dédier leurs Ouvrages à quelque Commis de Financier, ou à quelque Valet de Chambre. L'impudent orgueil de quel-

quelques-uns de ces mauvais Ecrivains est encore plus révoltant que leur infame avidité : car, il s'en trouve, qui, oubliant entiérement le mépris dont le Public les accable, ôsent porter leur hardiesse jusqu'au point de critiquer les Auteurs les plus illustres. Avec quelle insolence vingt misérables Barbouilleurs de papier n'ont ils pas parlé de Bayle, qu'à peine étoient-ils capables de comprendre ?

A propos d'Ecrivains subalternes, qui ont ôsé s'attaquer aux grands hommes, & qui ont voulu tenter de flétrir leur Mémoire, je te communiquerai une impertinence que j'ai remarquée il y a quelques jours dans Moreri. Tu sçais que ce Prêtre, pourvû de quelque légere connoissance de l'Histoire, en a fait une assez mauvaise compilation Alphabétique, que quelques habiles gens ont vainement tenté de perfectionner après lui. Voici comment il parle de l'illustre Mr. de Thou, le Tite-Live & le Tacite de ces derniers Siécles, & l'Historien le plus sage & le plus impartial que la France ait jamais eu. *De Thou*, dit-il, * *à qui ceux du parti de Calvin ne déplaisoient point, &c.* Est-il rien de plus révoltant, que de voir un si grand personnage si odieusement calomnié ? Car, quoi qu'en insinue Moreri, personne n'ignore que de Thou vécut toujours & mourut Papiste. Dans les Expressions de Moreri, on voit qu'il veut insinuer, qu'au fond du cœur

ce

* Dans l'Article de Calvin.

ce ſage Ecrivain étoit Proteſtant, & qu'il n'a écrit certaines choſes, que parce qu'ils penchoit vers le parti des Reformez. Que le ſort des Hommes illuſtres, & des Hiſtoriens célébres, eſt triſte, mon cher Iſaac! Ils ne ſauroient dire la vérité, qu'on n'invente des impoſtures atroces, pour diminuer l'autorité des faits qu'ils rapportent. Des gens, qui ne devroient parler d'eux qu'avec un reſpect extrême, ôſent expliquer leurs intentions, & deviner les raiſons qui les ont fait agir. Quelle confuſion n'y a-t'il point dans la République des Lettres? Moreri ôſe critiquer & calomnier de Thou! O tems! O mœurs! Doit-on s'étonner après cela, que toute l'Ecôle Jéſuitique ſe ſoit déchainée, & ſe déchaine tous les jours encore, contre ce Grand-Homme; que Jurieu ait publié un Livre odieux contre le celebre Arnaud; & que ce même Arnaud en ait écrit un plus criminel encore contre le Prince & la Princeſſe d'Orange devenus Rois d'Angleterre. Le Deſtin des Grands-Hommes eſt d'être attaquez par les mauvais Auteurs. Il ſemble même que ce ſoit une choſe eſſentielle à leur gloire: & je ne penſe pas qu'aucun d'eux ait jamais été exemt de payer ce tribut à l'envie & à la méchanceté.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vis content & heureux; & ne te laiſſe jamais ſurprendre aux impoſtures des Calomniateurs.

De Londres, ce . . .

LETTRE

LETTRE CENT-SEPTANTIEME.

AARON MONCECA *à* JACOB BRITO.

EDimbourg, mon cher Brito, où je suis arrivé depuis quelques jours, est une Ville spacieuse, & assez bien bâtie. Elle a le sort de toutes les Capitales où le Souverain n'habite point. Au lieu d'augmenter, elle a bien de la peine à ne pas décheoir de sa prémiere grandeur. L'Ecosse entiere se ressent fort de son union à l'Angleterre. Elle s'apperçoit très souvent combien il est différent pour un Etat, d'être gouverné par ses propres Souverains, ou d'être réduit au rang des Provinces. Ce n'est qu'après des peines infinies, & des travaux redoublez, que les Anglois sont enfin venus à bout d'assujettir entierement les Ecossois. Car, ce Peuple fier, vaillant, belliqueux, & jaloux de ses droits, ne souffroit qu'à regret une domination étrangere, & étoit toujours prêt à secouer le joug sous lequel il croyoit qu'on vouloit le soumettre.

Il est peu arrivé de Révolutions en Angleterre où l'Ecosse n'ait eu beaucoup de part. Elle suivoit ordinairement le parti contraire à celui qu'embrassoient les Anglois; ou si elle le favorisoit, ce n'étoit jamais du consentement de toute la Nation. Il restoit toujours un

un nombre considérable de Mécontens prêts à tout entreprendre contre le Gouvernement Anglois : & on peut mettre dans ce rang presque tous ceux qu'on appelle *Montagnards*.

Les Ecossois sont divisez en deux Peuples différents, dont les mœurs, les coutumes, & même le Langage, n'ont que très peu de ressemblance. Les Gentilshommes, & les Habitans des Villes & des Provinces basses, parlent Anglois. Ils sont honnêtes, mais fiers. Ils ont du génie, cultivent les Sciences, & aiment les Arts. Ils ne possedent peut-être pas toutes les vertus des Anglois; mais aussi n'en ont-ils pas tous les défauts. Les Ecossois, qui habitent dans les Montagnes, parlent une Langue appellée *Gachtlet*, qui leur est commune avec les Irlandois. Plusieurs d'entre eux portent des Chemises teintes de jaune, & vivent d'une maniere qui tient assez du Sauvage. Ils étoient autrefois extrémement séditieux. Sans doute qu'aujourd'hui leur tempéremment n'est point changé ; mais, il leur est beaucoup plus difficile de se révolter. Guillaume III. trouva le moyen de faire construire plusieurs Forts au millieu de leurs Montagnes. Il fut le prémier Souverain qui les mit sous le joug : & ce n'est pas une des plus faciles Entreprises, dont ce Prince illustre soit venu à bout. Ces Citadelles, que les Anglois ont bâties dans les Montagnes, n'ont point tant

affermi

affermi leur pouvoir en Ecoſſe, que l'Union du Parlement de cette Nation à celui d'Angleterre. Tu ne ſeras peut-être pas fâché, mon cher Brito, que je te diſe quelques-unes des principales circonſtances de cette Union.

Il y avoit autrefois dans ce Royaume, des Etats-Généraux ſemblables à ceux qui s'aſſemblent à Londres, & qui prennent le Titre de Parlement. Ces Etats décidoient des affaires de l'Ecoſſe, & avoient pour ce qui concernoit leur Païs la même autorité, que ceux d'Angleterre pour le leur. Sous le Régne de la Reine Anne, les Anglois formérent le deſſein d'unir entiérement l'Ecoſſe à l'Angleterre, & de n'en faire ainſi qu'un Etat gouverné par un ſeul & même Parlement. Ce projet étoit difficile à éxécuter: Cependant, ils en vinrent à bout. Ils repréſentérent aux Ecoſſois, que l'Union étoit avantageuſe aux deux Royaumes; & qu'une liaiſon arrêtée & fixée entre eux par des liens éternels, leur donneroit plus de force pour réſiſter à leurs Ennemis communs: &, en effet, il étoit aſſez vraiſemblable, que l'interêt commun de l'Angleterre & de l'Ecoſſe, demandoit cette Union malgré les fortes oppoſitions de quantité d'habiles Ecoſſois qui n'en jugeoient point ainſi, & à l'aide de beaucoup plus d'autres qui ſe laiſſérent facilement gagner, ſoit par perſuaſion,

soit par intérêt, les Anglois sûrent profiter du tems & de l'occasion, & unirent enfin solemnellement le Parlement d'Edimbourg à celui de Londres.

Par cette Union, ils n'admirent, dans le nouveau Parlement ainsi uni, qu'un nombre assez médiocre des Députez d'Ecosse, y compris seize Pairs de la même Nation; tandis que tous ceux d'Angleterre y furent admis & conservez. Cette différence considérable dans la quantité d'Ecossois & d'Anglois assure toujours à ces derniers une pluralité de Suffrages, qui les rend les Maitres absolus de toutes les Déliberations. Aussi ne fut-ce qu'après bien des difficultez que cette Union fut entiérement conclue & terminée. Il se forma d'abord plusieurs Partis parmi les Ecossois. Les uns, sous le prétexte d'un véritable zêle pour leur Patrie, vouloient qu'on rejettât entiérement les Propositions des Anglois. Les autres consentoient bien à les recevoir, mais demandoient que le nombre des Députez d'Ecosse ne fût point limité; & que tous ceux, qui avoient Droit de Séance au Parlement d'Ecosse, eussent aussi Droit d'entrer dans le nouveau qu'on dévoit établir en Angleterre. Mais, les Anglois sçurent habilement se servir de ces Divisions: ils en profiterent à propos pour parvenir à leur but; &, après plusieurs disputes, & quelques légeres

geres émotions, l'Union des deux Royaumes fut enfin resolue & cimentée pour toujours.

Si les Ecossois, mon cher Brito, ont souffert quelques légeres incommoditez de la perte de leurs Privileges, ils ont regagné d'autre côté bien des choses dont ils n'auroient jamais eu l'avantage de jouïr, s'ils eussent toujours formé une Nation séparée, & pour ainsi dire étrangere à l'Angleterre. Combien de fois n'auroient-ils pas été en proye aux fureurs des Guerres, soit étrangéres, soit intestines. Pour ne parler que de celles-ci, la division entre deux Peuples, soumis au même Souverain, n'entraine-t'elle pas nécessairement après elle les plus funestes suites?

Les Auteurs de la *Continuation de l'Histoire de Rapin-Thoyras* ont assez bien dévelopé les différens mouvemens dont l'Ecosse fut agitée au sujet de cette Union. Mais, à leur ordinaire, ils se livrent sans mesure à leur Enthousiasme de Controversistes; & il n'est rien de si séditieux, ni de si insultant, que leurs Refléxions. *Pour procurer cette Paix & cette augmentation de Puissance*, disent-ils *, *il n'étoit pas necessaire que l'Ecosse devint de pire condition que l'Irlande, qui a conservé son Parle-*

* Histoire d'Angleterre, par Mr. de Rapin-Thoyras, continuée jusqu'à l'avenement de George I. à la Couronne, *Tom. XII. pag.* 106.

Parlement, quoiqu'elle ait été conquise. Il suffisoit que ce Royanme s'engageât par un Acte autentique & irrévocable, à ne jamais reconnoitre d'autre Roi que celui qui régneroit en Angleterre. Tout ce qu'on a ajouté à cette Clause essentielle étoit au-delà de ce but, que les Ecossois devoient avoir uniquement en vue, & n'a servi qu'à dégrader l'Ecosse, & à la rendre, à proportion du Gouvernement, aussi dépendante de l'Angleterre, que la Bretagne l'est de la France. Ce petit nombre des Députez d'Ecosse, qui, joint au grand nombre des Députez d'Angleterre, devoient un jour former le Parlement de la Grande-Bretagne, où tout se décideroit à la pluralité des voix, n'assûroit-il pas aux Anglois le succès de toutes leurs entreprises? Cette Clause répétée presque à chaque article, à moins que le Parlement de la Grande-Bretagne ne trouve à propos d'y faire quelque changement, ne livroit-elle pas les droits, les coutumes, & les Privileges des Ecossois, à la discretion des Anglois? Cette restriction odieuse à seize Pairs Ecossois qui entroient dans le Parlement de la Grande-Bretagne, tandis qu'aucun Pair d'Angleterre n'en étoit exclus; cet assujettissement de l'Amirauté d'Ecosse au Grand-Amiral d'Angleterre; ce changement de poids & de mesures; cet assujettissement à la maniere de lever les Impots, & aux mêmes espéces d'Impots; servoient-ils à assurer la Paix & l'augmentation

de

de Puissance, ou à marquer en caracteres distincts la Supériorité & la Souveraineté de l'Angleterre? Après tout, il étoit juste, que ceux, qui avoient vendu leur Roi, se punissent un jour eux-mêmes en vendant leur Souveraineté & leur indépendance. On proteste, qu'on n'a aucune mauvaise intention, en proposant ces Refléxions, qui sont du ressort d'un Historien. On est même persuadé, & on souhaite sincérement persuader à ceux qui peuvent se croire lézés, qu'il est plus avantageux pour eux, que ce qui est fait reste comme il est, que d'entreprendre de le changer, quand même ils seroient assurez du succès.

Est-ce-là, mon cher Brito, écrire avec la dignité & l'impartialité que demande l'Histoire; & l'Auteur d'un Libelle diffamatoire s'expliqueroit-il dans d'autres termes? Peut-on rien dire d'aussi injurieux d'une Nation, que l'est ce Passage: *Après tout, il étoit juste, que ceux, qui avoient vendu leur Roi, se punissent un jour eux-mêmes, en vendant leur Souveraineté & leur Indépendance?* Il faut avouër, que le Gouvernement Anglois est bien indulgent, ou, pour mieux dire, bien philosophe, pour souffrir impunément de pareilles insolences! A Paris, on condamne tous les jours au feu des Livres qui ne contiennent que quelques opinions un peu libres, ou qui peignent par des traits un peu vifs, les suites & les effets de la superstition.

ſtition. A Londres, on dédaigne de faire attention à des Libelles diffamatoires contre l'Etat; & l'on n'en punit les Auteurs, que par le mépris & par l'oubli. C'eſt peut-être pouſſer l'indulgence à l'excès, & encourager mal-à-propos des Calomniateurs.

Il n'eſt rien de ſi plaiſant, & de ſi impertinent en même tems, que la proteſtation, que font ceux-ci, *de n'avoir aucune mauvaiſe intention, en propoſant leurs Réflexions, & de ſouhaiter ſincérement, que ceux, qui ſe croyent lézés, ne ſongent pas à recouvrer leurs Droits.* En vérité, c'eſt une excellente maxime, pour diſpoſer & pour entrenir l'eſprit des Peuples dans l'Amour de la paix & de la tranquilité, que de leur reprocher d'une maniere vive & injurieuſe leur Soumiſſion aux Loix: & cette exhortation ſéditieuſe à l'obéïſſance n'eſt elle pas bien capable de les y porter? Pour connoitre quel eſt le déſintéreſſement & l'impartialité de ces prétendus Hiſtoriens, & pour voir toute la ſincérité de leurs ſouhaits, il ne faut que lire cet autre Paſſage. *Si jamais un Peuple a droit de prendre les Armes, les Ecoſſois l'avoient en cette occaſion, où il s'agiſſoit pour eux de continuer, ou de ceſſer, d'être un Peuple particulier; c'eſt-à-dire, où il s'agiſſoit de l'abandon de leur Souveraineté, de leurs Loix, de leurs Droits, de leur Honneur, & de leur Religion: Abandon,*

don, à quoi ne pouvoit les obliger l'Obéïssance qu'ils devoient à leurs Souverains, bien moins encore celle qu'ils devoient à un Parlement visiblement & notoirement suspect de peu de zéle pour sa Patrie, & d'intelligence avec ceux qui vouloient s'illustrer en la dégradant, & en l'affoiblissant. On connoissoit son droit, ses forces, & les circonstances qui les rendoient encore plus formidables qu'elles ne l'étoient en elles-mêmes. On se contenta de se plaindre, & de prouver en forme, qu'on se plaignoit avec raison. Ceux, qui sont accoutumez au pouvoir arbitraire, diront peut-être, que les Anglois, qui se conduisent par d'autres principes, ne peuvent, sans se condamner eux-mêmes, s'empêcher d'avouer que ce Peuple fit plus que son devoir, & qu'en pareilles circonstances ils n'auroient pas été si dociles.

Je ne pense pas, mon cher Brito, qu'on puisse dire en termes plus clairs, que les Ecossois firent mal de ne se point révolter contre leur Souverain; &, qu'en suivant les maximes des Anglois, ils devroient prendre encor aujourd'hui les Armes. Si quelque Jésuite Italien, payé par le Prétendant, avoit écrit dans Rome la *Continuation de l'Histoire de Rapin-Thoyras*, eut-il pû tenir un autre langage? Quel malheur n'est-ce point, pour ceux qui n'ont pas assez de connoissance par eux-mêmes, pour pouvoir

distinguer un Libelle séditieux d'avec une Histoire où la vérité & la candeur doivent régner, de s'occuper à lire des ouvrages pareils à cette continuation diffamatoire ? Elle ne peut que remplir de fausses idées l'esprit de beaucoup de personnes, qui adopteront aveuglément tous les mensonges qu'elle contient, & qui se laisseront séduire par les pitoyables réfléxions de ces misérables Déclamateurs.

Je t'ai souvent parlé, mon cher Brito, aussi bien qu'à Isaac Onis, de cette *Continuation de l'Histoire d'Angleterre*; parce que, chaque fois que je l'ai consultée, j'y ai découvert des nouvelles Erreurs. Il y en a d'une ignorance si grossiere & si étrange, qu'on a peine à se les persuader, même après les avoir lûes : &, pour t'en donner une seule preuve, je me contenterai de t'indiquer l'endroit où ces excellens Géographes disent, qu'un *Vaisseau ne sauroit passer le Détroit de Gibraltar, sans être exposé au Canon de cette Place.* Il faut être bien ignorant, pour ne savoir pas la largeur de ce Détroit ; & bien novice en fait d'Artillerie, pour s'imaginer que des Boulets en puissent traverser l'étendue. Mais, le plus grand de ses défauts, & celui qui la rend absolument méprisable, est son insigne partialité : &, en y faisant la moindre attention, on ne peut s'empêcher de

con-

considérer combien il est dangereux de confier le soin d'écrire l'Histoire à toute sorte de gens. Ce Livre ne fera pourtant que très peu de mal en Angleterre; parce que, outre que les honnêtes-gens connoissent la vérité des faits, très peu de gens parmi le Peuple entendent le François; & que Tindal, Traducteur Anglois de Rapin, s'est bien gardé de traduire d'aussi mauvais Ecrivains que ses Continuateurs.

Je reviens aux Ecossois, mon cher Brito. Le Presbitérianisme, c'est à-dire le Nazaréïsme tel à peu près qu'il est exercé parmi les Genevois & les Hollandois, est la Réligion dominante en Ecosse. L'Anglicane ne s'étend qu'en Angleterre & en Irlande: &, ainsi, il n'y a point de Pontifes dans ce Païs. Les Eglises y sont simplement desservies par des Ministres. En l'Année 1604. Jaques I. obligea les Ecossois à recevoir les Cérémonies Anglicanes. Il leur donna même des Evêques, malgré l'opposition des Ministres Presbitériens, qui n'aiment guéres plus les Pontifes Anglicans, que les Jésuites les Pontifes Gallicans qui n'ont point accepté la Constitution. Cette nouveauté causa dans la suite plusieurs malheurs, qui accablérent consécutivement les Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, & d Irlande. Pendant ces Troubles & ces Divisions, & le Presbitérianisme reprit entiérement le dessus en Ecosse: les Pontifes

y furent opprimez ; & les choſes ſe remirent ſur l'ancien pied, où elles ont toujours ſubſiſté depuis.

Les Savâns Ecoſſois ſont confondus dans la République des Lettres avec les Anglois. Comme ils n'écrivent que dans la même langue, on ne fait aucune différence entre un Auteur qui travaille à Edimbourg, & un qui écrit à Londres. Il en eſt de même que de deux François, dont l'un travaille à Paris, & l'autre à Lion. Depuis l'union des deux Royaumes, les Ecoſſois ſont en droit de participer à la gloire de Nevvton, de Locke, & de Clarke; de même qu'un Languedocien prend part à la Réputation de Boileau, de Mallebranche, & de tous les autres Pariſiens. Ils ont eu cependant pluſieurs Grands-Hommes, qui leur apartiennent en propre: &, outre le célébre GILBERT BURNET, que ſon mérite & ſes ouvrages, & entre autres ſa belle *Hiſtoire de la Réformation de l'Egliſe d'Angleterre*, élevérent ſur le Siége Epiſcopal de Saliſbury, & duquel j'ai déja autrefois parlé à l'occaſion de ſon *Hiſtoire de ſon tems* †, je me contenterai de t'indiquer ici le fameux GEORGE BUCHANAN, Précepteur de Jaques VI. Roi d'Ecoſſe, fin & délié Politique, grand Hiſtorien, & excellent Poëte. En cette derniere qualité, nous lui ſommes redevables,

† *Voyez cy-deſſus la* Lettre CXXVIII.

vables, aussi-bien que toutes les Societez Chrêtiennes, d'avoir mis en beaux Vers Latins tous les *Pfaumes de David*; & ce bel Ouvrage rend sa Mémoire extrémement chere à tout le Monde : excepté néanmoins aux Moines, qui se trouvent un peu trop naturellement dépeints dans ses autres Poësies Latines, mais qui lui en avoient fourni de très-bonnes raisons par leurs Persécutions violentes. Son *Histoire d'Ecosse*, écrite en très belle Prose Latine, est un très-bon Ouvrage, n'en déplaise aux Jacobites, qui ne sauroient lui pardonner d'y avoir trop naïvement décrit, les déportemens un peu trop égrillards de leur Bien-heureuse Marie Stuart. Et son *Dialogue touchant le Droit de Souveraineté en Ecosse* n'a déplu qu'aux Esclaves nez du pouvoir arbitraire, & qu'aux Défenseurs outrez de l'obéïssance passive.

Porte-toi bien, mon cher Brito : vi content & heureux; & donne-moi de tes nouvelles. Je vais retourner au prémier jour à Paris, & je ne t'écrirai, que lorsque j'y serai arrivé.

De Londres, ce . . .

LETTRE

LETTRE CENT - SEPTANTE - ET - UNIEME.

ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople*, à AARON MONCECA.

L'Egypte, mon cher Monceca, a presque été dans tous les tems le centre de la superstition: & les anciens Egyptiens ont été de tous les Payens ceux qui ont poussé le plus loin les folies & les extravagances de l'idolatrie.

Lorsque le Nazaréïsme eut détruit en ce Païs le Culte honteux des Idoles, il y resta encore bien des coutumes contraires à la raison. Cette Religion ne put abolir l'Amour de l'Astrologie judiciaire, la croyance aveugle aux Prédictions chimériques des Charlatans, & la crainte de certains effects de la nature, que le Peuple regarde comme des prodiges. Bien-loin de-là, elle adopta elle-même ces superstitions ridicules & criminelles; & elles n'y sont encore aujourd'hui que trop en vogue.

Le Mahométisme, qui a succedé au Nazaréïsme, a donné de nouvelles forces à ces Erreurs. Les Turcs, naturellement assez superstitieux, sont sur-tout fort entêtez de Devins & de Divinations: & il n'est point

de Ville dans le Monde, où il y ait autant de gens qui se mêlent de prédire l'Avenir, qu'il y en a au Caire. Les uns prétendent connoitre les Secrets les plus cachez, par le moyen des Astres. Les autres, parmi lesquels il ne se trouve malheureusement que trop de nos Fréres, s'imaginent avoir dans la Caballe, des Moyens assûrez de pénétrer les choses les plus obscures. Quantité d'autres se mêlent d'expliquer les Songes, & prétendent être aussi intelligens dans cette vaine Science, que les anciens Caldéens. Et plusieurs autres, enfin, se vantent de posséder l'Art funeste de commander aux Diables, & de savoir & prédire par leur moyen, tout ce que bon leur semble.

Tous ces prétendus Prophetes, mon cher Monceca, sont autant de Fourbes, & d'Imposteurs, qui tâchent de dupper le Public, à la faveur de quelques Mots, dont ils n'entendent point eux-mêmes la Signification, & de quelques Grimaces grotesques, capables de faire impression sur l'Esprit des Sots & des Imbécilles. Pour montrer évidemment la fausseté de leurs Prédictions, un véritable Philosophe n'a besoin que de ce seul argument. Dieu s'étant reservé à lui seul la connoissance des choses futures, & n'y ayant même que lui qui puisse les savoir, il est contre l'Essence de toutes les Créatures, de quelque espéce qu'elles soient,

de

de pouvoir les connoitre, à moins d'une Révelation immédiate de la Divinité : & en voici la preuve. Toutes les choses, qui doivent arriver aux Hommes, dépendent de la liberté que Dieu leur a accordée ; & il n'y a que lui seul, qui puisse prévoir de quelle maniere ils en useront. Si l'usage, qu'ils en doivent faire, étoit écrit dans les Astres, ou connu des Démons, un Homme seroit déterminé à suivre malgré lui le cours des choses arrêtées. Or, je demande, s'il est personne dans le Monde assez fou pour soutenir, que les Hommes, dès le moment de leur naissance, soient si étroitement liés & si nécessairement déterminez à certaines Actions, qu'il leur soit absolument impossible de pouvoir en faire d'autres ? Je ne pense pas qu'il se trouve, même chez les plus outrez Jansénistes, des Gens assez prévenus pour vouloir anéantir jusqu'à ce point le libre-arbitre. Pour peu de liberté qu'on accorde à l'Homme, on détruit le prétendu Registre des Astres, & la connoissance des Démons : car, il suffit, qu'il ait le pouvoir de se déterminer, pour qu'on soit en droit de conclure, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse connoitre quel Parti il embrassera. Je réduis donc mon Argument, mon cher Monceca, & je dis : Si le sort des Hommes est écrit dans les Planettes, ils n'ont plus aucune liberté ;

berté, ni phisique, ni morale; il faut qu'ils agissent conséquemment à ce qui est écrit dans ces Planettes. Si, au contraire, ils ont la liberté de se déterminer au bien, ou au mal, la Science des Astres est incertaine, puisqu'elle dépend de l'usage que les Hommes feront de cette liberté. Il faut donc être bien aveuglé, pour ne pas voir l'incertitude des Prédictions des Astrologues. Si les raisons évidentes, par lesquelles les Philosophes en démontrent l'absurdité n'ont pû guérir l'Esprit du Peuple, du moins leur fausseté, dont on découvre tous les jours de nouvelles preuves, auroit-elle dû produire quelque effet.

En me déclarant ouvertement contre l'Astrologie judiciaire, & la Négromancie, je ne puis me résoudre à mettre au même rang l'Explication des Songes. Je conviens de bonne-foi, que la plûpart de ceux, qui se mêlent de les interprêter, sont des fourbes, qui s'attribuent une connoissance qu'ils n'ont point. Mais, je crois qu'il y a souvent, dans les Revês que nous avons, quelque chose de surnaturel, & dont nous ne saurions comprendre la cause. Tu seras peut-être étonné, mon cher Monceca, de m'entendre soutenir cette opinion, qui paroit d'abord indigne d'un Philosophe. Pardonne-moi ma foiblesse. J'ai fait, pour vaincre mes Préjugés, tout ce que j'ai pû: j'ai cherché dans les

meilleurs Auteurs de quoi me démontrer mon Erreur ; mais, mon Etude & mes Soins n'ont servi qu'à me fortifier d'avantage dans mes sent mens. Je vais t'apprendre qu'elles sont les raisons sur lesquelles je les fonde. Tu m'écriras de ton côté ce que tu en penses ; & je te serai obligé de m'aider à connoitre si elles sont trompeuses, & n'ont que l'apparence de la vérité.

Les Auteurs anciens & modernes se sont accordez dans la distinction qu'ils ont faite des Songes. Ils les ont rangés sous deux Classes différentes, dont la prémiere contient les Divins, & la seconde les Naturels. Les Philosophes Payens, & les Docteurs Juifs aussi bien que les Nazaréens, ont également suivi cette Division. Il falloit donc qu'ils crussent, qu'il y avoit des Songes divins, qui nous étoient envoyez du Ciel, puisqu'ils en ont fait une Classe particuliere. C'est-là le prémier Préjugé favorable aux Révélations nocturnes, Préjugé d'autant plus fort, qu'il a été adopté par de Grands-Hommes de différentes Nations, & dont la Religion des uns étoit entiérement opposée à la Religion des autres.

On peut dire, que les Songes ont été regardez comme surnaturels chez tous les Hommes. Les Juifs ne sauroient douter, qu'il n'y en ait eu plusieurs de ce Genre. Nos Livres Sacrez nous apprennent, que Dieu révela

révela en Songe à Abimelech, Roi de Gerar, que Sara étoit Femme d'Abraham †; & qu'il annonça par la même voie à Pharaon, Roi d'Egypte, les sept Années fertiles qui devoient être suivies de sept autres Années stériles *. Ce fut ainsi, qu'il fit connoitre à Nabucodonosor, Roi de Babilone, l'Etat futur des Empires, par la Vision d'une Statue, dont la Tête étoit d'Or, les Bras & la Poitrine d'Argent, le Ventre & les Cuisses d'Airain, & les Jambes de Fer, & les Pieds partie de Fer & partie de Terre ✠. Dieu se servit encore d'un Songe, pour empêcher qu'Alexandre ne détruisit un jour la Ville de Jérusalem. Joseph §, Historien de notre Nation, apprend, que l'Image de Jaddus apparut à ce Monarque, & lui promit la Conquête de l'Orient. Quelque tems après cette Vision, Alexandre, mécontent des Juifs, marcha vers eux dans le Dessein de les punir sévérement. Mais Jaddus, revêtu de ses Habits Pontificaux, étant venu à sa rencontre par le Commandement qu'il en avoit reçu de Dieu en Songe la Nuit précedente, & ce Monarque s'étant ressouvenu que ce Pontife étoit le même Homme qui lui avoit apparu en Macédoine pendant

† Genes. XX. 3. 7.
* Genes. XLI. 1. 7.
✠ Dan. II. 1. & 31. 33.
§ Joseph Antiq. Judaïc. *Libr. XI. Cap. VIII. pag.* 554.

Sommeil, non-seulement changea de résolution, mais même sacrifia dans le Temple à la maniere des Juifs, & leur accorda les Privileges qu'ils lui demandérent.

Après des témoignages aussi autentiques de la vérité des Songes divins, comment est-il possible de soutenir, que le Ciel n'annonce jamais sa volonté aux Hommes par des Révélations qu'il leur communique durant leur Sommeil ? Je sçai, mon cher Monceca, que les Juifs, & les Nazaréens, qui rejettent les Songes célestes, disent, que ce que Dieu a fait quelquesfois, par des moyens extraordinaires, ne doit point servir à fonder un sistême général: qu'il seroit absurde d'établir, qu'il y a souvent quelque chose de surnaturel dans la Pluye, & dans le Son des Cornets à Bouquin, parce que Dieu a envoyé quelquefois des Inondations extraordinaires, & que le Son des Trompettes renversa les Murs de Jérico: que ce sont-là des Miracles particuliers, qui n'influent point sur le cours ordinaire des choses : que, lorsqu'ils arrivent, Dieu veut bien déranger, par une voye surnaturelle, l'ordre qu'il a établi: & que cela arrive si rarement, qu'il est extraordinaire qu'on en veuille faire une régle qui autorise une distinction chimérique; n'y ayant aucune preuve qui puisse montrer, que tous les Songes, que les Hommes ont fait depuis Adam, excepté trois ou quatre, viennent

viennent par une autre voye que par celle qui produit les naturels.

Quelques esprits-forts, & plusieurs Philosophes, qui ne sont, ni de la Croyance Juive, ni de la Nazaréene, tranchent encor plus court cette difficulté. Ils nient totalement la vérité des Songes, dont il est parlé dans nos Livres Divins. Selon eux, les Songes ne sont occasionnez que par les differentes Images, qui sont gravées dans l'imagination, ou qui lui sont présentées pendant le Jour. Chacun a des Visions selon son état & sa profession, & les Hommes en sont eux-mêmes les Ouvriers & les Fabricateurs †. Un Amoureux a des Songes qui ont rapport à ses Amours, un Avare à ses Trésors, un Ambitieux à ses vains Honneurs, un Guerrier aux Combats, un Avocat au Barreau, un Procureur à la Chicane, un Fermier-Général au Vol & à la Rapine, un Janséniste au Fanatisme, & un Jésuite à la Fraude & à la Tirannie. Il en est de même des Femmes. La Coquette croit tromper un Amant, la Volage former des nou-

† *Somnia, quæ Mentes ludunt voluntatibus Umbris,*
Nec Delubra Deum, nec ab Æthere Numina mittunt;
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata Sopore
Urget Membra Quies, & Mens sine pondere ludit,
Quidquid Luce fecit, Tenebris agit. Petron. Satir. *pag.* 178.

veaux Nœuds, la Prude débiter ses ennuyeuses maximes, la dévote caresser son Directeur ou déchirer ses Voisines, & la Débauchée nager au milieu des Voluptez dont elle n'a pu se rassasier pendant le jour. Ceux, qui soutiennent ce Sentiment, se prévalent de l'Autorité de l'Histoire. Ils citent l'Exemple de Thésée, qui, voulant imiter Hercule, avoit toujours pendant la Nuit ce Héros présent à l'imagination. Ils font mention de Thémistocle, si jaloux des Trophées de Miltiade, qu'il en étoit même tourmenté pendant son Sommeil. Ils n'oublient point Marcellus, qui songeoit très souvent qu'il se battoit en Duel avec Annibal.

Mais, les Rêves naturels de ces Grands-Hommes ne doivent point détruire la croyance qu'on donne à ceux qui ont eu quelque chose de surnaturel. Parce qu'une chose arrive quelquefois d'une certaine maniere, cela ne fait pas qu'elle ne puisse aussi arriver quelquefois d'une autre. Ainsi, en accordant que les Songes de Thésée, de Thémistocle & de Marcellus, prouvent que les Grands-Hommes font des Rêves qui n'ont rien de surnaturel, on est toujours en droit de soutenir, qu'ils en font aussi qui leur annoncent, par le pouvoir divin, des événemens futurs. L'Histoire a conservé un nombre infini de faits rapportez par les plus grands Ecrivains, & quelquesfois par les plus célébres Philoso-

phes,

phes, qui autorisent la Réalité des Songes célestes. Ce ne sont point des Génies médiocres, des Moines superstitieux, ni des Auteurs de Romans, qui nous racontent ces admirables Rêves. Ce sont des Gens, dont la Science & la Capacité est reconnue de tous les Savans.

Joseph nous apprend, qu'Archelaüs, Gouverneur de la Judée, crut voir en dormant des Bœufs, qui mangeoient dix Epics de Bled : & qu'un Juif Essenien, qui expliqua ce Songe, prédit à ce Prince les Malheurs dont il fut accablé bien-tôt après †.

Nous lisons dans Hérodote, que la Fille de Policrate, Tiran de Samos, ayant songé qu'elle voyoit son Pere élevé dans les Airs, où Jupiter l'arrosoit, & le Soleil l'oignoit, les suites funestes ne justifiérent que trop la vérité de ce Rêve; Oretes, Lieutenant de Cambise, ayant ordonné quelque tems après, qu'on pendit Policrate sur le haut d'une Montagne, où Jupiter arrosoit & lavoit de Pluye le Corps de ce Tiran, & le Soleil l'oignoit de sa propre Graisse *.

Plutarque, qui fait mention de plusieurs Révélations nocturnes, rapporte, que les Amis de Ptolomée surnommé le Foudre, songérent que Seleucus l'appelloit en Justice devant des Loups & des Vautours, & qu'après la Sentence de ces Juges carnaciers, il

 avoit

† Joseph. Antiquit. Judaïc. *Libr.XVII. Cap.XV.*
* Herodot. Histor. *Libr.III. pag.* 180.

avoit distribué une grande quantité de Viande à ses Ennemis. Ce Présage fut bien-tôt suivi de sa Mort, & de l'entiere défaite de son Armée †.

Ciceron, ce Génie supérieur, dont les Ouvrages font depuis tant de Siécles l'Admiration des Savans, raconte une Histoire si surprenante, qu'il est impossible en la lisant de ne pas sentir qu'il y a souvent dans les Songes quelque chose qui nous annonce la volonté de la Divinité, & les choses qui doivent nous arriver. *Deux Amis Arcadiens*, dit cet illustre Romain, *étant arrivez à Mégare, furent obligés de se séparer. L'un alla loger au Cabaret, & l'autre chez une Personne de sa connoissance, son Hôte ordinaire. Celui, qui logeoit chez son Ami, vit pendant la nuit en Songe son Compagnon, qui le pressoit de venir le secourir contre le Maitre du Cabaret, qui vouloit lui donner la Mort. Cette Vision funeste l'ayant éveillé, il se leve tout effrayé, sort de la Maison, & prend le Chemin du Logis où se trouvoit son Ami. Après avoir fait quelque pas dans la Rue, il crut qu'il ne devoit faire aucune attention à des Songes, & retourna se coucher. Peu de tems après qu'il se fût rendormi, il revit son Ami couvert de Sang, & percé de plusieurs Coups, qui le prioit, puisqu'il n'avoit pas daigné le secourir pendant qu'il étoit en vie, d'aller à la Porte de la Ville, pour arrêter son Corps, que le Cabaretier son Assassin faisoit emporter sur un Chariot chargé de Fumier. L'Ar-*

† Plut. *in Op.* Quare Deus Malef. Pœnam diff. *pag.* 510.

L'Arcadien, frappé encore plus de cette seconde Vision que de la premiere, courut à la Porte de la Ville, & il vit venir peu de tems après y être arrivé ce Chariot, qu'il fit arrêter, & où l'on trouva le Cadavre. Alors on saisit le Meurtrier, qui fut puni de Mort †.

Cette Histoire est aussi rapportée par Valere Maxime *: &, puisque plusieurs Auteurs illustres ont jugé à propos de le transmettre à la Postérité, je ne sçai point par quelle raison on croit être en droit de la rejetter comme fausse. Si les faits certifiés par les Ecrivains les plus renommez peuvent être regardez comme des Impostures & des Mensonges, dans quel Pirrhonisme ne tombera-t'on point? Il n'y aura plus rien, qu'on ne puisse révoquer en doute. Je ne vois aucune bonne raison, qui doive nous faire croire, que Ciceron ait voulu en imposer à ses Lecteurs, & leur persuader une Histoire à laquelle lui-même n'ajoutoit aucune foi. Qu'on traite d'absurdes les Contes miraculeux qu'on trouve dans les Ouvrages d'un Moine, quoiqu'on n'en puisse entiérement démontrer la fausseté, on a des excuses très légitimes pour appuyer son incrédulité. L'interêt, qu'ont les Moines à favoriser la superstition, peut leur faire inventer des Fables ausquelles ils tâchent de donner un air de vérité. Mais, un Consul Romain, un Philosophe, un Homme tel enfin que Ciceron, est-il suscepti-

 ble

† Cicero de Divinat. *Libr. I. pag.* 52.
* Val. Maxim. *Libr. I. Cap. VIII. pag.* 38.

ble de pareille foiblesse ? A-t'il quelque raison pour vouloir tromper les Hommes ? Espere-t'il quelque fruit de leur crédulité ?

Au Songe, que rapporte ce Grand-Homme, je joindrai celui qu'eut Mahomet II. la veille de la Prise de Constantinople, & dont on trouve le recit dans tous les Auteurs qui ont écrit la Vie de cet Empereur. Il crut voir un Vieillard d'une taille gigantesque, descendu du Ciel, & qui lui mettoit sept fois un Anneau dans chaque doit. S'étant reveillé, il se fit interprêter son Songe ; & on l'assûra qu'il auroit l'Empire de la Grece. Sur le champ, il fit donner l'Assaut à Constantinople, & se rendit maitre de cette Ville Imperiale, qui a depuis été celle où tous ses Successeurs ont établi leur demeure.

Il y a encore un nombre de faits pareils à ceux que j'ai rapportez, qui montrent que les Songes sont souvent des Révélations divines. Un illustre Philologue Napolitain en rapporte plusieurs, & assûre avoir été lui-même le Témoin d'une chose fort extraordinaire. Il dit qu'un Berger, dormant dans une terre assez éloignée de son Troupeau, songea qu'un Loup lui ravissoit une Brebis, qu'il désigna à son Fils qu'il fit lever. Celui-ci, ayant obéi aux Ordres de son Pere, trouva en effet que le Loup déchiroit la même Brebis qu'il lui avoit marquée †.

Il

† Alexander ab Alexandro, Genial. Dierum *Libr. I. Cap. XVI.*

Il me paroît étonnant, mon cher Monceca, qu'on veuille rejetter la réalité des Songes divins, après tant de preuves manifestes de leur vérité. Que peut-on demander de plus, pour constater une chose, que des faits assûrez par de Grands-Hommes, qui ont vécu dans tous les tems? Les Anciens & les Modernes se réünissent à nous attester l'Autenticité de plusieurs Révélations nocturnes. Il faut en convenir, ou n'avoir plus aucun égard à l'Histoire. Il reste encore une foible ressource à ceux qui veulent soutenir opiniatrément leur opinion: c'est de dire, que les Songes, ausquels on a attribué une cause divine, étoient produits par des effets naturels, & que le Hazard les a rendus véritables. Cette objection est très foible: car, que ne sera-t'on pas en droit de nier, lorsqu'on voudra tout imputer au Hazard? Les Actions les plus visibles de la providence passeront alors pour les caprices de la fortune. Verra-t'on le vice puni, on dira c'est le Hazard. La Vertu sera-t'elle recompensée, c'est encor le Hazard. Dieu fera-t'il un Miracle pour montrer sa Puissance, on l'attribuera au Hazard. Rien n'est plus dangereux qu'un sistême qui donne trop d'étendue aux concours des causes secondes: & les Libertins employent volontiers les termes de Hazard & de Fortune.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vi content & heureux: & répond-moi incessamment sur ce sujet. *Du Caire, ce . . .*

LETTRE

LETTRE CENT - SEPTANTE - DEUXIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS; *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

JE répons, mon cher Isaac, à la Lettre que tu m'as écrite sur la réalité des Songes divins. Je suis étonné, qu'un Philosophe tel que toi, qui connois si bien les Ressorts les plus cachez de la superstition, puisse adopter une croyance aussi mal fondée que l'est celle qui accorde aux Songes quelque-chose de surnaturel. Pour tâcher de te guérir de ton Erreur, je répondrai separément à toutes tes objections, & je suivrai le même ordre que tu as observé.

Tu fondes d'abord ton sentiment sur nos Livres Saints. Il est vrai, qu'ils font mention de quelques Songes surnaturels. Mais, ils n'en parlent que comme d'une chose miraculeuse, sur laquelle on ne doit point établir une opinion générale. Ils nous conseillent même, en plusieurs endroits, de n'ajouter aucune foi aux Songes †. Ils nous avertissent, que les Illusions nocturnes ont fait errer beaucoup de Personnes. Ils vont encore plus loin : ils nous défendent d'y ajouter foi. *Vous n'aurez point d'Augu-*

† Ecclesiast. *V. 2. & XXXIV. passim.*

d'Augures, nous disent-ils, *ni aucun égard aux Songes, & n'userez point de l'Art de deviner à la façon des Payens.* Voilà un Commandement bien clair & bien précis, & qui, je pense, nous autorise à rejetter tout ce qu'on peut dire en faveur du Mistérieux qu'on assûre entrer dans certains Rêves.

Ce que tu dis, mon cher Isaac, des Savans qui ont soutenu ton opinion, est fort aisé à détruire. Loin que tous les Grands-Hommes se soient accordez, comme tu le prétens, à recevoir la réalité des Songes divins, je trouve au contraire dans tous les tems des Génies de la prémiere Classe, qui l'ont vivement combattue. Aristote ne distingue point les Réves, & il les attribue tous à des causes naturelles. Il dit que les Gens de bien font ordinairement des Songes plus agréables que les Méchans; parce qu'ils ont l'esprit tranquille, & qu'ils ne sont déchirez d'aucun remors †. Ciceron, dont tu m'as cité l'autorité, est de tous les Philosophes le plus contraire aux Révélations nocturnes. Il est vrai, qu'il apporte plusieurs raisons pour les autoriser. Mais, il les combat ensuite vivement, & les anéantit. Il ne se propose à lui-même des objections, que pour mieux établir son sistême, en montrant la fausseté de celles qu'on pourroit lui faire. D'ailleurs, la maniere de dispu-

† Aristotel. Eth. ad Nicom. *Libr. I. Cap. XIII. pag.* 189.

disputer des Académiciens étoit de pousser également les deux opinions, & de ne se déterminer qu'après les avoir long-tems examinées. Il n'est donc pas surprenant que Ciceron, qui étoit du nombre de ces Philosophes, ait rapporté tout ce qui pouvoit servir à prouver la réalité des Songes divins. Il savoit bien, qu'il en montreroit l'impossibilité quand il voudroit. Pour être convaincu de cette vérité, il n'est besoin que de faire quelque attention à ces Argumens. *Rien n'est si aisé*, dit-il, *que de voir que les Dieux n'ont aucune part aux Réves des Mortels. S'ils en étoient les Dispensateurs, sans doute ils voudroient que nous pussions profiter de leurs Dons pour prévoir les choses futures. Or, quel est celui, qui retire quelque utilité de ses Songes ? Qui en comprend le sens mistérieux ? Combien ne s'en trouvent-il pas, qui les regardent comme des illusions & des chimeres, & qui méprisent comme des gens foibles & superstitieux ceux qui cherchent à les expliquer ? Il faut avouer, que le soin des Dieux est bien inutile. Ils donnent des Avis aux Hommes pendant leur Sommeil, dont non seulement ils ne font aucun cas, mais dont ils ne conservent pas même la moindre idée. Puisque les Divinitez n'ignorent point les pensées les plus secretes des Mortels, ni ce qui convient qu'ils fassent pour se rendre digne d'elles, il ne se peut faire qu'elles employent pour leur*

annoncer leur volonté des Songes qu'elles savent bien qu'ils ne comprendront point, ou dont ils ne feront aucun Usage. Cette conduite est entierement contraire au Caractere & à la Sagesse des Dieux †.

Après que ce sage Philosophe a montré, par plusieurs autres raisons decisives, l'impossibilité des Songes divins, il prouve enfin par une seule la folie de ceux qui y ajoutent foi, & l'ignorance de ceux qui se mêlent de les expliquer. *Quand même*, dit-il, *j'accorderois*, [*ce que je ne ferai jamais*,] *la réalité des Inspirations nocturnes, ces Inspirations seroient toujours inutiles : car, il n'est personne assez savant, pour pouvoir les expliquer clairement. A quoi penseroient donc les Dieux de nous communiquer des Avis que nous*

† *Atque illud quidem perspicuum est nulla Visa Somniorum proficisci à Numine Deorum. Nostra enim causâ Dii id facerent, ut providere futura possemus. Quotus igitur est quisque, qui Somniis pareat? Qui intelligat, qui meminerit? Quam multi verò qui contemnant, eamque Superstitionem imbecilli animi atque anilis spectent? Quid est igitur, cur his hominibus consulens Deus, Somniis moneat eos, qui illa, non modo Curâ, sed ne Memoriâ quidem, digna ducant? Nec enim ignorare Deus potest, quâ Mente quisque sit : nec frustrâ ac sine causâ quid facere, dignum Deo est; quod abhorret etiam ab Hominis Constantiâ. Ita, si pleraque Somnia, aut ignorantur, aut negliguntur, aut nescit hoc Deus, aut frustrà Somniorum significatione utitur.* Cicero de Divinat. *Lib. II. Cap. LX. pag.* 405.

nous ne pouvons comprendre nous-mêmes, & dont nous ne pouvons être éclaircis par les autres ? Ils tiendroient une conduite aussi ridicule que le seroit celle d'Ambassadeurs Carthaginois ou Espagnols, qui harangueroient en leur Langue le Senat de Rome, & qui n'auroient avec eux aucun Interprête †. C'est ici, mon cher Isaac, où il faut raporter les deux Axiomes certains de Mallebranche : *La Divinité ne fait jamais rien en vain. Elle agit toujours par les voyes les plus simples.* Qu'y a-t'il de plus inutile, que des Avis donnez par des Songes ; & que peut-on trouver de moins simple & de plus embrouillé ?

Je poursuis, mon cher Isaac, l'Examen de tes objections, & je viens aux Historiens qui ont transmis à la Postérité un grand nombre de Songes, dont on a attribué les causes à la Divinité. L'Autorité de ces Ecrivains sur des Matieres de Philosophie n'est

† *Vide igitur ne etiam si Divinationem tibi esse concessero, (quod nunquam faciam) neminem tamen divinum reperire possimus. Qualis autem ista Mens est Deorum, si neque ea nobis significant in Somniis, quæ ipsi per nos intelligamus ; neque ea quorum interpres habere possumus ? Similes enim sunt Dii, si ea nobis objiciunt, quorum nec Scientiam nec Explanatorem habemus, tanquam si Pæni, aut Hispani, in Senatu nostro loquerentur sine Interprete.* Cicero de Divinat. *Lib. II. Cap. LXIV. pag.* 420.

n'eſt compté que pour fort peu de choſe. Un Hiſtorien doit raporter les Prodiges qui ont un certain cours : mais, c'eſt au Phiſicien à examiner s'ils procedent de l'endroit d'où le bruit commun les fait venir. Eſt-il quelqu'un aſſez crédule, pour ajouter foi à tous les Miracles qu'on voit dans Tite-Live ? On les regarde comme les effets de la ſuperſtition. On ne peut cependant blamer Tite-Live de les raporter. Il écrivoit l'Hiſtoire d'un Païs ou ces faux Miracles paſſoient pour des véritez conſtantes. Il étoit obligé de ſe conformer au Génie de ſes Concitoyens. Son Etat n'éxigeoit point qu'il entrât dans un Détail Philoſophique. C'étoit aſſez qu'il racontât les choſes de maniere à mettre ſon Lecteur en état de juger de leur Vérité. Un Hiſtorien, qui raporte un Prodige, dont il connoit la fauſſeté, & qui l'autoriſe par des raiſons recherchées, manque à ſon devoir. Mais, s'il ſe contente de réciter ſimplement ce qu'en ont dit les Hommes en général, on ne peut le blamer. Il remplit ſon Emploi. C'eſt au Lecteur à juger ſi les Hommes ſe ſont trompez. On doit regarder l'Hiſtorien, comme le Raporteur d'un Procès, & le Philoſophe comme le Juge.

Quant aux Savans, mon cher Iſaac, que

que tu cites comme Partisans des Songes divins, & au nombre desquels tu mets *Alexander ab Alexandro*, je conviens qu'il s'en est trouvé quelques-uns, qui se sont laissés préoccuper par les Préjugés de l'Enfance, & qui, loin de chercher à s'éclairer, n'ont travaillé pendant toute leur vie qu'à découvrir des raisons pour s'affermir dans leurs Erreurs. Ton *Alexander* est dans ce cas. Il fut Eleve de Junianus Majus, Napolitain. Il nous aprend, que, dès la tendre Enfance, il voyoit venir tous les jours chez son Maître, qui faisoit Profession d'expliquer les Songes, une foule de Gens de tous les différens Etats, à qui il interprétoit leurs Rêves, d'une maniere si claire & si précise, que plusieurs, par ses conseils, avoient conservé leurs vies, & évité de grands malheurs *. Je te demande à toi-même, mon cher Isaac, si l'Autorité de cet *Alexander*,

* *Ad eum memini, cum Puer adhuc essem, & ad capiendum Ingenii Cultum frequens apud eum ventitarem, quotidie Somniantium Turbam, Hominesque celebri Famâ & multi Nominis, de Somniis consultum venisse. Declarabat definiebatque ille, non breviter aut subobscurè . . . . . Multi quoque, illius Monitu, Vitæ Interitum, nonnunquam animi, Ægritudines, vitarunt.* Alexander ab Alexandro, Genial Dierum *Libr. I. Cap. XI. pag.* 82.

Alexander, prévenu comme il l'étoit dès sa Jeunesse en faveur d'une Opinion qu'il n'examina jamais dans la suite, doit être d'un grand Poids? Pour être entiérement convaincu du peu de Crédit qu'elle doit trouver dans l'Esprit d'un Philosophe, tu n'as qu'à faire attention, que ce Junianus Majus, dont son Eleve vante si fort les vastes Connoissances, a été traité de Fourbe & d'Imposteur, par d'autres Savans moins prévenus†

Si tu réfléchis, mon cher Isaac, sur les Impertinences qu'ont écrites quelques Savans qui ont adopté le Sentiment des Songes divins, tu ne pourras t'empécher de plaindre leur Aveuglement, ou de blamer leur Impudence. Car, ils ont écrit des choses si absurdes, qu'on croiroit volontiers, qu'ils ont plûtôt voulu abuser de la Foiblesse des Hommes, que leur apprendre ce qu'ils pensoient véritablement. Cælius Rhodiginus§ assûre fort gravement, que ceux, qui dorment dans des peaux de Brebis ou de Moutons, voïent des Songes véritables. Il fait sur ce Sujet une très longue Dissertation, dans laquelle il explique la Croïance des Païens touchant les peaux de certains Animaux. Ne voilà-t-il pas des Remarques bien dignes d'un Philosophe! Il faut avouer, que si elles sont véritables, la Divinité

 aime

† *Avorum quoque Memoriâ, hanc in Italiâ vanissime profitebatur Artem Junianus Majus.* Mart. del Rio Disquisit. Magicar. *Libr. IV*, *Cap. III*, *Quæst. II. pag.* 218.

§ Cæl. Rhodig. Lect. Antiquar. *Lib. XXVII. Cap. XIV*, *pag.* 607.

aime à ſe communiquer particuliérement aux Bouchers & aux Bergers; & que les Princes, & tous les Gens d'un certain Rang, ſont privez de ces Révélations. Il eſt vrai que Pline a pourvû à cet Inconvénient. Il nous apprend, que la Pierre apellée des Grecs *Eumeces*, qui reſſemble à un Caillou, miſe ſous la Tête pendant le Sommeil, engendre des Viſions véritables †. Cette Façon de ſe procurer des Inſpirations eſt beaucoup moins deſagréable & puante, que la prémiere; & les Perſonnes d'un Rang diſtingué peuvent s'en ſervir ſans Répugnance. Il reſte cependant encor quelque-choſe de diſgracieux; car, on riſque fort de ſe faire quelque Boſſe au Front, en ſe heurtant contre un Chevet auſſi dur que l'eſt la Pierrre *Eumeces*. En effet, il y a grande apparence, qu'il n'eſt pas permis de la mettre au deſſous d'un Couſſin: les Parties de la Divinité, qui s'exhalent du Caillou, étant arrétées par un corps étranger ne pourroient point pénétrer dans la Tête; & ce ſeroit tout au plus le Couſſin, qui recevroit les Avis céleſtes. Je ris de bon cœur, mon cher Iſaac, en conſidérant de pareilles Extravagances. Cardan a trouvé le Moïen de ſupléer à la Pierre miraculeuſe. Il prétend, que les Livres Sacrez, mis ſous le Chevet, produiſent des Songes véritables. Lorſqu'on ne peut avoir les Ecritures, il dit qu'on peut ſe ſervir au beſoin des Livres de ces Docteurs que les Nazaréens apellent *Peres de l'Egliſe* *. Quant

à

† Plin. Hiſt. Natur. *Lib. XXXVII. Cap. X.*
* Cardan. de Rer. Variet. *Libr. VIII. Cap. III. p.* 103.

à la plûpart de ces derniers Ouvrages, je leur accorderois facilement une Vertu dormitive & soporifique: mais, pour que le Remede opérât bien, je crois qu'il faudroit que celui qui y auroit recours lût avant de se coucher une demi-page des Ecrits de Bernard, de Grégoire, d'Anselme, du bon Idiota, ou de quelques autres de pareil Caractere. Je ne m'étonne pas, mon cher Isaac, que Cardan ait pu accorder à quelques Livres le Droit de procurer des Songes. Il communiquoit ce pouvoir à toute sa Famille; & même il suffisoit d'être de sa Parenté, pour avoir le bonheur d'être inspiré toutes les nuits. Ne lui eut-on été allié que comme Dom Japhet d'Arménie l'étoit à Charles-Quint au deux-mille huitantieme Dégré *, on étoit sûr de réver divinement, & de réver tout son Soul. C'est lui qui nous assûre un fait si singulier †. Après cela, peut-on douter de son Autenticité; & ne seroit-on pas bien incrédule de la rejetter comme une Imposture fabriquée à plaisir, indigne du Caractere d'un Homme de Lettres, & capable de faire soupçoner de mauvaise foi tous ceux qui ont écrit pour soutenir la Réalité des Songes divins?

Je crois qu'on peut fort bien ranger le Rêve qu'eut Mahomet II. la veille de la prise de Constantinople au même Rang que ceux des Alliés de Cardan, aïant tout l'Air de n'être guére mieux fondé. Cet Empereur étoit un Fourbe adroit, un Homme sans Religion, & qui emploïoit sans

* *Voïez* Dom Japhet d'Arménie, *Comedie de* Scaron.

† Cardan. de Rer. Variet. *Lib. VIII. Cap. III. pag.* 507.

aucun ſcrupule tout ce qu'il penſoit pour ſervir à l'exécution de ſes Projets. Il connoiſſoit ſans doute juſqu'où la Superſtition peut porter les Hommes: &, avant de faire donner un Aſſaut général à Conſtantinoble, il fut bien aiſe de perſuader à ſes Soldats, que le Ciel lui promettoit l'Empire de la Grece. Le Caractere de ce Conquérant, à qui tous les Hiſtoriens ont reproché de nier l'Exiſtence de la Divinité, ne méritoit certainement pas qu'elle le favoriſât d'une Révelation. Si, par haſard, Mahomet ne ſe fût pas rendu Maitre de Conſtantinoble, on n'auroit fait aucune attention à ſon Songe. C'eſt la Fortune ſeule qui l'a rendu Divin; & c'eſt elle auſſi, qui a donné la vogue à tous ceux qu'on ne ceſſe de débiter.

Les prétendues explications qu'on fait des Rêves, ſont ſi incertaines, que ceux, qui ſe mêlent de les donner, démentent mutuellement les Interprétations les uns des autres. Un homme, aïant réſolu de courrir dans les Jeux Olimpiques, ſongea qu'il étoit légérement porté ſur un Chariot tiré par quatre Chevaux. Il conſulta un Devin, qui l'aſſûra qu'il remporteroit le prix de la Courſe, qui lui étoit promis par la Viteſſe des Courſiers. Pour être plus aſſûré des Evénemens, ce même Homme conſulta un autre Devin, qui lui donna une Réponſe toute contraire à la prémiere Prédiction: *Ne voïez-vous pas*, lui dit-il, *que vous ſerez précédé par quatre Concurrens, puiſque quatre Chevaux couroient devant vous?* Un Fourbe, qui ſe mêloit d'interpréter les Songes, & qui avoit choiſi ſon Séjour à Paris dans le Fauxbourg St. Germain, prédit à un Jeune Homme, qui le conſultoit ſur un Rêve dans le quel il avoit vû ſa Maitreſſe lui mettant une Bague au bout du doigt, qu'il l'épouſeroit bien-tôt. Un autre Imposteur qui demeuroit dans la Rue St. Honoré, l'aſſûra, que puiſqu'elle ne lui mettoit la Bague qu'au bout du doit, il ſeroit à la veille de l'épouſer, mais que ſon Mariage n'auroit jamais lieu. En traverſant le Pont-neuf, les Révélations de la Divinité changeoient entierement de face. Ne voila-t'il pas un homme bien éclairci!

Il ſeroit à ſouhaiter, mon cher Iſaac, que depuis long-tems on eut ſévérement puni tous les faux Prophêtes,

qui ne servent qu'à augmenter la Superstition, & à troubler les Esprits foibles. Je voudrois cependant qu'on eut fait grace à certain Curé de Village, qui se mêloit de ce Métier : & cela, en faveur d'un Tour d'adresse qui lui servit utilement. Il étoit amoureux d'une jeune Païsanne, & ne savoit comment la ranger au Nombre de ses Ouailles chéries. Margoton, c'étoit ainsi qu'on appelloit cette jeune Païsanne, étoit mariée depuis peu de jours à un certain Gillot, qui pendant une Année entiere, lui avoit fait la Cour : & les Dégouts de l'Himen n'avoient point encor diminué les Empressemens de l'Amour. Cela embarassoit le Curé, qui ne voyoit aucun jour à pouvoir contenter ses desirs. La Fortune travailla pour lui, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Margoton ayant fait un Rêve, mais un Rêve des plus épouvantables, dans lequel il lui avoit semblé qu'elle voyoit un noir & hideux Fantôme, qui perçoit le Sein de son cher Epoux ; dès qu'elle fut éveillée elle courut fort allarmée chés le Curé. *Monsieur*, lui dit-elle, *j'ai recours à vous. Je vous prie de me dire ce que je dois apprèhender pour mon Mari.* Le Curé, ayant gravement écouté son Songe, & lui ayant pris la main d'une façon qui tenoit beaucoup moins du Magicien que du Paillard, *Je ne puis*, dit-il, *Margoton, vous dissimuler la Vérité. Un grand péril menace Gillot. Je ne connois qu'un seul secret pour garantir ses jours. Hé quel est-il, Monsieur le Curé?* répond la jeune Païsanne. *Aprenez-le moi. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez. Je ne veux pour Salaire*, repliqua le Pasteur, *que votre Cœur, & votre amitié.* S'expliquant ensuite plus clairement, Margoton résista dabord à ses Demandes : mais, enfin, la crainte des dangers qui menaçoient Gillot la firent consentir à la proposition du Prognostiqueur, un peu plus agréablement qu'Alceste à celle de la Résurrection d'Admete. *Présentement*, lui dit alors le Curé, *je vais vous expliquer votre Songe. Ce Fantome, que vous avez vû, c'est l'Esprit de Contrarieté, si commun aux Femmes, & qui trouble ordinairement la Tranquilité des Maris. Pour empêcher que Gillot n'en soit tourmenté, soyez-lui tou-*

jours soumise & fidelle. Alors vous n'aurez plus rien à craindre pour sa santé. L'Exhortation, mon cher Isaac, étoit exemplaire & pastorale. Aussi produisit-elle un trés bon effet dans l'Ame de Margoton. *Grand merci, Mr. le Curé de vos bons Avis*, lui dit-elle. *Dès que j'aurai de mauvais Songes, je ne manquerai point de venir vous revoir. Quitte à vous en payer l'Explication, en même monnoie, & d'aussi bon cœur.*

Porte-toi bien, mon cher Isaac: vis content & heureux; & guéri-toi de ton opinion touchant les Songes. Je pars demain pour Paris, & je ne t'écrirai que de là.

De-Londres, ce . . .

LETT. CENT-SEPTANTE-&-TROISIEME.

ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople à* AARON MONCECA.

TA Letrre, mon cher Monceca, sur l'Avanture du Chinois amené en France par le Jésuite Fouquet †, m'a fait un plaisir infini. J'ai reconnu dans cette Histoire plaisante, mais cruelle pour ce misérable Etranger, la Politique de la Société: & je ne doute pas, que les Jésuites ne voulussent traiter de la même maniere tous ceux qui osent s'opposer à leurs Desseins. S'il dépendoit de ces Révérends Peres de faire enfermer les Jansenistes à Bicêtre, & de les y faire fouëtter pour la plus grande gloire de Dieu, le Chinois auroit un grand nombre de Camarades. Dans le fonds, il n'y auroit pas grand mal, qu'on fit essuyer un pareil Traitement à tous les Convulsionaires; & je tiendrois ce Remede beaucoup plus efficace pour les guérir de leur Folie, que la Dissertation la plus belle & la mieux raisonnée. Il est vrai, qu'aprés avoir fessé les Sectateurs de l'Abbé Paris, afin de terminer par là leurs Extravagances, il seroit assez à propos de châtier les Jésuites, pour les punir de leurs Méchancetez.

En

† *Voyez la* Lettre CXXXV.

En vérité, mon cher Monceca, il eſt honteux, que dans un Etat auſſi bien policé que la France, on ſouffre que quelques Fanatiques, & quelques Théologiens hargneux & ambitieux, troublent ſans ceſſe le Repos & la Tranquilité publique. Je ſuis certain, que ſi le Chinois du Jéſuite Fouquet avoit été inſtruit des Diſputes des Janſéniſtes & des Moliniſtes, il eut emporté dans ſon Païs, une plus mauvaiſe Idée des François. *Hé quoi!* auroit-il dit: *ce Peuple, qui ſait ſi bien fouëtter les Etrangers, n'a pas le ſens de chatier ſes Bonzes? S'il imitoit les Chinois, il changeroit bien de maniere. Au lieu de maltraiter ceux qui viennent chez lui, il rendroit les Prêtres, non ſeulement reſponſables des ſottiſes qu'ils font aux Particuliers, mais encore de celles que font les Idoles qu'ils deſſervent. St. Paris fait extravaguer pluſieurs Pariſiens.* Allons, Mr. le Curé de St. Médard, vous payerez pour votre Saint: vous ſerez feſſé ſans miſéricorde. *St. Ignace cauſe des Troubles dans le Royaume.* Culote à bas, mes Révérends Peres: vous ſerez fouëttez d'importance. *Si l'on s'en prenoit de cette ſorte aux Directeurs des Comédies Spirituelles, on les verroit enfin ceſſer.* Tu ſais, mon cher Monceca, que c'eſt ainſi qu'en uſent les Chinois. Les Bonzes répondent du bien & du mal que font les Idoles qu'ils deſſervent: & puiſqu'ils reçoivent le profit des Offrandes qu'on leur fait, il eſt bien juſte qu'en revenge ils fourniſſent le payement des Dommages qu'elles cauſent. Il arrive très ſouvent, qu'un Homme, qui aura brulé inutilement ſon Encens devant une Statue à laquelle il aura fait pluſieurs Sacrifices, fâché d'avoir inutilement dépenſé ſon Argent, attaque les Bonzes en Juſtice, & demande que le Prêtre réponde du peu d'Egard & de l'Inattention de l'Idole: & l'Affaire eſt ordinairement décidée en faveur de celui qui ſe plaint.

Souffre que je te rapelle ici ce que tu écrivis autrefois toi-même à Jacob Brito, comme tiré d'un Voïage écrit par un Jéſuite *. Un Chinois, qui avoit une Idole des plus têtues & des plus biſarres, picqué de la Dépenſe

 inutile

* *Voyez la* Lettre LI.

inutile qu'il avoit faite pendant long-tems pour elle, & ne voulant point être la Duppe d'un Dieu aussi malin, l'attaqua en Justice devant le Conseil Souverain de Pekin. Après plusieurs Séances, où les Bonzes défendirent l'Idole le mieux qui leur fut possible, l'Idolâtre gagna enfin son Procès. *La Cour, aiant égard à la Requête du Chinois, & sur ce faisant Justice, condamna l'Idole, comme inutile dans le Roiaume, à un Exil perpetuel, son Temple fut rasé, & les Bonzes, qui desservoient sa Personne, furent rigoureusement chatiés; sauf à eux de se pourvoir par devant les autres Esprits de la Province, pour se faire dédommager du Chatiment qu'ils avoient reçu pour l'Amour de celui-ci.*

Quelques Arrêts du Parlement de Paris, semblables à celui du Souverain Conseil de Pekin, rameneroient bien-tôt la Tranquilité dans le Diocese. Car il est peu de Jansénistes, qui voulussent se consacrer au service de l'Abbé Paris, s'ils étoient obligés d'être fessés toutes les fois que quelqu'un auroit de justes plaintes à porter contre lui. A peine les derrieres des Peres de l'Oratoire, des Bénédictins, & des autres Partisans de ce prétendu Saint, suffiroient-ils pour recevoir la quantité de coups de fouët que feroient libéralement distribuer les Convulsionaires, qui revenus de leur folie, se plaindroient d'avoir inutilement sifflé, chanté, dansé, cabriolé, crié, clabaudé, & heurlé, pendant des Années entieres. Combien de Verges & de Courroies ne feroient point user ceux qui, après avoir fait plusieurs Neuvaines, brulé maintes belles Chandelles, & marmoté grand nombre d'Antiennes & d'Oraisons, pour être guéris de leurs Maladies, n'ont pourtant rien pû obtenir du Bienheureux Paris, aussi sourd & aussi entêté que l'Idole Chinoise ?

Si les Jansénistes, mon cher Monceca, couroient risque d'être mal-traités par rapport à leur Saint; je crois que les Jésuites, de leur côté n'auroient pas un meilleur sort, & qu'ils seroient souvent punis avec beaucoup de sévérité. Combien de plaintes les Peuples ne feroient ils pas contre leur St. Ignace ? Ils l'accuseroient d'avoir

fondé

fondé une Société souverainement ambitieuse, & qui n'est propre qu'à troubler tous les Etats. Non seulement les Ecclésiastiques condamneroient hautement la Morale de ses Disciples, mais même une infinité de Particuliers se plaindroient de ce qu'après avoir été dix Ans de suite de sa Congrégation, & avoir soigneusement dit ses Litanies, aussi bien que celles de St. François Xavier, de St. François de Borgia, & des Bienheureux Louïs de Gonzague, & Stanislas Kostka, leurs Affaires domestiques n'en ont pourtant pas pris un meilleur train, & leur Santé n'en a pas été mieux rétablie. Sur des Griefs aussi graves, il interviendroit Arrêt du Parlement de Paris, *qui faisant Justice aux Plaintes intentées contre les Jésuites, ordonneroit qu'ils fussent saisis, tant au College de Louïs le Grand qu'au Noviciat & à la Maison Professe, pour être ensuite conduits dans la Cour de la Sorbonne, & là, en présence de tous les Docteurs, fustigés pour les Fautes de Saint Ignace, & des autres Saints & Bienheureux de la Société, dont les Temples seroient rasez, les Idoles brisées, & les Prêtres chassés du Royaume; sauf aux dits Jésuites de se pourvoir par devant la Cour de Rome, pour se faire dédommager du chatiment qu'ils auroient reçû pour l'Amour de trois ou quatre Saints témérairement & mal-à-propos canonisés.*

Je crois, mon cher Monceca, qu'un pareil Arrêt seroit un grand bien à la France. Il seroit bien plus utile que ceux qu'on fait tous les jours, pour supprimer les Mandemens de quelques Evêques Jansénistes & Molinistes, qui, à l'envi les uns des autres, semblent fomenter les Troubles & la Division. Je ne doute pas non plus, que si l'on punissoit sévérement les Fautes & les Entêtemens des Saints Nazaréens, qui après avoir été bien éclairez, encensez, dorez, & régalez de Fêtes galantes & d'excellens Concerts, ne font souvent aucun compte de ceux qui leur ont rendu de si grands services, on ne vit peu à peu leur crédit tomber entiérement. Tous les Nazaréens, dans moins d'une année, n'adresseroient plus leurs Vœux & leurs Prieres, qu'à la Divinité seule. *Quoi!* diroit un Capucin, *j'irai risquer de*

me faire donner deux cent coups d'Etrivière par rapport à Monsieur Saint François, qui, peut être, après avoir été traité à gogo, se moquera, & du Prêtre, & du Suppliant? Nenni, ma foi, je n'en ferai rien. Je prierai Dieu seul, & je mettrai mes Epaules à l'abri de tout événement. Les Jésuites tiendroient bien-tôt le même langage, & tous leurs Partisans ne tarderoient guére à les imiter. Les Jansénistes même, quelque entêtez qu'ils soient, ne seroient point assez fous pour vouloir se faire chatier: & si par hazard, il s'en trouvoit quelques-uns qui poussassent jusques-là le Fanatisme, leur Exil hors de la France, porté par la Teneur de l'Arrêt, rendroit bien-tôt le calme à ce Royaume, feroit cesser toutes les Disputes, termineroit toutes les Fraudes pieuses des Moines, & les empêcheroit d'en inventer tous les jours de nouvelles.

Lorsque j'étois en Allemagne, un François, avec qui je logeois, me raconta quelque chose d'assez comique à ce sujet. „ Il y avoit, *me dit-il*, dans une Eglise d'u-„ ne petite Ville de Languedoc, une Statue qu'on disoit „ avoir fait autrefois beaucoup de Miracles: depuis en-„ viron cent Ans, soit que sa Vertu interne se fût éva-„ porée, soit que l'Esprit du Saint qui y habitoit autre-„ fois se fût lassé de cet Etui & eut été se loger dans quel-„ que autre, elle ne produisoit plus aucune Merveille, „ & son Culte étoit extrêmement diminué. A peine dans „ le cours d'une Année, bruloit-on cinq ou six petits „ Cierges en son honneur; & les choses avoient même „ été poussées si loin, que plus d'une Dévote passoit irré-„ véremment devant elle, sans faire la moindre petite „ Génuflexion. Un Moine se mit en tête de rétablir la „ Réputation de cette Image. Pour cela, il falloit quel-„ que Avanture miraculeuse, qui annonçat avec éclat „ dans le Public, quelle n'avoit rien perdu de „ son ancien Pouvoir; & il réva long-tems de quelle „ sorte de Maladie il feroit guérir la Statue. *Si je publie*, „ disoit judicieusement ce Maitre Moine, *que le Saint* „ *guérit les maux des Yeux, je me mettrai à dos les Par-* „ *tisans & les Prêtres de Ste. Luce; & ils ne manqueront*

„ *point*

„ *point de s'oppoſer à la Réputation de mon Image, qui*
„ *iroit à rabaiſſer celle de la leur. Si je ſuppoſe quelqu'au-*
„ *tre Maladie, je tombe dans le même inconvénient. Il*
„ *n'eſt aucune incommodité humaine, qui n'ait ſon Mé-*
„ *decin dans la Cour Céleſte. Je ne puis donc mieux faire,*
„ *que d'attribuer à mon Image le pouvoir de faire ceſſer*
„ *les Tentations de la Chair. Il eſt vrai, qu'il reſte encor*
„ *une difficulté. C'eſt que ceux qui viendront prier le Saint,*
„ *puiſſent dans le commencement ſe figurer de recevoir*
„ *quelque ſecours. Je me fonde peut-être un peu trop ſur*
„ *l'Imagination frappée de Gens qui offriront leurs vœux;*
„ *elle pourroit bien ne produire pas les Effets dont je me*
„ *flatte; & le crédit de mon Saint ſeroit bien-tôt détruit.*
„ Dans le tems que le Moine étoit ainſi dans l'embarras,
„ il ſe reſſouvint, qu'il avoit ouï dire à un Médecin de
„ ſes Amis, que le Camphre, porté deſſus la Chair, ou
„ bû en poudre dans une Liqueur, amortiſſoit les Paſ-
„ ſions amoureuſes. *Bon!* s'écria-t-il. *Voilà mon affai-*
„ *re. Je remplirai mes Reliquaires & mes Agnus de Cam-*
„ *phre. J'avertirai qu'on ne ſera guéri, qu'autant qu'en*
„ *ſuivant l'Intention du Saint, on les portera toujours*
„ *ſur l'Eſtomac; & lorſque cela ne ſuffira point, & que*
„ *le Tempérament réſiſtera à la Relique, j'ordonnerai de*
„ *boire une Liqueur camphrée, que je nommerai l'Huile*
„ *de mon Saint.* Dès qu'il eut fabriqué une aſſez grande
„ quantité de ſes prétendus Remedes, il monta en Chai-
„ re; & il éleva dans ſon Sermon le Crédit de Saint Tur-
„ pin infiniment au-deſſus de celui des Saints ordinai-
„ res. *Ils ſe bornent*, s'écrioit-il, *à guérir les Maladies*
„ *du Corps; mais St. Turpin enerve & détruit les Ten-*
„ *tations de l'Ame.* Comme perſonne n'avoit entendu
„ parler depuis longtems de Monſieur Saint Turpin, on
„ fut fort ſurpris de ce que diſoit le Prédicateur, qui,
„ pour donner plus de force à ſon Diſcours, aſſûroit ſes
„ Auditeurs, qu'il avoit fait lui-même l'épreuve de ce
„ qu'il avançoit. Sa prétenduë guériſon paſſa pour un
„ Miracle chés les Incrédules mêmes, qui voyant que
„ le Reverend Pere Anſelme, un des plus leſtes & des
„ plus fringans Cordeliers du Royaume, aſſuroit être
auſſi

„ auſſi tranquille auprès des plus belles Femmes, que „ le Jeſuite Girard auprès de la Cadiere. Auſſi-tôt accoururent de toutes parts maintes Dévotes, pour obtenir „ la ceſſation de leurs Tentations. L'une demandoit que „ l'Image de ſon Directeur ne la ſuivit plus en tout lieu, „ & qu'elle n'en fût point obſédée dans les momens de „ ſa Priere. L'autre ſouhaitoit pouvoir reſiſter au penchant qui l'entrainoit vers le Pere Prieur. Une troiſieme requeroit la force de réſiſter à un jeune Abbé, qui „ s'étoit deja rendu tellement Maitre des dehors de la „ Place, que ſi le Saint ne faiſoit pas un Miracle dans „ vingt-quatre heures, elle étoit obligée de capituler. „ Les Dévots ne venoient pas moins implorer le ſecours „ de Saint Turpin. Un vieux Chanoine demandoit la „ grace de ne pas céder aux charmes de ſa Servante, un „ Juge à ceux d'une jeune Sollıciteuſe, un Bourgeois „ aux Agaceries de la femme de ſon Compére, & un „ Campagnard décrépit aux avances impudentes d'une „ Chambriere auſſi infidele que lubrique. Le Moine diſtribuoit à toutes ces Perſonnes beaucoup d'*Agnus* qui „ avoient touché le Chef du Saint; & lorſque les *Agnus* „ ne ſuffiſoient pas, il leur ordonnoit de boire tous les „ matins trois cuillerées de ſa Liqueur camphrée. Ce „ Remede ne manqua pas d'operer chés quelques-uns; „ & c'en fut aſſez pour donner une Vogue étonnante aux „ Reliquaires & à l'Huile du Bienheureux St. Turpin, „ qu'on venoit chercher de dix Lieues à la ronde. Parmi ceux qui accoururent, il ſe trouva une jeune Fille „ de ſeize à dix-ſept Ans, belle, bien faite, & ayant „ l'air doux & modeſte, mais le cœur exceſſivement „ tendre. Depuis plus de ſix Mois, certain jeune homme, nommé Pierrot, avoit eu le ſecret d'en obtenir „ les dernieres faveurs. Il étoit auſſi amoureux qu'il étoit aimé. Cependant un reſte de pudeur, ou plûtôt „ de crainte, combattoit encore contre lui dans le cœur „ de ſa Maitreſſe. Elle formoit quelquefois le deſſein „ de rompre un Engagement qui lui faiſoit appréhender „ les peines de l'Enfer; & prenoit ordinairement cette „ Réſolution, lorſquelle aſſiſtoit au Prône de ſon Curé.

„ Mais

„ Mais dès qu'elle étoit de retour chés elle, la vûe de
„ Pierrot, & ses Discours tendres & empressez, faisoient
„ évanouïr ses projets. Ayant entendu parler des grands
„ Miracles qu'opéroït Saint Turpin, elle eut recours à
„ lui, & alla chercher des *Agnus*. Le Moine, en les
„ lui donnant, se sentit frappé d'un Trait mortel: &,
„ au milieu de ses Antidotes, il avala à longs traits le
„ funeste poison de l'Amour. Il souhaita que les Reli-
„ quaires n'operassent point; & il eut bien-tôt lieu d'être
„ satisfait; car l'*Agnus* n'ayant de rien servi, la jeune
„ Beauté vint chercher la petite Phiole d'Huile sainte.
„ Le Moine se garda bien de la lui donner. Au contrai-
„ re, il avoit préparé une Liqueur propre à échauffer;
„ espérant de profiter de ses fréquens voyages. Elle en
fit, en effet plusieurs; & par leur moyen, ayant peu à
„ peu fait connoissance avec elle, *Vous venez*, lui dit-il
„ un jour, *implorer si souvent le secours du Saint*, *qu'il*
„ *faut que le Démon de Concupiscence dont vous êtes agi-*
„ *tée, soit bien tenace & bien révêche. Je veux vous sou-*
„ *lager, s'il est possible. Venez ce soir à la porte du Cou-*
„ *vent, à l'heure du Pardon. Je vous donnerai une bou-*
„ *teille dans laquelle il y aura double dose; & j'y join-*
„ *drai même quelque autre Remede. Je vous serai obligée*,
„ répondit la jeune Malade; *car l'Huile du Saint m'est*
„ *plus nuisible que salutaire. Avant d'en prendre, j'at-*
„ *tendois que Pierrot vint me trouver; mais à présent, je*
„ *vais le chercher moi-même. Au Diable le Saint & son*
„ *Huile!* s'écria le Moine en courroux. *Je ne croyois*
„ *pas travailler pour Pierrot. Allez, allez, ma Fille:*
„ *pour guérir vos Tentations, vous n'avez plus besoin*,
„ *ni d'Agnus, ni de Bouteille.* „

Je ne sai, mon cher Monceca, si l'on seroit en droit de punir ce Cordelier, au cas qu'on exerçât en France la Justice à la maniere des Chinois. Il me paroit qu'il avoit une Excuse assez légitime. *Vous venez*, pouvoit-il dire, *prier le Saint de vous conserver la Chasteté, lorsque vous l'avez entiérement perdue. St. Turpin a bien le pouvoir de garder les Pucelages, mais non pas de les racommoder.* Un *Distingo* Scholastique eut été là très bien en

„ place.

„ place. *Mon Saint fait cesser les Tentations commencées*, concedo; *mais d'arrêter le cours de celles où l'on a déja succombé*, nego.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content & heureux; & garde-toi de tomber entre les mains des Fouëtteurs.

Du Caire, ce . . .

LETT. CENT-SEPTANTE-&-QUATRIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

DEpuis huit Jours, mon cher Isaac, je suis arrivé à Paris, & depuis huit Jours j'éxamine la Différence qu'il y a entre le Caractere des François & celui des Anglois. Si je restois dix Ans de suite dans cette Ville, ce Tems, quelque long qu'il soit, n'épuiseroit pas les Réfléxions que cette Matiere me fournit.

La prémiere Chose qui m'a frapé, en rentrant dans la France, ç'a été le Pouvoir des Ecclesiastiques. J'avois vû à Londres des Prétres, dont le Crédit ne s'étendoit pas au-de-là de la Porte de l'Eglise qu'ils desservent; des Evêques, dont toute la Puissance consistoit à régler & à gouverner leur Clergé: & j'ai trouvé en France des Ecclésiastiques extrémement ambitieux, attentifs à empiéter sur les Droits des Séculiers formans au millieu de l'Etat, un Etat distinct & séparé; des Tirans en Rochet & en Camail, auxquels on donne le Nom de Prélats, presque tous également Ennemis de leur Patrie & de leur Souverain; abusans de leur Rang, qui, par une vieille Superstition, leur assûre l'Impunité de leurs Fautes; ramenans aux Droits de l'Eglise les Choses qui en sont les plus éloignées; perdans sans scrupule ceux qu'ils haïssent en les accusant de Jansenisme; travaillans sans cesse à détruire l'Autorité des Parlemens, & à décréditer dans l'Esprit

l'Esprit du Prince ces Compagnies toujours attentives à soutenir autant qu'il dépend d'elles les Droits de la Nation contre les Invasions du Pontife Romain, le Chef, le Maitre, l'Ame, & l'Esprit des Evêques de France.

Les Seigneurs & les Nobles François en général ne me paroissent pas moins différens des Gentilhommes Anglois, que les Ecclésiastiques de Paris le sont de ceux de Londres. J'ai vû dans cette derniere Ville les Gens de Distinction attentifs à s'instruire des Intérêts de leur Païs, soigneux de conserver leurs Privileges, étudians les Mœurs & les Maximes des Roïaumes Etrangers, régardans l'Ignorance comme un Défaut honteux qui dégrade l'Homme & l'égale aux Bêtes, cultivans non seulement les Sciences mais encor les Arts, protégeans & recompensans les Savans, & méprisans les Nations qui pensent & agissent d'une autre Maniere. A Paris, j'ai trouvé des Gens, uniquement occupez du soin de leur Perruque ou de la forme de leurs Neuds de Rubans; qui ne connoissoient pas davantage les Droits, les Privileges, & les Loix fondamentales de leur Païs, que les Convulsionaires la raison, & les Jésuites la Bonne-foi; qui rougissent presque de savoir lire; qui pensent que *Philosophie*, & *Pédanterie*, sont deux Mots sinonimes; qui se figurent que Des-Cartes, dont ils ont entendu prononcer le Nom par hazard, étoit Pédant dans quelque College; qui méprisent souverainement tout homme qui pense qu'il est quelque plaisir plus parfait, que ceux de boire toute la Nuit, de dormir les trois Quarts du Jour, & d'étaler le soir une Figure de Poupée sur quelque Théatre, dans le Chauffoir duquel on débite tout à son aise nombre de fades Polissonneries.

Ce Portrait, mon cher Isaac, ne convient point à tous les Nobles François. On trouve à la Cour, à la Ville, & sur-tout parmi les Magistrats que leurs Emplois forcent à l'Etude, plusieurs Personnes qui pensent d'une Façon bien opposée à celle de la Noblesse en général. Mais, un certain Nombre de Particuliers ne décide point du Gout de la Nation. Pour un Gentilhomme, qui s'applique en France à l'Etude, & qui cultive son Esprit en l'ornant

de

de Connoissances utiles, combien n'y en a-t-il point, qui passent toute leur Vie sans réfléchir un seul instant sur quelque-chose d'avantageux à leur Patrie, ou à l'Avancement des Arts ? Ceux, qui ont vécu quelque tems à Paris, peuvent par eux-mêmes s'être convaincus, qu'il est peu de Païs, où les jeunes Gens d'un certain Rang s'occupent moins à quelque-chose d'utile & d'essentiel. Leur Vie est un Enchainement de Parties de Débauche, dans lesquelles, à coup sûr, ni le Bien public, ni le leur propre, n'ont pas beaucoup de Part. Les Nobles, qui vivent dans leurs Campagnes, lisent volontiers quelques vieux Romans. C'est-là l'Occupation de ceux qui veulent se distinguer. Les autre passent leurs Jours *à chasser à battre des Païsans, à engrosser les Filles de leurs Fermiers, à plaider avec les Curez de leur Villages pour quelques Droits honorifiques, & à s'enivrer les Dimanches avec leurs Baillifs.*

Je trouve, mon cher Isaac, entre le Peuple Anglois & le Peuple François, une Différence aussi grande dans la Façon de penser, que dans les Mœurs & dans les Inclinations des Ecclésiastiques & des Nobles de ces deux Nations. Celui de Paris est naturellement bon, affable, peu enclin à la Révolte, aimant les Etrangers. Celui de Londres, au contraire, est brutal, insolent à l'excès, idolâtre de la Nouveauté, toujours prêt à se soulever, haïssant toutes les Nations, aïant enfin tous les Défauts des Nobles Anglois sans en avoir les Vertus & les bonnes Qualitez. Je crois, mon cher Isaac, que pour former un Etat qui approchât de la perfection, il faudroit le composer du Peuple François & des Nobles Anglois. Quand je parle des Nobles, j'entens de tous les Gens qui sont au-dessus de l'Artisan. Car il est tel Marchand à Londres, qui sait le Droit, la Philosophie, la Politique, &c, beaucoup mieux que bien des Gens, qui en France, sont obligés de posséder les Sciences par le Poste qu'ils occupent. Il est naturel, que chés une Nation où l'Ignorance passe pour un Vice parmi les Seigneurs; tous ceux qui sont dans un certain état, tâchent de s'instruire, pour se mettre à la mode, & s'attirer l'estime de

la

la considération du Public. Il a été un tems en France, où il étoit honteux d'être ignorant. Chacun cultivoit les Sciences, ou du moins vouloit paroitre les cultiver. Il semble que Louïs XIV. ait emporté avec lui, dans le Tombeau l'Amour des Belles-Lettres. A présent, il est presque honteux à Paris d'entendre une autre Langue que la Françoise; &, si cela augmente, peut-être en viendra-t-on jusqu'au Point de n'ôser apprendre à lire & à écrire.

Je ne doute pas, mon cher Isaac, que les Maniéres méprisantes qu'on a à Paris & à la Cour pour les véritables Savans n'avillissent leur Esprit. Lorsque les Honneurs & les Louanges n'élévent point le Cœur, le Désir de se distinguer languit, & n'excite plus ces nobles entreprises qui ne sont jamais formées que par de grands Courages. *A quoi servent*, se dit un Homme de Lettres méprisé, *les Soins que je me donne? Je travaille sans cesse, j'épuise ma Santé, je passe ma Vie à procurer l'Utilité du Public: & ce même Public fait plus de cas d'un misérable Maltotier, d'un Fermier Général engraissé du Sang de la Veuve & de l'Orphelin, que de tous les Savans de Paris ensemble.* Ces Plaintes, mon cher Isaac, ne sont que trop bien fondées. Si *Reaumur* ou *Cassini* s'avisent de se présenter chés quelque Seigneur, ils attendront des Heures entiéres dans son Antichambre; leur Mérite étant la chose du Monde la plus inutile à un Courtisan. Mais, si un Homme d'Affaires, jouïssant de cent mille Livres de Rente paroit, aussi-tôt il est introduit. Par un Abus déplorable, les Richesses font honorer un Faquin; & le Mérite ne sauroit rendre le même Service à un Honnête-Homme. Il est vrai, mon cher Isaac, qu'il y a encor des Princes & des Seigneurs, chés qui la Science & la Vertu donnent seules l'Entrée: mais, comme je te l'ai dit, un certain nombre de Gens choisis ne doivent point être regardés comme une Nation en général.

On ne doit donc pas être surpris, que ces tems ne produisent plus des *Des-Cartes*, des *Gassendis*, des *Bayles*, des *Racines*, des *Des-Préaux*, des *Corneilles*, & des

la Bruyere. Lorſque les *Fontenelles*, les *Voltaires*, & les *Monteſquious*, ſeront morts, ſi le Génie, qui domine aujourd'hui à Paris, eſt toujours le même, on ne verra plus que des Auteurs tels que les *Mouhi*, les *Marivaux*, & les *Journaliſtes de Trevoux.* La Miſére, ou l'Envie de médire, feront les ſeuls Motifs qui conduiront les Ecrivains. La Gloire, la louable Ambition, n'entreront pour rien dans leurs Livres. Il y aura tout au plus quelques Demi-Savans, qui, portant le vain Titre d'Académiciens, cultiveront avec ſoin le puéril Talent d'arranger des Mots, & chercheront à faire des Ouvrages qui paroitront plûtôt des Livres de Muſique, que des Ecrits faits pour orner & pour inſtruire l'Eſprit. On y ſentira de la Cadence & de l'Harmonie: mais, ce ſera tout; & l'on ſera fort étonné de ne trouver que du Son où l'on devoit s'attendre à trouver des Choſes.

La Contrainte, & la Gêne, où l'on réduit les Gens de Lettres, autoriſera beaucoup ce Gout dépravé. Outre le Mépris qu'on a actuellement pour eux, on ne veut point ſouffrir qu'ils écrivent avec cette Liberté ſi néceſſaire dans la République des Lettres. En travaillant, un Auteur eſt obligé de ſe dire à chaque inſtant, *Il faut que j'efface cette Phraſe: elle choqueroit le Révérend Pére Recteur de la Maiſon Profeſſe. Cette autre me feroit ſoupçoñer de Janſéniſme. Il eſt vrai qu'elle offre une Vérité brillante a l'Eſprit: mais, la Satisfaction de dire une Vérité ne doit pas me faire riſquer d'aller à la Baſtille. Voici un Portrait, que je ſerai forcé de ſupprimer. Il dépeint à merveille un Caractère général. Cependant, l'on pourroit en faire une Application particuliére à Monſieur l'Evêque de ***; & je ſerois perdu ſans reſſource. Ce Trait, qui dépeint ſi bien l'Orgueil des Grands, me nuiroit: je le condamne donc à reſter dans l'Oubli. Mr. le Duc ou Mr. le Marquis tel croiroient peut-être que j'ai voulu parler d'eux. Cette Expreſſion eſt trop bardie: elle bleſſeroit le Batard de l'Apoticaire d'un de nos Secrétaires d'Etat; & celle-ci pourroit déplaire à la Catin de ſon Valet-de-Chambre. Ce Chapitre entier ſera encore*

ſupri-

suprimé : il m'empêcheroit d'avoir la Permission d'imprimer mon Ouvrage, & me feroit peut-être regarder comme un Athée : j'y examine des Questions Philosophiques, dont on peut tirer des Conséquences pour décréditer la Pantoufle de Saint Pantaleon, l'Os pubis de St. Ignace, le Baudrier de Charlemagne, & qui pis est la Sainte Ampoule.

Une Contrainte aussi ridicule, jointe au peu de Cas qu'on fait des véritables Savans, ruinera peu-à-peu les belles-Lettres, si elle dure. Les François, qui vivront dans le Siécle suivant, seront presque dans le le cas où sont les Espagnols aujourd'hui. Ils n'auront à lire, que les Rhapsodies dévotes des Moines, & les Romans de quelques Compositeurs d'Histoires galantes. On commence déja à Paris à s'appercevoir de cette triste Vérité. En effet, on ne voit plus paroître, que des Ouvrages, qui n'ont rien d'intéressant que le Titre. Tels sont, par exemple les *Entretiens de la Phisique du Pére Regnault*, & les *Harangues du Pére Porée*; Harangues écrites d'un Stile tout propre à gâter celui de tous les jeunes Gens, & remplies d'Antithèses ridicules & puériles. C'est quelque-chose de bien surprenant, qu'elles ayent pû plaire à ceux qui les ont entendu prononcer. Aussi sont-ils revenus de leur Erreur, dès qu'ils les ont pû lire. Qu'y a-t-il de plus méprisable, de plus bas, de plus quintessencié, de plus ressemblant au Sonnet du Poëte du *Misantrope*, de plus éloigné enfin de la Pureté du Langage de Ciceron, que l'Endroit où ce Jésuite parle du Séjour de Charles-Quint à Paris ? *Lorsqu'un Roi*, dit-il, *jaloux de la Gloire d'un Empereur, reçut comme son Allié un Empereur jaloux de la Gloire d'un Roi, l'embrassa comme son Ami, l'accompagna comme son Camarade, le congédia comme son Compagnon, mit sa Main fidelle dans sa Main infidelle, & aima mieux paroitre crédule que parjure, l'Europe vit une Preuve de la Bonne-Foi des François* *. Depuis les *Pétaus*, les *Sirmonds*, les

* *Quo tempore ingens Fidei Documentum Europa da-*

Bourdaloues, & les *Daniels*, les Jésuites n'ont plus produit que des Auteurs médiocres, ou de la derniére Classe. Ils le connoissent bien eux-mêmes. C'est ce qui les excite à décrier les véritables Savans. Leur Jalousie seroit moins forte, s'ils avoient encor de Grands-Hommes à leur opposer. Il peut fort bien arriver qu'un jour ils en ayent plusieurs, qui se formeront dans les suites. Alors, ils changeront de Maximes: &, revenant à leur ancien Sentiment, ils condamneront le Gout & le Stile de leur Pére Porée, & désavoûront presque tous les Ouvrages d'un nombre de Barbouilleurs, qu'ils adoptent aujourd'hui, & qu'ils prônent comme des Merveilles. Cependant, ils auront causé un très grand Mal dans la République des Lettres, & leur Envie d'y dominer aura presque autant nui à la Raison, au Bon-Gout, & au Stile, que les Ecrits fades & puérils de quantité d'Académiciens d'Aujourd'hui.

J'eus une assez plaisante Conversation l'autre jour avec un de ces Messieurs. *Vous venez*, me dit-il, *depuis peu d'Angleterre. Oserai-je vous demander en quel Etat y sont les Sciences? elles y sont*, répondis-je, *portée à un très haut Point. On a entiérement banni des Universitez de Cambrige & d'Oxford les Visions & les Chiméres des Scholastiques, & l'on y explique les Ouvrages de Locke & de Newton. Il y a à Londres d'excellens Poëtes, qui écrivent sur des Matieres utiles aux Hommes. Aux Charmes de la Poësie l'illustre Pope joint les Instructions de la plus sage Philosophie. On rencontre chés lui Homere & Pla-*

tum est, cum Rex æmulus Imperatorem æmulum excepit ut Hospitem, amplexus est ut Amicum, comitatus est ut Sodalem, demisit ut Socium, datâ in Dexteram fallacem constanti Dexterâ, maluitque videri malè credulus quàm malè fidelis. Caroli Porée Orationes. Il y a un ridicule inexprimable en François dans ces dernieres Paroles: *maluitque videri malè credulus quàm malè fidelis.* Ceux qui entendent le Latin sentiront aisément tout le Puéril de l'Antithése de *malè credulus* & *malè fidelis.* Un pareil Jeu de Mots ne seroit pas pardonnable à un Ecolier.

Platon réünis ensemble. Tant-pis pour la Poësie Angloise, reprit notre Académicien. *Comment, tant pis!* lui répondis-je. *Et pourquoi, s'il vous plait? C'est*, poursuivi-t-il, *qu'on ne peut jamais parler bien purement, lorsqu'on traite des Matieres Philosophiques. Du moins en est-il ainsi dans la Langue Françoise. Tous ces* or, *tous ces* car, *qui précédent les Conclusions des Argumens, & mille autres Mots de cette Espéce, écorchent les Oreilles. Un Académicien doit se fixer à écrire des Avantures galantes, des Lettres amoureuses, des Vers passionnez. Lorsqu'il n'a pas le Cœur tendre, il peut s'occuper à l'Histoire; pourvû néanmoins que ses Ouvrages ne contiennent pas plus de deux Volumes in douze. Il est impossible d'épurer ses Ecrits, quand on va jusqu'au troisiéme. J'ai mis au jour, il y a six Mois, un Livre de cinq cens Pages, que j'ai poli & recorrigé pendant neuf Ans. Aussi ai-je lieu d'être content. Il n'y a que trois &, deux* mais, *& un* si, *dans tout mon Ouvrage. J'espére à la seconde Edition de faire en sorte de supprimer un* mais, *& deux &. Il me faudra, pour cela, refaire une Quinzaine de Pages. Je n'aurai point de Regret à ma Peine, si je puis exécuter mon Dessein. Quel est donc* demandai-je à l'Académicien, *ce Livre dont vous avez si fort épuré le Stile? C'est*, me dit-il, *un Recueil des* Harangues *& des* Complimens de Félicitation *que j'ai prononcés dans l'Académie, lors de la Réception de plusieurs Membres. Il y a douze Discours. L'on trouve dans tous l'Eloge du Chancelier Séguier, celui du Cardinal de Richelieu, & celui de Louis XIV. Je vous félicite*, répondis-je à cet Académicien puriste, *d'avoir passé neuf Ans à supprimer tous les & tous les* mais *de ces douze differens Eloges. Voilà un tems bien employé, un Travail fort utile à la Societé civile, & à l'Avancement des Sciences. Il est pourtant à souhaiter pour la République des Lettres, que le Stile de ceux qu'un* mais *& un & épouvante, ne l'emporte pas sur celui des* Des-Préaux, *des* Sarasins, *des* Pelissons, *& des* Patrus. Je laissai ensuite mon Académicien, qui me parut très scandalisé, & de mon Sentiment, & de ma Franchise à le lui dire.

Porte-toi bien, mon cher Isaac: vis content & heureux; & compte de me revoir bien-tôt.

De Paris, ce...

LET. CENT-SEPTANTE-&-CINQUIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

JE fus hier, mon cher Isaac, visiter un Jésuite que j'ai vû quelques fois chés le Chevalier de Maisin. Il est poli, aimable, doux, enjoué dans la Conversation; & j'ai cru que je ne pouvois me dispenser de lui donner des marques de mon estime, & de lui offrir mes services auprès de ses Confreres établis à Constantinople. La Charge qu'il occupe, est une des plus considérables de l'Ordre. Il est Principal du College de Louïs le Grand, c'est-à-dire, prémier Directeur de tous les jeunes Gens qui y sont renfermez, & des Régens qui les instruisent. Je t'avoûrai, qu'outre la politesse, la curiosité eut beaucoup de part à ma Visite; & que je fus charmé d'avoir un prétexte d'examiner la maniere dont les François les plus distingués sont élevez pendant leur Jeunesse.

En entrant dans le Collége, j'aperçus un grand nombre d'Ecoliers fort empressez à faire construire un Theatre au milieu d'une Cour. *A quel usage, mon Révérend Pere*, demandai-je au Jésuite, *destine-t-on cet Edifice?* „ C'est, *me dit-il*, pour la Tragédie que doivent bien-„ tôt représenter nos Pensionaires. Il faudra que vous „ assistiés à ce Spectacle. C'est un des plus beaux de „ Paris. “ *Hé quoi!* repliquai-je: *est-ce que vous êtes chargé du soin de former des Sujets propres à remplacer ceux qui viennent à mourir à la Comédie Françoise? J'avois cru, que vous n'enseigniés que des Sciences utiles. Je vois à présent, qu'il n'est aucun Art, & aucun Métier, pour lequel vous n'ayés des Maîtres. Puisque vous élevez des Comédiens, vous avez sans doute aussi des Ecoliers qui dansent sur la Corde?* Cette

Cette Demande fit beaucoup rire le Jésuite. „ Il est „ aisé de s'appercevoir, *me dit-il*, que vous ne con„ noissez point encor les Usages de ce Païs. Nous fai„ sons déclamer en Public les jeunes Gens, pour les ac„ coutumer de bonne heure à prononcer un Discours „ avec grace. Ce ne sont pas des Comédiens, que nous „ formons, mais des Orateurs, des Avocats, & des „ Prédicateurs." *Il me paroit*, repris-je, *que si c'est là votre but, vous prenez une très mauvaise Route pour y parvenir. Au lieu de faire déclamer deux Scenes d'une Tragédie, à un jeune Homme que vous élevez pour le Barreau, faites lui réciter un Plaidoyer de Patru: & faites apprendre les Sermons de Bourdaloue, & les Oraisons funebres de Mr. de Meaux, aux Ecoliers que vous destinez à la Chaire. Qu'a de commun le Desespoir d'Hermione avec la Science du Droit; & quelle affinité y a-t-il entre les Fureurs d'Oreste, & les Livres Saints? D'ailleurs la maniere de déclamer des Vers est entièrement opposée au Ton modeste & édifiant que doit avoir le Prédicateur, & à la Prononciation simple & naturelle, mais mâle & nerveuse, que le Barreau demande. Croyez-vous, mon Pere, que si du Frene* montoit en Chaire, il eut l'air bien grave & bien persuasif? Il me semble que je le vois, tournant les yeux méthodiquement, lorgnant amoureusement le Portrait de la Sainte dont il fait le Panégirique, & débitant l'Eloge de Ste. Genevieve, comme celui de Zaïre. Je ne pense pas non plus, qu'on fit de la Gaussin† un meilleur Avocat, que de du Frene un Prédicateur. Supposons pour un instant, que cette fameuse Actrice, revêtue d'une Robbe de Palais, & portant en ses mains un sac de Papiers, plaidât devant le Parlement. Ses yeux chercheront à gagner le cœur de ses Juges: & son cœur s'attendrira sur le sort de sa Partie, qu'elle plaindra dans le même gout qu'Andromaque pleure la perte de son Fils. Mais à quoi tout cela servira-t-il? A rien, ou tout au plus à faire dire aux Juges:* Voilà un petit Bon-Homme, qui ressemble assez à Colombine

* *Célèbre Comédien de Paris.*

† *Célèbre Comédienne, qui a remplacé la le Couvreur.*

Avocat pour & contre, tant par l'air du Visage, que par la façon de plaider. On en auroit pû faire un joli Comédien. *Je crois, mon Pere, qu'il en est de même des Orateurs que vous formez. Ils se ressentent toujours du Théatre du College.*

„ Ce que vous dites, *répondit le Jésuite*, n'est point „ sans fondement. Mais, si nous faisions prononcer des „ Plaidoyers & des Prédications à nos Ecoliers, qui est- „ ce qui viendroit les entendre ? Nous perdrions l'Agré- „ ment & le Fruit de voir les soins que nous prenons de „ leur Instruction, applaudis par tout Paris. Tout le „ Monde ne pense point aussi solidement que vous. Il „ est plus utile, pour la Gloire & pour l'intérêt de nô- „ tre Societé, de ne former que des Prédicateurs & des „ Avocats Comédiens, que de faire d'excellens Ora- „ teurs, qui n'accréditeroient point notre Collége dans „ l'Esprit du Beuple. Quand un Homme plaide, les Ju- „ ges ne vont point demander, *A-t-il été élevé aux Jé-* „ *suites?* S'il parle bien, nous n'en avons point la Gloi- „ re. Il en est de même d'un Prédicateur suivi & aplau- „ di. Ses Auditeurs ne s'embarassent guére de l'Endroit „ où il a étudié. " *Selon cette maxime*, repliquai-je, *il me paroit, mon Révérend Pere, que vous devez accommoder toutes les Instructions que vous donnés à vos Ecoliers aux intérêts de la Societé; & que c'est lui qui doit entiérement en décider.* „ Comme cet intérêt, *reprit le* „ *Jésuite*, se trouve joint à celui de la Religion, nous „ ne faisons aucune difficulté d'y rapporter toutes les „ Etudes de nos Eleves. C'est une Vérité reconnue par „ tout bon Catholique, c'est-à-dire, par tout Homme „ attaché au Saint Siége, qu'il faut bannir, ou du moins „ décrier toutes les Sciences, qui accoutumant l'Esprit „ à raisonner avec trop de hardiesse, & à approfondir „ les choses, le conduisent insensiblement à rejetter „ certains Points de Doctrine qui paroissent contraires à „ la Raison & à la Lumiere Naturelle; mais qui n'en „ sont pas moins des Articles essentiels à la Foi. Tels „ sont ceux de la Croyance de l'Infaillibilité du Pape, „ de la Nécessité d'exterminer par le fer & par le feu

„ tous

„ tous les Hérétiques, & de tenir pour tels tous ceux „ qui ne sont pas les Partisans de la Société, qui est le „ plus ferme Soutien de l'Eglise. “ *Ces Maximes*, répondis-je, *mon Révérend Pere, sont si opposées aux Notions & aux connoissances qu'on n'acquiert que par la Philosophie, que je ne pense pas que vos Eleves s'y appliquent beaucoup.*

„ Nous avons, *repartit le Jésuite*, entiérement banni de nos Colléges tous les Ecrits des Philosophes modernes. Nous insinuons à nos Ecoliers, que les Des-Cartes, les Lockes, & les Gassendis, n'ont été que „ des Génies médiocres, & qui ne doivent leur Réputation qu'à l'Amour de la Nouveauté. Nous traitons „ même ces Auteurs comme des Gens, ou suspects, ou „ convaincus, d'Hérésie: & il n'est aucun de nos Régens de Philosophie, qui, dans ses Cahiers, ne répande contr'eux plusieurs Invectives. Ainsi à la faveur „ de ces Préjugés, nous leur otons tout crédit dans l'Esprit des jeunes Gens. “ *Mais*, demandai-je au Jésuite, *quelle est donc la Science que vous enseignez sous le Nom de Philosophie?* „ Nous expliquons, *reprit-il*, „ les Dogmes des Péripatéticiens & des Scholastiques. “ *Quoi*, dis-je, *mon Pere, vous remplissez l'Esprit de vos Ecoliers d'un nombre infini de Puérilitez absurdes, inintelligibles, & impertinentes? Pendant des Années entieres, vous occupez de jeunes Gens à l'Etude des* Formes substantielles, *des* Aparte Mentis & Rei, *des* secondes Intentions, *des Argumens* in Baroco, in Barbara, in Baralipton? *Je ne m'étonne plus, si, dès qu'ils sont entrez dans le grand Monde, ils ont un mépris infini pour tout ce qu'on appelle* Philosophie, *& s'ils regardent comme des Pédans tous ceux qui s'y appliquent. Il est impossible qu'ils agissent autrement; & ils ne peuvent juger d'une chose, que par les connoissances qu'ils en ont. Et quelle pitoyable connoissance leur en donnez-vous! Dors-en-avant, lorsque j'entendrai un François mépriser l'Etude de la Philosophie, je le regarderai comme un Homme à qui l'on n'auroit jamais fait boire que du Vin gâté, & qui croyant tous les différens Vins également mau-*

vais, *traiteroit de Fous & de Visionaires*, *ceux qui loueroient les Vins de Bourgogne & de Champagne.* „ C'est „ ce Dégout, *repliqua le Jésuite*, que vous condamnez si fort, que nous tâchons de donner à tous nos „ Ecoliers. On assûre par là leur Salut, & la Gloire de „ la Société. Depuis long-tems, nous nous sommes apperçus, que les Sciences ne servent qu'a rendre vains „ & orgueilleux ceux qui les possedent. Elles ont fait un „ mal infini aux Jésuites & à la Cour de Rome. Les „ Laïques, sur tout, qui se sont distingués par leurs Talens, se sont presque tous signalez par quelque coup „ qu'ils ont porté à la Société. Le Président *de Thou* l'a „ flétrie cruellement dans bien des endroits de son *Histoire*. Dans ses *Recherches*, *Pasquier* a poussé les choses encore plus loin. Quel mal n'ont pas fait aux Jésuites les *Pascals*, les *Arnauds*, les *Nicoles*, les „ *Quesnels*, &c. Ce sont là les suites pernicieuses de la „ Science des Laïques. Si tous ces Gens là avoient été „ aussi ignorans que le sont ceux qui sont élevez dans „ nos Colleges, ils ne se fussent jamais avisez d'écrire „ contre nous, ni d'attaquer le Christianisme en offençant „ la Société. La Religion & notre Intérêt demandant „ donc quon avilisse les Sciences, pouvez-vous trouver „ étrange, que nous décriyons si fort tout ce qu'on appelle Philosophie moderne? D'ailleurs, c'est celle „ qu'enseignent nos Ennemis capitaux. Les Régens Oratoriens expliquent dans leurs Colléges les Ecrits de „ Des-Cartes, & Mallebranche a été un des plus zélez „ Disciples de ce Philosophe. Nous ne voulons avoir „ aucune ressemblance avec des Gens dont nous cherchons à noircir toutes les Actions. Nous avons contre „ Des-Cartes de très justes sujets de haine : tous les „ Solitaires de Port-Royal ont été ses Sectateurs : & „ pendant un tems, *Cartésiens*, *Jansenistes*, *Anti-Jésuites*, ont presque été des Mots sinonimes. Nicole „ étant un des Auteurs de l'*Art de penser*, voudriez-vous „ que nous avouassions que la Logique d'Aristote n'est „ point parfaite? Ce seroit louer un de nos plus dangereux Ennemis : ce seroit avouer, que Port-Royal a

„ pû

„ pû produire un bon Ouvrage ; & nous soutenons pu-„ bliquement un sentiment contraire. Il n'a pas tenu à „ notre Pere Bouhours de prouver, que tous les Ecrivains „ de Port-Royal ignoroient la Langue Françoise. Il a fait „ tout ce qu'il a pû pour cela ; mais le Public obstiné „ n'a point voulu revenir de sa Prévention. „ *Je crois, mon Pere*, dis-je alors au Jésuite, *que le Dessein du Pere Bouhours étoit aussi chimérique, que celui de prouver que les Allemands ne pouvoient avoir de l'Esprit. Cela me feroit soupçonner, que les Livres que quelques Savans de cette Nation ont écrit contre les Jésuites, sont presque aussi bons que ceux de Messieurs de Port-Royal, puisqu'on les traittoit approchant de la même maniere. Mais à propos de Livres de Littérature, je vous prie de m'aprendre*, poursuivis-je, *de quelle façon vous instruisez vos Ecoliers dans les Belles-Lettres.* „ Comme cette Etude, *ré-„ pondit le Jésuite*, n'est point aussi dangereuse que cel-„ le de la Philosophie, nous leur expliquons les Ou-„ vrages des Auteurs Grecs & Romains. Nous tâchons „ cependant de leur donner beaucoup plus de gout „ pour les Poëtes, que pour les Historiens & pour les „ Orateurs. “ *Eh ! par quelle raison*, repris-je, *mon Révérend Pere, tenez-vous cette conduite ?* „ Cela est „ encore utile, *repliqua-t-il*, à la Société & au Chris-„ tianisme. Un Homme, qui au sortir du College, s'oc-„ cupe pendant le reste de sa Vie à lire les Ouvrages „ d'*Horace*, de *Virgile*, de *Catulle*, d'*Ovide*, de *Ju-„ venal*, &c., ne court aucun risque de devenir Héré-„ tique, ni de passer de la Lecture amusante de ces Au-„ teurs agréables, à celle de quelques Ecrivains dange-„ reux & séducteurs. Si après avoir lû les Poëtes La-„ tins, il parcourt les François, *Corneille*, *Racine*, *la „ Fontaine*, *Moliere*, & cent autres, ils ne le rendront „ Ennemi, ni de la Société, ni de la Cour de Rome. „ Mais, s'il prend du gout pour les Historiens, après „ *Thucidide*, *Xénophon*, *Tite-Live*, *Saluste*, &c., il „ ne manquera pas de lire *de Thou*, d'*Aubigné*, *Meze-„ rai*, *Puffendorf*, *Bayle*, *Rapin-Thoyras*, &c. ; & „ quel risque ne court-il pas ? Quelles impressions ne

„ peuvent

„ peuvent point lui donner des Livres aussi dangereux? „ La seule Histoire du Président *de Thou* est capable de „ donner de l'horreur pour les Jésuites, & de détruire „ dans l'Esprit le plus prévenu, les préjugés de dix Ans „ de Collége. Il est vrai que, pour obvier à cet incon- „ vénient autant qu'il est possible, nos Peres ont eu soin „ de composer quantité de Livres où la Vérité est mise „ dans tout son jour. Mais les Jansénistes d'un côté, & „ les Protestans de l'autre, & même, qui pis est, beau- „ coup de Molinistes, qui se disent bon Roïalistes, ont „ si fort crié contre ces Ecrits, qu'ils les ont entiére- „ ment décréditez, excepté chez les Ames dévotes, que „ nous dirigeons, & à qui nous en ordonnons la Le- „ cture comme un Preservatif contre les Médisances de „ nos Ennemis. Car les choses sont actuellement pous- „ sées si loin à cet Egard, que, parmi bien des Gens, „ *Maimboug* & *Imposteur*, *Jouvenci* & *Menteur*, sont „ des termes sinonimes.“ *Je vous avöuerai, mon Pere,* dis-je au Jésuite, *que j'ai trouvé bien des Personnes qui pensoient de même. Mais n'avoient-elles pas raison? Et* Maimbourg.... „ Maimbourg, *reprit le Jésuite*, est „ fort exact; & l'on revient peu à peu de la fausse opi- „ nion où l'on étoit. C'est une Vérité certaine, que la „ mauvaise foi, qu'on a si hautement imputée à cet „ Ecrivain, étoit le partage de ses Adversaires. Dans „ deux cens Ans d'ici, son Autorité sera sans doute de „ très grand poids; & l'on verra de quelle maniere nos „ Peres sauront alors se servir de ses Ouvrages.“

Comme je vis, mon cher Isaac, que le Jésuite pre- noit feu, & défendoit avec chaleur tous les Historiens de la Société, je ne jugeai pas à propos d'insister plus long-tems sur le peu de croyance qu'on devoit leur ac- corder. Je me contentai de lui demander quelle étoit la raison qui leur faisoit donner peu de gout à leurs Eco- liers pour les Ouvrages de Cicéron, & des autres Ora- teurs? „ Nous nous sommes aperçus, *me répondit-il*, „ que généralement tout ce qu'on appelle Gens de Rob- „ be, Présidens, Conseillers, Avocats, sont peu por- „ tez pour la Société. L'Etude de l'Eloquence conduit

„ ordi-

„ ordinairement au Barreau : & dès qu'un Homme a
„ embrassé ce parti, il se fourre dans la Cervelle mille
„ idées chimériques, auxquelles il done le Nom odieux
„ de *Privileges du Clergé*, de *Libertez de l'Eglise Galli-
„ cane ;* & il se dévoue totalement à la Gloire des Par-
„ lemens, les Ennemis mortels de la Société & de la
„ Cour de Rome. Ainsi nous ne mettons les Ouvrages
„ de Cicéron entre les mains de nos Ecoliers, que par-
„ ce que nous ne pouvons pas nous en dispenser. Pour
„ en diminuer le prix, autant que nous le pouvons,
„ nous louons beaucoup certains Discours Oratoires de
„ quelques-uns de nos Peres, qui n'ayant rien de com-
„ mun avec l'Eloquence du Barreau, approchent fort
„ des heureuses Saillies des Poëtes Italiens. " *Vous en
revenez toujours à la Poësie*, répondis-je au Jésuite ; *&
je ne m'étonne plus que vos Pensionnaires soient si fort at-
tachés au Théatre sur lequel ils doivent représenter votre
Tragédie. Je conçois même que vous avez très grande rai-
son de les occuper ainsi. Car il est bien certain, que tan-
dis qu'ils feront les Comédiens, ils ne songeront jamais
à composer des Livres nuisibles à la Société.*

Que penses-tu, mon cher Isaac, d'un Peuple chés lequel les Gens qu'on destine aux prémiers Emplois de l'Etat, après avoir passé dix Ans dans un Collége, n'y ont acquis que le maigre talent de savoir déclamer quelque Scene de Tragédie ? Ho ! la sage Nation, que celle où le Magistrat reçoit la même Education que le Farceur & le Baladin ; où le grand Seigneur ne connoit des Privileges de sa Nation, que ce qu'il en apprend dans Corneille : où le Gentil-homme & le bon Bourgeois ne savent, de l'Histoire, que ce qu'on veut bien leur en faire lire, dans quelques mauvaises Compilations dressées exprès, ou dans *Mariana* & les autres Jésuites ; où l'Homme d'Etude compose sa Bibliotheque des *Oraisons* du Jésuite *Porée*, des *Réflexions du Pere Rapin sur l'Eloquence & la Philosophie*, des *Poësies* du Pere *du Cerceau*, & qui pis est, des *Journaux de Trevoux* ! Quelle Gloire une pareille Nation ne doit-elle pas espérer d'acquérir en peu de tems, à l'aide de semblables

Secours ?

Secours ? Plaisanterie à part, mon cher Isaac, je plaindrois beaucoup les François, si les maux que leur causent les Colleges des Jésuites, n'étoient réparez par la bonne Education que reçoivent quantité de jeunes Gens dans d'autres Colleges, dirigés par de très habiles Maitres.

Porte-toi bien, mon cher Isaac : vi content & heureux ; & atten-moi dans peu de tems.

De Paris, ce....

LETTRE CENT-SEPTANTE-&-SIXIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

J'AI passé un Jour entier, mon cher Isaac, sans en employer un seul Instant à quelque-chose d'utile : j'aurois presque envie de dire, que j'ai passé un Jour sans penser, & sans m'appercevoir que j'avois une Ame capable de réfléchir ; & voici comment. Le Chevalier de Maisin me proposa la Semaine passée d'aller diner avec lui chés un Seigneur de ses Amis. *C'est un fort bon Enfant*, me dit-il : *il aime la Joie & la Bonne-Chère. Il est vrai, que sa façon de penser ne s'accorde guère avec la vôtre. Mais, on ne peut pas trouver toujours des Sages & des Philosophes. Il faut s'accommoder à tous les différens Caractères, & en tirer le meilleur Parti qu'on peut. Faites comme moi : je tache de mettre à profit le Commerce de tous les Hommes. Il n'en n'est point, chés lequel on ne rencontre quelque-chose d'utile. Un Petit-Maitre a quelquesfois des Vertus inconnues à plusieurs Savans.* Séduit par ce Discours imposant, je me laissai conduire chés ce jeune Seigneur. Il étoit une Heure aprèsmidi lorsque nous y arrivâmes. *Est-il jour chés le Comte* ? demanda le Chevalier de Maisin. *Oui, Monsieur*, répondit un Valet-de-Chambre qui nous fit entrer dans l'Appartement de son Maitre. Nous le trouvâmes

vâmes dans ſon Lit; & le Jour qu'il y avoit chés lui conſiſtoit dans une foible Clarté, qui venoit d'une Fenêtre tant ſoit peu entr'ouverte. Surpris de l'Air triſte & lugubre qui régnoit dans cette Chambre, je crus que celui, qui s'y tenoit couché à une pareille Heure, devoit être malade. Je me préparois donc à me retirer, lorſque j'entendis une Voix languiſſante & efféminée, qui, pouvant à peine percer les Rideaux du Lit, diſoit: *Eſt-ce vous, mon cher Chevalier? Je me ſuis couché à cinq Heures, & nous avons bû exceſſivement. Si cela continue de même, je doute que je puiſſe y réſiſter long-tems. Vous êtes un Débauché*, répondit le Chevalier: *vous ruinez votre Santé; & vous regretterez un jour de l'avoir prodiguée. Que veus-tu, mon pauvre Chevalier?* reprit le Comte: *je ne ſuis point Philoſophe ainſi que toi. J'uſe de la Vie. Il en arrivera ce qu'il pourra. Nous avions à ſouper cette nouvelle Actrice, qui joue le Rolle d'Eglé. Ma-foi, c'eſt une aimable Enfant, qui feſſe à merveille ſon Vin de Champagne. Nous avons ſans doute joué un mauvais Tour au Public; car, je ſuis bien trompé ſi elle a ce ſoir la Voix fort claire. Il faut pourtant que nous allions à l'Opéra pour l'applaudir. Je ſerois fâché que nos Soupez lui portaſſent Préjudice.*

Pendant tous ces Diſcours, les Rideaux du Lit reſtoient toujours fermez. Le Chevalier ne m'avoit point encore annoncé à ſon Ami: & voyant, qu'il ne ſongeoit point à ſe lever, *Je vous amene*, lui dit-il; *un Homme que j'eſtime & que j'aime infiniment, & avec lequel je veux que vous faſſiès connoiſſance. Hé quelle eſt*, s'écria d'abord le Comte, *cette Perſonne adorable, pour qui je ſens déja une véritable Tendreſſe? Où eſt elle, que je l'embraſſe?* A ces Mots, le pétulant Petit-Maître ouvre bruſquement ſes Rideaux, & le Corps à démi-nud ſe jetta preſque de ſon Lit à terre. *Approchez, de grace, mon cher Monſieur*, me dit-il, *que je vous aſſûre, que perſonne au Monde n'eſt plus votre Serviteur que je le ſuis.* En finiſſant ces Mots, il ſembla être agité de quelque Vapeur violente. Il appella ſes Gens. Deux

Valets-de-Chambre se présentérent, l'un tenant une Robbe-de-Chambre, & l'autre des Pantoufles. Dès-qu'il les eut prises, il courut à moi les Bras ouverts, m'embrassa cinq ou six fois, & me donna à peine le tems de respirer. *Je sais un Gré infini au Chevalier de m'avoir procuré le Plaisir de vous connoitre. Y-a-t-il longtems que vous êtes à Paris? Je suis arrivé*, répondis-je, *depuis peu d'Angleterre. Ha, ha! Vous êtes Anglois?* reprit le Petit-Maitre. *Peste! Vous êtes d'un Pays où les Gens pensent profondément. On dit qu'il y a-là un nombre considérables de grands Génies. Mais, les Vins de Champagne & de Bourgogne y sont excessivement chers. Je crois même qu'ils perdent de leur Force en passant la Mer. Les Guinguettes d'autour de Londres sont-elles aussi riantes que celles d'auprès de Paris? Je ne suis point Anglois*, repliquai-je: *je suis né à Constantinople. A Constantinople!* s'écria le Petit-Maitre, *à Constantinople! Vous êtes d'un Pays charmant. On assure que les Femmes y sont d'une Beauté parfaite. Il y a-là de belles Circassienes qui vallent mieux que nos Filles d'Opéra. Combien le Grand-Seigneur a-t-il bien de Femmes dans son Serrail? C'est-là*, répondis-je, *une chose, que personne ne peut savoir, que les principaux Eunuques noirs. Ah? A propos d'Eunuques*, reprit le Comte, *ces Misérables tiennent-là les pauvres Femmes dans un Esclavage perpétuel. Pardi! ce Grand-Seigneur doit être un rude Sire! Il ne manque pas d'Amusemens. Je pense pourtant, que, malgré toutes ses Favorites, il doit souvent s'ennuyer. Il n'a aucune connoissance de ce que nous appellons en France*, Parties fines, Soupez aimables, Sociétez gracieuses. *Il est toujours renfermé dans son Serrail avec ses Femmes, comme un Coq avec ses Poulles. Quand il soupe avec quelque-une de ses Favorites, dit-on à Table la petite Chanson? Point du tout. On est-là triste comme des Bonnets-de-Nuit. Le bon Empereur Ottoman mange avec sa Sultane comme le simple Bourgeois de la Rue St. Denis avec sa Femme.*

„On ne peut guére savoir, *repartis-je*, ce qui se „passe dans le Serrail. Les Actions les plus indifféren-

„tes

„ tes y sont cachées sous le Sécret & sous la Discrétion. „ Il est même dangereux de vouloir s'informer des Intrigues qui s'y ménagent. Cette Curiosité est souvent punie très rigoureusement „. *En France*, dit le Comte, *il n'en est plus de même. L'on peut sans courir aucun risque, s'instruire des Affaires & des Galanteries de la Cour. Si vous voulez, je vous donnerai une Liste de toutes celles qui sont commencées depuis le prémier Jour de cette Année. Vous porterez ce Catalogue à Constantinople. Il contiendra des Nouvelles assez intéressantes.* „ Y pensez-vous, mon cher Comte ? *interrompit en riant le Chevalier de Maisin.* Avant que „ Monsieur arrivat dans sa Patrie ; vôtre Liste ne seroit qu'un Vieil Allemanack ; & vous auriés pu en „ faire dix autres nouvelles „. *Parbleu, vous avez raison*, dit le Petit-Maître. *Pour qu'une pareille Liste fut de quelque utilité, il faudroit la renouveller comme les Gazettes deux ou trois fois la Semaine.*

Pendant qu'on tenoit tous ces Discours frivoles, deux Valets-de-Chambre habilloient le Comte: l'un lui chaussoit un Bas, l'autre lui boucloit un Soulier ; & j'admirois qu'un Homme, à qui la Nature avoit accordé l'usage de tous ses Membres, souffrit qu'on le vêtit comme une Poupée. Je croyois voir un Mannequin, sur lequel un Peintre ajustoit un Habillement à la Françoise. *Si ce Petit-Maitre*, disois-je, *étoit paralitique, il s'estimeroit très malheureux, il gémiroit sans cesse de n'avoir point l'usage de ses Bras ; & il agit de même que s'il en étoit privé. Il faut avouer que la Grandeur, qui consiste à ne pas se servir de ses Mains, est aussi ridicule que celle qui veut qu'on méprise les Sciences. Pour avoir les Manieres d'un grand Seigneur, il faut ne se servir qu'à moitié de ses Membres & de son Génie.*

Mon Etonnement fut bientôt interrompu par les Ordres que donna le Comte de servir à diner. Il fut exactement obéi, & un moment après nous nous mimes à Table. La Chère étoit délicate, & tous les Plats aprêtez avec soin. Cependant, il n'en étoit aucun qu'il approuvât : l'un avoit un Gout fade, & l'autre

étoit trop poivré. J'étois sans cesse consulté pour donner ma Décision. J'approuvois tout; mais, l'on attribuoit mon Approbation à la Politesse. Enfin, parmi tant de différens Ragouts, il s'en rencontra un qui plût au Comte. Il étoit réellement fort bon: mais, il étoit composé de cinquante Sortes de différentes Viandes, & c'étoit un Poison mortel, dont le Gout étoit délicieux. *Est-il possible*, disois-je en moi-méme, *qu'un Homme paye si chérement des Mets qui lui sont si nuisibles, & qu'il méprise toutes les Viandes qui sont apprétées d'une maniere à ne pas nuire à sa Santé?* Il ne tint pas au Comte, que je ne mangeasse de ce pernicieux Ragout autant que lui, *Prenez de cela*, me disoit-il à chaque instant. *C'est le seul Plat passable qu'on nous ait servi. Je vois bien*, continua-t-il, *que vous ne dinez point ordinairement. Vous vous réservez pour le Soupé. C'est agir sensément. La Clarté du Jour importune à Table. Ce n'est qu'à celle des Bougies qu'on peut gouter cette Joye délicieuse qui fait l'Ame des Repas. Vous boirez cependant deux Coup de Vin de Champagne, après quoi nous irons à la Comédie. De là, je vous prie à souper chés la nouvelle Actrice. J'ai ordonné qu'on portât chés elle, au sortir de l'Opéra de quoi nous recompenser de la mauvaise Chère du Diné.*

J'aurois bien voulu, mon cher Isaac, éluder la Demande que me faisoit le Comte; mais, je fus la Victime de la Politesse Françoise. Il fallut malgré moi risquer ma Santé, & suivre pendant toute la Journée une façon de vivre extrémement éloignée de la mienne. J'arrivai à la Comédie avec mon Petit-Maitre, & le Chevalier de Maisin. Je voulus me placer dans une Loge; mais ce prémier, me saisissant par la Main, me demanda avec étonnement où je prétendois aller? *Je vais*, lui répondis-je, *chercher quelque Endroit où je puisse entendre la Piéce à mon aise, & sans être interrompu. Vous n'y pensez pas*, reprit le Comte. *On joue* Mithridate, *c'est une vieille Tragedie mise au Théatre depuis cinquante Ans. Fi donc! Cela sent les Piéces du tems de Henri IV. Venez dans le Chaufoir: nous nous amuserons avec*

ces Femmes. J'obéïs encore, mon cher Isaac, malgré moi, & je suivis mon Petit-Maitre. En entrant dans ce Chaufoir, il aborda l'Actrice qui devoit jouër le Rolle de Monime. Elle étoit déja habillée, &, selon l'usage, venoit quêter quelques Complimens, & distribuer quelques coups-d'Oueil. *Hé bien, belle Gaussin,* lui dit-il: *nous aurons le Plaisir de vous entendre aujourd'hui. En vérité, le Public auroit grand tort de regretter la pauvre le Couvreur. Vous valez cent fois mieux qu'elle. Je le soutiens publiquement tous les jours; & j'ai le plaisir de voir que les Gens-de-Gout sont de mon Sentiment.* L'Actrice, flatée par ce Discours, remercia le Comte, & le paya de ces Douceurs par deux ou trois Regards flateurs, dont il comprit toute la force. Il haussa une Epaule, sourit, prit du Tabac, tourna la Tête, baisa la Main de la Comédienne, cabriola, ramagea deux ou trois Mots; & tout cela dans si peu de tems, qu'il n'y a qu'un Petit-Maitre qui soit capable d'en venir à bout. Cependant, l'Actrice fut obligée d'aller jouër son Rolle. A peine fut-elle sortie du Chaufoir, que le Comte, s'approchant de moi, me dit d'un Air fort pénetré, & d'un Ton tout-à-fait charitable: *Il faut encourager les Gens. Cette pauvre Enfant ne vaut pas grand chose, & n'approchera jamais de la le Couvreur. La Comédie a fait une Perte irréparable. Aussi, depuis ce tems-là, j'ai opté pour l'Opéra, & je ne viens ici que très peu. Mais, à propos de l'Opéra, il est tems que nous y allions. Je veux voir chanter le Duo du cinquieme Acte: Allons, partons, volons.* En chantant ces derniers Mots, le Petit-Maitre sortit précipitamment, & j'eus bien de la peine à le suivre. Lorsque nous fumes arrivez dans la Rue, il chantoit encore. Je crûs qu'il discontinueroit en entrant dans le Carosse: mais, il poursuivit; & nous étions arrivez à l'Opéra, qu'il n'avoit point encor cessé. *A quel Acte est-on?* demanda-t-il à la Porte. *Au troisiéme, Monsieur,* lui répondit-on. „Comment, morbleu, au troisieme, „ *repliqua-t-il.* Nous avons encor bien du tems à atten„ dre avant qu'on chante le Duo. Allons, Allons, au

„ Chaufoir „. Alors, pour m'inviter à le suivre, il se mit à chanter tout en marchant, ou plutot en dansant.

„ *Cherchons la Paix dans cet Azile*,
„ *Les Jeux suivront toujours nos Pas.*
„ *Quand on le veut, il est facile*
„ *De s'assurer un Repos plein d'Appas.*

„ Oui, mon cher Constantinopolitain„, me dit-il, en me prenant la Main,

„ *C'est ici le Séjour de la Félicité parfaite;*
„ *C'est ici le Séjour des Jeux & des Amours.*

„ Sans être le Grand-Seigneur, on peut pour dix Pistoles y choisir la Beauté à qui l'on veut donner le Mouchoir. Vous ne sauriés croire combien l'Opéra est utile pour quiconque cherche les Plaisirs vifs & faciles „. En achevant cet utile Instruction, il se trouva presque sans le savoir, au milieu de dix ou douze Actrices. Tout-à-coup, une nouvelle Gayeté se répandit sur son Visage. Il ne prit point cet Air tendre qu'il avoit affecté à la Comédie. Tout ressentoit en lui l'Enjoué, le Folâtre, l'Etourdi, & le Débauché. *Bon jour, ma chère Enfant*, dit-il à l'une de ces Filles. *T'a-t-il long-tems que tu n'as vû le Marquis? Je pense que c'est un Volage. Veux-tu venir souper ce soir avec nous? Je te répons, qu'il ne sera point jaloux. D'ailleurs, les choses se passeront fort modestement. Il n'y aura que du Vin de Champagne de répandu. Rien de plus, par ma Foi. Je deviens sage tous les jours, & je crois même un peu dévot.* A peine eut-il fini ce Discours, qu'il n'attendit pas qu'on lui fit aucune Réponse. Il s'adressa à une autre Actrice. *Vous voilà donc belle St. Germain?* s'écria-t-il d'un Air surpris. *L'on m'avoit assuré, que vous étiés allé faire quelque Caravanne en Angleterre. Voyez, je vous prie, jusqu'où va la Calomnie, & comment la Vertu est quelque-fois décriée! Aussi étois-je surpris que la sage St. Germain, que la prudente St. Germain, eut été assez folle pour suivre à Londres un Etourdi, qui peut-être ne l'y eut pas conduite, & l'eut laissée à mi-chemin. D'ailleurs, la charité s'opposoit à cela. Pas-*

se

se de s'approprier les Guinées des Anglois quand ils sont à Paris, mais du moins doivent-ils trouver un Azile dans leur Pays.

Le Petit-Maitre étoit en train de plaisanter, & n'eut pas si-tôt cessé, si l'Actrice, chés laquelle il devoit souper, ne fut entrée dans le Chaufoir. Il courut aussi-tôt vers elle. *Hé bien, charmante Eglé*, lui dit-il, *je viens vous applaudir. Vous ravissez tous les Cœurs. Votre Voix les enchante, & vos Yeux les enflamment... J'ai ordonné que nous eussions du Vin de Champagne en abondance. Je vous ramenerai dans mon Equipage à la fin de l'Opéra.* L'Actrice accepta avec plaisir l'Offre du Comte; &, dès quelle eut achevé de chanter son Rolle, le Comte, elle, le Chevalier de Maisin, & moi, partîmes tous quatre pour aller souper. Les prémiers Discours qu'on tint à Table roulérent sur l'Opéra & la Musique. Mais d'autres, d'une Espéce bien différente, leur succédérent bien-tôt; & l'on ne parla plus que des Intrigues des Actrices. On raconta l'Histoire de dix Amans ruinez, de trente trompez & trahis, de quarante assez imbécilles pour croire être véritablement aimez, & de cinquante indignement rebuttez parce qu'ils n'étoient point assez riches.

Après qu'on eut terminé la Cronique scandaleuse des Amours de l'Opéra, on proposa de chanter. Cela me fit plaisir, & je me flattai d'ouïr quelques-unes de ces Chansons admirables, que Bacchus & les Muses ont dictées à d'excellens Poëtes. Mais, ma Joie fut de courte durée. Car, au lieu d'entendre des Vers dans le Gout de ceux d'Anacréon, de Sapho, de Voiture, de Madame des Houlieres, & de Coulange, je fus ennuyé d'un nombre accablant de mauvaises Chansons dans le Gout de celles du Pont-neuf. „ Voilà des Vau„ devilles charmans pour la Table, *me dit le Comte*. On „ est revenu de tous les grands Airs. Cela sent le „ vieux tems. A la fin d'un Repas, on ne savoit au„ trefois chanter que l'*Amour*, *Bacchus*, *Iris*, *Philis*. „ Aujourd'hui, on a reformé tout cela. On ne veut plus „ que du gai.

„ Hé, ouvre moi ta Porte,
„ Petite Javote:
„ Il est minuit sonné;
„ Je veux te rafistolé.
„ Oh ça, que l'on m'apporte
„ Du Beuf-à-la-Mode,
„ La Tranche de Jambon,
*„ Pour trouver le Vin bon *.*

Juge, mon cher Isaac, de l'Etonnement où j'étois. *Quoi!* disois-je. *Est-ce-là ce qu'on appelle* Soupez galans? Comment est-ce donc que les Cordoniers, & les Soldats-aux-Gardes, se divertissent, puisque les Gens de Condition ont pris leurs Manieres? Si les aimables Débauchés, les Saint Evremonts & les Chapelles revenoient aujourd'hui, je crois qu'ils aimeroient mieux se faire dévots, que de se mettre à la Mode. *Nos Festins*, diroient-ils, *étoient une Ecole pour polir l'Esprit: & ceux d'aujourd'hui le plongent dans la Crapule.*

Porte-toi bien, mon cher Isaac: vis content & heureux; & conçoi bien le Néant de la Vie d'un Petit-Maitre.

De Paris, ce...

* *Tous les Petits-Maitres ont chanté, & chantent encore, cette ridicule & impertinente Chanson.*

LETTRE CENT-SEPTANTE-&-SEPTIEME.

JACOB BRITO à AARON MONCECA,

JE suis arrivé, mon cher Monceca, depuis cinq ou six jours à Malte; & je compte d'en partir au premier jour, pour me rendre à Constantinople le plûtôt qu'il me sera possible. Le Capitaine du Vaisseau sur lequel je m'embarque, n'attend que le bon Vent pour mettre à la Voile. J'emploie le tems que je reste dans cette

cette Ville à m'informer des Mœurs & des Coutumes des Chevaliers.

Ils haïssent mortellement les Gens de notre Nation. Un Homme de Race Juive ne peut jamais être reçu parmi eux. Ils poussent leur Aversion encore plus loin. Si un Gentilhomme, dont les Ancêtres ont été autrefois dans l'Ordre, épouse une Femme alliée, ou simplement descendente, d'une Famille Juive, fut-elle aussi bonne Nazaréenne que Ste. Ursule & Ste Aldegonde, ses Enfans ne peuvent jamais entrer à Malte. Leurs Noms sont écrits dans un Livre appellé le *Livre d'Or*. De plus, dès qu'une Famille devient Juive par Alliance, ou qu'une qui l'est par elle-même obtient des Lettres de Noblesse, & des Titres qui dans la suite pourroient lui donner le Droit d'être reçûe à Malte, on l'écrit dans le Regitre de rejection, pour prévenir les Inconvéniens qui naitroient d'un Oubli causé par une longue suite d'Années. En Langage du Pays, on appelle les Familles, qui sont Juives par leurs Ancêtres, *Juives du Tronc*; & celles, qui le sont par Alliances, *Juives de la Ventresque* *. Il y a beaucoup d'anciennes Maisons dans plusieurs Provinces de France, dans l'Espagne, & dans le Portugal, qui, quoique Nazaréenes depuis plusieurs Siécles, ne pourront jamais entrer dans l'Ordre de Malte, parce qu'elles se trouvent écrites dans le *Livre d'Or*.

La Haine, que les Chevaliers ont contre ceux de notre Religion, est fondée sur la Trahison d'un Juif, qui fut la Cause de la Prise de l'Ile de Rhodes. Ils étoient, comme tu le sçais, Souverains de cette Ile. Ils la perdirent sous le Regne, de Soliman, qui s'en rendit le Maitre. Ils furent moins heureux contre cet Empereur qu'ils ne l'avoient été autrefois contre Mahomet II. Ce Conquérant si terrrible, aux Armes duquel rien ne pouvoit résister, échoua cependant devant Rhodes. En 1480. il fit attaquer cet Ile par une Armée formidable, commandée par le Pacha Paléologue. La Flotte

* *Mot Provençal, qui signifie* Juives du Ventre.

te destinée à son Transport étoit de cent-soixante Voiles, sans compter les Batimens de Charge. Pierre d'Aubusson, Grand-Maitre au Chef des Chevaliers, rendit inutile tous ces Aprêts, & défendit Rhodes avec tant de Prudence & de Valeur, qu'après la Perte de la plus considérable Partie de son Armée, le Pacha Paléologue fut obligé de faire rembarquer ses Troupes, & de se retirer. Le Malheur, qu'avoit eu Mahomet II. ne rebutta point Soliman, qui fit assiéger cette même Ville en mille cinq cent vingt-deux. Les Chevaliers, se ressouvenant de la belle Défense qu'avoient fait leurs Prédécesseurs, & animez par le Grand-Maitre Philippe Villiers de l'Ile-Adam, résistérent avec beaucoup de Courage aux fréquentes Attaques des Ennemis. Mais, leur Valeur devint inutile, par la Trahison d'André d'Amarad, Portugais de Nation, Chancelier de l'Ordre. Il haïssoit mortellement le Grand-Maitre, parce qu'il pensoit qu'il avoit été élevé à la prémiere Dignité de l'Ordre à son Préjudice. Pour se vanger de son Ennemi particulier, & de tous les Chevaliers qui le lui avoient préféré, il instruisoit les Turcs, par le moien d'un Médecin Juif, de l'Etat de la Place, & des Délibérations du Conseil, où sa Charge lui donnoit le Droit d'entrer. Cette Trahison ayant été découverte, les Coupables furent punis, mais les Avis qu'ils avoient donnez n'en devinrent pas moins fatals aux Chevaliers, qui furent obligés de remettre la Ville après une des plus belles Défenses dont l'Histoire ait conservé la Mémoire.

Telle est, mon cher Monceca, la cause de l'Horreur que les Chevaliers de Malte ont pour la Nation Juive, & du sanglant Décret qu'ils rendirent pour l'Exclusion éternelle de tous ceux qui pourroient avoir avec elle la moindre Affinité. Il est étonnant, que, pour la Faute d'un simple Particulier, on ait voulu flétrir un grand nombre de Maisons nobles & anciennes, à qui cette Exclusion a imprimé une Tache considérable. Ce ne sont pas les Juifs, qu'on a punis par-là ; ce sont les Nazaréens, ou plûtôt ceux qui abandonnent le Judaïsme. Si l'on avoit voulu trouver en Europe un moien pour re-

tenir au Judaïsme toutes les Familles riches qui auroient pû être ébranlées par l'Ambition, on n'en pouvoit choisir de plus certain, que celui d'attacher une pareille Flétrissûre aux Nazaréens descendans d'Israëlites.

C'étoit après la Prise de Jérusalem par les Ottomans, que les Chevaliers, alors nommez de St. Jean de Jérusalem, s'étoient rendus les Maitres de l'Ile de Rhodes, dont ils avoient alors pris le Nom. Lorsqu'ils furent obligés d'en sortir, Charles-Quint leur accorda Malte, pour y établir leur demeure. Ils s'y fortifiérent dans peu de tems, & se mirent en Etat de s'y maintenir contre les Attaques de leurs Ennemis. Ils eurent besoin d'user de ces Précautions; car Soliman, enhardi par la Prise de Rhodes, forma le Dessein d'assiéger Malte. L'An 1566. Mustapha, Pacha de Bude, y aborda. Mais, après avoir employé quatre Mois de tems, & perdu plus de vingt mille Hommes, il rembarqua ses Troupes, & se retira. Depuis ce tems-là, les Grands-Seigneurs n'ont plus songé à attaquer Malte: & il est moralement impossible qu'ils puissent jamais s'en rendre les Maitres.

L'Ordre de Malte, aujourd'hui si florissant & si renommé chés tous les Nazaréens, a été peu connu dans les Commencemens. Sa Gloire ressemble assez à celle des anciens Romains, car, elle s'est acorue tout-à-coup, après être née dans l'Obscurité & dans l'Abaissement. Le Fondateur de Rome fut un jeune Homme, élevé parmi les Bergers, qui ramassa quelques Bandits & quelques Vagabonds, dont il se fit le Chef: & l'Instituteur des Chevaliers de Malte fut un pauvre Bourgeois d'une petite Ville de Provence, appellé Jean-Batiste Gerard. Il étoit Directeur d'un Hôpital, que les Nazaréens avoient établi à Jérusalem avant que Godefroi de Bouillon s'en fut rendu le Maitre, & y eut été couronné. Lorsque les Turcs en eurent été chassés, ce Prince ayant appris la Charité de Gérard, & les Soins que ceux qui étoient sous ses Ordres avoient eu des Pélerins Nazaréens pendant que les Califes d'Egipte étoient Souverains de la Judée, crut qu'il étoit de sa Gloire & de sa Piété de favoriser ceux qui s'emploioient à de si bonnes Oeuvres. Il leur

fit plusieurs Libéralitez, leur donna le Nom d'Hospitalier, & leur ordonna de porter des Habits noirs sur lesquels il y avoit une Croix blanche à huit Pointes, telle que celle dont se servent encore aujourd'hui les Chevaliers de Malte. Ces Hospitaliers firent ensuite les trois Vœux communs à tous les Religieux, & s'engagérent, par un quatrieme, de recevoir, de nourir, & de défendre les Pélerins Nazaréens qui viendroient à Jerusalem. Dès lors, ils commencérent à devenir militaires, & furent obligés de combattre très souvent pour la Sureté des Passages, & pour celle des pieux Voyageurs. Beaucoup de Gens de Distinction crurent pouvoir entrer dans l'Ordre de ces Hospitaliers, dont la Procession n'avoit rien que d'honorable; &, peu-à-peu, ils se trouvérent métamarphosés en Chevaliers. Après que les Nazaréens eurent été chassés de Jérusalem par les Turcs, ils furent d'abord à Acre; & ensuite ils se retirérent dans le Royaume de Chypre, Gui de Lusignan, qui pour lors en étoit Roi, leur y ayant accordé un Asile. Mais comme ils se trouvoient assez puissans pour tenter quelque Action d'Eclat, & qu'ils cherchoient à s'établir dans quelque endroit dont ils fussent les Maitres absolus, ils attaquérent les Sarasins dans l'Ile de Rhodes, les en chassérent, & y restérent dans un Etat florissant, jusques-à-ce qu'ils furent obligés de la céder à Mahomet II. & de se retirer à Malte.

Depuis long-tems, ceux qui veulent être reçûs dans l'Ordre, doivent faire les Preuves de Noblesse requises par les Statuts. Ces Preuves consistent dans les seize Quartiers, & sont les mêmes que celles que les Rois ont instituées en France pour le Cordon bleu. Lorsque le Presenté, c'est-à-dire celui qui demande à être aggregé au nombre des Chevaliers, a quelque mesalliance dans les Preuves des Femmes, il peut, s'il a de la Protection dans l'Ordre, obtenir un Bref du Souverain Pontife, ou du Chapitre général. Il arrive assez souvent, que, du côté maternel, on accorde quelque Grace; mais, pour ce qui regarde la Ligne masculine & directe, il faut qu'il n'y ait rien à redire. Sans cela, le Présenté seroit rejetté: cela

cela est même arrivé plusieurs fois ; & voici ce que disent les Historiens touchant la maniere dont les Chevaliers sont reçûs. Les Preuves de leur Noblesse se font par Titres, par Contracts, par Témoins, par Epitaphes, & par autres Monumens. Les Comissaires font aussi une Enquête, pour être informez si les Parens du Présenté n'ont point dérogé à leur Noblesse par Marchandise, Trafic, ou Banque : surquoi il y a un Privilége pour les Villes de Gènes, de Florence, de Sienne, & de Luques, qui ne dérogent point en exerçant la Marchandise en gros. Après que les Preuves sont faites, les Commissaires, qui y ont travaillé, les rapportent au Chapitre assemblé; & si elles sont trouvées bonnes & valables, elles sont envoyées à Malte, sous le Sceau du Grand-Prieuré. Le Présenté étant arrivé dans cette Ile, ses Preuves sont examinées dans l'Assemblée de la Langue de laquelle est le Grand-Prieur où il est présenté ; & si elles sont aprouvées, il est reçû Chevalier, & son Ancienneté court de ce jour, pourvû qu'il paye le Passage, qui est de deux cent cinquante Ecus d'Or... Les Preuves sont quelques-fois rejettées à Malte. En ce cas, on rendoit autre-fois la Somme qui avoit été payée. Depuis peu, il a été ordonné, par de nouveaux Décrets, qu'elle demeureroit acquise au Trésor.

Ce dernier Réglement, mon cher Monceca, me paroit injuste. Quand on refuse de recevoir un Homme, on devroit ne point accepter son Argent. Peut-être que les Chevaliers n'en agissent ainsi, que pour rendre plus circonspects ceux qui se présentent, & pour opposer une Barriere aux Entreprises des Chapitres particuliers des Provinces, où l'on fait d'abord les prémieres Preuves. Mais enfin, quand il seroit vrai que tous les Statuts des Maltois ne seroient pas également parfaits, il faut avouër néanmoins, qu'il est peu de Gens qui soient plus utiles au Bien de toute l'Europe. Sans eux, la Mer Méditerranée seroit remplie de Forbans & de Pirates : & l'on ne peut nier, qu'ils n'assurent la Tranquilité du Commerce de toutes les Nations. Quoique Juif, mon cher Monceca, & par conséquent haï & méprisé souverainement des

Che-

valiers de Malte, je ne puis m'empêcher de rendre Justice à leur Valeur, & de reconnoitre qu'elle est utile à tous les Commerçans Nazaréens, de quelque Secte qu'ils soient. Les Anglois, toujours prêts à condamner ce où ils n'ont aucune Part, semblent faire peu de cas des Maltois. Mais, il est aisé de voir que l'Orgueil & la Vanité, Vices innez avec eux, décident de leur Jugement. Je leur demanderois volontiers, s'ils pensent être toujours en Paix avec les Saletins, les Algériens, les Tunisiens, & les Tripolitains. S'ils disent que non, il faudra qu'ils confessent, qu'il est heureux pour eux d'avoir un nombre de Galéres & de Vaisseaux de Guerre, qui ne leur coutent rien, & qui assurent le Passage aux Navires qui vont à Constantinople, & dans tout le Levant. S'ils soutiennent au contraire, que les Turcs Afriquains n'oseront jamais rompre la Paix avec eux, je les assurerai, que la meilleure Raison, qu'ils ayent pour prouver leur Opinion, consiste dans les Forces Maritimes qu'ils ont aujourd'hui. Mais, ces Forces ne peuvent-elles pas être employées quelque jour dans plusieurs Endroits ? Il n'y a que très peu de tems, qu'elles étoient à la veille d'être nécessaires contre celles de la France & de l'Espagne. Si, alors, les Algériens eussent rompu la Paix, les Anglois auroient-ils eu le moyen, le loisir, & l'occasion, d'envoïer une Flotte devant Alger? Les Hollandois, rivaux des Anglois pour l'Empire de la Mer, mais plus francs & plus sincéres qu'eux, avouent de bonne foi l'utilité des Chevaliers de Malte, & la reconnoissent aujourd'hui par leur propre Expérience. Combien de fois les Algériens ne leur ont-ils pas manqué de Parole ? Actuellement, ne sont-ils pas en Guerre avec les Saletins? Leurs Vaisseaux Marchands, qui vont en Egypte, & dans tout l'Archipel, ont dans Malte un Port assuré pour relacher, & pour se mettre à couvert des Corsaires à qui les Escadres Maltoises donnent la Chasse. Prétendre, mon cher Monceca, que les Chevaliers ne sont point utiles à tous les Commerçans Européens, c'est soutenir, que, dans les Bois les plus fréquentez par les Voleurs de grand Chemin, il est inutile de placer des Maréchaussées attentives à leur don-

donner l'Epouvante,& d'assurer ainsi le Repos des Voïageurs.

Si Les Négotians sont redevables aux Maltois, tous ceux, qui,dans l'Univers entier, aiment les beaux-Arts, ne leur ont pas moins d'Obligation, leur Ile étant un Boulevard,qui met l'Italie à couvert des Entreprises des Turcs. Le Dessein de Charles-Quint, en donnant Malte aux Chevaliers,fut d'en assurer la Tranquillité aussi bien que de ses Royaumes de Naples & deSicile.Les Anglois, naturellement amateurs de beaux-Arts, & chés qui l'amour des Sciences est à un si haut point, quelque éloignés qu'ils soient de l'Italie doivent s'interesser à sa Conservation, & se ressouvenir qu'elle a été la Mére des Arts, qu'elle les a répandus de son Sein dans toute l'Europe, & qu'elle posséde encore un nombre infini de Beautez & de Merveilles, qui doivent étre défendues, protégées, & conservées par tous ceux qui font gloire de penser d'une façon opposée à celle du Vulgaire. Tout Juif que je suis, & nourri dans la Haine du Nazaréïsme, je deffendrois, si je pouvois, le Temple de St. Pierre contre les Attaques des Turcs. *Comment*,dirois-je, *ce que les Hommes ont construit de plus beau, ce qui renferme les Ouvrages des plus grands Hommes, va être détruit & anéanti par la Fureur d'un Peuple Barbare! Quoique la Divinité me deffende de prendre part aux Querelles des Infidelles, elle ne m'ordonne pourtant pas d'aprouver le Renversement des plus beaux Monumens, & qui font le plus d'Honneur à l'Humanité. Ce n'est pas l'Ouvrage de Raphael Nazaréen que je deffens: c'est l'Ouvrage de Raphael Homme & Homme au dessus de tous les autres en son Art. Si les Sciences & les Arts sont de tous les Pays & de toutes les Religions, ceux, qui les cultivent, qui les aiment, & qui les honorent, sont tous Fréres.*

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & que les Préjugés de Patrie & de Religion ne t'empêchent point de louër ce qui est véritablement louable.

De Malte, ce...

LETT. CENT-SEPTANTE-&-HUITIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

LEs François ont un Mot dans leur Langue, mon cher Isaac, qui autorise les plus grandes Sotises, qui donne le droit de condamner les choses les plus aprouvées,& qui met à la mode les Gens qui s'en servent. Tu jugeras dabord que ce Mot doit être beaucoup en usage chés les Petits-Maitres. Aussi l'employent-ils dans toutes les occasions: & le *Gout* (car c'est là ce Terme qui a tant de pouvoir,) se trouve presque toujours placé dans les Conversations, quelque ridicules qu'elles soient. Un Homme ennuie-t-il tous ceux qui l'écoutent du Récit de ses Avantures, & de ses Bonnes Fortunes; c'est pour imiter les Gens de *Gout*. Un autre parle-t-il d'une maniere entrecoupée, & sans suite, lorsqu'on lui répond; rêve-t-il, sifle-t-il, c'est encor le *Gout*, qui demande que l'on agisse de cette sorte. Un Seigneur remplit-il son Cabinet d'un Nombre de Tableaux, dont les Figures n'ont, ni Noblesse de Composition, ni Correction de Dessein, & les préfére-t-il aux Ouvrages des *Raphaëls* & des *Titiens*; c'est le *Gout* qui le veut ainsi. Autrefois les Gens grossiers estimoient la Peinture sans la connoitre. Aujourd'hui il n'en est pas de même: le *Bon-Gout* veut qu'on préfére les Colifichets des *Vateaux*, & des *Lancrets*, aux nobles Compositions des *Carraches*, & des *Tintorets*. Un Petit-Maitre méprise-t-il les Sciences & ceux qui les cultivent; condamne-t-il, sans les avoir jamais lûs, tous les Auteurs Grecs & Romains: c'est le *Gout* qui lui fait porter un Jugement aussi sensé; c'est lui qui lui fait connoitre, sans Etude & sans Soin, que tous les Hommes, pendant deux mille Ans, n'ont été que des Sots, d'avoir estimé des Pédans ou des Diseurs de rien.

Le *Gout* fait consister le véritable Esprit dans un certain Arrangement de Paroles, qui souvent n'offrent que des Sons. Mais ces Sons sont si doux, ces Paroles sont ajustées les unes aux autres d'une maniere si singuliere & si extraordinaire, qu'il faut un Talent tout particulier pour exceller dans cet Art. Ceux qui en ont atteint la perfection, méprisent les grands Orateurs Grecs & Romains, & ne les regardent que comme des Gens d'un Genie lourd & pesant, qui disoient à la vérité d'assez bonnes raisons pour convaincre leurs Auditeurs; mais qui s'exprimoient si grossiérement, qu'il eut été impossible à des *Personnes de Gout*, s'il y en avoit eu de leur Tems, de pouvoir les entendre.

Les Petits Maitres ne sont pas les seuls, qui pensent, & s'expriment si sensément. Beaucoup d'Ecrivains sont aussi de cette opinion: & il vient de paroitre un Livre en ce Païs, où l'on soutient que *Cicéron* est rempli d'enflures, & de mauvaises plaisanteries; qu'il n'offre très souvent à ses Lecteurs, que des Images basses & puériles; & que s'il se fut trouvé des *Gens de Gout*, dans le Sénat, il n'eut eu que très peu d'Aprobateurs. Ses Auditeurs en avoient encore moins que lui. *Caton* étoit un *Pédant*, & *Hortensius* un *Colifichet*. Ces derniers mots, mon cher Isaac, sont ceux dont se sert cet Ecrivain, qui est sans doute un de ceux qui possedent au plus haut point ce *Gout*, auquel on est redevable de la connoissance & du Sentiment de tant de choses excellentes. Dès le Titre de son Livre, il apprend à ses Lecteurs l'Utilité qu'ils doivent retirer de son Ouvrage: & il l'a intitulé, *Essay Historique & Philosophique sur le Gout* *; c'est-à-dire, dans le Langage moderne, *Dissertation où l'on prouve, par l'Histoire, & par la Philosophie, que les Anciens ont été des Ignorans, que les Nations Etrangeres ont à peine le Sens commun, & que le véritable Esprit est renfermé dans Paris, où le seul bon Gout se trouve.*

Tu croiras peut-être, mon cher Isaac, qu'en interprétant ainsi le Titre de ce Livre, je prête à l'Auteur des Idées qu'il n'eut jamais. Point du tout. Je ne fais que

* Imprimé *à Paris*, *chés Rollin*, *en* 1736. *in* 12.

que réduire en abrégé ce qu'il a dit fort au long. La France n'est-elle pas bien-heureuse de produire dans son sein des Enfans aussi zélez pour sa gloire ? Oh ! fortunée Nation, chés qui la Nature fait naitre des Génies heureux, dont les Instructions sont si utiles & si salutaires ! A quoi servent les *Locke*, & les *Leibnitz* ? Ce ne sont que des *Gens sans Goût*, qui ne peuvent entretenir leur Patrie que dans des Notions grossiéres, aussi inutiles à l'Angleterre & à l'Allemagne, que celles de *Cicéron* à l'ancienne Rome. Mais un Homme tel que l'Abbé Cartaud de la Villate, est un Héros dans la République des Lettres, né pour perfectionner le *Goût* de tous les Gens à qui la Nature n'a pas dédaigné d'en accorder.

Plaisanterie à part, mon cher Isaac, tu ne saurois croire jusqu'où quelques Auteurs François portent leur folie & leur extravagance. Il semble qu'ils ayent résolu, non seulement de perdre & de détruire totalement les Sciences dans leur Patrie, mais encore de rendre leurs Concitoïens méprisables dans toute l'Europe, par l'idée qu'on prend nécessairement de ceux qui sont assez aveugles & assez ignorans pour approuver les pitoyables Ouvrages qu'on imprime tous les jours à Paris. Les véritables Savans se contentent de les mépriser, sans se donner la peine d'en exposer le ridicule au grand jour. Mais ils ont grand tort. Car il arrive de là, que beaucoup de Personnes prennent leur silence pour un acquiescement aux Maximes insérées dans ces mauvais Livres ; & que les Génies foibles, les Gens qui se piquent de vouloir être à la Mode, & ceux qui aiment les Opinions singulieres, adoptent les Sentimens de ces misérables Ecrivains, & font un tort infini, non seulement à la République des Lettres, mais même à tous les François, qu'on regarde comme prêts à retomber dans la Barbarie des Gots & des Vandales.

En effet, que peut-on penser dans les Païs Etrangers, lorsqu'on voit la plûpart des Ouvrages qui paroissent aujourd'hui. Ce ne sont que des *Histoires Galantes*, dont les meilleures ne sont tout au plus utiles que pour amu-

amuser quelques Petits Maitres, & quelques Femmelettes. Lorsque ces Romans sont bien écrits, & d'un stile simple & naturel, & tel enfin que la Narration de ces sortes d'Ouvrages le demande, on doit ne point se récrier contre leur grand nombre; puisque, s'ils ne font pas grand bien, ils ne font pas grand mal. Mais que n'est-on pas en droit de dire contre ceux qui semblent n'être faits que pour renverser le Langage, pour accoutumer à penser d'une maniere quintessenciée, pour apprendre à se rendre inintelligible à ses Lecteurs, & enfin pour enseigner à n'offrir à l'Esprit qu'un vain Amas de mots, dont la liaison étonne, & dont on est obligé de chercher le Sens, avec autant de peine qu'en a un Commentateur, à expliquer quelques Passages difficiles d'un Auteur de deux ou trois mille Ans? C'est pour excuser, & même pour louer des Ouvrages aussi pernicieux que ceux-là, qu'on voit tous les jours paroitre quelques nouveaux Ecrits, tels que celui de l'Abbé Cartaud, qui, pour donner plus de vogue au Galimathias inintelligible & aux pensées fausses de ces prétendus *Gens de Gout*, décrient & condamnent impudemment tous les Auteurs Anciens, & tous ceux qui se sont formez sur leur Modelle. Peut-être n'eut-on jamais blâmé *Ciceron*, *Virgile*, *Homere*, *Demosthene* &c., dans ces derniers Tems, si l'on n'eût voulu accréditer les *Des Marets*, les *Perrauts*, les *la Motte*, &c. Ce n'est pas que ces Auteurs n'ayent eu du Génie, & même du Mérite, & ne fussent dignes de louanges à bien des égards. Mais en leur rendant Justice d'un côté, il falloit s'opposer de l'autre au mal qu'ils vouloient introduire dans la République des Lettres. On eut évité par là cette foule de mauvais Ecrivains, qui ne prenant que le Singulier du stile & de la façon de penser des *Fontenelles*, & des *la Motte*, & n'ayant pas le Génie d'en imiter le Bon & le Louable, perdent entiérement les Belles Lettres.

Peut-on par exemple se porter à cet égard à un excès plus ridicule que celui de l'Abbé Cartaud de la Villate? Cet Auteur qui se donne pour un des Directeurs du *Bon Gout*, qui trouve que la Narration d'*Hérodote* ressem-

ble à celle d'un Homme ivre, que *Thucidide* a plusieurs défauts essentiels, que les Odes d'*Horace* n'ont point certaine rondeur qui doit régner dans un Dessein bien suivi, compare le Génie des Italiens aux Cabrioles d'une Fille de l'Opéra; & les Termes dont il se sert, sont véritablement dignes de cette Comparaison. Les voici, mon cher Isaac. Ils te donneront une idée du stile des Adversaires des Anciens. *La Nature se monte sur tous les Tons, quand on sait la plier dès son Enfance. Cependant elle prévient quelquefois l'Education. Elle a fait le Génie des Italiens pour les Saillies & les Cascades, comme elle a fait Mademoiselle Camargo pour les Danses hautes. Ils voyent éclore une Pensée brillante au millieu des Horreurs du Desespoir, comme on voit, pendant les Ombres de la Nuit, des Feux follets sur une Mer qui se dispose à de grandes Tempête.* *. Avoue, mon cher Isaac, qu'un Homme, qui écrit si finement, a raison de traiter *Cicéron* de grossier, & de Mauvais Plaisant. Ce Romain auroit-il eu l'Esprit de comparer la Nature à un Clavecin? Auroit-il dit qu'elle *se monte sur tous les Tons?* Auroit-il trouvé le secret de raprocher *les Saillies des Italiens*, des *Danses hautes de la Camargo?* Auroit-il imaginé une Expression aussi riante & aussi mignarde, que celle de *Cascade?* Peut-on rien dire où il y ait plus de *Gout*, que dans *les Cascades de l'Esprit?* Quelles Images cela n'offre-t-il point à l'Imagination? Il me semble voir le Bon-Sens de tous les pauvres Italiens se précipiter comme les Eaux d'un Torrent à travers des Rochers escarpez: & je sens, au moment que je t'écris, mon cher Isaac, que la force de cette Expression est si grande, que peu s'en faut qu'elle ne m'éleve au dessus de moi-même, & qu'elle ne fasse naitre dans mon Esprit quelques pensées dignes du Galimathias & du Phébus des *Directeurs du Gout.* Qui pourroit lire, sans en être ému, la derniere Phrase que je t'ai citée: *Ils voyent éclore une Pensée brillante au millieu des Horreurs du Desespoir*, *comme on voit*, *pendant les Ombres de la Nuit*, *des Feux follets sur une Mer*

* Essai sur le Gout, *pag.* 248.

Mer qui se dispose à de grandes Tempêtes? On ne sauroit s'expliquer plus énergiquement. *Les Horreurs du Desespoir*. Voilà du Grand, de l'Horrible, de l'Epouvantable. Et, par un de ces coups réservez au *Bon Gout*, ce Grand, cet Horrible, cet Epouvantable, sont placés à côté du Galant & du Badin. *Ils voyent éclore une Pensée brillante*. Voilà de l'Enjoué. *Au millieu des Horreurs du Desespoir*. Voilà du Terrible. Un Auteur de ces derniers Tems n'a-t-il pas eu raison de dire, qu'il arrive très souvent dans les Ouvrages des Ecrivains d'aujourd'hui, que deux Mots sont étrangement surpris de se rencontrer ensemble? Depuis qu'ils avoient été inventez, cela ne leur étoit point arrivé; & ils ne comptent pas de se retrouver jamais l'un auprès de l'autre.

Un autre mauvais endroit de ce Passage, c'est que son Auteur y est tombé dans un Défaut que les *Directeurs du Gout* ont vivement reproché à *Homere*. Comme tu sais, *Perraut* s'est plusieurs fois récrié sur les Comparaisons de ce Poëte, qu'il appelle des *Comparaisons à longue Queue*: & celle du Génie des Italiens avec *les Feux follets qu'on voit pendant les Ombres de la Nuit sur une Mer qui se dispose à de grandes Tempêtes*, me paroit être en *Robbe de Cour*, pour me servir des Termes de l'Art. Il est vrai qu'Homere, comme Poëte, n'est point excusable d'avoir cherché à remplir son Ouvrage d'Images riantes & qui l'ornassent. Mais, cela convient parfaitement à des Gens qui écrivent sur des Matieres d'Histoire & de Philosophie. L'Abbé Cartaud, par les Regles du *Gout*, a dû mettre dans son *Essay Historique & Philosophique* des Fleurs qu'Homere n'a pû emploïer dans un Poëme. Il a même été en Droit de rejetter les Comparaisons les plus sensées des Anciens, & d'employer les plus extraordinaires, témoin celle dont je vais te copier les Termes originaux. *Les Vers de Livius Andronicus ressemblent à des Statues ébauchées dans un Roc brute & couvert de Mousse*. Thucidide & Xenophon n'avoient pas assez d'Esprit, pour offrir à leurs Lecteurs des idées aussi nouvelles. Il n'y a que le *Gout*, qui puisse faire trouver de la Ressemblance entre *des Vers &*

des Statues ébauchées dans un Roc brute & couvert de Mousse.

Ceux qui pensent d'une façon si délicate & si naturelle, ne sont-ils pas en droit de trouver le *Panégirique de Pline* dans le *Gout* des *Concetti* Italiens, & de décider du Mérite de *Virgile*, & de celui de *Lucain?* On doit tâcher de travailler quelques Années, pour déviner ce qu'a voulu dire de ces Poëtes, le simple & le galant Abbé Cartaud; & quand on y employeroit dix Ans, ce ne seroit point un tems perdu, si l'on pouvoit prendre quelque chose de ce *Gout* dont il est le Dépositaire. *Lucain*, dit-il, *a quelque chose de plus étonnant que Virgile...,. L'Entousiasme de Virgile semble avoir été excité par les Fumées de l'Encens, au milieu des Grimaces du Temple; & celui de Lucain semble avoir été allumé d'un coup de Foudre.* Ceux qui aiment à deviner des Enigmes, & qui en cherchent avec avidité dans le *Mercure Galant*, pourront s'exercer pendant quelque tems à deviner ce qu'a voulu dire cet Auteur. Pour moi, j'avoue de bonne foi, qu'aprés y avoir révé durant plusieurs Jours, je n'ai pû comprendre ce que ce pouvoit être, qu'un *Entousiasme excité par les Fumées de l'Encens au milieu des Grimaces d'un Temple*, ni quel étoit celui *que la Foudre allumoit.* Comme c'est là, apparemment, un nouveau Genre de Rhéthorique inventé par les *Directeurs du Gout*, je n'ai pas crû, que n'ayant d'autres Principes de l'Eloquence que ceux que j'ai puisé dans Quintilien, qui n'est qu'un misérable Ancien, je dusse songer à pénétrer des secrets réservez aux seuls *Gens de Gout.* Si tu peux pénétrer ce que je ne puis comprendre, je te prie, mon cher Isaac, de vouloir bien m'en éclaircir. Mais non: tu n'ès, non plus que moi, qu'un grossier Etranger, né dans l'Erreur, & privé pour jamais du *Bon Gout.* Ainsi, je te conseille de ne point chercher à connoitre ce qui est au dessus de tes forces. Songe seulement, pour te consoler d'avoir reçu un Génie si borné, & si éloigné de celui des *Directeurs du Gout*, que tu as, pour Compagnons d'Infortune, *les Clarkes, & les Dittons. Ce sont des Gens,*

selon

elon Cartaud, *qui ne débitent que des Conjectures, qui n'apprennent rien de nouveau à leurs Lecteurs. Les Lockes, les Newtons, & les Marshams, méritent à la vérité quelques Eloges, mais qu'on doit accompagner de plusieurs restrictions.* Il y a même chés les Auteurs François des Gens qui n'ont pas plus de *Gout* que toi. *Des-Préaux*, par exemple, étoit *un Homme d'un Caractere mélancholique, sujet aux Vapeurs, qui avoit usurpé la Dictature du Parnasse. Un des Défauts de sa Médisance fut de manquer de Finesse & de Vérité. Sa Composition étoit correcte, mais dure & sans saillies.* Puisque ceux qui se sont emparez de tout le *Gout*, nous mettent au Nombre des *Lockes* & des *Des-Préaux*, ne nous plaignons plus, mon cher Isaac, des Infortunes du Sort.

Mais, c'est assez plaisanter. Je finis ma Lettre, & je plains sincerement les Belles Lettres de l'état où elles sont à la veille de tomber en France, dans le tems qu'elles semblent prendre une nouvelle force en Angleterre.

Porte-toi bien, mon cher Isaac : vi content & heureux ; & ri de même que moi du prétendu *Bon Gout*.

De Paris, ce ....

LETT. CENT-SEPTANTE-&-NEUVIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

JE t'écrivis dans ma derniere Lettre, mon cher Isaac, combien ce qu'on appelle *le Gout* * influoit en France sur les Sciences.

Il a le même pouvoir sur les Beaux-Arts ; & la Peinture court autant de risque que les Belles-Lettres. En

* L'Auteur entend l'*Amour de la Bagatelle*, & le *mauvais-Gout*. Voyez la Lettre précédente.

effet, les Tableaux du *Poussin*, de *le Brun*, & de *le Sueur*, sont médiocrement recherchés aujourd'hui ; & les Peintres, qui travaillent dans le Caractère de ces Grands-Hommes, & qui tâchent de donner à leurs Ouvrages la Noblesse & l'Harmonie qui sont l'Ame du Dessein, sont beaucoup moins suivis que ceux qui peignent des Tableaux qu'on n'eut ôsé mettre autrefois dans un Antichâbre. *Vateau* a été le *Fontenelle*, & *Lancret* le *la Motte*, de la Peinture. Ces deux Hommes, n'ayant point assez de Génie pour égaler les grands Modelles, & ne voulant point être de simples Imitateurs, tâchérent d'inventer un nouveau *Gout*, & choisirent celui qu'ils crurent devoir plaire à leur Nation déja dégénérée, & ne donnant presque plus que dans la Bagatelle. Ils peignirent donc des *Arlequins*, des *Mezetins*, des *Scaramouches*, & cinquante autres Grotesques de même Espèce ; &, à la Honte du Sens-Commun & du *Bon-Gout*, on reçut & approuva ces Productions batardes & ridicules; &, qui pis est, on les préféra follement aux Ouvrages des plus grands Génies & des plus excellens Peintres. Ce *Mauvais-Gout* passa bientôt des Grands aux simples Particuliers : &, aujourd'hui, tous les Appartemens ne sont plus remplis que de Colifichets, qui ressemblent beaucoup moins à de vrais Tableaux, qu'à de simples Evantails. Afin de pouvoir vendre leurs Ouvrages, la plûpart des Peintres ont été obligés de suivre le Torrent, de quitter en partie leur premiére maniere, & d'adopter la nouvelle: & *le Moine*, qui, dans un autre tems, eut peut-être égalé *le Sueur*, ne peint le plus souvent que de ces sortes de Niaiseries. *Vanlo* & *Caze*, plus courageux, sont aujourd'hui les seuls qui ayent tenu ferme contre la Corruption générale, & qui n'ayent point voulu deshonorer leur Nom, ni flétrir leur Réputation. Ils se sont tenus fermement attachés au *Bon-Gout*; &, dans aucun de leurs Ouvrages, ils n'ont point voulu substituer des Sacs & des Paniers à des Drapperies Pittoresques, ni des Minos affectez & grimaciers à des Airs de Tête nobles & gracieux. Cette Fermeté, & cet Amour de la Gloire, leur ont couté cher: car, ils font beaucoup moins de Gain que les autres Peintres; & leur

Mérite n'est recompensé que par les Louanges des véritables Connoisseurs.

Les Etrangers, qui viennent à Paris, sont extrêmement surpris des Progrès qu'a fait le *Mauvais-Gout* depuis la Mort de Louïs XIV. Ils ont peine à comprendre comment tout-à-coup, après les *le Bruns*, les *Poussins*, les *Bourdons*, les *Jouverets*, les *Boulognes*, &c. on a chéri avec tant de Passion les *Vateaux*, les *Lancrets*, les *Paters*, & tous les autres faiseurs de Marionettes: & ils ne reviennent un peu de leur Etonnement, que lorsqu'ils reconnoissent le Penchant que les François, & sur-tout les Parisiens, ont pour les Nouveautez & pour la Bagatelle.

Ce n'est pas le Défaut des bons Peintres, qui a donné la Vogue à ce *nouveau-Gout*. On n'a point été obligé de le recevoir, parce qu'ils ne se trouvoit plus personne qui possédât l'ancien. Il y a encore aujourd'hui à Paris des Peintres excellens. *Caze*, les deux *Vanlo*, & quelques autres, peuvent être regardez comme de fort habiles Gens. On dira peut-être, qu'ils n'égalent point le *Poussin* & le *Sueur*. J'en conviens. Mais, quoiqu'un Poëte n'égale point Homere, il ne laisse pas de tenir un Rang distingué dans la République des Lettres. *Jules Romain*, & les autres Eleves de *Raphael*, n'eurent point les Talens de leur Maitre. On ne laissa pourtant pas de rendre Justice en Italie à leur Mérite; &, parce qu'ils n'égalérent point le prémier Dessinateur de l'Univers, on ne donna point dans un *nouveau-Gout*, mille fois plus éloigné de la Perfection, que les Ouvrages de ces Peintres.

Un Anglois, avec qui j'étois l'autre jour chés un Marchand de Tableaux, me dit quelque-chose de bien mortifiant pour les François. Après avoir examiné un grand nombre de Tableaux représentant des Scenes de la Comédie Italienne, des Danses, & des Guinguettes, *Que pensez-vous*, me demenda-t-il, *de tous ces Morceaux de Décoration? Je suis frappé*, lui répondis-je, *de la Vogue qu'ils ont. Cela me fait craindre, que la Peinture ne tombe absolument dans ce Pays. Votre Crainte*, repliqu'a-t-il, *est très bien fondée. Un grand nombre de Gens, prétendent*

que, dans vingt Ans d'ici, on troquera en France deux Tableaux de Raphael *contre un Evantail de* Vateau.

Quelque extraordinaire que paroisse cet Echange, on a fait en Angleterre plusieurs Gageures sur ce sujet. Ceux, qui se fondent sur l'Impossibilité du Troc, disent, qu'il est impossible que des Hommes, qui ne sont point entiérement privez de la Raison, & de la Lumiére Naturelle, poussent l'Extravagance jusqu'à ce Point. Mais ceux, qui soutiennent qu'il aura lieu, apportent un éxemple qui semble les assurer du Gain de la Gageure. *Si quelqu'un*, disent-ils, *avoit prétendu il y a cinquante Ans, que les François feroient des Livres, où il n'y auroit que des Mots bizarement approchés les uns des autres; qu'ils soutiendroient, que la Perfection se trouve dans ces Ouvrages; & que les Ecrits de* Virgile, *de* Ciceron, *d'*Ovide, *de* Tite-Live, *de* Tacite, &c. *sont des Rapsodies pitoyables, ont eut traité de Folie un pareil Sentiment. La Chose est cependant arrivée.* Raphael, *par conséquent, peut avoir le Sort de* Virgile, *&* Vateau *celui de* Terrasson *& de* Cartaud de la Villate. *Lors qu'un François*, ajoutoit cet Anglois, *veut me prouver, que les Ouvrages de* la Motte *sont au-dessus de ceux des Anciens, je crois rencontrer Roland le Furieux, trainant après soi son Cheval mort, m'en faisant un Eloge pompeux, me forçant à le troquer contre un vivant, & m'apprenant en confidence, que ce Cheval n'a d'autre Défaut que celui d'être mort. Il me semble que l'Approbateur de la Motte me dit dans le Langage recherché de son Héros:* Mes *Odes*, si vous en exceptez une quinzaine, n'ont point ce Feu & cette Harmonie, qui doit caractériser ces sortes d Ouvrages; mais, en revanche, elles ont une Rondeur périodique & soporative, fort utile pour ceux dont les Insomnies troublent le Repos. Mes *Fables* sont écrites dans un Langage, qui jusqu'à moi avoit été inconnu. On y apprend à donner les Noms les plus quintessenciés aux choses les plus ordinaires. Un *Chou* n'est plus un *Chou* c'est un *Phénomene potager*; & un *Cadran* s'appelle un *Greffier Solaire*. Ces Expressions ne valent-elles pas cent fois mieux que toutes les antiques & grossieres Beautez d'Homere? *Pensez-vous*,

con-

continua mon Anglois, *que des Gens, qui préférent de pareilles Impertinences aux Beautez réelles des Grecs & des Romains, ne puissent pas mettre quelque jour* Lancret & Vateau *au-dessus de* Raphael *& du* Correge? *Pour moi, je ne trouve rien d'extraordinaire dans le Pari dont je vous ai parlé; & je suis si frappé des Progrès, que le mauvais Gout a fait en France, qu'il n'est aucun Point où je ne croie qu'on le puisse porter.*

Il seroit à souhaiter, mon cher Isaac, que les Réfléxions de cet Anglois fussent connues des François, & qu'ils pussent en profiter. Tous ceux, qui aiment les Arts & les Sciences, sont interessés à leur Conservation. Quelque grand Génie, tel que fut autrefois Des-Préaux, devroit tenter d'arrêter le Cours du *Mauvais-Gout*, & de s'opposer aux Désordres qu'il cause.

Je reviens aux Peintres, mon cher Isaac. Ceux, qui excellent dans les Portraits, n'ont point dégénéré de la Gloire des *Titiens* & des *Van Dyck*: & comme l'on ne s'est point encore imaginé à Paris de se faire peindre en *Arlequin* & en *Colombine*, le *Gout* de *Vateau* n'a point encore gâté les *Largillierès*, les *Rigauds*, & les *de Troies*. Les Ouvrages de ces habiles Peintres sont au-dessus de tous ceux de cette Espéce qui se font actuellement en Europe: & les plus fameux Peintres de Portraits, soit en Italie, en Allemagne, ou en Hollande, & sur-tout en Angleterre, ne sont que des Hommes ordinaires & médiocres, eu égard à ceux dont je viens de te parler. Il n'est pas certain que la France jouïsse long-tems de cet Avantage. Quelque Femme de la Cour, & quelque Petit-Maitre du Grand-Air, n'ont qu'à s'aviser de se faire peindre en *Mazetin* & en *Marinette*: &, voilà toute la France enchantée d'une si noble Imagination, & ridiculement métamorphosée en Théatre Italien. Le *Bon-Gout* dans les Portraits ne tient donc qu'à bien peu de chose; & commence même à recevoir déja quelque Atteinte. En effet, quelle Marotte à *Fontenelle* & à *Steelle* de se faire représenter sans Peruque & en Bonnets! Ces Airs de Familiarité ne sont nullement au gré du Public, devant lequel on ne sauroit jamais paroitre trop décemment. Au-

trefois, les Cavaliers & les Dames avoient la Fureur d'être peints en Moines & en Religieuſes ; & l'on ne voyoit par-tout que Marquis en Capuchon & en Froc, & que Ducheſſes en Voile & en Guimpe. Heureuſement, cette biſarre Mode ne dura pas long-tems : mais, peut-être en naitra-t-il demain quelqu'une encor plus ridicule.

La Sculpture ſe ſoutient encor aſſez bien dans ce Païs. S'il n'y a pas des Sculpteurs qui égalent les *Pugets* & les *Girardons*, ceux, qui ſe diſtinguent dans cet Art, tâchent au moins d'imiter les grands Maitres ; &, leurs Ouvrages, ſans être parfaits, ont de grandes Beautez. Il y a apparence, que la Sculpture étant moins dépendante de la Mode, que la Peinture, elle s'éloignera moins aiſément du *Bon-Gout.* Ce n'eſt pas qu'il ſoit impoſſible de ne recevoir un jour en France, dans tous les Jardins, que des Statues de *Pantalons* & de *Polichinelles.* Plus d'une fois on a tenté de faire ſuccéder *Colombine* à la *Venus de Medicis*, & *Scaramouche* à l'*Hercule Farneſe.* A la vérité, cette ridicule Manie n'a pas eu de ſuite; mais, ce qui n'a pas été reçu dans un tems peut très bien l'être dans un autre. Alors, au lieu des juſtes Proportions que les Sculpteurs cherchent dans leurs Figures, ils ne ſeront plus occupez qu'à les faire grimacer le plus extravagamment. Ils perdront la Connoiſſance de la belle Nature : &, aux Statues groteſques, ſuccéderont des Figures monſtrueuſes, telles que ſont celles que produiſit autrefois l'Ignorance Gotique. Quand une fois les Arts ont commencé à péricliter, il ſemble qu'il y ait une certaine force ſecrete, qui les entraine, & qui les détruit totalement. Ciceron a judicieuſement remarqué, que les Sciences étant toutes attachées les unes aux autres, dès que le *Mauvais-Gout* en attaquoit quelques-unes, les les autres s'en reſſentoient bientôt. Il en eſt de même des Arts.

La Muſique, mon cher Iſaac, a preſque autant perdu que la Peinture en France. On a voulu allier le Gout Italien avec le François ; & l'on n'a fait, ni de bonne Muſique Italienne, ni de bonne Muſique Françoiſe. Les Opéra nouveaux, qui paroiſſent tous les jours, ſont infi-

niment au dessous de ceux de *Lulli* & de *Campra.* Malgré l'Amour dominant de la Nouveauté, les François sont obligés d'en revenir toujours aux anciens. *Phaëton*, *Thesée*, *Armide*, &c. charment toujours le Public, & réünissent tous les Suffrages. *Pirame & Thisbé*, les *Elémens*, *Jephté*, le *Ballet des Muses*, ont pour eux les seuls Amateurs de la Nouveauté, qui conviennent cependant de la Supériorité de *Lulli* sur tous les Musiciens d'aujourd'hui.

La Musique instrumentale est beaucoup plus parfaite à Paris, que la vocale. Mais, on ne doit point la regarder comme un Art qui doive son Elévation aux François. Ils n'ont fait qu'imiter les Italiens; &, pour approcher d'avantage de leur Modelle, ils ont même abandonné le Gout François. Les Sonates de *le Clerc* sont beaucoup plus éloignées du Chant de *Lulli* qu'elles ne le sont de celui de *Corelli.* Si les Auteurs, qui ont composé des Piéces pour le Violon, avoient voulu imiter ceux qui ont fait des Opéra nouveaux, & allier par tout le Gout François avec l'Italien, ils eussent produit de fort mauvais Ouvrages, au lieu que, tandis qu'ils continueront à suivre exactement le Plan qu'ils se sont prescrit, ils approcheront des grands Maitres, & peut-être les égaleront-ils. Il est cependant à craindre, qu'ils ne soient forcés de changer leur *Goût*; beaucoup de Gens commençant à critiquer leurs Ouvrages, uniquement parce qu'ils sont trop dans le Gout Italien, c'est-à-dire, parce qu'ils sont trop bons.

Les François soutiennent que la Danse est portée chés eux au plus haut Point. Les Etrangers, au contraire, prétendent qu'on ne danse plus à l'Opéra de Paris, mais qu'on y cabriolle. Quelques personnes de ce Pays sont aussi de ce Sentiment. Ils disent, que la *Prévôt* dansoit, que la *Camargo* saute, & que la *Mariette* grimace. Il faut, selon eux, que, dans toutes les choses, pour qu'elles puissent plaire aux Gens qui pensent sensément, il y ait un Air de Bienséance & de Modestie. Une Femme, qui danse comme un Sauteur, comme un Baladin, quelque Pas surprenans qu'elle fasse, sort de son Caractére,

tére & cause plus de Surprise que de Satisfaction. On voyoit danser la *Prévot* avec plaisir : on voit sauter la *Camargo* avec Etonnement ; mais, cet Etonnement ne donne point à l'Esprit cette douce Attention, & ne laisse point dans le Cœur ce secret Contentement, que faisoient naitre les Graces de la *Prévôt.*

Voilà, mon cher Isaac, dans quel état sont les Beaux-Arts en France. Tu peux juger combien ils ont perdu depuis vingt Ans, & quel Danger il y a qu'ils n'aillent toujours en diminuant. Ce qui doit consoler ceux qui les aiment, c'est qu'en baissant à Paris, ils s'élévent dans quelque autre Pays. Les Sciences & les Arts ressemblent à la Nature dont les Pertes apparentes forment de nouvelles Productions. Les Anglois, les Allemands, &c. profitent des Infortunes des François, comme ceux-ci profitérent de celles des Italiens. Lorsque *Petrarque, Boccace, l'Arioste, le Tasse, Raphael, Michel-Ange, le Correge, le Titien*, vivoient, les Parisiens n'avoient parmi leurs Citoïens que des Gens bien inférieurs à ces habiles Gens. Quelque tems après, les Italiens n'eurent plus que des Génies médiocres, pendant qu'on vit en France les *Corneilles*, les *Racines*, les *Des-Préaux*, les *Molieres*, les *Poussins*, les *le Sueurs*, les *Girardons*, les *Pugets*, les *Des-Cartes*, les *Mallebranches*, &c. Pendant ce tems-là, les Anglois n'avoient point encor eu les *Newtons*, les *Lockes*, les *Addissons*, les *Popes*, &c. Il les ont eus : & les François commencent à n'avoir plus que des *Cartauds*, des *Beauchamps*, des *Parfaits*, & des *Moubis*. Cette Circulation des Sciences & des Beaux-Arts doit étre un véritable sujet de Satisfaction à ceux qui se regardent comme de tout Pays, & qui suivent le Beau & le Bon par-tout où ils le rencontrent. Un François, qui pense de cette sorte, jouït au milieu de Paris de tous les Avantages qu'on a dans les Pays où les Sciences sont portées à leur Perfection. Mais, il en est peu à qui la Prévention permette de faire un usage aussi sensé de leurs Connoissances.

Porte-toi bien, mon cher Isaac: vi content & heureux; & ne t'attache qu'aux Ecrits véritablement sensez.

De Paris, ce ...

LET.

LETTRE CENT-QUATRE-VINGTIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

APrès bien des peines & des soins, je viens enfin de terminer, mon cher Isaac, toutes les Affaires que j'avois à Paris. Je pars demain pour Marseille, où je compte de trouver un Bâtiment prêt à mettre à la Voile pour la Ville Impériale. Je ne pourrai donc te donner de mes Nouvelles, que lorsque je serai arrivé à Constantinople, où j'espere de trouver Jacob Brito déja de Retour. Par les dernieres Lettres qu'il m'a écrites, il m'aprenoit, qu'il étoit à la veille de s'y rendre.

Après un Voyage penible, mais instructif, nous allons gouter tous les deux dans notre Patrie la Satisfaction d'être parmi nos Parens, nos Amis, & nos Compatriotes. Nous tacherons de profiter des Réflexions que nous avons faites sur les Mœurs, les Coutumes, & les Caractéres des Peuples. Elles nous fourniront une ample Matiere, & ne serviront pas médiocrement à perfectionner nos Connoissances Philosophiques. Nous savons à présent par nous-mêmes jusqu'à quel point s'étendent les Préjugés de l'Esprit des Hommes; & nous en avons vû les tristes effets chés les Nations les plus savantes & les plus civilisées.

Avant mon départ de Paris, il semble que le Ciel ait voulu me donner une derniere Instruction, plus frapante encore que toutes les autres, & qui met dans tout son jour, la Fourbe, la Mauvaise-Foi, la Superstition, le Fanatisme, l'Imbécillité, la Politique, la Fureur, & la Vengeance. Toutes ces différentes Passions, quelque opposées qu'elles paroissent, s'y trouvent réünies: & si je n'avois été dans toute ma vie qu'une journée à Paris, & que j'y eusse été Té-

moin de l'Avanture qui vient d'arriver il y a quelques jours, j'aurois assez de Sujet pour moraliser le reste de ma vie sur l'aveuglement du Peuple, & sur la Mauvaise-Foi de ceux qui le conduisent.

Je t'ai souvent parlé des Molinistes, des Jansénistes, & du Saint Paris de ces derniers. C'est ce prétendu Saint, dont il s'agit dans cette Avanture; & pour te la bien faire entendre, il est bon de te rappeller les Démarches opposées de ces deux turbulens Partis à son sujet.

Les Jansénistes accablez par l'Autorité tant Civile qu'Ecclésiastique, & cherchant à relever leur Faction par quelque Trait éclatant, s'avisérent d'avoir recours aux Miracles, afin d'entretenir ainsi l'Imbécillité de leurs Dévots, & de s'acquerir de nouveaux Partisans. Ils réüssirent dabord assez mal avec leur Hémorrhoïsse la Fosse; mais ils furent plus heureux avec leur Abbé Paris. C'étoit un de leurs Diacres, qui avoit vécu & étoit mort d'une maniere assez édifiante, & qui leur parut par cette raison fort propre à favoriser leur Dessein. Ils le placerent donc dans le Ciel, de leur Autorité privée: &, de leur pleine Puissance, non seulement ils lui accordérent le Don des Miracles, mais même ils lui en firent faire en abondance. Le Peuple toujours sot & duppe, ne manqua pas de donner tout du long dans cette Nouveauté, de courrir aussi-tôt en affluence après le nouveau Saint, & d'en implorer continuellement le Secours.

Les Molinistes, craignant les Suites facheuses d'un pareil Abus, ne manquérent pas de s'y opposer de toutes leurs forces. *Si nous souffrons*, disoient-ils, *que nos Ennemis acquiérent ainsi le Droit de s'introduire dans le Ciel, & d'opérer des Miracles, nous n'aurons plus celui de les déclarer Hérétiques. Il est donc absolument nécessaire, pour les Interêts de tout le Molinisme, & sur-tout pour ceux des Jésuites, que l'Abbé Paris soit réputé Sujet de Belzebut, & regardé comme vrai Gibier d'Enfer; &, pour cela, il faut soutenir hardiment, que toutes ses Vertus*

tus n'ont été que des vraies Grimaces, & de pures Forfanteries. Ils le décriérent donc de toutes Parts.

Mais, les Janſéniſtes n'en aſſuroient pas moins, qu'il faiſoit tous les jours des Miracles ſurprenans; qu'il guériſſoit des Maladies incurables; qu'il rendoit la Vûe aux Aveugles, l'Ouïe aux Sourds, la Parole aux muets, &c. & qu'il opéroit toutes ces Merveilles, en faiſant danſer, ſauter & cabrioler les Malades, de la même maniere que les Muſiciens en Italie font ceſſer les Frénéſies cauſées par la Morſure des *Tarantules.*

Les Moliniſtes ſe ſont fortement récriés ſur cette maniere groteſque de rendre la Santé. Ils ont vivement ſoutenu, qu'il falloit que ces prétendus Miracles n'euſſent aucune réalité, ou qu'ils fuſſent faits par l'Opération du Diable: l'Abbé Paris rendant les Gens fous, inſenſez, & furieux, avant de leur procurer la Santé; & cette façon de guérir, en ſautant & en heurlant, étant fort reſſemblante aux Convulſions que ſouffrent les Poſſédez.

Malgré ces Objections, les Janſéniſtes ne ſe ſont point déſiſtez de leur prémier Deſſein. Ils ont toujours fortement ſoutenu, que la Divinité étoit la Maitreſſe d'agir comme elle le jugeoit à propos; que ce n'étoit point à de foibles Mortels à vouloir entrer dans ſes Vûes; & que St. Paris, connoiſſant le Gout de ſa Nation pour la Danſe & pour le Spectacle, opéroit ſes Merveilles d'une maniere propre à exciter la Curioſité du Peuple, & à faire Impreſſion ſur ſon Eſprit. *Les Miracles anciens étant à la vieille Mode*, diſoient-ils, *auroient peu de Cours à préſent; & c'eſt quelque-choſe de bien extraordinaire, que les Moliniſtes, qui croient que St. Ignace ſe ſervoit des Vers de Virgile pour guérir les Démoniaques* *, *trouvent mauvais que St. Paris emploie quelques Pas forcés de la Camargo* †, *& quelques Contorſions violentes d'Allard* ‡. *Ou il faut avouër, que les Mi-*

* *Voyez ci-deſſus*, Lettre LIV.
† Danſeuſe de l'Opéra.
‡ Fameux Sauteur & Danſeur de Corde.

Miracles faits par des Saints Molinistes sont opérez par le Secours de l'Enfer ; ou il faut convenir, que les Bienheureux Jansénistes n'ont point besoin de ce Secours, puisque les Saints des deux Partis se servent également de moyens extraordinaires pour rendre la Santé.

Ces Raisons n'ont point touché les Molinistes, qui ont continué à déclamer hautement contre l'Abbé Paris. De leur côté, les Jansénistes n'ont point cessé de publier de nouveaux Miracles. Et le Peuple imbécille, fait pour être perpétuellement la Dupe de quiconque veut prendre la peine de le tromper, a suivi aveuglément les Idées que lui ont données les Directeurs des Convulsions. On voyoit donc tous les jours, autour du Tombeau de Paris, une Foule de Monde étonnante. Les uns crioient & heurloient. Les autres dansoient & cabriolloient. Quelques-uns se contentoient d'être les Témoins de ces Extravagances. Et les indignes Chefs de toute cette Farce, après avoir ainsi troublé la Raison & bouleversé l'Esprit de ces misérables Victimes de la Superstition, goutoient à longs Traits le doux Plaisir de voir triompher leurs Impostures aux Yeux mêmes de leurs Ennemis désolez.

Ceux-ci ne s'oublioient pourtant point. Ils espéroient, que les Folies des Convulsionaires ruïneroient entierement le Crédit de l'Abbé Paris chés tous les Gens qui feroient encor quelque usage de la Lumiere naturelle. Mais, ils furent trompez dans leur Espérance : la Superstition & le Fanatisme passérent du menu Peuple chés les Grands ; & l'on en vit plusieurs aller sur le Tombeau de l'Abbé Paris demander des Graces au Ciel par son Intercession. Le Saint Janséniste en agit avec eux à peu près de la même façon que les Astrologues, qui dans le grand nombre de Mensonges qu'ils débitent, ne laissent pas de rencontrer quelquefois par hazard certaines Véritez. Ainsi, parmi une infinité de Malades qui ne reçurent aucun soulagement, il s'en trouva quelques uns, que le tems, le hazard, & peut-être même l'Imagination forte & prévenue des Malades, guérirent de leurs maux.

C'est

C'en fut assez pour donner une Réputation extraordinaire au Patron des Cabriolleurs; & dès lors, on lui attribua les Cures les plus surprenantes, quoiqu'il manquât le plus souvent son coup. Quand on en railloit ses Partisans, & qu'on leur demandoit d'où vient leur Abbé Paris ne guérissoit pas également tout le Monde, ils répondoient ce qu'on répond dans toutes les Religions où la Croyance des Miracles est établie: *C'est que la Foi ne se trouve point chés ceux qui ne reçoivent aucun Soulagement. Mais d'où vient*, leur repliquoit-on, *y a-t-il des Gens, qui sont agitez pendant long-tems, & qui cependant ne guérissent point?* Cette difficulté étoit encore mise sur le compte du peu de Foi. Par ce moyen il n'y avoit aucune Objection à laquelle ils ne pussent répondre: & par là, il n'y a aucune absurdité qu'on ne puisse aisément persuader au Peuple.

Le Jansénisme s'accréditoit ainsi par ces Miracles; & les Molinistes en étoient au Desespoir. Ils craignoient, que si la Réputation de l'Abbé Paris augmentoit, il ne leur devint impossible de faire recevoir comme Articles de Foi, deux Opinions qui leur tiennent extrêmement à cœur: la prémiere, *Que le Souverain Pontife raisonne sensément, lors même qu'il extravague:* la seconde, *Que sa Pantoufle est sacrée, & doit être baisée humblement, même par les plus grands Rois de l'Univers.* Car depuis les prétendus Miracles de Paris, les Pantoufles de cet Abbé étoient devenues les Rivales de celles du Pontife, les Jansénistes soutenoient, que de l'Eau, dans laquelle on les avoit trempées, guérissoit de toutes sortes de Maladies, & le crédit de la Pantoufle *Parisienne*, entrainoit insensiblement la ruine de la *Pontificale*. Or dans le Conflit de Jurisdiction de ces deux Pantoufles, comme les Jansénistes avoient adroitement pris les devans, & prévenu l'Esprit des Peuples, leur Intérêt paroissoit être celui du Ciel.

Les Molinistes reconnoissant donc la faute qu'ils avoient

avoient faite, résolurent enfin d'employer la force pour arrêter le cours des prétendus Miracles des Jansénistes. Pour cet effet, ils eurent recours aux Pontifes subalternes, auprès desquels ils sont très puissans. Ceux-ci représentérent à la Cour, qu'il étoit contraire à la Religion, qu'on souffrît, qu'au milieu de Paris, & sous les yeux du Monarque, la Fourbe & l'Imposture triomphassent ainsi; que l'Intérêt de l'Etat, & même celui du Christianisme, demandoient qu'on punît sévérement ceux qui fomentoient des Erreurs si dangereuses, qui conduisoient droit au Fanatisme. Sur ces Remontrances, le Ministre ordonna, qu'on mureroit la Porte du Cimétiere où se trouvoit le Tombeau de l'Abbé Paris, & qu'on empêchât ainsi la Populace de s'y assembler.

Cela s'est exécuté pendant quelque tems. Mais, le nombre des Convulsionaires n'en a pas diminué: les vieux Haillons du Saint Janséniste, l'Eau du Puits de la Maison qu'il habitoit, les Portions de Terre enlevées de son Tombeau, & diverses autres Béatilles dévotes de cette Espéce, n'ayant que trop servi à entretenir la Folie & la Superstition. Cependant, les Extravagances des Partisans du prétendu Saint ont été poussées si loin, que plusieurs Personnes d'un certain Rang sont revenues de leur Erreur: &, à mesure que cet Abbé: depuis la *Cloture de son Tombeau*, augmentoit en Crédit auprès du bas Peuple, il perdoit beaucoup auprès des Personnes moins prévenues. Quelques Livres, que les Jansénistes ont publiés, & qui contiennent la Vie du Bienheureux Paris, avec l'Histoire & les Miracles ridicules des principaux Convulsionaires, ont achevé d'ouvrir les Yeux à tous ceux qui n'avoient point encor perdu le Jugement: & les Jésuites n'ont pas manqué de profiter de cette Occasion, pour porter un Coup mortel à leurs Ennemis, & achever de les rendre méprisables aux Gens sensez.

Afin de les rendre en même tems odieux à la Cour, ils firent répandre adroitement par leurs Emissaires, que le Corps de l'Abbé Paris devoit être enlevé, soit mira-

miraculeusement, soit par ses Ennemis. Là-dessus, voilà tous les Convulsionaires en Campagne, & redoublant frénétiquement leurs Sauts & leurs Clameurs. Le Peuple, excité par ces Impressions fanatiques, s'émut, accourut en foule à la Cloture du Tombeau du Diacre, & fit un Vacarme épouvantable.

Pendant cette Espéce de Sédition, plus causée par la Fourbe des Jésuites, que par le Fanatisme des Janséniſtes, les Moliniſtes goutoient un Plaisir inexprimable. Ils comprenoient combien les Folies de leurs Ennemis leur étoient avantageuses, & quelle Facilité ils auroient désormais à les perdre sans Ressource: & ils sont trop bons politiques, pour n'en pas tirer tout le Profit qu'ils pourront. Les Janséniſtes eux-mêmes semblent les seconder dans leurs Vûes; & rien n'y est plus propre, que le Miracle vindicatif des Vitres brisées, vrai Tour de Page ou d'Ecolier; & que la pitoyable Démarche de ce bon Conseiller au Parlement, qui vient de présenter au Roi sa prétendue *Vérité dévoilée*, & se faire mettre à la Bastille. Ainsi, il est à croire, que, dans peu de tems, les Ennemis de Saint Paris seront au Comble de leurs Vœux, & ses Partisans généralement méprisés.

Quelle vaste Matiere à Réfléxions, que l'Imbécilité du Peuple, & que la Mauvaise-Foi de ceux qui l'abusent! Qu'est-ce que les Hommes, mon cher Isaac? Des Créatures faites, ou pour tromper, ou pour être trompées. A peine s'en trouve-t-il quelques-unes, qui reconnoissent les Erreurs où leurs semblables sont plongées. Pour un vrai Philosophe, pour un seul Homme sage, combien d'Imbécilles, combien de Fourbes, combien d'Imposteurs, n'y a-t-il pas? Tous les Pays ont l'Equivalent des Moliniſtes & des Janséniſtes. Il y a en Angleterre des Anglicans & des Papiſtes, en Espagne des Prêtres & des Moines, en Italie des Ecclésiastiques, & en Turquie des Dervis. Tous ces Gens-là font servir la Religion à leurs Fins,

&